





18105/B/1

~~SS:v:~~ •

154: e: 15.









Digitized by the Internet Archive  
in 2017 with funding from  
Wellcome Library

[https://archive.org/details/b29339558\\_0002](https://archive.org/details/b29339558_0002)



# FAUNE DES MÉDECINS,

OU

HISTOIRE DES ANIMAUX ET DE LEURS PRODUITS.



DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY,  
RUE DU CLOÎTRE SAINT-BENOÎT, N° 4.



# FAUNE DES MÉDECINS,

OU

HISTOIRE DES ANIMAUX ET DE LEURS PRODUITS,

CONSIDÉRÉS

Sous le rapport de la *Bromatologie* et de l'*Hygiène*  
en général, de la *Thérapeutique*, de la *Phar-*  
*macologie* et de la *Toxicologie*,

OUVRAGE ENTièrement NEUF, AVEC FIGURES;

PAR HIPPOLYTE CLOQUET,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris; Membre titulaire de l'Académie royale de Médecine, des Sociétés Philomatique, médicale d'Emulation, d'Instruction médicale et d'Histoire naturelle de Paris; du Cercle médical et de la Société des Méthodes d'enseignement de la même ville; de la Société médicale d'Amiens, de celle des Sciences et Arts d'Orléans, de celle de Médecine de New-York; de la Société Wettéravienne de Hanau; ancien Prosecteur et Aide de Clinique interne en la Faculté de Médecine, et Professeur de Physiologie à l'Athénée royal de Paris; Médecin du Bureau de charité du douzième Arrondissement, etc., etc.

---

*Vite summa brevis diu mansuræ spem non vetat utilitatis.*

~~~~~  
TOME DEUXIÈME.  
~~~~~

A PARIS,

CHEZ CROCHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

CLOÎTRE SAINT-BENOÎT, N<sup>o</sup> 16.

---

1822.



347593



---

# PREMIER DISCOURS.

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES ANIMAUX ENTOZOAIREs.

LORSQUE les moralistes et les philosophes, avec l'intention d'abaisser les orgueilleuses prétentions de l'homme, se sont attachés à rappeler sans cesse à son esprit que son corps privé de vie est destiné à devenir la pâture des vers dévorans, ils auraient pu, ce nous semble, offrir à ses yeux des tableaux plus horribles, plus épouvantables, plus désolans encore, en lui peignant le Roi de la Nature, le maître du domaine de la terre, tout fier de la vie qui l'anime, de la majesté qui le distingue, jouissant de la plénitude de ses forces, du libre exercice de ses fonctions, et nourrissant cependant, aux dépens de ses organes, des hôtes malfaisans, qui se gorgent de sa propre substance; détournent à leur profit les sucs préparés pour l'entretien de son économie; se repaissent avidement des humeurs qui le font vivre, et savent se pratiquer, au sein de ses tissus déchirés par eux, des repaires souvent inaccessibles, où ils semblent se jouer et des douleurs et de l'impuissance de celui qui se croit supérieur à tout ce qui respire. Ils auraient pu nous les montrer disputant, au moment de la dissolution de son être, les lambeaux



de sa dépouille mortelle à des ennemis moins cruels , mais non moins acharnés , qui attendent , dans le silence des tombeaux , la proie que la mort a soin de leur livrer (1).

C'est au médecin praticien surtout qu'il appartient de répandre le coloris de la vérité sur ces tristes et lugubres images , de représenter les divers degrés de langueur et de dépérissement qui sont la suite inévitable du combat malheureux auquel nous assujettit , en ce cas , cette impérieuse nécessité qui livre l'universalité des êtres vivans à une guerre éternelle. C'est lui surtout qui sait que des animaux parasites , cachés dans l'intérieur de nos parties , troublent et altèrent l'exercice de leurs fonctions ; qui est appelé à observer presque tous les jours les ravages qu'occasionent leur formidable présence , leur pernicieuse multiplication. Mais , nous sommes contraints de l'avouer , la plupart des résultats de ses observations perdent beaucoup de leur prix et de leur valeur , si l'étude des sciences naturelles ne l'a point mis à même de distinguer les diverses scènes du spectacle varié qu'il a sous les yeux ; s'il regarde comme identiques les causes des différens phénomènes qui lui apparaissent alors ; si , ignorant le nombre , la nature , les forces d'ennemis très-différens les uns des autres , mais qu'il range sous une même bannière , il ne sait point diversifier ses moyens

---

(1) Thomas Bartholin a dit : *Vermiculi vivos nos torquent et mortuos consumunt.*

d'attaque, ou suit, dans le combat, une marche guidée par le hasard, comme le char de l'insensé Phaéton.

L'histoire des entozoaires est, plus que toute autre branche de la médecine, propre à attester manifestement combien la pratique de cette science si belle, si utile, peut s'enrichir par les progrès de l'histoire naturelle en général, et de la zoologie en particulier. C'est en effet dans les livres des naturalistes modernes que nous trouvons les détails les plus précis sur l'organisation physique des animaux qui font le sujet de ce discours, sur leurs habitudes, sur leur mode de reproduction; et ces détails mettent le médecin à même de choisir quelquefois et de deviner souvent les armes à l'aide desquelles il peut les vaincre, les préparations au moyen desquelles il peut anéantir jusqu'à leur postérité. Sans les connaissances ainsi acquises, les travaux les plus assidus, les recherches les plus constantes sur les procédés convenables pour opérer la destruction ou au moins l'élimination de ces auteurs de symptômes aussi funestes qu'effrayans, seraient restés sans résultats certains, et n'auraient donné lieu qu'à des tentatives le plus souvent infructueuses ou même nuisibles. L'homme de l'art qui, sans avoir médité profondément sur cette matière, voudrait pourtant administrer indistinctement cette foule de remèdes anthelminthiques ou prétendus tels, que le charlatanisme, l'ignorance et la mauvaise foi ont tour-à-tour préconisés d'après les données les



plus vagues, deviendrait la cause d'un mal incalculable, et pourrait, à l'entrée du lieu où il dicte ses formules homicides, faire graver ces mots que le Dante a placés sur les portes du sombre Empire :

*Lasciate la speranza voi ch'intrate.*

Mais, heureusement, on chercherait en vain aujourd'hui un tel homme. Tel est l'effet des progrès de l'esprit humain, et ce résultat ne semblait pas encore destiné à arriver de notre temps, qu'on s'applique généralement actuellement à connaître les formes, les dimensions, les modes de vie, le genre d'habitation, la durée de l'existence de chacune des nombreuses espèces d'entozoaires, les signes et les symptômes qui peuvent indiquer sa présence dans telle ou telle partie, avant même de s'occuper des causes qui en déterminent ou en favorisent le développement, avant de penser aux moyens à mettre en usage contre les désordres qui sont la suite de ce développement. On a surmonté les dégoûts inséparables d'une pareille étude. On est venu à bout de s'aguerrir contre les tristes impressions qui naissent de la manière dont on est obligé de s'y livrer ; le temps qu'elle exige peut seul encore être un obstacle auprès de quelques esprits vulgaires devant lesquels la Vérité verse en vain tous ses trésors.

En débrouillant la confusion introduite dans l'histoire de ces ennemis de notre santé ; en leur assignant des attributs particuliers ; en les distribuant en di-

verses classes , afin de faire mieux juger de leurs caractères distinctifs et de leurs différences spécifiques, et même en leur donnant le nom collectif et significatif d'*entozoaires* (1), les naturalistes ont donc rendu un véritable service à l'art de guérir. Malheur à celui de nos contemporains qui n'en sentirait point toute l'importance, et qui, rebuté par les difficultés qu'il éprouverait à en profiter, regarderait de pareils travaux comme frivoles, ou douterait de leur utilité pour le perfectionnement de la science ! Nous ne pensons point qu'il existe un seul médecin capable d'avoir une telle manière de voir. S'il s'en trouvait encore par hasard quelqu'un, nous ne saurions trop l'engager à s'élancer avec ardeur dans l'enceinte de ces riches galeries où l'on a rassemblé à grands frais les diverses espèces des animaux dont nous nous entretenons. Là, il sentira la nécessité d'une méthode de classification ; il en saisira le fil, et il sera bientôt convaincu que le médecin qui n'a pas approfondi l'histoire des entozoaires a mis trop tôt des bornes à la sphère de ses lumières, et a

---

(1) Le mot *entozoaires* est tiré du grec *ἐντός*, *intérieur* ; et *ζῷον*, *animal* ; il a été imaginé par M. Rudolphi pour désigner la famille des êtres animés qui vivent dans l'intérieur du corps des autres animaux et qu'on distingue généralement sous le nom de *vers intestinaux*. L'expression créée par M. Rudolphi est bien préférable à cause de sa grande justesse, et en cela qu'elle s'applique à tout être animé qui se trouve dans quelque partie que ce soit d'un corps animal.



considérablement restreint le cercle de ses ressources.

Mais comme il n'est point permis à tout le monde de voir à loisir ces précieuses collections, ces glorieux trophées de l'observation, nous allons, dans le but d'y suppléer en quelque manière, esquisser ici rapidement le tableau général de l'état de la science par rapport à la nature de ces êtres si étonnans et qu'il est si utile de connaître. Nous ne nous attacherons, au reste, qu'aux espèces familières à l'homme, et nous éviterons de commettre la faute qu'on a reprochée à plusieurs auteurs anciens, celle de confondre les larves d'insectes que l'on rencontre parfois dans l'intérieur de certains viscères, avec les véritables entozoaires, qui en diffèrent essentiellement par leur organisation.

Ceux-ci sont en effet des animaux invertébrés, n'ayant ni cartilages, ni membres, ni vaisseaux sanguins, ni organes des sens, mais offrant quelquefois un système nerveux ganglionnaire et des pores qui semblent servir à une sorte de respiration. M. Dumeril forme avec eux, sous la dénomination d'*Helminthes*, la première famille des zoophytes, dans son excellente *Zoologie analytique*. Leur caractère commun est, d'ailleurs, de n'exister nulle autre part que dans l'intérieur du corps des autres animaux, se développant non-seulement dans les cavités naturelles, comme celle de l'intestin, mais encore dans le tissu même des organes, comme dans le paren-



chyme du foie, de la rate, des reins, du cerveau, etc., étant libres ou renfermés dans un kyste.

Le nombre de leurs espèces est assez considérable, même en faisant abstraction de ces vers monstrueux dont l'histoire fabuleuse a souillé les ouvrages de beaucoup de médecins, dont la crédulité n'avait point encore été éclairée par les naturalistes, et qui se contentaient d'administrer, sans choix comme sans raison, des remèdes à leurs malades. Il n'est presque en effet aucun animal qui n'en nourrisse de plusieurs sortes ; et rarement ceux qu'on observe dans une espèce s'étendent à plusieurs autres espèces. On ne les connaît réellement assez bien, au reste, que depuis un très-petit nombre d'années seulement. Pour se convaincre de cette vérité, il ne faut que lire le traité si estimé dans son temps de l'érudit Andry (1), et dont les dernières éditions datent du milieu du dix-huitième siècle. On y verra comment le défaut d'une saine critique a permis à une foule innombrable d'absurdités de se glisser, dans cet ouvrage, au milieu de choses d'ailleurs estimables.

Aujourd'hui, ce ne sont ni les observations, ni même les expériences qui manquent pour compléter l'histoire des entozoaires. La quantité des unes et des autres dont les détails sont consignés dans les

---

(1) *De la Génération des Vers dans le corps de l'homme, de la nature et des espèces, etc.* Paris, 1741, 2 vol. in-12, figures.

Journaux scientifiques et dans les Actes des académies et des sociétés savantes , est véritablement immense. Mais la foule des livres, soit anciens, soit modernes, où ces détails peuvent être lus, ne fait, pour ainsi dire, encore que surcharger les rayons des bibliothèques chez les diverses nations civilisées du monde, et reste inutile par le temps infini qu'il faut mettre à les consulter. Chaque jour on répète des observations déjà vérifiées nombre de fois ; et au lieu d'avancer on roule souvent dans le même cercle sans s'en apercevoir. Il est temps de mettre fin à cet état d'incertitude, de fixer le point auquel est parvenue la science ; et en entreprenant le tableau que nous nous sommes proposé de tracer, en mettant en œuvre des matériaux si laborieusement amassés et par nos prédécesseurs et par nos contemporains, en les comparant, en les rapprochant, nous croyons faire encore quelque chose d'utile, même après l'inimitable travail de M. Rudolphi.

Quoi qu'il en soit, les importantes découvertes des Modernes, au sujet de ces animaux, tant sous le rapport de leurs caractères extérieurs que sous celui de leur anatomie, qu'il n'est pas moins nécessaire de connaître pour leur distinction, nous ont mis à même de les partager en genres et en espèces, de les classer dans différentes familles. Nous ne saurions, à cette occasion, trop louer les éminens services rendus à la science par MM. Cuvier, Duméril, Laennec, Bremzer, Bréra, Rudolphi. C'est d'après les obser-



ventions multipliées qu'on leur doit que tous les entozoaires connus aujourd'hui peuvent être partagés en trois groupes principaux, suivant qu'ils ont le corps cylindrique, aplati ou vésiculaire.

Le premier de ces groupes, celui des *Entozoaires à corps cylindrique*, semble avoir, jusqu'à ce jour, fixé d'une manière toute particulière l'attention des médecins, parce que les espèces qui le constituent existent très-fréquemment dans les voies digestives de l'homme. On les reconnaît essentiellement à ce qu'elles ont un canal intestinal manifeste, des organes reproducteurs apparens, et des sexes distincts, réunis ou séparés.

Les genres qui composent ce groupe sont, en n'y comprenant que ceux qui peuvent vivre chez l'homme, les genres :

*Ascaride*, *Hamulaire*, *Ophiostome*, *Trichocéphale*, *Strongle*.

Il faut y joindre encore, dans une sorte d'appendice, le genre *Distome* établi par M. Laennec, et qui n'est point le même que celui ainsi nommé par M. Rudolphi; le *Crinon*, le *Dragonneau* et la *Furie infernale*, sur le compte desquels on n'est pas encore parfaitement d'accord.

Le second groupe, celui des *Entozoaires à corps aplati*, offre à l'observateur les phénomènes d'organisation les plus étonnans. La structure, les dimensions souvent effrayantes, les variétés de forme singulières, le mode d'accroissement et de reproduction des espèces qui le composent, et qui n'ont ni



canal intestinal ni sexes distincts, tout, dans ces animaux, devient un sujet d'admiration pour le médecin et pour le naturaliste.

Les genres qui, jusqu'à présent, ont trouvé place dans ce groupe sont les suivans :

*Fasciole, Hexathyrium, Ténia, Polystome.*

Le troisième groupe enfin, celui des *Entozoaires à corps vésiculaire*, renferme des animaux encore bien peu connus, mais très-diversifiés, dans lesquels on ne trouve jamais de canal intestinal ni d'organes reproducteurs visibles, et qui sont toujours renfermés dans un kyste distinct du parenchyme de l'organe au sein duquel ils sont placés.

Les genres qui composent ce groupe ont été jusque dans ces derniers temps confondus les uns avec les autres sous la dénomination commune d'*hydatides*.

Beaucoup de médecins et de naturalistes se sont occupés avec soin de l'étude de cette branche de l'art ; M. Rudolphi, tout récemment, vient même de publier un chef-d'œuvre d'helminthologie, où l'histoire des entozoaires vésiculaires est traitée avec tout le soin imaginable ; et cependant il règne encore une certaine confusion dans la détermination des espèces, soit parce qu'on a voulu, pendant une longue série d'années, les faire entrer dans un genre unique, soit parce que divers noms ont été appliqués successivement à chacune d'elles, soit enfin par le défaut de détails suffisans dans les descriptions qu'on en a données.

Quoi qu'il en soit, on peut rapporter toutes les espèces d'entozoaires vésiculaires connues, chez l'homme ou chez les animaux domestiques, aux genres suivans :

*Acéphalocyste*, *Cysticerque*, *Ditrachyceros*, *Cœnure*, *Polycéphale* et *Echinococcus* de M. Rudolphi.

Tels sont les différens genres de vers qui se développent dans le corps de l'homme, et qui ont pu être assez bien caractérisés, pour être classés convenablement. Il paraît qu'il en existe encore beaucoup d'autres auxquels le temps et des observations subséquentes permettront d'assigner une place, soit que les espèces examinées rentrent dans les genres que nous venons d'indiquer, soit que même elles doivent en constituer de nouveaux. Andry, par exemple, paraît avoir vu des vers qui nous sont aujourd'hui inconnus. M. Chapotin nous apprend qu'à l'Ile-de-France, il en existe deux espèces qui ne semblent se rapporter à aucun des genres ci-dessus désignés (1). Le Catalogue des vers intestinaux du riche cabinet de Vienne en Autriche (2), qui a été rédigé d'après les principes de M. Rudolphi; en offre aussi quelques-unes qui me semblent indéterminées, tant il est vrai de dire que l'histoire des vers qui se développent et vivent

(1) *Topographie médicale de l'Ile-de-France*. Paris, 1812, in-4°, pag. 83.

(2) *Notitia collectionis insignis Vermium intestinalium et exhortatio ad commercium litterarium, etc.* Vindobonæ, 1811, in-4°.



dans l'intérieur des autres animaux vivans, constitue une branche de la Zoologie ; qui , dans le cours du dernier demi-siècle à-peu-près , a fait les progrès les plus rapides et les plus étendus. Linnæus, en effet , n'a décrit uniquement que onze espèces de ces êtres dans son édition du *Systema Naturæ*, publiée en 1767, tandis que , dans le nouveau Traité de M. Rudolphi, publié à Berlin en 1819 (1), on en trouve décrites onze cents espèces, y comprises les douteuses. Nous parlerons, dans le cours de notre ouvrage, d'un grand nombre d'entre elles. Nous pourrions dès à présent en faire une énumération fastidieuse ; car l'helminthologie, très-cultivée aujourd'hui, devient vraiment effrayante de richesses ; et cependant il ne saurait être question ici de ces entozoaires fabuleux, que , dans le délire de leur imagination fantastique ou prévenue, Houlier, Paullini, Andry, Fernel, Gemma, Ambroise Paré, et beaucoup d'autres auteurs, n'ont pas craint de décrire et même de figurer. Nous avons déjà prévenu que les animaux introduits accidentellement dans les cavités du corps, comme les insectes qui y pénètrent dans certaines circonstances, comme les vers qui proviennent des œufs de certaines mouches et qui entrent dans le nez (2), les oreilles, ou qui se glissent sous la peau et four-

---

(1) *Entozoorum synopsis, cui accedunt mantissa duplex et indices locupletissimi*. Berolini, 1819, in-8°, fig.

(2) Voyez notre *Osphrésiologie*, imprimée in-8°, à Paris, en 1821. Nous y avons réuni dans un chapitre à part pres-



millent sur les ulcères, ne font point partie des êtres dont nous nous occupons en ce moment. Enfin, on ne classe point ici non plus les infusoires microscopiques qui circulent avec nos humeurs, ni ces animalcules qui ont servi à l'établissement d'une *pathologie animée*, dont nous traiterons à part dans un autre lieu.

La vie des entozoaires paraît, au reste, intimement liée à celle du sujet qui les renferme. Jamais, bien probablement au moins, on n'en rencontre de vivans dans les cadavres refroidis; mais souvent lorsqu'ils sont sortis du corps d'un animal encore vivant ou mort depuis peu d'instans seulement, et qu'on les plonge dans l'eau tiède, on les voit se contracter pendant assez long-temps.

On n'a encore que des données fort incertaines sur la durée naturelle de leur propre vie. C'est ainsi que l'on a vu les accidens dus à la présence de ces êtres durer un temps considérable, sans qu'aucun d'eux ait pu être expulsé du corps; et, pendant plusieurs années de suite, des portions de *tænia* ont été rendues sans que la tête du ver lui-même les ait suivies.

Ce qui étonne en général ceux qui observent les entozoaires, c'est de voir qu'ils exercent, pour la plu-

que tous les exemples connus de l'existence de vers, d'insectes ou d'autres animaux dans les fosses nasales. Pages 615 et suivantes.

part, un assez grand nombre de fonctions avec une organisation aussi simple que la leur. On pourra , dans le courant de cet ouvrage , se convaincre plus d'une fois de cette vérité , car la physiologie de ces animaux est déjà assez bien connue , grâce aux beaux travaux de MM. de Humboldt, Lamarck, Bréra, Duméril, Braun, Bremzer, Rudolphi, Goëse, Laennec, et de plusieurs autres naturalistes et médecins.

La plupart d'entre eux , en effet , sont pourvus de fibres au moyen desquelles ils peuvent exécuter des mouvemens variés. A l'exception des acéphalocystes, on observe cette disposition chez tous les entozoaires, même chez ceux qui, au premier coup-d'œil, ne paraissent composés que d'une substance mucilagineuse. On les voit éviter le contact des corps qu'on approche d'eux, s'agiter, se contourner sur eux-mêmes, se former en cercle, rouler leurs articulations à la manière d'une onde, quelquefois tracer des méandres sinueux, et cela suivant les espèces, lorsqu'on les irrite au moment de leur sortie des organes qui les renfermaient. Il paraît bien d'ailleurs aussi qu'ils peuvent se porter du côté où l'instinct les dirige.

On ne sait point encore d'une manière bien positive s'ils sont doués de la faculté de respirer. On ne leur aperçoit ni trachées, ni branchies, ni poumons, ni aucun autre organe analogue. M. de Humboldt, pourtant, a pensé que, chez eux, la surface de la peau devait



concourir à l'accomplissement de cet acte ; mais , comment expliquer qu'il puisse être exercé par ces helminthes vésiculaires qui habitent la trame , le parenchyme même des viscères ? Comment expliquer les expériences de Goëze , qui , pendant plusieurs jours , en a conservé des individus vivans sous l'eau ?

Ils n'offrent d'ailleurs non plus aucune trace de vaisseaux destinés à la circulation , et l'on n'y voit qu'un système nerveux assez peu caractérisé pour que plusieurs naturalistes en aient mis l'existence en doute.

On connaît assez exactement le mode de nutrition de plusieurs entozoaires : quelques-uns ont une espèce de trompe rétractile ; d'autres présentent une véritable bouche , souvent armée de crochets ; il en est dont la tête est armée de suçoirs non moins manifestes ; mais certains d'entre eux , les acéphalocystes spécialement , n'offrent aucun vestige de l'existence de ces organes.

Il s'en trouve plusieurs qui sont pourvus d'un canal intestinal des plus évidens. Nous verrons ce canal très-développé surtout chez les strongles , où il offre deux orifices très-distincts.

Le plus grand nombre est également muni d'organes générateurs très-visibles , et l'on observe , chez quelques-uns , les sexes isolés sur des individus séparés , et un véritable accouplement. L'ascaride lombricoïde est en particulier dans ce cas , et le mode de reproduction de cet helminthe est très-connu ac-



tuellement, surtout depuis les travaux anatomiques de mon frère à son sujet, travaux qui ont mérité à leur auteur une des palmes que distribue annuellement l'Académie royale des Sciences de Paris. Dans certaines espèces, une double copulation est nécessaire, et l'on voit un individu prêter à l'autre ses organes, et réciproquement.

Cependant tout ce qui concerne la génération des *tæniæ* est encore très-obscur jusqu'à présent, ou plutôt ce qui appartient chez eux à cette fonction nous est, à vrai dire, totalement inconnu.

Le développement des hydatides au sein de nos parties est aussi un des phénomènes les plus extraordinaires qu'il soit possible d'observer. Les vers intestinaux, quoique formés primitivement d'une manière encore entièrement dérobée à nos regards, paraissent néanmoins presque tous se reproduire, comme nous venons de le dire, par une véritable génération. Mais les entozoaires vésiculaires n'ont aucun appareil reproducteur; souvent même chaque individu vit dans un état d'isolement absolu de tous les autres individus de son espèce. C'est encore là un de ces mystères que l'on retrouve à chaque pas dans l'étude de la merveilleuse Nature, et qui sont destinés à fuir éternellement peut-être devant la puissance de nos moyens d'investigation.

Il serait à souhaiter que l'aveu qui nous échappe en ce moment eût échappé pareillement au plus grand nombre des auteurs qui ont écrit sur les

vers intestinaux. Nous n'aurions point à étudier cette multitude d'hypothèses, cette foule de systèmes plus ou moins absurdes, ou plus ou moins chancelans quoiqu'ingénieux, auxquels ont donné lieu les recherches faites pour établir la théorie de la génération première des entozoaires dans le corps de l'homme. Tel est leur nombre que nous ne saurions même ici énumérer la totalité des opinions émises sur ce point de physiologie. Nous nous contenterons d'indiquer uniquement les plus saillantes ou les plus singulières d'entre celles dont fourmillent les livres des helminthologistes, et qui peuvent être rangées en deux classes différentes. Suivant les unes, effectivement, les vers viennent du dehors; d'après les autres, au contraire, ils s'engendrent spontanément dans le corps des animaux, ou sont le produit de la corruption.

Aujourd'hui peu de personnes embrassent cette dernière manière de voir, qui fut pourtant celle d'Hippocrate (1) et d'Aristote, lesquels croyaient que les vers naissaient au sein de la putréfaction des humeurs, et inspirèrent sans doute ce Nèedham, si connu encore de notre temps par les plaisanteries mordantes avec lesquelles Voltaire le poursuivit. Jusqu'au dix-septième siècle pourtant, presque tous les médecins avaient été à-peu-près d'accord sur ce point, ainsi qu'il conste évidemment de plusieurs passages de

---

(1) Περὶ νοσῶν, το τετάρτον. — Voyez l'édition de Foës, Genève, 1657, in-fol., pag. 511.



Daniel Leclerc (1), et de la lecture des œuvres de Van-Helmont (2) et de Fernel (3).

Parmi ceux qui ont admis, comme on le dit généralement, une *génération spontanée* ou *équivoquée* des entozoaires, on distingue, encore à notre époque, M. Bremzer de Vienne, et le docteur Treviranus, qui, dans le second volume de sa Biologie, a consigné des détails remarquables sur la formation primitive des corps vivans.

Enfin, après beaucoup d'autres, M. Rudolphi, avec quelques modifications cependant, ne craint point de se montrer zélé partisan de cette doctrine, qui doit avoir pris naissance de la difficulté de concevoir comment des animaux qui ne se montrent point hors des corps vivans peuvent parvenir jusque dans le parenchyme des viscères les mieux revêtus, les plus profondément cachés, comme le foie et le cerveau.

Il existe encore plusieurs autres modifications de cette opinion, qui paraît, au reste, avoir été professée du temps de Pythagore et d'Anaxagore. Redi, par exemple, dans l'idée que chacune de nos parties était douée d'une âme sensitive, a attribué à la séparation d'une molécule de ces parties la formation des

(1) *Hist. nat. et med. latorum lombricorum.*

(2) *De sextuplici digest. alim. hum.,* § 82.

(3) *De part. quæ sub diaphr. sunt morbis,* lib. vi, cap. x.



vers, qui seraient ainsi créés à nos dépens entièrement (1).

La Société royale de Copenhague a couronné naguères (1788) une dissertation du célèbre Bloch (2), dans laquelle ce savant cherche à démontrer que les vers intestinaux forment une classe toute particulière dans le règne animal, qu'ils ne viennent pas du dehors, mais qu'ils sont innés dans le corps des animaux, et que leur destination unique est d'y vivre. Pour cela, il se fonde principalement, 1°. sur les observations nombreuses qui prouvent leur existence dans le fœtus (3); 2°. sur la structure des organes qui les renferment, organes où souvent ils n'auraient pu pénétrer par aucune voie; 3°. sur la durée, la permanence de leur vie dans des parties destinées à la digestion des corps mis en contact avec elles; 4°. sur leur mort plus ou moins prompte après leur sortie hors du corps animal; 5°. sur leur organisation spéciale, adaptée en tout au lieu qu'ils sont appelés à habiter; 6°. sur la quantité prodigieuse et constante de leurs œufs; 7°. sur ce qu'ils ne vivent pas également bien dans tous les animaux.

(1) *Esperienze intorno alla generazione degl' insetti.* Voyez le tome 1<sup>er</sup> de ses OŒuvres, imprimées in-8°, à Naples, en 1778, pag. 132.

(2) *Von Erzeugun der Eingeweiderwuermer.* Berlin, 1782, in-4°.

(3) Ce fait a déjà été noté par Hippocrate, *περι νοστων*, l. c.

Ce sentiment, qui était aussi celui de Vallisnieri (1), rentre à-peu-près, comme il est facile de le voir, dans celui des auteurs qui ont cru à la génération équivoque, et se rapproche d'une opinion qui a joui d'un grand crédit, celle qui attribue la formation des vers à l'hérédité, par laquelle on conçoit comment les vers d'une espèce identique semblent pouvoir se communiquer par l'acte générateur, en se propageant des pères aux enfans, et qui a été professée entre autres par Andry. Cet auteur a même été jusqu'à écrire que l'origine de tous les vers venait du premier homme, ce qu'ont dit aussi Hartsoëker, Lelerc et d'autres.

De cette sorte, on explique d'ailleurs aussi comment les œufs des vers peuvent être absorbés et transportés dans le torrent de la circulation, et être ensuite déposés en diverses parties du corps, sans en excepter le sperme, de manière à passer au fœtus, et à se développer chez lui, ainsi que le prouve une certaine quantité d'observations depuis celle d'Hippocrate.

Van Doëveren (2) paraît être un des principaux auteurs du système qui veut que les vers des intestins proviennent des ovules, qui s'introduisent du

(1) *Osservazioni intorno alla generazioni de' Vermi nel corpo umano*. Padoue, 1710, in-4°.

(2) *Dissertatio de Vermibus intestinalibus hominum*. Lugd. Batavorum, 1753, in-4°.



dehors dans l'économie animale , par la voie de l'air ou des alimens. Par ce système , on a cherché à rendre raison du développement insolite de ces êtres parasites dans certaines parties de l'économie vivante ; de celui des lombricoïdes , par exemple , dans le cerveau , les veines , les reins , la vessie , le placenta , etc. ; développement qui a frappé plusieurs fois les yeux des observateurs , et d'autant plus remarquable que le siège de ces animaux est ordinairement dans l'intestin. On s'est d'ailleurs appuyé pour soutenir le système dont il s'agit sur les merveilles du monde animé que nous a fait apercevoir le microscope , sur l'existence de ces animalcules infusoires que l'on a trouvés dans presque tous les corps soumis à l'examen des physiciens , surtout lorsque , par ses découvertes , le patient Leeuwenhoëck eut en quelque sorte agrandi le champ de la vie. On pensa que parmi les nombreux individus jusqu'alors inconnus , plusieurs étaient susceptibles d'une transformation particulière , d'une véritable conversion en vers intestinaux , et rien n'a paru plus simple alors que le passage des germes des vers dans le corps humain avec les liquides et les solides destinés à sa nourriture , principalement quand on a eu reconnu qu'il se trouvait des vers dans plusieurs des animaux que l'homme mange habituellement ; que dans le mouton , il existait des ténias peu différens des nôtres ; que le brochet et la grenouille présentaient , comme nous , des trichocéphales et des ascarides vermiculaires , ainsi que l'a vu Goëze ; que

l'ascaride lombricoïde du porc paraissait le même que le nôtre , etc.

Ce système semble avoir donné naissance à celui des helminthologistes qui affirment que les vers entozoaires viennent du dehors , sans habiter uniquement les corps des animaux , et ce dernier a été corroboré par l'autorité imposante de Boerhaave (1) et de Friderik Hoffmann (2), et par les observations dues à quelques médecins et à des naturalistes , qui , tels que Linnæus, Rosenstein, Goëze, Unzer, Gmelin , Hahn , Tissot , Schœffer, Abildgaard , Beireis et autres , ont rencontré , dans les eaux ou dans le sein de la terre , la fasciole hépatique , les ascarides vermiculaire et lombricoïde , le *tænia lata*, etc. Certes , si l'identité était parfaitement prouvée ; si même il n'y avait d'autres différences que celles qui consisteraient dans les diversités de couleur , de grandeur et de volume , différences qui ne seraient pas plus étonnantes que celles qui sont dues à l'influence des climats et des autres circonstances extérieures sur les diverses races d'animaux vertébrés , et même de végétaux , on pourrait être fort embarrassé ; mais jusqu'à ce que cette identité soit parfaitement démontrée , et tant

(1) *Causam dant ova insectorum in aëre vel terra viventium assumpta.* BOERHAAVE, aphor. 1360.

(2) *De Morbis infantum præcipuis* , cap. x. — Voyez ses OEuvres , imprimées in-fol. , à Genève , en 1748 , tom. III , pag. 490.



qu'on pourra, au contraire, faire voir que, de génération en génération, les entozoaires présentent des caractères propres et différens de ceux qu'offrent les vers terrestres et aquatiques, il sera permis de dire, avec l'Arioste, à ceux qui pensent ainsi, ou qui croient à des transformations organiques :

*Da vacca nascere cerva non vedesti,  
Ne mai colomba d'aquila.*

Car le fait récemment rapporté par Miller Barry (1), dans les *Transactions de la Société royale des Médecins d'Irlande* (2), au sujet de cette famille qui demeurait dans les environs de Macrump, et qui pour avoir bu d'une eau puisée à une certaine source, fut tourmentée par des ascarides au point d'être contrainte à changer de pays, afin de s'en délivrer, ne me paraît point encore assez concluant pour décider la question.

La seule chose certaine, dans l'histoire de la reproduction de la plupart des entozoaires, est donc qu'ils produisent manifestement des œufs ou des petits vivans, et que beaucoup ont des sexes séparés et s'accouplent comme les autres animaux. On doit donc croire, avec M. Cuvier, qu'ils se propagent par des germes assez petits pour être transmis par les voies les plus étroites, ou que souvent aussi les jeunes ani-

---

(1) *On the origin of intestinal worms, particularly the ascaris, etc.*

(2) Vol. II, pag. 383. *Dublin*, 1818.

maux où ils vivent en apportent les germes en naissant (1). *Omne vivum ex ovo.*

Au reste, nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur ce sujet encore obscur, et sur lequel il est possible de soutenir presque également le pour et le contre, ce que Carminati dit avoir vu faire à un homme d'un grand talent, qui, à des jours différens et dans une discussion publique, vint à bout de convaincre son auditoire chaque fois qu'il parla.

Les observateurs les plus attentifs, les praticiens les plus expérimentés restent encore pour la plupart dans l'incertitude et le doute. Le professeur Bréra, par exemple, tout en se prononçant contre la génération spontanée toutefois et en adoptant les idées de Buniva, de Toggia, de Gandolfi, de Chabert, de Brugnone, de Metaxa et d'autres modernes, dit, après avoir rapporté les diverses opinions émises à ce sujet, et nous le répéterons avec lui : *Poco ò nullo infine si è concluso* (2). Il est donc plus utile de chercher à découvrir par quel concours de circonstances favorables à leur développement, on voit tout-à-coup s'animer dans notre corps des germes de vers dont on ne soupçonnait pas la présence, particulièrement

(1) *Le Règne animal distribué d'après son organisation.* Paris, 1817, in-8°, tom. iv, pag. 26.

(2) *Lezioni su i principali vermi del corpo umano vivente, e sulle così delle malattie verminose.* Crem., in-4°, 1801. — Voyez à ce sujet les *Nuovi Commentari di Med. e di Chirurg.*, ann. 1820, n° iv, pag. 384.



dans le canal intestinal, où ils s'engendrent avec une extrême facilité, l'empêchant de remplir sa destination naturelle, ne lui laissant fournir que des suc viciés, et faisant par suite tomber l'économie entière dans la langueur. Mais quelles sont les causes éloignées qui prédisposent tels ou tels individus à être attaqués par eux ? C'est un point sur lequel il y aurait beaucoup à dissenter encore.

Une des circonstances préliminaires les plus propres à nous éclairer sur cette singulière étiologie est la suivante. Certaines espèces d'entozoaires paraissent particulières à tel ou tel âge, à tel ou tel pays. Les ascarides vermiculaires, par exemple, sont plus souvent le partage de l'enfance, et le *tænia* s'observe plus ordinairement chez l'adulte; le *tænia solium*, assez rare en France, est fréquent en Italie et en Saxe; le *tænia lata* semble appartenir à la Russie, et l'espèce que beaucoup d'auteurs ont appelée *tænia commun* est propre à la Suède, etc.

Il n'est pas moins remarquable non plus que chaque animal porte, comme nous l'avons annoncé ci-dessus, des vers qui lui sont propres et qu'aucun autre ne peut recevoir de lui. Cette opinion, fortement soutenue dans le temps par Bloch et Goëze, est aujourd'hui généralement reçue quoiqu'on ait cru le contraire autrefois, et qu'il existe une expérience d'Abildgaard, dans laquelle les *tænia*s d'un petit poisson avalés par des canards avaient continué à vivre dans ces volatiles.

Or, parmi les entozoaires propres à l'homme, certaines espèces sont très-communes, et entre elles, nous citerons, par ordre de fréquence, d'abord les ascarides lombricoïdes, puis les ascarides vermiculaires, les tænias, les acéphalocystes, les trichocéphales. Les autres sont très-rares.

Ainsi l'on observe que la moitié des enfans à-peu-près ont des ascarides, tandis que sur cent individus, dans nos contrées, il y en a tout au plus un qui soit atteint de tænia, et ainsi de suite progressivement en diminuant.

Si maintenant nous abordons franchement la question des causes efficientes de leur développement, nous ne tarderons pas à reconnaître que leur production est particulièrement secondée par une faiblesse radicale de tout le système vivant, et surtout par un état d'asthénie survenue dans les organes de la digestion. Voilà pourquoi les enfans, surtout les enfans scrofuleux, et les individus d'un tempérament lymphatique, particulièrement les femmes, sont très-exposés à être tourmentés par les entozoaires intestinaux. Il en est de même des personnes qui ont été minées par des maladies de long cours, desquelles résulte constamment une hyposthénie générale de l'économie.

On n'ignore point non plus que les constitutions naturellement débiles y sont plus enclines que les autres. L'observation prouve aussi que les faibles et malheureux enfans nés de parens atteints d'affec-



tions syphilitiques sont eux-mêmes très-sujets à avoir des vers dans les organes digestifs. Il est reconnu encore enfin, que, par la même raison, la diathèse muqueuse semble particulièrement propre à la formation des vers dans les voies alimentaires, où leurs œufs s'introduisent probablement dans les mouvemens nécessaires à l'inspiration et à la déglutition, et où ils éclosent sous des conditions actuellement favorables; mais nous connaissons trop bien les fonctions des membranes pour croire que cette diathèse soit la cause habituelle et constante de la production des entozoaires; plus souvent, la grande quantité de mucosités rendues par les personnes atteintes d'une affection vermineuse, est le résultat de la présence des vers et de leur action irritante sur le canal intestinal. Ceux-là seuls qui publient des *Traités de médecine populaire sur les foudroyans effets des glaires*, peuvent encore croire à la naissance spontanée des vers au sein de la corruption due au rassemblement de ces glaires dans certains foyers en fermentation.

Parmi les causes organiques à signaler en outre ici, nous ne devons point oublier de rappeler que l'âge et le sexe des individus sont des circonstances propres à favoriser le développement de telle espèce plutôt que de telle autre. Nous l'avons déjà dit, en effet, l'enfance est particulièrement sujette aux ascarides vermiculaires, tandis que l'adolescence est tourmentée par les ascarides lombricoïdes, quoique

l'on voit fréquemment partout l'un et l'autre de ces entozoaires se développer à des époques plus reculées dans le cours de la vie. Le tænia est aussi beaucoup plus commun chez les femmes que chez les hommes.

Si nous cherchons, d'autre part, à étudier la nature des causes extérieures qui peuvent fomenter la production des vers, toujours dans le canal digestif, puisque c'est le lieu où ils existent plus fréquemment qu'ailleurs, nous ne tarderons point à reconnaître que l'air humide et chaud est spécialement dans le cas dont il s'agit, par cela seul qu'il contribue singulièrement à relâcher les fibres dans l'économie animale, et à débilitier le système muqueux. L'abus et le défaut de nourriture, la mauvaise qualité des alimens, l'usage des salaisons, des viandes fumées, du poisson, des substances visqueuses et huileuses, des farineux, du vieux fromage, des fruits desséchés au soleil, des substances douces et sucrées, produisent le même effet par une raison analogue, c'est-à-dire, en irritant morbidement, ou en énervant à la longue les organes de la digestion. Tous les observateurs sont en cela d'accord (1), et les maladies causées par les vers sont, à n'en point douter, incomparablement plus fréquentes dans les lieux maritimes, où l'atmo-

---

(1) *Simul ac hæc superarunt mala infantes et incipiunt uti cibis crudis, fructibus horæis, carnibus, caseo similibusque, vermes oriuntur*, dit Boerhaave (aph. 1359), en parlant des maladies qui peuvent être l'effet de la première dentition.



sphère est humide et où les habitans sont fréquemment ichthyophages, en Hollande, en Finlande, en Suède, par exemple. Il est également démontré qu'elles sont plus communes au printemps et en automne. Nous voyons tous les jours, d'ailleurs, certaines constitutions épidémiques offrir la réunion des mêmes causes et donner lieu aux mêmes résultats (1). Aussi est-il si rare de rencontrer des épidémies de fièvres adéno-méningées ou muqueuses sans une complication vermineuse, que beaucoup de personnes regardent les vers comme la cause de ces maladies, en raison de l'abondance avec laquelle ils se montrent en semblable occurrence; mais l'origine de ces animaux et de la fièvre dépend généralement, dans ce cas, de causes communes : la disette, l'humidité de l'air, la mauvaise qualité des eaux, l'usage d'alimens malsains, les chagrins profonds; toutes circonstances que l'on observe habituellement avant la naissance des épidémies de cette nature, et que l'on voit se reproduire, par exemple, dans l'épidémie si célèbre de Goëttingen, celle qu'a décrite Wagler (2).

---

(1) Les enfans sont plus sujets aux affections vermineuses dans les années pluvieuses, dit M. Gardien (*Traité d'Accouchemens*, tom. iv, pag. 301); et les fièvres de ce genre sévissent spécialement sur les adultes dans les mêmes années, ainsi que le prouvent les observations de Röderer, de Wagler, de Van den Bossche et de bien d'autres.

(2) ROEDERER et WAGLER *Tractatus de Morbo mucoso*, Parisiis, 1816, in-32.

Mais, en dernière analyse, c'est surtout chez les enfans et dans les individus pauvres et mal nourris (1) ou affaiblis que les entozoaires se développent. Ils peuvent même, dans certains cas, s'y multiplier au point de déterminer la mort au bout d'un temps plus ou moins long.

Une fois, au reste, que ces êtres ont pris naissance, ils se développent à la manière des autres animaux, et pompent dans nos humeurs et nos solides les sucs propres à leur nutrition ; ce qui les oblige à périr avec l'individu auquel ils se sont attachés, et chez lequel ils donnent lieu cependant à de plus ou moins graves accidens.

Lorsqu'il existe dans le corps de l'homme un certain nombre de ces animaux, ou qu'il s'y en trouve une espèce de grandes dimensions, on voit en effet se développer une série de symptômes particuliers, qui dénotent, d'une manière plus ou moins sûre, la présence de ces hôtes importuns, et à l'assemblage desquels M. le professeur Alibert a assigné la déno-

---

(1) On croit assez généralement dans le vulgaire que les vers des enfans pauvres viennent de ce que ces enfans mangent des fruits attaqués par des larves d'insectes ; mais il n'y a aucun rapport entre ces larves *entocarpaires* et les *entozoaires* dont nous parlons ; et si, dans les années où les fruits sont plus particulièrement piqués de ces prétendus vers, les affections vermineuses sont plus multipliées, on doit s'en prendre à la mauvaise qualité de ce genre d'aliment et à son action débilitante sur les voies digestives.



mination très-exacte d'*helminthiasie*. Ces symptômes varient pour chacune des espèces, et sont purement locaux lorsqu'ils dépendent d'entozoaires vésiculaires. Mais, en général, il existe, pour tous ceux de ces animaux qui vivent dans les voies digestives, une réunion de signes indicateurs communs, quoique souvent obscurs et équivoques. Nous allons les passer en revue, en avertissant d'abord toutefois que le nombre des symptômes de ce genre est toujours considérable; qu'ils sont très-variés, et que toute maladie, quelque rare, quelque extraordinaire qu'elle puisse être, n'est souvent que l'indice de l'*helminthiasie*. *Nullum tam peregrinum est symptoma, tamque δαιμωνιον quod vermes excitare non possint*, a dit, avec raison, le judicieux Klein, dans son *Interpres clinicus*, et nous démontrerons bientôt la vérité de cet axiome.

Dès le principe, les individus tourmentés par des vers qui habitent le canal intestinal ont le ventre conflé, empâté, et ressentent des borborygmes et des douleurs abdominales variées, tantôt vagues, tantôt fixes, et fortes ou légères. La couleur de leur visage est altérée, et est tantôt rouge, tantôt pâle, tantôt plombée, tantôt disposée par plaques. Leurs yeux fixes, larmoyans et moins vifs qu'à l'ordinaire, ont la pupille très-dilatée (1), et sont bordés en dessous par

---

(1) Van den Bossche a remarqué un fait absolument contraire chez des individus atteints d'*ascarides vermiculaires*.

M. Broussonet, dans sa *Séméiotique*, observe aussi que

un demi-cercle azuré. Leurs paupières, spécialement l'inférieure, sont tuméfiées et jaunâtres. Ils éprouvent un prurit insupportable vers les narines, et souvent des hémorrhinies. La surface de leur langue est blanchâtre, piquetée de points pourpres (1); la pointe en est rouge et enflammée. La teinte de leurs joues varie à chaque instant.

Plus tard, d'autres phénomènes se manifestent : des céphalalgies fréquentes et intenses ; l'agrypnie, une vive douleur orbitaire ; la polyorexie ou l'anorexie, c'est-à-dire, une faim excessive et revenant par accès irréguliers, ou le dégoût pour les alimens et le défaut d'appétit ; le trouble de l'urine, qui est laiteuse, limoneuse et comme jumentouse ; des sueurs d'une odeur acide et fétide, *sui generis*, et *vermineuse*, comme disent les praticiens ; le froid des extrémités ; les grincemens de dents ; les bourdonnemens d'oreilles ; l'affluence incommode de la salive dans la bouche ; des hoquets ; des nausées ; des renvois de gaz d'une odeur aigre particulière aussi ; la fétidité de l'haleine ; une appétence marquée pour les boissons froides ; une soif nocturne ou continue ; des frissons intérieurs ; un sentiment de gêne et de pesanteur dans les viscères ; des vomisse-

---

souvent la sclérotique seule est visible entre les paupières écartées.

(1) *Journ. de Méd. pratique de Montpellier*, mars, 1811, pag. 280. — M. Gros-Jean, inspecteur des eaux de Plombières, regarde ce symptôme comme fort important.



mens d'une bile jaune ou porracée ; une petite toux sèche ; de la cardialgie ; de fréquentes lipothymies ; une respiration difficile , stertoreuse , et même anhéleuse pendant le sommeil , qui est d'ailleurs inquiet et agité ; des accès de somnambulisme ; des trémoussemens dans les membres ; des vertiges répétés ; des palpitations du cœur ; de la dureté , de la fréquence , de l'inégalité , de l'intermittence dans le pouls ; un sentiment vague de piqure et de déchirement dans toute la cavité de l'abdomen ; de la diarrhée ou une constipation opiniâtre ; le ténesme ou une vive démangeaison à l'anus ; une fièvre irrégulière et anormale ; un état fongueux des gencives ; la teinte livide des lèvres ; un amaigrissement de tout le corps , qui contraste souvent avec le désir immodéré des alimens (1) ; un rire sardonique ; des flots d'écume à la bouche ; des anxiétés ; de l'ennui ; quelquefois une sorte d'affaiblissement moral : tels sont les symptômes les plus ordinaires d'une diathèse vermineuse avancée , symptômes qui s'apaisent après les repas , mais qui recommencent avec plus d'intensité qu'auparavant aussitôt que la digestion est finie , et auxquels il faut joindre l'habitude où sont les malades de se coucher sur le ventre de préférence , et le mieux-

---

(1) Jamais cependant , à ce qu'il paraît , les entozoaires ne touchent aux matières alimentaires contenues dans le canal intestinal.

être qu'ils éprouvent après l'ingestion d'un verre d'eau froide (1).

Parmi ces symptômes, il est facile de reconnaître, pour peu qu'on y fasse attention, que les uns sont purement locaux et que les autres sont sympathiques et tiennent aux relations qui lient le système digestif irrité au reste de l'économie. On voit aussi, au premier coup-d'œil, que le nombre de ces derniers est des plus considérables; même on peut dire, avec beaucoup de médecins, et nous croyons avoir prouvé ce que nous avons avancé déjà, qu'il n'est peut-être pas de symptôme auquel les vers ne puissent donner lieu, par cela même que les viscères abdominaux, la tête, la poitrine sont tourmentés à la fois. C'est ce qui explique comment, outre tous les accidens que nous avons énumérés, on voit souvent, sous l'unique influence des vers, survenir des coliques vives, la catalepsie, des fureurs maniaques, l'hystérie et l'épilepsie; comment on a vu se déclarer le satyriasis, la nymphomanie, la métrorrhagie, l'aménorrhée, l'ictère, les érysipèles, l'anasarque, etc.; comment M. Alibert a observé, à l'hôpital St. Louis, d'horribles convulsions sur des enfans qui nourrissaient dans leurs intestins des ascarides lombricoïdes; et a vu un tænia déterminer, chez une jeune fille, un véritable état de tétanos; comment, suivant Fabrice

---

(1) Ce dernier signe est regardé comme des plus importans par Rosentein, dans son *Traité des Maladies des Enfans*.



de Hilden, l'intestin grêle est quelquefois le siège d'un vif sentiment de froid, et comment enfin Razoux a remarqué que, dans les fièvres adynamiques vermineuses, des sueurs froides inondent le cou.

Quant aux symptômes locaux, ils dépendent entièrement de la sensation pénible qui est la suite de la présence des vers dans l'intestin, et l'on conçoit sans peine combien est fatigant pour nos organes le mouvement ondulatoire qu'ils exécutent dans leur progression ou plutôt dans leur reptation, surtout lorsque les voies digestives ne sont plus embarrassées par les alimens ou par les matières excrémentitielles.

Pour résumer donc, ce qui, au reste, est ici assez nécessaire, on peut dire que les phénomènes qui indiquent la présence des vers dans le canal digestif sont principalement la dilatation des pupilles, la démangeaison des ailes du nez, l'odeur aigre de l'haleine, la lividité ou la pâleur de la face, les irrégularités dans l'exercice de la digestion, l'amaigrissement, un sentiment de reptation ou de déchirement dans l'abdomen, la salivation.

Tous ces signes réunis, ou du moins observés en grande partie (1), sont une forte présomption en faveur de l'existence d'une maladie vermineuse. Mais il faut toujours être très-réservé dans le diagnostic, car l'on voit souvent des personnes rendre des vers

(1) *Non ex uno symptomate, sed ex concursu omnium.*  
HIPPOCRATE.

sans que rien ait pu antécédemment en faire soupçonner la présence, tandis que d'autres, au contraire (1), présentent tous les accidens d'affections vermineuses, sans pourtant avoir de vers. Il faut tenir compte d'ailleurs du degré de vie qui anime les organes et les tissus lésés et affectés par ces animaux ; ceci devra aider à concevoir comment un grand nombre de vers peut quelquefois se développer sans que leur présence altère ou trouble la santé de celui qui les recèle, tandis que, dans d'autres cas, un seul de leurs individus suffit pour susciter une perturbation dans l'économie entière.

D'ailleurs, comme nous l'avons dit, la nature et l'intensité des symptômes varient avec l'organisation des différens vers qui infestent le canal intestinal, et nous n'en sommes pas encore parvenus au point de prononcer avec certitude sur les symptômes qui indiquent la présence de telle ou telle de leurs espèces, quoique pourtant on puisse approximativement la reconnaître à certains signes particuliers que nous aurons soin de rappeler quand nous traiterons plus tard, d'une manière spéciale, des ascarides, des tænias, des trichocéphales, etc.

Il faut convenir, d'ailleurs, que le seul signe véri-

---

(1) Le professeur Bréra cite le cas singulier d'un homme qui offrit, à la clinique médicale de Pavie, tous les symptômes propres au tænia et qui n'avait qu'une colique flatulente, laquelle céda à un régime excitant.



tablement pathognomonique de la présence des entozoaires dans la cavité des intestins est l'évacuation de quelque ver ; à quoi l'on peut ajouter , ainsi que Rosen l'a noté avec raison , que le malade éprouve un mieux sensible à la suite de cette évacuation.

C'est donc surtout par l'examen des selles que le médecin sera éclairé dans le diagnostic qu'il a à porter , au moins dans la généralité des cas , car cet examen ne conduit le plus communément à aucun résultat lorsque l'on a affaire à des vers vésiculaires placés hors de la cavité de l'intestin , ainsi que cela est ordinaire (1).

D'après tout ce qui vient d'être dit , il demeure évident que le diagnostic des affections vermineuses est aussi difficile que leurs causes sont nombreuses ; que la correspondance qu'ont l'estomac et les intestins avec toutes les autres parties du corps , détermine fréquemment les symptômes spasmodiques les plus violens dans celles de ces parties qui sont souvent le plus éloignées du siège de l'irritation , et les désordres les plus graves dans l'économie toute entière. Aussi l'on voit tous les jours l'affection vermineuse simuler l'épilepsie , la catalepsie , l'arthritisme , le tétanos même (2) , la chlorose ; se présenter sous la

---

(1) Voyez à la page 127 de notre tome 1<sup>er</sup>.

(2) M. Laurent , médecin de Strasbourg , dans son *Mémoire sur le Tétanos* , attribue constamment cette affection , chez les blessés , à la présence des vers dans le canal intesti-

forme d'une aphonie, d'une claudication, comme l'a observé M. Bréra, ou d'un cauchemar, comme l'a dit Boissier de Sauvages. Le savant professeur Dumas de Montpellier racontait, dans ses cours, que chez une demoiselle qui se plaignait d'une douleur très-vive à l'épaule, il présuma l'existence des vers d'après la dilatation de la pupille, et obtint la guérison à l'aide des anthelminthiques. Ainsi donc, dans toute maladie rare et anormale, tout bon praticien aura raison, avec M. Bréra, de commencer l'examen des causes, en demandant au malade s'il a été observé chez lui quelque indice de vers.

Jusqu'ici nous avons considéré ces animaux comme donnant lieu à des symptômes entièrement indépendans de tout autre phénomène pathologique ; mais ils ne sont pas toujours une simple cause de maladies : il en est, parmi celles-ci, qui précèdent leur apparition, et alors souvent ils en troublent la marche, ils en changent les caractères, ils en compliquent les accidens, ils en interrompent les crises. Rosen dit, par exemple, que les vers rendent la fièvre irrégulière ; et il n'est pas rare, dans le cours de certains exanthèmes, de leur voir déterminer des symptômes d'ataxie. En général, ils suscitent de fâcheux accidens dans toute maladie à laquelle ils viennent se joindre comme complication ; et ces accidens ne

---

nal. Cette opinion est certainement trop exclusive, mais elle peut être appuyée sur quelques faits.



cessent que lorsque les animaux dont il s'agit sont chassés dans un instant de crise.

L'expulsion hors du corps, par les efforts de la Nature, des entozoaires qui habitent les intestins, est donc la terminaison la plus favorable des maladies avec complication vermineuse, quoique parfois pourtant cette expulsion ne soit suivie d'aucune espèce d'avantage; témoin ce malade dont parle le divin Vicillard (1), et qui, en proie aux symptômes d'une fièvre adynamique très-intense, rendit, le septième jour, des lombrics par les selles; ce qui ne l'empêcha pas de succomber le onzième. Un pareil fait semblerait propre à justifier l'opinion émise par Boerhaave (2) et par F. Hoffmann (3), que la sortie des vers par la bouche, dans les maladies graves, est un symptôme fâcheux.

Au reste, le pronostic est très-sujet à varier, comme le diagnostic, suivant une foule de circonstances, et spécialement suivant la nature de l'entozoaire et le nombre des individus qui peuvent se rencontrer chez un même malade; suivant leur volume, la sensibilité plus ou moins grande du sujet, etc. Souvent ce pronostic est très-grave; et tout le monde a lu l'histoire rapportée par l'illustre Haller, de cette

(1) Επιδημιών το πρώτον, Αρρωστος δωδεκατος. Voyez la page 989 de l'édition de Foës citée.

(2) *Prælection.*, tom. vi, pag. 181.

(3) *L. c.*, pag. 491.

jeune fille dont la bouche et le pharynx furent accidentellement obstrués par des ascarides lombri-coïdes. Deux d'entre eux ayant pénétré dans la trachée-artère, produisirent une suffocation soudaine.

Plus aussi ces animaux prolongent leur séjour dans les voies de la digestion, plus ils contribuent à priver le corps de la nourriture qui lui convient, et plus le mal s'aggrave. Alors, en outre, en raison même de la multitude de ceux qui sont engendrés de jour en jour, et lorsque ce sont des lombrics principalement qui déterminent les accidens, on voit le cours des matières être interrompu, ou au moins gêné, par les pelotons enveloppés d'une quantité extraordinaire de mucus, que forment ces animaux en se roulant les uns sur les autres, en s'entortillant, en s'enchevêtrant, pour ainsi dire. C'est là aussi ce qui donne lieu, le plus communément, dans les affections vermineuses qui ont duré long-temps, à des flatuosités, à des vomissemens, à des entéralgies plus ou moins graves.

Les mucosités dont il vient d'être question acquièrent parfois, d'ailleurs, une consistance assez grande pour prendre l'apparence d'une poche, d'un véritable sac dans l'intérieur duquel la masse des vers paraît vivre. Mais il s'en faut de beaucoup que ces animaux, ainsi qu'on l'a prétendu, aient eu l'art de filer, de tisser cette demeure, comme le ver à soie file et tisse sa coque. Il n'est point très-rare de voir rendre à certains malades de ces poches ainsi pleines de



vers , et aussi volumineuses qu'une balle de paume.

Enfin, on a prétendu encore, mais avec assez d'apparence de raison, que parfois certains vers perforent les intestins et pénètrent dans la cavité du péritoine, ce qui amène des accidens très-fâcheux, et ce qui doit presque nécessairement faire prognostiquer la mort. M. Rudolphi ne regarde point le fait comme vrai; mais entre autres observations authentiques, nous pourrions opposer au sentiment de ce savant entozoologiste, plusieurs de celles qu'a recueillies M. Gaultier de Claubry, et dont on lit un précis dans le Nouveau Journal de Médecine (juillet 1818). Mais comme il s'agit ici d'ascarides lombricoïdes en particulier, nous aurons occasion d'y revenir par la suite naturellement en traitant spécialement de ces entozoaires.

Nous ajouterons encore, par occasion, que presque constamment les entozoaires intestinaux sont renfermés dans les lieux qui leur sont propres, quoique la cavité du péritoine ne soit pourtant pas la seule région du corps où on en observe accidentellement. On a vu, par exemple, des ascarides lombricoïdes remonter dans l'œsophage, dans la bouche, dans les fosses nasales et jusque dans les sinus frontaux, et des ascarides vermiculaires sortir du rectum, s'insinuer dans le vagin, et y causer des démangeaisons intolérables, et un écoulement leucorrhœique opiniâtre (1). On en

---

(1) ZIMMERMANN, *Dissert. de Fluore albo*, Gœtting, 1788.

a trouvé dans des sacs herniaires, dans les canaux hépatiques, dans la vésicule du fiel, dans les conduits pancréatiques, dans la vessie, etc. Mais ces exemples sont fort rares. Il est néanmoins bon d'être instruit de ces particularités pour asseoir un diagnostic assuré.

Il n'est point ordinaire non plus de rencontrer plus d'une seule espèce d'entozoaire à la fois dans le corps de l'homme, quoique certains auteurs aient vu rendre simultanément pourtant des ascarides des deux sortes et des tænias. Néanmoins on ne trouve presque jamais qu'un seul tænia à la fois dans les intestins chez les malades que tourmente ce vers, et c'est pour cette raison que souvent on l'a appelé *ver solitaire*; nous avons dit presque jamais, car Rosen cite le cas d'un enfant de quatre ans, très-faible, qui, après avoir pris un peu d'eau-de-vie de grain, rendit une quantité innombrable d'ascarides vermiculaires, quatre aunes d'un tænia mince et dix lombricoïdes; et cet exemple n'est point le seul de ce genre qu'on pourrait trouver en compulsant les auteurs.

La connaissance de tous les faits exposés précédemment n'est, aux yeux du médecin, qu'un moyen qui lui enseigne à diriger avec plus de sûreté, contre les entozoaires, les substances qui doivent s'opposer à leur développement ou déterminer leur élimination. Nous allons maintenant jeter un coup-d'œil rapide sur le mode d'emploi de ces substances, auxquelles on donne généralement les noms de *médica-*



*mens vermifuges* ou *anthelminthiques*, noms qui, dans l'un et l'autre cas, portent avec eux leur signification (1).

On entreprend ordinairement le traitement anthelminthique à l'époque à laquelle on reconnaît l'existence d'une diathèse vermineuse, à moins qu'on n'ait à combattre d'abord les accidens d'une phlegmasie intestinale ou d'une fièvre intense; mais on ne s'astreint plus, comme autrefois on le faisait, et comme le font encore les amis de la routine, à attendre, pour agir, le déclin de la lune.

Toutes les fois donc que l'on a à combattre une diathèse vermineuse, la première indication curative consiste à débarrasser les voies digestives de toutes les matières muqueuses qui les remplissent, et qui forment l'existence des entozoaires contre lesquels il faut agir. La seconde est de faire périr ceux-ci, de détruire le foyer qu'ils occupent, et de les expulser de l'intérieur du corps. Ensuite, pour rendre la cure complète, on cherche, par un régime approprié, par des remèdes convenables, à corroborer les organes, à les ramener à leur état normal.

Un moyen préliminaire utile pour rompre l'adhérence de ces animaux aux parois des voies digestives, pour les ébranler, les étonner pour ainsi dire, est

(1) *Vermifuge* vient du latin *vermis*, ver; et *fugere*, mettre en fuite. *Anthelminthique* est tout-à-fait grec, et dérive de ἀντί, contre; et ἔλμινς, ver.

l'administration d'un vomitif, dans la vue d'imprimer une vive secousse aux organes qui les renferment. En pareille occurrence, on doit préférer, pour les enfans et les individus nerveux ou débilités, les diverses préparations d'ipécacuanha, comme le sirop, le décoctum ou l'infusum de cette racine à doses convenables, seuls ou avec addition de tartrate de potasse et d'antimoine. Pour des hommes robustes et que l'on a plus de peine à ébranler par les médicamens, on choisira plutôt ce dernier sel, et on le donnera en solution dans de l'eau distillée.

On obtient aussi souvent un effet analogue à celui que produisent les émétiques, c'est-à-dire la sortie des vers, en ayant recours aux cathartiques, qui sont d'autant mieux indiqués d'ailleurs que c'est ordinairement dans les gros intestins que ces animaux résident.

Sous ce rapport, l'emploi des sulfates de soude, de potasse et de magnésie, du phosphate de soude, du tartrate de soude et de potasse est suivi de quelque succès. L'huile fraîche de ricin est encore d'une utilité incontestable, de même que le calomélas.

Quant aux anthelminthiques proprement dits, ils constituent une classe de médicamens fort différens les uns des autres dans leur nature, mais qui, presque tous, sont remarquables par leur saveur ou leur odeur très-prononcée. La plupart sont doués d'une propriété en quelque sorte spéciale, et en vertu de laquelle ils empoisonnent les vers, sans pour cela être un poison pour l'individu qui en fait usage ;



car il est d'observation constante que telle substance qui est vénéneuse pour un être vivant, n'est point nuisible pour un autre. Quelques - uns agissent en asphyxiant ces animaux, et d'autres, en petit nombre, en les irritant d'une manière mécanique.

Les avantages qu'on obtient de l'emploi des remèdes de ces divers genres varient d'ailleurs considérablement suivant l'espèce d'entozoaires contre laquelle on les administre; et ceux qui sont indiqués dans tel cas ne le sont pas dans tel autre. Les substances à l'aide desquelles on combat les ténias sont néanmoins fréquemment employées contre les ascarides, quoique l'on soit obligé, d'autre part, de suivre souvent, à l'égard des ascarides vermiculaires, une marche différente de celle que l'on suit pour les ascarides lombricoïdes.

Le choix des moyens anthelminthiques est, d'ailleurs, constamment subordonné au degré d'irritation locale et aux lésions sympathiques.

Ce n'est point ici le lieu de présenter à nos lecteurs la foule des formules qui ont été dirigées avec plus ou moins de succès contre les diverses affections vermineuses; leur place se trouve naturellement désignée dans d'autres parties de cet ouvrage : aussi nous contenterons-nous de dire, d'une manière générale, que les végétaux fétides et nauséabonds, que la plupart des sucs gommo-résineux et des huiles volatiles, que les acides végétaux, que l'ammoniac, et enfin que beaucoup de préparations métal-

liques sont vermifuges en empoisonnant les vers. C'est ainsi que l'oignon, l'ail, la gomme ammoniacque, l'opopanax, le sagapenum, l'assa - foetida, le pétrole, la valériane, les amandes amères, les racines et les fruits de l'azédarach (1), l'huile de genévrier (2), le tabac (3), l'eau de mer (4), l'écorce d'orange, l'huile animale de Dippel, la racine de fougère mâle, l'aurone, la santoline, le camphre, la térébenthine, le *semen contra*, la mousse de Corse, la cévadille, le fiel de bœuf, le musc, le castoreum, la camomille, l'absinthe, la tanaïsie, l'hydro-chlorate de mercure ammoniacal, le sulfate de mercure, le proto-chlorure de mercure, les hydro-sulfates alcalins, l'éther sulfurique, l'hydro-chlorate de baryte, l'oxyde de zinc, l'étain granulé, la coralline, etc., ont obtenu des avantages plus ou moins marqués entre les mains des praticiens. Il nous serait facile de grossir ici cette liste des médicamens que la thérapeutique met, en semblable cas, à notre disposition; mais cela nous obligerait à des répétitions qu'il est de notre devoir d'éviter. Nous ne pouvons cependant nous dispenser d'indiquer encore le suc du papayer, si vanté par les médecins des deux Indes, mais qui n'a point

---

(1) GRAFTON DUVAL, *Diss. mel. azedar. etc.* Philadelphia, 1802.

— KOLLOCK, *Philad. Journal*, vol. 1.

(2) SCOPOLI, *Flora Carniol.*, pag. 405.

(3) *Memorie della Soc. ital.*, xi, n° 9.

(4) FRETAUD, *Journ. de Méd.*, tom. 41, pag. 250.



réussi en France ; les graines du *catu shiragam* des Indiens, qui est le *Conyza anthelminthica* de Linnæus, et dont M. Henri Cassini vient de faire un nouveau genre sous le nom d'*Ascaricidia indica*, dans la tribu naturelle des vernoniées ; les sommités de l'ansérine vermifuge (*Chenopodium anthelminthicum*, Linnæus), plante très-commune et très-estimée en Amérique ; le geoffroya de Surinam ; la spigélie de Maryland ; la rue si fétide de nos jardins ; enfin , nous ajouterons, qu'en Amérique encore, la racine du *Galega virginiana* jouit d'une grande réputation sous ce rapport, et que Hoffmann, Baglivi et Fourcroy ont recommandé d'une manière toute particulière l'emploi de l'eau dans laquelle on avait fait bouillir du mercure.

En administrant ces divers médicamens, ce ne sont pas , au reste , les effets immédiats qu'ils provoquent dans l'économie que l'on recherche : il ne faut pas être bien savant en physiologie pour reconnaître de suite que leurs propriétés excitantes, purgatives, toniques , etc., n'occupent ici qu'un rang bien secondaire ; on n'a recours à eux que pour détruire les lombrics, les trichocéphales, les tænias qui vivent dans les intestins ; on ne leur demande que d'agir sur ces animaux d'une manière délétère, que de les faire périr en traversant les voies alimentaires.

Il n'est pas, d'ailleurs, ce nous semble, besoin d'avertir que leur emploi n'est admissible que lorsque celles-ci sont exemptes de phlogose.

Au nombre des vermifuges dont les vertus sont basées sur la propriété d'asphyxier qui leur a été accordée, on peut compter le gaz acide carbonique, qui a été fortement recommandé par quelques médecins (1), et l'eau froide, dont la température basse frappe d'engourdissement les entozoaires qu'elle peut atteindre (2). C'est encore probablement de la même manière qu'agissent les diverses huiles grasses, et surtout celle de ricin, qui joint d'ailleurs à la propriété que nous signalons celle de déterminer la prompte évacuation des cadavres des vers asphyxiés, et cela en raison de son effet purgatif.

Outre les vomitifs et les purgatifs, qui, pour la plupart, comme le tartrate de potasse et d'antimoine, l'oxyde d'antimoine hydro-sulfuré brun ou kermès minéral, la coloquinte, la gomme gutte, la rhubarbe, l'aloès, le séné, la racine de bryone, le jalap, la scammonée, la gratiole, l'hellébore noir, la résine d'euphorbe, jouissent à la fois de deux espèces de vertus anthelminthiques, puisque, par l'âcreté dont ils sont doués, ils peuvent empoisonner les entozoaires d'une part, et que de l'autre, en imprimant des secousses énergiques aux voies intestinales, ils

(1) HULME, *Mittel wider den Blasen und Nierenstein*, etc. Leipz. 1778.

(2) Le docteur Loeffler, dans le Journal de MM. Hufeland et Himly, pour le mois du juillet 1810, page 110, conseille, dans le même but, de faire avaler de la glace aux malades.



expulsent hors du corps ces hôtes fâcheux, d'une manière à - peu - près mécanique, il existe encore des vermifuges dont l'action est purement de ce dernier genre : tels sont, par exemple, les poils qui hérissent la surface des gousses du pois à gratter (1), et qui, donnés avec précaution, ont eu des succès en Amérique. Sur plusieurs centaines de malades, en faveur desquels M. Thomas, de Salisbury, en particulier, a employé ce remède pendant sa pratique aux Indes occidentales, il n'a jamais en effet manqué le but lorsqu'il l'administrait alternativement avec l'huile de ricin (2).

Il paraît que ces poils si fins, si roides, si pénétrans, si irritans, tourmentent assez les vers, dans les tégumens desquels ils pénètrent, pour les obliger de fuir, quelquefois même pour les faire périr avant de les abandonner aux forces expultrices des organes qui les renferment.

On en peut dire autant du duvet qui couvre les capsules du *Cnestis glabra*, arbre des îles de France et de Bourbon, qui appartient très-probablement à

(1) *Syst. veg. Flor. Peruv.*, pag. 177. — Les pois à gratter sont les gousses de deux végétaux de la famille des légumineuses qui ont été rapportés par Linnæus au genre *dolic* sous les noms de *Dolichos urens* et de *Dolichos pruriens*. Ils étaient des *mukunas* d'Adanson, et sont les *Stizolobium urens* et *S. pruriens* des Modernes.

(2) Voyez la traduction que j'ai publiée à Paris en 1818, du *Traité de Médecine pratique* de cet auteur, t. II, p. 619.

la famille des térébinthacées et que l'on nomme vulgairement *gratelier*. On incorpore ce duvet, comme les soies du pois à gratter, dans du miel, dans de la thériaque, dans une conserve quelconque (1). Enfin, quelques médecins ont proposé d'employer, de la même manière et dans le même but, les poils qui enveloppent les graines des rosiers : nous examinerons par la suite la valeur de ces divers moyens.

Mais, puisqu'il vient d'être question des forces organiques de l'individu soumis au traitement curatif d'une affection vermineuse, il devient de la plus haute importance de présenter ici les résultats d'une observation qu'on peut répéter journellement et dont les progrès de la véritable physiologie nous ont mis à même de profiter. Souvent, chez les personnes faibles et valétudinaires, qui ont lutté long-temps contre les entozoaires domiciliés dans leurs entrailles, chez celles que la pauvreté, le chagrin, la vieillesse ont profondément débilitées, les toniques purs et les excitans aromatiques conduisent aux résultats les plus avantageux, en rendant aux membranes des organes digestifs la vigueur qu'elles ont perdue, en les corroborant, en leur imprimant le pouvoir de se contracter avec énergie sur les corps étrangers qui les irritent, et de les éliminer. C'est de cette manière

---

(1) CHAMBERLAINE, *A practical Treatise on the efficacy of stizolobium or cowhage*, etc. London, 1784, in-8°. — Voyez aussi l'*Histoire de la Guiane*, par Banerost.



qu'on peut expliquer l'effet anthelminthique des martiaux, comme le sulfate, le muriate, le carbonate de fer, celui du quinquina, de la gentiane, de la petite centaurée, du bois de quassia amara, du chamædrys, de l'écorce de sinarouba, de l'angélique, du vin, de la plupart des plantes labiées et corymbifères, de la racine de Columbo, de celle de bénoite, de la myrrhe, des graines de plusieurs ombellifères (1). Dans ce cas, on recherche moins des substances qui nuisent aux entozoaires, qui les fassent périr, que des remèdes qui aient une action physiologique prononcée, dont l'impression première s'exerce puissamment sur les tissus vivans, qui provoquent enfin des mouvemens organiques évidens. C'est la force active inhérente à leurs molécules qui intéresse le praticien, et qu'il cherche à mettre à profit par leur contact avec nos organes. C'est parce qu'il a de fréquentes occasions de remarquer que ces médicamens, en général, excitent l'appétit, favorisent la digestion, rendent plus facile l'élaboration des substances alimentaires, empêchent cette sécrétion muqueuse trop abondante qui foment le développement des vers, corrigent les mauvaises qualités des fluides viciés, exhalés et sécrétés par la surface interne des intestins et de l'estomac, qu'il trouve ici

---

(1) M. Dax, médecin à Sommières, vante beaucoup la carote comme vermifuge. (*Annales de Méd. prat. de Montpel.*, an xii, n° 20, p. 120.)

une véritable indication pour leur administration. L'expérience, d'ailleurs, ne manque pas de le confirmer dans sa manière de voir, après quelque temps de leur usage, lorsque des malades vermineux, débilités par la longueur de leurs souffrances, épuisés par le défaut de nutrition, ayant un sang appauvri et détérioré, un teint chlorotique, atteints d'un état de bouffissure générale, avec abaissement de la température du corps, lienterie et d'autres symptômes plus ou moins alarmans, ne tardent point, sous l'influence de cette médication, à éprouver une amélioration sensible dans l'exercice de leurs fonctions assimilatrices, une augmentation marquée dans le degré de la chaleur vitale, une force plus grande dans les battemens du poulx, qui devient d'ailleurs aussi plus plein, plus développé, tandis que leur teint s'anime, que leur intumescence cellulaire se dissipe, que leurs évacuations alvines se régularisent, et surtout que des vers sont éliminés par intervalles, en raison du resserrement fibrillaire qui s'opère dans les tuniques de l'estomac et des intestins, de l'énergie vitale plus développée de ces organes.

Outre tous les moyens que nous venons d'indiquer, on peut encore recourir avec avantage à des procédés thérapeutiques externes, et faire, par exemple, sur l'abdomen, des frictions avec les préparations huileuses, alcooliques, etc., de plusieurs anthelminthiques; administrer des lavemens laxatifs, fétides, etc.; placer des suppositoires de diverse na-



ture, etc. C'est ainsi que des linimens dans la composition desquels entraient l'ail, les huiles de caieput, de tanaïsie, de rue, de cade, le pétrole, le fiel de bœuf, l'aloès succotrin, le camphre, etc., ont réussi par une méthode vraiment iatraleptique, très-convenable principalement pour les enfans délicats et difficiles.

Mais l'emploi des anthelminthiques, quoique dirigé par un homme habile, peut tromper nos espérances s'il n'est pas secondé par les soins d'un régime habituel approprié, si l'on ne cherche point à empêcher le développement des vers de nouveau, par l'usage d'alimens sains et tirés plutôt du règne animal que du règne végétal, d'un vin généreux, en quantité modérée, par l'activité d'une vie laborieuse, par le séjour dans un air pur et sec, etc., et même si l'on fait abus des purgatifs, abus qui produit nécessairement de la faiblesse.

On n'a pas tout fait en effet en expulsant les vers : il faut empêcher leur développement ultérieur en imprimant à l'économie une force qui puisse les repousser, sans quoi la cure n'est que palliative.

Nous avons déjà dit (1) quelles étaient les indications que le ministre du dieu d'Epidaure avait à remplir lorsqu'il devait combattre des entozoaires vésiculaires; nous ne reviendrons point ici sur cette matière, et nous terminons ce premier discours en sou-

---

(1) Voyez notre premier volume, pag. 156.

haitant bien sincèrement que l'étude de l'histoire naturelle prenne de plus en plus faveur auprès des médecins. Si cette science, si attrayante, si belle, si utile, était cultivée comme il convient, si elle était aussi heureuse que tant d'autres, nous n'aurions point la douleur de voir à Paris même, cette ville en possession de toutes les richesses intellectuelles, ce centre de tous les beaux-arts, ce lieu de réunion de tous les savans, de tous les gens de lettres, colporter de salon en salon, de boudoir en boudoir, les graines vénéneuses d'une plante narcotique, de la jusquiame, en les donnant pour des œufs de *tænia*, qu'un remède merveilleux, administré par je ne sais quel étranger de nom, a fait évacuer pour le salut de tel ou tel malade digne d'inspirer de l'intérêt; nous n'aurions point la douleur plus grande encore de voir des médecins estimables et bons praticiens être dupes de l'erreur dans laquelle est peut-être tombé lui-même l'inventeur d'une recette soi-disant infaillible, et laisser ainsi le mal se propager avec force, et même avec leur assentiment tacite. Cette erreur peut cependant être d'autant plus funeste à la société en général que les mères de famille et les médicastres, dont le nombre est toujours trop grand, s'emparent avec empressement des recettes de ce genre, comme pour se distinguer du véritable médecin qui modifie à chaque instant ses méthodes de traitement et qui se conforme aux circonstances. Or, tandis que les faux médecins ne verront qu'incertitude dans l'énumération faite ci-



dessus des divers anthelminthiques, et se détermineront indifféremment pour l'usage de l'un ou de l'autre, le véritable homme de l'art, à coup sûr, ne sera pas embarrassé pour choisir, dans le grand nombre des médicamens que nous avons indiqués, le plus approprié au cas qu'il aura à traiter ; *artis est, ex miscellaneâ farragine, optima et usu comprobata seligere*, a dit Frid. Hoffmann ; et nous aurons soin de nous conformer à ce précepte dans l'histoire particulière de chacun des entozoaires que nous aurons à étudier par la suite.

---





---

# FAUNE DES MÉDECINS,

OU

HISTOIRE DES ANIMAUX ET DE LEURS PRODUITS.

---

## SUITE DE L'ARTICLE XXXVII.

---

### § III. De l'Araignée mouchetée (*Theridium* 13 *guttatum*).

*Aranea 13-guttata*, ROSSI, FABRICIUS.

L'ANIMAL qui fait le sujet de cet article appartient à la section des araignées filandières, dans laquelle il forme même le type d'un nouveau genre assez généralement adopté, celui des *théridions*, qui a été établi par M. Walckenaër (1). On le reconnaît à ses yeux au nombre de huit et disposés de manière à ce qu'il y en ait quatre au milieu et deux de chaque côté, situés sur une élévation commune et écartés entre eux; les deux antérieurs et moyens sont aussi placés sur une espèce d'éminence.

Le théridion moucheté est noir; son abdomen est rond et marqué de treize petites taches d'un rouge de sang et circulaires.

---

(1) Quoique ce savant soit l'auteur du genre théridion, il a fait entrer l'araignée dont il s'agit dans un autre genre; celui des *latrodictes*, dont on lui doit aussi la création. Mais, d'après MM. Cuvier et Latreille, il paraît qu'il y a eu erreur en cela.

On trouve cette espèce d'araignée, dont la taille est moyenne, dans les champs, en Toscane, dans quelques autres parties de l'Italie et dans l'île de Corse (1). Elle fait une toile composée de fils qui se croisent en tous sens et sur plusieurs plans, de manière à former un réseau irrégulier, où elle prend les criquets dont elle se nourrit.

Suivant Rossi, sa morsure est très-venimeuse, et même mortelle (2). On la redoute beaucoup dans les contrées qu'elle habite, car elle se jette, dit-on, sur les moissonneurs.

Ce fait, au reste, n'est point unique : si l'on doit en croire Lamanon, dans certaines saisons très-chaudes, les araignées de nos campagnes peuvent devenir dangereuses. Au mois de juin 1772, dit cet observateur, la sécheresse et la chaleur furent si grandes en Provence, qu'on vit, à deux lieues de Sallon, des araignées occasioner par leur morsure des maladies graves (3). M. Froment, membre de la Société de Médecine de Marseille, vient tout récemment d'observer une araignée dangereuse dans les campagnes qui environnent la petite ville d'Aubagne, et a vu les accidens que détermine sa morsure guérir par l'effet de la musique (4). Cette araignée me semble avoir quelques rapports avec celle de Rossi dont il vient d'être question.

(1) Dans cette île, on l'appelle *marmignato*. Voyez le Recueil de Rich. de Hautesierk, II, 533, 571.

(2) *Fauna Etrusca*, II, 136, 982, tab. 1x, fig. x.

(3) *Journal de Physique*, janvier 1784, pag. 17.

(4) *Séance publique de la Société royale de Médecine de Marseille*, pour l'année 1820, in-8°, pag. 27.



§ IV. De l'Araignée domestique (*Aranea domestica*,  
LINNÆUS.)

Grec..... Ἀράχνη, Ἀράχνης, Ἀράχνιον.

Latin..... *Araneus*, *Aranea*.

Italien..... *Ragno*, *Ragna*.

Espagnol.... *Arana*, *Taranna*.

Anglais..... *Spider*.

Allemand.... *Spinne*, *Banken*.

*Tegeneria domestica*, WALCKENAER.

*Aranea domestica*. *A. abdomine ovato-fusco ;  
maculis nigris quinque subcontiguïs ; an-  
terioribus majoribus*, LINNÆUS, FABRICIUS.

L'ARAIGNÉE domestique porte huit yeux noirâtres à la partie antérieure du corselet, où ils sont placés, quatre par quatre, sur deux lignes arquées, les latéraux étant situés plus en avant et les quatre du milieu formant un carré reculé. Ses mâchoires sont presque droites et terminées en forme de palettes ; ses mandibules, à-peu-près droites aussi, ont, sur le côté interne, un sillon dentelé sur ses deux bords pour recevoir le crochet ; sa lèvre est carrée ; ses deux filières supérieures sont très-saillantes ; la première et la dernière paire de ses pattes sont plus longues que les autres ; son abdomen est ovale, noirâtre, avec deux lignes longitudinales et dorsales de taches brunes, dont les antérieures sont plus grandes. Tout son corps est plus ou moins velu et jaunâtre, ou d'un brun pâle.

Cet animal est très-commun dans nos maisons, où il

construit aux angles des murs, des corniches, des solives, etc., où il suspend dans les embrasures des fenêtres et à l'abri de la pluie constamment, de grandes toiles horizontales, blanchâtres, d'un tissu serré, au fond desquelles est une retraite où il se tient pour guetter sa proie ou pour se dérober au danger. Il acquiert quelquefois des dimensions considérables, et jouit de la singulière et précieuse faculté de reproduire ses pattes après les avoir perdues même en totalité (1). Il change aussi de peau plusieurs fois dans le cours de sa vie.

Le procédé qu'emploie l'araignée domestique pour ourdir sa toile mérite de nous arrêter quelques instans, puisque cette toile n'est pas sans quelques usages en médecine. La description la plus complète de ce curieux travail nous a été laissée par Homberg (2).

Lors donc qu'elle veut s'y livrer, l'araignée, suivant ce très-exact observateur, commence par écarter les mamelons que nous avons dit exister à la partie postérieure de son abdomen, et dont chaque pertuis est garni d'un sphincter qui lui donne un diamètre plus ou moins étroit; une gouttelette d'une liqueur gluante paraît à l'orifice de la filière, et est pressée par l'animal contre un corps solide, comme une muraille, une poutre; elle s'y colle, et en s'éloignant de cet endroit, l'araignée laisse échapper de sa filière le premier fil de la toile qu'elle va faire; elle le termine en le collant de la même manière à l'endroit opposé du mur, s'écarte quelque peu de ce point d'attache, fixe un second fil, le tire parallèlement

---

(1) LEPELLETIER, *Bulletin des Sciences par la Société philomatique de Paris*, avril 1813.

(2) *Mém. de l'Acad. des Sc.*, année 1707, pag. 33.



au précédent, mais en sens contraire, et le fait adhérer au premier mur, ce qu'elle continue de faire pendant toute la largeur qu'elle a dessein de donner à sa toile. Après quoi elle traverse en croix ces rangs de fils parallèles, cette espèce de *chaîne*, attachant de même l'un des deux bouts du fil transversal contre le mur, et l'autre bout perpendiculairement sur le premier fil longitudinal qu'elle avait tiré, laissant ainsi tout-à-fait ouvert l'un des côtés de sa toile, pour donner aux mouches qu'elle veut attraper une entrée libre et facile. Cette toile, tissue de cette manière, ne laisse pas que d'avoir une certaine solidité, parce que tous les fils croisés qui la composent sont collés les uns sur les autres, et que ceux qui la bordent sont triplés et même quadruplés.

Tapie tranquillement dans la retraite qu'elle s'est ménagée au fond de cette espèce de filet, l'araignée, véritable lion des moucherons, attend paisiblement que des mouvemens extraordinaires imprimés à sa toile élastique viennent lui apprendre que quelque animal s'y trouve arrêté. Qu'il soit mouche, papillon, cloporte ou même abeille, peu importe : elle accourt alors promptement, fond sur lui, si ses forces ne sont pas trop inférieures aux siennes, le garotte, l'enveloppe de ses fils de soie, le retient prisonnier, et suce son cadavre après lui avoir donné la mort, ou l'avoir affaibli en le perçant de son dard. Elle semble née pour le carnage et pour la mort. La maxime si souvent citée contre nous, et qui dit qu'il n'y a que l'homme qui fasse la guerre à l'homme, est même erronée à son égard : elle livre à ses semblables des combats terribles ; elle les déchire, elle les dévore quand elle le peut.

Les organes d'une araignée ne peuvent au reste four-

nir de la liqueur que pour fabriquer deux ou trois de ces toiles ; avec l'âge , la source s'en tarit d'ailleurs , et lorsque celle-ci est épuisée et que la toile est détruite , l'animal n'a plus d'autre moyen pour vivre que de s'emparer de vive force de la toile d'une autre araignée : autrement la faim vient terminer son existence au bout d'un temps plus ou moins long.

Une industrie aussi extraordinaire , des mœurs aussi cruelles , ont dû nécessairement frapper les esprits même les plus vulgaires , et c'est ce qui fait que l'araignée a été de tout temps le sujet d'une foule de fables enfantées par l'ignorance et par la superstition. On a attribué à sa morsure empoisonnée les accidens les plus effrayans , les suites les plus funestes ; mais rien n'est encore moins démontré avec une parfaite évidence.

Martin Lister , naturaliste anglais et médecin de la reine Anne , auquel nous sommes redevables , sur les araignées , d'un *Traité ex professo* (1) , que l'on retrouve dans l'*Histoire des Insectes* de Rai , a cependant vu plusieurs fois des suites fâcheuses résulter de leur piqure ; et peut-être faut-il le croire , puisqu'il avait fait de ces animaux un objet particulier de recherches. Mais cette piqure , dont j'ai plus d'une fois moi-même éprouvé les effets , est en général insensible , et ce n'est guère que sur des enfans ou des femmes délicates qu'une phlyctène en marque la place. De simples frictions avec l'eau de Luce , ou avec un alkoholat aromatique suffisent pour dissiper le mal en quelques instans. Comment donc concilier ces résultats avec les accidens terribles mention-

---

(1) *Historia Animalium Angliæ , de Araneis , de Cochleis tum terrestribus tum fluviatilibus , de Cochleis marinis*. Londini , in-4<sup>o</sup> , fig. , 1678.



nés par Dioscoride (1), par Paul d'Egine (2), par Avicenne (3), par Rhazès (4), par Aëtius (5), par Nicander (6), par Matthioli, et par la tourbe imitatrice des auteurs qui les ont copiés? Il est si fâcheux d'être laid, qu'on n'a jamais craint de calomnier la hideuse et malheureuse fille d'Arachnée, l'objet de l'injuste vengeance de la sage Minerve.

S'il nous fallait réfuter toutes les erreurs émises à son égard, nous ferions un volume entier sans servir à l'instruction des savans et sans détromper les ignorans, toujours fiers de leur sottise. Cependant, à cause de l'importance qu'on a long-temps attachée à la piqure des araignées et de celle que beaucoup de personnes y attachent encore, nous allons entrer dans quelques détails à ce sujet, qui ne mérite pourtant guère d'être approfondi, puisque les araignées sont si communes, et les accidens qu'elles causent si rares, n'en déplaise à Jules-César Scaliger, qui assure que le venin de celles de Gascogne est assez subtil pour passer au travers des chaussures (7).

Or, en rassemblant les divers symptômes annoncés comme étant la conséquence de la morsure empoisonnée des araignées, nous voyons, si nous nous en rapportons aux auteurs, que cette morsure est suivie de l'engourdissement de la partie, du refroidissement des membres, de frissons, d'enflure abdominale, de pâleur de la face, de

(1) Περὶ ὕλης ἰατρικῆς, βιβλ. ἐβδομῶν, κεφ. ε'.

(2) *De Re medicâ*, c. vi et vii.

(3) *Liber Canonis*, lib. iv, Fen. vi, Tr. v, cap. ix.

(4) *Ad Almanz. Reg.*

(5) *Tetrabibl.*, lib. xiii, c. xvi et xviii.

(6) Περὶ θηριακῆς.

(7) *Exerc.* 186, de Subl.

l'écoulement involontaire des larmes , d'envies fréquentes d'uriner , de priapisme chez les jeunes-gens et du relâchement de la verge dans les vieillards , d'assoupissement , de convulsions, etc. Les faits mêmes ne sont pas toujours simplement racontés dans leurs ouvrages; souvent ils sont expliqués; et le savant cardinal Ferdinand Ponzetta , évêque de Grossete , a attribué , dans ce cas , le gonflement du pénis, par exemple, *aux particules subtiles d'un venin de nature terreuse qui met en mouvement et dirige vers le bas les humeurs flatulentes* (1); théorie qui nous paraît aussi curieuse par elle-même que par le caractère dont était revêtu celui qui l'a publiée.

Il est clair , pour tout esprit non prévenu , que, dans l'accumulation des accidens que nous venons d'énumérer , il y a beaucoup d'exagération; mais certains faits plus ou moins récents et qui paraissent authentiques , prouvent que, dans quelques cas, la piqure de l'araignée domestique ou des espèces voisines de celle-ci peut être suivie de quelque danger. M. le docteur Serrières, membre du Jury médical du département de la Meurthe, a vu, chez une jeune fille de douze ans , une pustule maligne, accompagnée des symptômes les plus graves d'ataxie et d'adynamie générales , se développer à la paupière inférieure après la piqure d'une araignée que ce médecin nomme *lucifuge*, et qui fut ainsi la cause d'une difformité consécutive (2). Gottlieb Ephraïm Berner a vu un foulon de la principauté d'Anhalt éprouver un accident absolument semblable et pour la même cause (3).

(1) *De Venenis Commentarius* : Venetiis, 1492, in-fol., lib. III, c. XIV.

(2) *Journal de Méd., Chir. Pharm.*, par MM. Corvisart, Leroux et Boyer, tom. x, pag. 139. floréal, an XIII.

(3) *Ephem. Ac. Nat. cur.*, cent, ix et x, obs. 49.



Dans un temps malheureux , où une partie des Français tenait l'autre enfermée , en 1793 , un homme exempt de toute superstition par la nature même de l'ouvrage qu'il a composé , M. Salgues , a vu chez un de ses compagnons de proscription , la morsure d'une araignée déterminer une douleur vive , subite et cuisante ; la main se gonfla , les doigts s'engourdirent , et l'inflammation s'étendit jusqu'au poignet (1). Cependant , dit-il , quelques jours de repos et l'alkali volatil suffirent pour dissiper les accidens. Mais il ne paraît pas en être toujours ainsi , comme le prouve le fait que nous venons de rapporter ; et le célèbre médecin romain Dominico Panaroli a même vu la mort être la conséquence d'un accident de ce genre (2) , et arriver le huitième jour à la suite d'un refroidissement considérable du corps , dû manifestement à l'influence de la piqure d'une araignée.

Quelquefois cette même morsure a pu déterminer la chlorose , si l'on doit s'en rapporter à un fait cité par le compilateur Martin Schurig (3). Suivant Comstock , on lui a vu aussi causer la danse de Saint-Guy (4).

Voilà , sans doute , un assez grand nombre de détails sur le venin de l'araignée , sur sa nature et ses effets ; mais des faits simplement racontés , des descriptions exactes ne suffisent pas ordinairement au commun des esprits : il leur faut de l'extraordinaire , du merveilleux même s'il se peut. C'est sur ce motif qu'est bien cer-

(1) *Des Erreurs et des Préjugés répandus dans la Société.* Paris , 1811 , in-8°, tom. 1 , pag. 400.

(2) *Jatrologism.* , pent. 1 , obs. 45.

(3) *Chylologia* , Dresden , 1725 , in-4°, pag. 44.

(4) *Medical Repository* , II hexad. , vol. 1 , n° 1.

tainement fondée l'opinion populaire qui veut que les araignées perdent , dans certains lieux privilégiés , la faculté de nuire : telle est , en particulier , la vieille tour du Pariset , à une lieue de Grenoble , et que dans le pays on nomme la *Tour Saint-Verain*, c'est-à-dire la *Tour sans venin* (1), opinion qui a été réduite par le savant Lancelot à sa juste valeur (2). Robert Bayle assure , de son côté , qu'en Irlande on n'a jamais vu non plus d'araignées venimeuses (3).

Mais on ne s'est point borné à croire que notre araignée domestique fût nuisible seulement par les coups qu'elle pouvait nous porter. On a répété jusqu'à satiété que son venin , donné à l'intérieur , causait le froid des extrémités , l'enflure du ventre , l'épiphora , en un mot tous les accidens attribués à la piqure de l'animal elle-même , à un plus haut degré seulement , spécialement le coma , les convulsions et surtout le priapisme.

Ce dernier symptôme a été , du reste , relaté par tous les auteurs ci-dessus nommés , Aëtius , Paul d'Egine , Avicenne , etc. , et est un de ceux qui paraissent les moins douteux. Mich. Frid. Lochner nous a même laissé l'histoire d'une espèce de manant qui avait , pour les araignées , le goût le plus décidé et qui , après en avoir dévoré , tombait dans les accès les plus violens d'une érotomanie furieuse (4). On sait assez généralement que les courtisanes du Brésil font un grand usage de la pou-

(1) Au rapport d'Amoureux fils , Jean Tardif , médecin qui écrivait en 1618 , a parlé très-sérieusement des vertus de cette merveille du Dauphiné.

(2) *Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, tom. vi.

(3) *Tentamina physiologica*. Londini , 1651.

(4) *Ephem. Ac. Nat. Curios.*, dec. 11 , ann. vi , obs. 216.



dre d'araignées comme aphrodisiaque ; et , d'après Lorry, on cite l'exemple d'une femme qui , voulant empoisonner son mari , lui fit manger huit araignées volumineuses et noires , ce qui n'eut d'autre effet que de développer en lui des facultés qui paraissaient assoupies (1). Ces divers résultats semblent propres à confirmer les rapports de ressemblance qui existent entre les cantharides et l'araignée médicinale dont nous avons parlé naguère.

Il est bien difficile pourtant de croire à la vérité de tous les accidens ci-dessus mentionnés , quand on se rappelle combien de personnes , par un goût dépravé , se font un jeu de manger des araignées. Beaucoup de nos contemporains peuvent encore se souvenir d'avoir vu le célèbre astronome feu de Lalande avaler avec délices tous ceux de ces animaux dégoûtans qui lui tombaient sous la main , et cela , comme pour apprendre au vulgaire , qui s'en étonnait , que l'araignée n'est point un poison dangereux , en même temps que pour confirmer , pour ainsi dire , la foule des témoignages des Anciens à ce sujet. Rhodius (2), entre autres en effet , a parlé d'un médecin d'Orléans qui était dans le même cas ; Gaspard de los Reyes (3), Cardan (4), Blancard (5), P. Borel (6), Albert-le-Grand (7), Stalpart van derViel (8) nous ont

(1) *Journal de Pharmacie*, pour le mois de juin 1822.

(2) *Observ. med.* Francofurti, 1676, in-12, pag. 172.

(3) *Elysium jucundarum quæstionum campus*. Bruxellis, 1681, in-fol. quæst. 63.

(4) Cet auteur cite entre autres une petite fille de trois ans qui était dans ce cas.

(5) *Collect. med.*, cent. v, obs. 43, pag. 53.

(6) *Hist. et Obs. med. physic.* Lips., 1676, in-12, cent. III, obs. 19.

(7) *L. c.*, lib. VII, tr. II, c. v.

(8) *Observat. rares de méd., d'anat. et de chirurg.*, traduct. française. Paris, 1780, in-12, cent. II, obs. 22, tom. II, pag. 238.

conservé l'histoire de faits analogues , qu'on trouve également cités en grand nombre dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature* (1), et dans les *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*. Il est même dit dans le premier de ces deux recueils (2) que des personnes maigres ont engraisé par l'usage de cet aliment, pour lequel on a quelquefois un goût héréditaire.

Dans tous les cas mentionnés , au reste , il n'est jamais résulté aucun inconvénient de cette habitude dégoûtante et bizarre. D'ailleurs , l'innocuité de ce genre d'alimens est encore prouvée par plus d'un autre fait. Au rapport de M. G. Cuvier (3), sans y être portés comme l'astronome que nous avons connu, par philosophie, par courage, ou si l'on veut, par une intrépidité originale, les naturels de la Nouvelle-Hollande et ceux de quelques îles de la mer du Sud mangent, dans les temps de disette, une espèce d'épéire (4) très-voisine de l'*Aranea esuriens* de Fabricius. Si, d'autre part, *parvis magna componere liceret*, nous pourrions raconter l'anecdote de ce religieux de la ville du Mans, qui, en célébrant le saint mystère de la messe, avala sans hésiter une grosse araignée tombée dans son calice et n'en éprouva aucun mal, à la grande surprise des assistans, et dire que c'est de là que date l'institution de cette confrérie, à laquelle le pape Paul V, dont on conservait naguère l'épée dans le garde-

(1) Dec. II, ann. v, p. 231 — Dec. I, ann. IV et v, obs. 76. — Dec. I, ann. 2, obs. 10. — Dec. II, an. 4, pag. 147, etc.

(2) Voyez une observation de J.-L. Hanhemann, à la page 231 de la cinquième année de la 11<sup>e</sup> décure.

(3) *Le Règne animal*, etc., tom. III, pag. 89.

(4) Le genre épéire est nouveau et a été créé par M. Walckenaer.



meuble de la couronne à Paris (1), accorda des indulgences qu'on appela les *indulgences de l'Araignée* (2). Enfin, l'illustre femme de lettres, Anne-Marie van Schurmann, née à Cologne en 1607, avait, dit-on, pour les araignées un goût tellement décidé, qu'elle cherchait à s'en excuser en disant qu'elle était née sous le signe du scorpion (3).

On sait d'ailleurs aussi très-généralement que les bécasses, les poules, les rossignols et autres oiseaux mangent fréquemment des araignées, et cela sans aucun inconvénient pour eux.

Tous ces faits cependant ne sauraient détruire ce que l'on dit des mauvais effets de la piqure de plusieurs araignées et ce que nous en avons nous-même rapporté ci-dessus; car, personne n'ignore que le venin de la vipère peut être impunément introduit par la bouche dans les voies digestives: pourquoi n'en serait-il pas ici de même? Ce qu'il y a d'ailleurs de certain, c'est qu'une monstrueuse araignée de Surinam, des Antilles et de Cayenne, dont nous ferons l'histoire à notre article *Mygale*, et qui se nourrit des colibris et des oiseaux-mouches, cause par sa piqure des accidens proportionnés à sa taille, et peut même déterminer la mort, suivant le médecin Pison (4), qui a long-temps voyagé dans l'Amérique méridionale. Enfin, un autre voyageur, Flacourt (5), assure, de son côté, que

(1) *Histoire physique, civile et morale de Paris*, etc., par Dulaure. Paris, 1821, tom. v, pag. 233.

(2) Voyez THIERS, *Traité des Superstitions*, 1679, tom. I.

(3) Arnault de Nobleville et Salerne, *Suite de la Matière médicale de Geoffroy*, tom. I, p. 263.

(4) *De Indici utriusque re naturali et medica libri XIV*. Amstel. 1658, in-fol.

(5) *Histoire de la grande île de Madagascar*. Troyes, 1661, in-4°.

les blessures faites par une araignée noire de Madagascar donnent la fièvre et des frissons. Quoique, fort heureusement, nous n'ayons point d'accidens aussi graves à redouter en Europe, il n'en demeure pas moins évident, par suite même de la loi de l'analogie, que des symptômes morbides peuvent se déclarer sous l'influence de la même cause; et d'ailleurs l'araignée des caves et le *marmignato* de Corse, dont nous avons parlé plus haut, ne sont point à l'abri de tout reproche sous ce rapport, non plus que l'araignée des environs d'Aubagne et de Sallon.

Quelquefois même, chez des sujets soumis à la fâcheuse influence d'une diathèse morbide ou d'une constitution viciée, une simple piqure qui aurait été sans effet dans tout autre temps, peut devenir des plus dangereuses. Salomon Reisel, par exemple, rapporte qu'un homme ayant été mordu au cou par une araignée, fut pris d'une vive inflammation qui, se communiquant à la poitrine, le fit périr le sixième jour (1). Cet individu, à coup sûr, devait être antécédemment mal disposé; car il serait facile d'accumuler mille exemples de piqures faites par les araignées de nos climats, sans qu'il en soit survenu d'accidens, quoique Olivier ait pourtant aussi raconté à-peu-près la même chose d'un fermier de l'une des îles d'Hières; mais ce fermier était âgé de plus de soixante ans, autre circonstance aggravante (2).

Tel est, en résumé, ce que nous savons aujourd'hui de plus certain sur le danger des morsures faites par les

(1) *Ephem. Acad. Nat. Curios.*, dec. 11, ann. 4, pag. 176.

(2) LATREILLE, *Hist. gén. et partic. des Crust. et des Insectes*, tom. VII, pag. 190.



araignées. Ce danger est donc bien peu grand dans nos pays : aussi suffit-il de laver la partie lésée avec un solutum aqueux d'hydro-chlorate de soude , avec de l'eau de Luce , avec du vin thériacal. Velsch a autrefois préconisé avec chaleur les feuilles de sauge (1) , et Sennert a vanté le suc laiteux du figuier (2) ; mais ces remèdes n'ont du reste aucune vertu spécifique , non plus que tous ceux qui ont été recommandés par Pline , par Galien , par Dioscoride, etc. , et dont on peut voir l'énumération sans fin dans Aldrovandi.

Mais les animaux dont il s'agit peuvent nous intéresser sous un autre point de vue , celui de la thérapeutique. La toile qu'ils savent tisser avec tant d'art a été plus d'une fois utile pour arrêter des hémorrhagies capillaires , et cela en agissant mécaniquement et à la manière de l'agaric préparé pour les chirurgiens. Elle est même d'un usage tout-à-fait vulgaire pour les coupures , et elle sert aussi , entre les mains de beaucoup d'opérateurs distingués , à maintenir en masse la pâte arsénicale , dont on a soin de l'envelopper au moment de l'appliquer sur les carcinômes que l'on veut cautériser , ou que l'on a extirpés (3).

Enfin Libavius a recommandé pour détruire les verrues et les poreaux , l'huile empyreumatique qu'on obtenait en la faisant brûler (4).

Quelques personnes aussi , dit-on , se sont bien trou-

(1) *Ephem. Nat. Cur.*, dec. 1, ann. 8, pag. 66.

(2) *Pract. med.* Wittebergæ, 1634, in-4<sup>o</sup>.

(3) On a aussi quelquefois recommandé d'appliquer, sous la forme de cataplasme et sur l'abdomen, dans les cas de flatuosités ou d'hémorrhagies utérines, la toile d'araignée cuite dans du vinaigre.

(4) *Synt. ch.*, t. 1, l. VIII, c. XII.

vées, contre la fièvre tierce, de l'application sur l'endroit du pouls, du mélange d'une toile d'araignée avec du blanc d'œuf et du noir de fumée (1).

*Credat Judæus apella.*

Mais il n'en semble pas moins démontré que la Nature n'a point voulu que le tissu délicat avec lequel l'araignée se construit une habitation nécessaire, et qui lui procure les insectes dont elle se nourrit, restât sans utilité pour l'homme. Outre que l'on est venu à bout de fabriquer avec lui des étoffes de diverses sortes, l'art de guérir a su en tirer parti dans sa pratique.

Les propriétés de ce médicament, administré à l'intérieur, quoiqu'on l'ait souvent aussi conseillé contre les coliques flatulentes et la métrorrhagie, ne sont pas aussi bien constatées, il s'en faut de beaucoup; et l'on a peine à garder son sérieux quand on pense que James, dans son volumineux *Dictionnaire de Médecine*, affirme que des bols de toile d'araignées ont dissipé merveilleusement vite une fièvre intermittente très-grave, contre laquelle le quinquina lui-même avait échoué; moyen qui, au reste, est moins absurde que l'épithème préconisé par beaucoup de médecins, d'après Strobelberger. Celui-ci, en effet, coupait les paroxysmes des fièvres les plus rebelles, en appliquant sur les poignets ou aux tempes des malades un emplâtre dont les araignées faisaient la base.

Ce Strobelberger n'est pourtant pas le seul qui ait osé ajouter foi à un pareil moyen : Benoît de Victoriis, qui a

---

(1) LESSER, *Théologie des Insectes*, t. II, p. 184. La Haye, 1742, in-8°.



été compté parmi les médecins les plus distingués du seizième siècle, commençait par faire prendre au fébricitant une certaine dose de vin de grenade, et lui attachait à chaque poignet une boulette d'onguent populéum et de toile d'araignée (1).

De nos jours encore, on voit les gens du peuple, surtout dans nos campagnes, chercher à arrêter le cours des fièvres quartes en écrasant sur le poignet une grosse araignée, ou en enfermant cet animal tout vivant dans une coquille de noix qu'on suspend au cou en forme d'amulette : tant il est vrai que les sottises humaines ont le pouvoir de survivre à tout ce qu'il y a de bien.

On préparait aussi anciennement, par infusion ou par macération, deux *huiles d'araignées*, l'une *simple* et l'autre *composée*, et dite de *Mindérérus*. On s'en servait contre les bubons et les ulcères de mauvais caractère, ainsi que pour frotter la région précordiale dans les fièvres malignes et pestilentiellles.

En outre, Ettmuller dit avoir appris d'un paysan à administrer avec succès la poudre d'araignées à la dose d'un scrupule ou d'un demi-gros, contre les fièvres intermittentes encore ; mais il n'ose décider si ce mode d'administration est *plus élégant* que les autres (2).

(1) *Empirica medic. de curandis morbis totius corp. et febribus.* Venet, 1550, in-8°, cap. xi. Jérôme Montuus, seigneur de Mirebeau et archiatre de Henri II, roi de France, a préconisé un moyen analogue.

(2) *Schroderi dilucidati Zoologia*, classe iv, n° 95. — Voyez le tom. ix des Œuvres citées d'Ettmuller, pag. 306. — Nous osons à peine répéter ici d'après Galien, dans le chapitre ix de son 7<sup>e</sup> livre de la *Composition des Médicamens selon les parties*, qu'Archigène employait avec succès, contre l'odontalgie, les œufs d'araignée incorporés dans de l'onguent de nard.

Enfin , pour terminer ce qui a rapport à l'histoire de l'animal dont nous nous entretenons , et auquel Lister , en particulier , attribue bien d'autres propriétés , il convient de dire un mot au sujet de son prétendu développement , ou même de sa simple présence dans l'intérieur de nos organes. Plusieurs observateurs ont parlé de ce fait ; et , parmi eux , nous citerons d'abord , à une époque assez voisine de celle où nous vivons , Planchon , médecin à Tournay en Flandres , lequel assure avoir vu rendre par l'anüs , et à la suite d'une maladie alarmante, chez un jeune homme, une volumineuse araignée, enveloppée dans un énorme paquet de glaires sanguinolentes , et qui vécut ensuite pendant vingt-quatre heures (1).

Plus récemment encore , dans la première partie d'un Recueil périodique sur la chirurgie et l'art des accouchemens publiée à Goettingen en 1794 , par Friderik Benjamin Osiander (2) , il est dit qu'une femme pauvre, mal nourrie et mal logée, rendit , par l'effet du vomissement , et avec les excrétiöns alvines , divers insectes , des larves de mouches , des cloportes , des charançons , et entre autres des araignées , en même temps qu'un ver de terre et un ascaride lombricoïde (3). Ces faits me semblent fort extraordinaires ; et un de nos anciens chirurgiens normands, le crédule P. Borel (4), me semble

(1) *Ancien Journal de Médecine*, tom. LV, pag. 203, mars 1781.

(2) *Denkwürdigkeiten für die Heilkunde und Geburtshulfe*.

(3) *Krangengeschichte einer Frauensperson, welche verschiedene Insecten, larven und wurmer durch erbrechen und stuhlgang von sich gab.*

(4) *Hist. et. Observ. med. physic. Lips.*, 1676, in - 12, cent. 1, obs. 81, pag. 87.



avoir indiqué le remède convenable en pareille occurrence , car il est aussi singulier que le phénomène qui en détermine l'emploi. Il ne s'agit de rien moins , en effet , que de faire bourdonner des mouches dans la bouche du patient ou auprès de ses lèvres , et les araignées quittent son estomac et accourent pour s'en emparer.

Nous nous arrêterons ici (1). Quelques lecteurs peut-être auront trouvé cet article bien long pour un être aussi méprisable et aussi généralement abhorré que l'araignée ; mais nous nous excuserons envers eux , en leur rappelant ces vers du poète Marcello Palingenio :

*Nil esse malum toto invenietur in Orbe,  
Cum nulla res adeò sit prava et noxia quæ non  
Possit prodesse interdum , atque offerre salutem.*

#### § V. *De l'Araignée chasseuse* (Thomisus venatorius).

*Aranea venatoria*, FABRICIUS.

*Aranea nidulans*, LINNÆUS , édit. de Gmelin.

Cette espèce d'arachnide est du genre de celles qu'on a plus particulièrement désignées sous le nom d'*araignées-crabes*. Elle a le corselet arrondi , glabre , noir ; l'abdomen velu , d'un brun roussâtre , et des taches noires sur ses pattes. Ses yeux sont disposés sur deux lignes transversales , dont l'antérieure est plus ou moins courbée ; ils sont au nombre de huit. Ses quatre pattes anté-

---

(1) L'histoire des araignées sera complétée aux articles MYGALE et TARENTULE. On pourra consulter aussi l'article BÉZOARD.

rieures sont beaucoup plus longues que les autres ; et on doit évidemment la rapporter au genre des *thomisés* de M. Walekenaër.

L'araignée chasseuse est grosse , aplatie , plus ou moins allongée. Elle est très-commune dans toute l'Amérique méridionale , où elle habite spécialement les maisons. Sloane l'a vue à la Jamaïque (1) ; Marcgrave, au Brésil (2), et Brown , dans les Antilles (3).

Mademoiselle Mérian , enfin , l'a figurée dans son bel ouvrage sur les insectes de Surinam (4).

Elle a l'art de se construire sous terre un nid cylindrique, de la longueur d'une palme au moins , couvert supérieurement d'une opercule , et tissu d'une soie très-solide (5). Au rapport de Fabricius , sa morsure excite la fièvre et doit être traitée par les sudorifiques. C'est tout ce que nous savons au sujet de cet animal sous le rapport médical.

(1) *Jamaïc.* , vol. II, pag. 181 , tab. CCXXXV, fig. I et II.

(2) *Lib.* 7, c. III , p. 249.

(3) *Hist. Jamaïc.* , pag. 420 , n° 3 , tab. XLIV, fig. III.

(4) *Tab.* XVIII.

(5) FABRICIUS, *Entomol. systemat.* , Hafniæ, 1793 , in-8° , tom. II pag. 409.



## ARTICLE XXXVIII.

*De l'Arche de Noé (Arca Noæ, LINNÆUS).*

*Arca Noæ. A. testâ oblongâ, striatâ, apice emarginatâ; natibus remotissimis, incurvis; margine hiante, LAMARCK, Anim. sans vert., tom. VI, 1<sup>re</sup> part., pag. 37.*

ON donne depuis long-temps déjà le nom d'*arche de Noé* à la coquille d'un animal mollusque de l'ordre des acéphales testacés et de la famille des ostracés, comme les anomies que nous avons examinées naguère. Cet animal, que Poli a distingué de sa dépouille calcaire sous l'appellation spéciale de *Daphne*, est recherché, dans beaucoup de lieux, pour la nourriture de l'homme, et mérite, par conséquent, de nous arrêter quelques instans.

De même que l'huître, ce mollusque est privé de tête apparente, et offre seulement une bouche cachée entre les replis d'un manteau ployé en deux, lequel renferme, entre ses deux feuillets, le corps où sont contenus le foie et les autres viscères, ainsi que quatre feuillets branchiaux striés régulièrement en travers par des vaisseaux. Il est muni d'un pied qui n'est qu'une masse charnue, placée au-devant de l'abdomen, terminée par une plaque cornée, que supporte un ruban tendineux, et dont les muscles sont fixés dans le fond des valves de la coquille, d'ailleurs tenues fermées par d'autres mus-

cles passant transversalement de l'une à l'autre , et par un faisceau musculaire isolé et placé en avant de la bouche.

Cet animal n'a point de siphons saillans au dehors , et adhère aux rochers par la substance cornée qui termine son pied.

Sous le rapport de l'organisation intérieure , il est assez remarquable , car il possède, dit-on, deux cœurs , et il a l'estomac percé d'un style cristallin à trois pointes , comme nous l'a appris Poli (1).

Quant à sa coquille, elle est transverse , équivalve , ventrue , inéquilatérale , et présente une charnière rectiligne , sans côtes aux extrémités , et garnie d'un grand nombre de petites dents qui engrènent dans les intervalles les unes des autres. Son ligament est tout-à-fait extérieur , et ses crochets , généralement bombés et recourbés au-dessus de la charnière , sont écartés l'un de l'autre , et séparés par la facette du ligament , ce qui fait que lorsqu'on renverse cette coquille en la posant sur son bord supérieur , elle présente une certaine ressemblance avec un navire antique. Le bord de ses valves , couvert extérieurement de poils , est en outre entr'ouvert et bâillant , dans son milieu , pour le passage du pied. Enfin , elle est sillonnée longitudinalement et rayée en zig zag d'un roux ferrugineux rembruni , sur un fond d'un blanc sale.

L'arche de Noë habite les mers d'Europe , l'Océan atlantique , etc. , et est fort commune et très-connue. On la trouve aussi dans la mer Rouge , sur les côtes d'Afrique et aux Antilles. Partout elle se tient près des rivages ,

---

(1) Ouvrage cité , pl. xxiv.



dans les endroits rocaillieux , et varie assez dans sa forme et ses proportions. Quelquefois elle a plus de quatre pouces de largeur , sur un ou deux pouces de hauteur. Les tempêtes la rejettent fréquemment sur les plages , où on la ramasse pour la manger ; mais souvent aussi l'on va à sa recherche tout exprès , et les pêcheurs du golfe de Tarente , par exemple , savent , avec un instrument de fer , détacher des rochers cet animal , qui , cru , ou frit avec de la mie de pain , du persil et de l'huile , sert en hiver d'aliment au peuple. En été , époque où son ovaire est gonflé par des quantités innombrables d'œufs , sa chair prend une saveur âcre qui la rend insupportable.

Les Arabes , qui s'en emparent dans la mer Rouge , le mangent constamment cru , au rapport de Forskaël.

Au reste , tout ce que nous avons dit des qualités et des propriétés de l'anatife lisse , du pouce-pied (1) et de l'anomie (2) , et tout ce que nous dirons par la suite de celles de l'huître , est applicable à l'arche de Noë , qui n'est pas , d'ailleurs , la seule espèce comestible dans son genre.

Le célèbre Adanson a décrit , par exemple , en effet , sous le nom de *fagan* (3) , une espèce d'arche , qui est l'*Arca senilis* de Linnæus , et que l'on trouve sur les côtes d'Afrique , dans les sables vaseux de l'embouchure du Niger. Les Nègres en font une grande consommation , et la mangent avec plaisir.

Dans cette sorte d'arche , la coquille est blanche et se colore en vieillissant. Elle a , dans sa partie moyenne , huit côtes plus grandes que les autres.

(1) Voyez tom. 1 , pag. 365 et suiv. de cet ouvrage.

(2) *Ibidem* , pag. 441

(3) *Coquilles du Sénégal* , pl. xviii , fig. 5.

## ARTICLE XXXIX.

*De l'Argentine hautin* (Argentina sphyraena ,  
LINNÆUS).

*Sphyraena parva* , GESNER.

*Argentina sphyraena*. *A. pinnâ ani radiis novem...* LINNÆUS,  
*Syst. Nat.*, ed. Gmel., gen. 182, sp. 1.

Tout ce que nous avons dit naguère , au sujet de l'ablette de nos rivières (1), sur la manière dont on a su mettre à profit dans différentes circonstances l'éclatante matière nacrée qui brille à la surface de ses écailles , se représente à nous par rapport à un petit poisson de la mer Méditerranée dont nous allons nous entretenir brièvement , puisque tout animal utile , quelle que soit la contrée qu'il habite , doit occuper une place dans notre recueil.

Ce poisson a été appelé par les anciens auteurs *Hautin*, *Spet*, *Sphyrène* ; mais le nom d'*Argentine* , qu'il porte dans les livres des ichthyologistes modernes , est plus significatif, en ce qu'il indique la riche et élégante parure qui le décore.

L'argentine, qui appartient à la famille des dermoptères de M. Duméril , parmi les poissons holobranches

---

(1) Voyez tom. I, pages 121 et suiv.



abdominaux , a le dos muni de deux nageoires , dont la seconde est petite et adipeuse. Sa bouche est petite et sans dents aux mâchoires comme dans les ombres ; mais cette bouche est en même temps déprimée horizontalement, tandis que , comme dans les truites et les éperlans , la langue est armée de fortes dents crochues , avec une rangée transversale de plus petites en avant du vomer. Sa nageoire caudale est fourchue.

Du reste , ce poisson est de petite taille , car il n'a point ordinairement plus de trois à quatre pouces de longueur ; mais ses écailles ont les nuances et les reflets des plus belles perles orientales , et sa vessie natatoire , remarquable par l'épaisseur de ses parois , est singulièrement chargée de la même poussière d'argent qui brille sur les légumens communs , tandis que l'estomac offre , au contraire , une teinte noire. Sa tête est si diaphane qu'au travers de son crâne on distingue les lobes de son cerveau : son museau est aminci et pointu.

Quoi qu'il en soit , l'argentine , dont Artédi , Linnæus , et M. de Lacépède n'ont point fait connaître la nageoire adipeuse , qu'a pourtant bien indiquée Brunnich (1), est très-commune , en particulier , auprès de la Campagne de Rome et sur les rivages de l'Etrurie. Les pêcheurs , dont , malgré sa petitesse , elle a à redouter les filets ou l'appât , lui font une guerre continuelle , pour fournir aux artistes qu'entretient le luxe les molécules d'un blanc métallique qui décorent ses organes , et avec lesquelles on prépare une liqueur absolument semblable à l'essence d'Orient , et consacrée aux mêmes usages.

(1) *Ichthyol. massil* , 79.

Nous la recommandons également aux pharmaciens pour certaines préparations que nous avons déjà indiquées au sujet de cette dernière.

La chair de ce poisson n'est pas plus estimée, du reste, dans l'Europe méridionale que celle de l'ablette ne l'est chez nous.



---

## ARTICLE XL.

*De l'Armadille des boutiques ( Armadillo officinalis ).*

*Asellus lividus*, RAI.

*Oniscus armadillo. O. ovalis cinereo fuscus, caudâ obtusâ, integrâ*, LINNÆUS.

---

PARMI les médicamens singuliers qui trouvaient naguère encore une place dans les officines de nos pharmaciens , il en est un auquel on donnait le nom de *poudre de cloportes préparés*, et dont le seul mérite était de devoir la naissance à des animaux venus d'Italie , quoique la France les produisît également.

Ces animaux , bien différens de nos cloportes domestiques , avaient été confondus avec eux par Linnæus dans le genre *oniscus*, parmi les insectes aptères. M. Cuvier les en a retirés pour en faire le type d'un genre particulier , sous la dénomination d'*Armadille* (1), et les place parmi les crustacés isopodes , non loin des véritables cloportes et des porcellions, dans la section des ptérygi-branches. Cette classification est adoptée par M. Latreille (2).

---

(1) *Journal d'Hist. Nat.*, tom. II , pag. 27.

(2) CUVIER , *Le Règne animal*, etc., tom. III , pag. 58.

Quoi qu'il en soit, l'armadille des boutiques est un animal articulé, à pieds articulés, et respirant par des branchies situées sous l'abdomen, ou plutôt sous la queue. Il a des mandibules sans palpes, et la bouche composée de trois paires de mâchoires; ses antennes sont au nombre de quatre; parmi elles, deux seulement sont très-apparentes; elles ont sept articles chacune, et sont filiformes et coudées; ses branchies sous-caudales et supérieures sont squameuses, et percées d'une série de pores pour le passage de l'air.

Cet animal n'a point de corselet distinct; la tête seule est séparée du corps, qui est composé de huit à dix anneaux crustacés, lisses, polis, gris, bordés de jaunâtre, dont le second est échancré et plus grand que les autres. La queue en a six ou sept; mais elle n'est point terminée par des appendices faisant saillie, comme dans les cloportes véritables.

Les yeux sont au nombre de deux seulement et taillés en réseau. Il y a sept paires de pattes articulées très-déliées.

L'armadille a de six à huit lignes de longueur, sur trois lignes de largeur à-peu-près. Son corps est convexe en dessus et plus ou moins concave en dessous, ce qui favorise la singulière faculté dont l'animal jouit de se replier sur lui-même, de se rouler en boule au moindre danger, au moindre attouchement, et avec tant de force qu'il se laisse plutôt briser que de se dérouler, et n'est obligé à s'étendre que par l'action du feu.

Il ne subit point de métamorphoses, mais il se dépouille au moins une fois l'an de son ancienne peau. Son mode d'accouplement est inconnu; mais on sait qu'il garde ses œufs sous des valves qui répondent aux derniers segmens



de l'abdomen ; que ces œufs y éclosent , et que les petits sortent vivans du corps de la mère.

On le trouve sous les pierres , dans la France méridionale et en Italie , et on peut le recueillir en toute saison , spécialement en hiver , saison pendant laquelle il s'engourdit.

Sa démarche est lente , et il se nourrit de matières végétales desséchées ou humides.

Les armadilles se vendaient fréquemment anciennement chez les apothicaires ; mais on en a aujourd'hui presque abandonné l'usage , quoiqu'on les trouve encore indiqués au rang des pectoraux dans quelques Formulaires , et que certaines Pharmacopées aient tracé des règles pour leur préparation.

La Pharmacopée de Londres , par exemple , a recommandé , dans cette dernière intention , de les renfermer dans une toile claire et de les exposer à la vapeur de l'alkohol chaud , jusqu'à leur entière dessiccation.

Les auteurs de celle d'Edinburgh veulent qu'après les avoir introduits dans un vase approprié , on les expose à une chaleur modérée assez long-temps continuée.

D'autres encore ont conseillé de les faire mourir dans du vin blanc , et de les dessécher au soleil ou dans une étuve.

Ainsi préparés , ces animaux étaient ensuite , sous le nom équivoque et peu exact de *millepede* ou *mille-pieds* , réduits en une poudre qu'on gardait pour l'usage.

Nous n'avons , pour ainsi dire , point besoin de rappeler que , puisqu'on s'occupait d'eux avec tant de soin , les armadilles devaient alors posséder de grandes vertus , d'éminentes propriétés thérapeutiques. Et en effet , on les vantait comme diurétiques , fondans et apéritifs ; ils

passaient même pour un remède souverain contre l'ictère ; mais ils partageaient toutes ces qualités en commun avec nos cloportes domestiques , avec des porcellions et avec des insectes du genre des glomérider , tous animaux confondus alors sous la dénomination collective de *cloportes* par les pharmaciens et les médecins , autrefois moins instruits en zoologie que de notre temps. C'est pourquoi nous croyons devoir renvoyer à l'article CLOPORTE l'histoire complète de ce genre de médicamens et l'exposé des travaux ou des opinions de Dioscoride , de Galien , d'Ettmuller , de Baglivi , de Vallisnieri , de Spielmann , de Rivière , de Lister , de Neumann , de Cartheuzer , de Nebel , de Lémery , de Thouvenel , etc. , sur le sujet qui vient de nous occuper.

---



## ARTICLE XLI.

*Des Ascarides.*

Sous le nom d'*Ascaris*, tiré du grec *ασκαρίζειν*, qui signifie sauter, Linnæus a , parmi les vers intestinaux , établi un genre particulier , remarquable par la vivacité avec laquelle se meuvent plusieurs des espèces qui le composent (1). Ce genre a été adopté par la plupart des naturalistes modernes ; mais les auteurs n'ont pas toujours été d'accord sur la place qu'ils lui ont accordée dans leurs cadres zoologiques.

M. Bosc, par exemple, l'a placé dans la seconde division des vers , parmi ceux qu'il appelle *intestinaux* (2) ; M. Duméril l'a rapporté à la seconde section de sa famille des *Helminthes* (3) ; M. Rudolphi en a fait le septième genre de son ordre des *Nematoïdea*, dans la classe des entozoaires (4) ; M. De Lamarck l'a rangé dans le deuxième ordre de ses vers intestinaux, celui des *Rigides* (5), et M. Cuvier l'a mis au nombre des *vers intestinaux cavitaires*, qui forment, dans sa méthode, le premier ordre de la seconde classe des zoophytes (6), etc.

Quoi qu'il en soit, d'après les résultats des observa-

(1) *Syst. Nat.*, t. 1, p. 2, ed. XII. *Holm.*, 1767, pag. 1075, 1078.

(2) *Hist. Nat. des Vers*, t. 1, p. 13 et 31 ; tom. II, p. 27.

(3) *Zoologie analytique*. Paris, in-8°, 1806, pag. 303.

(4) *Entozoorum sive Verm. intes. Hist. nat.* Amstel., in-8°, 1808 à 1810.

(5) *Hist. nat. des Animaux sans vert.*, tom. III, pag. 147.

(6) *Le Règne animal*, etc, tom. IV, pag. 26 et suiv.

tions faites par ces habiles zoologistes et par beaucoup d'autres, on peut assigner au genre ascaride les caractères suivans :

*Corps allongé, arrondi, élastique, atténué à ses deux extrémités et d'une teinte plus ou moins blanchâtre; bouche terminale, triangulaire, munie de trois tubercules armés d'espèces de dents, un supérieur et deux inférieurs (1); anus fendu transversalement et situé près de la queue; organes sexuels distincts pour les individus mâles et les individus femelles.*

Ce genre renferme une prodigieuse quantité d'espèces, et M. Rudolphi en a décrit jusqu'à soixante et dix-sept, malgré les réformes nombreuses qu'il a fait subir aux ascarides de Gmelin et de Zéder, en rejetant beaucoup de ces animaux parmi les filaires, les strongles et les ophiostomes. Presque constamment, ces espèces habitent le canal intestinal des animaux vertébrés et surtout des poissons, et dans des cas très-rares seulement, on en a rencontré quelques-unes, comme l'*Ascaris nigrovenosa* de M. Rudolphi, dans les voies aériennes de la grenouille, du crapaud, etc.

---

(1) La plupart des helminthologistes, ou n'ont pas du tout déterminé ou ont mal indiqué la position de ces tubercules de la bouche. M. Laennec, par exemple, ne leur assigne aucun rang entre eux (*Dictionnaire des Sciences médicales*, tom. II, pag. 340). M. Rudolphi, dans un endroit de son bel ouvrage (tom. II, pag. 126), nous fait connaître leurs véritables rapports, ceux que j'indique ici, que j'ai observés nombre de fois, et que mon frère donne pour un caractère constant dans son Mémoire couronné par l'Institut de France; tandis qu'ailleurs (tom. II, pag. 4), le savant professeur du Nord dit, au contraire, que de ces tubercules, il y en a un inférieur et deux supérieurs, légère erreur que M. Ducrotay de Blainville a accréditée dans le *Dictionnaire des Sciences naturelles*, tom. III, Suppl., pag. 39.



Parmi ces espèces , nous en avons deux à signaler d'une manière tout-à-fait particulière, et dont l'histoire doit intéresser extrêmement le médecin : ce sont les *Ascarides lombricoïde* et *vermiculaire*.

---

§ I. *De l'Ascaride lombricoïde* (*Ascaris lumbricoïdes*, LINNÆUS.)

Grec..... Ἐλμινς στρογγύλη, HIPPOCRATE, aph. 26, sect. III.

Latin..... *Lumbricus teres intestinalis*.

Italien..... *Verme tondo*, *Lombrico*.

Espagnol.... *Lombriz*.

Portugais.... *Lombriga*.

Allemand.... *Spulwurm*, *Rundwurm*.

Hollandais... *Rondeworme*, *Kinderenworm*.

Danois..... *Spolorm*, *Meneske-orme*.

Suédois..... *Mennisko-mask*, *Spolmask*.

Anglais..... *Round worm*, *Round gut-worm*.

*Ascaris gigas hominis*, GOEZE.

*Lumbricus intestinalis*, PALLAS.

*Fusaria lumbricoïdes*, ZEDER.

*Lumbricus teres hominis*, TYSON, REDI, VAL-  
LISNIERI.

*Ascaris lumbricoïdes*. *A. caudâ obtusâ*, vel  
*subincurvâ*, *ani rimâ transversâ*, *intestino*  
*aurantio*, LINNÆUS, *Syst. Nat.*, ed. Gmel.,  
gen. 276, sp. 2.

*Ascaris lumbricoïdes*. *A. corpore utrinque sul-*  
*cato*, *caudâ obtusiusculâ*, RUDOLPHI, *l. c.*,  
vol. II, p. I, pag. 124.

---

Tout en offrant, dans ses dimensions, de nombreuses variétés dues à l'âge des individus, à leur sexe, et peut-

être à la quantité de matière nutritive qu'ils trouvent dans le sujet chez lequel ils vivent, l'ascaride dont nous écrivons l'histoire est constamment l'espèce la plus commune (1) et la plus volumineuse de son genre.

Sa longueur se balance le plus ordinairement entre trois pouces et un pied, et les cas où elle dépasse ce terme ou reste au-dessous sont de rares exceptions. On les rencontre pourtant quelquefois : c'est ainsi que M. Rudolphi cite un ascaride de la taille de quinze pouces, le plus grand qu'il ait vu, et un autre de celle de six lignes, le plus petit de ceux qu'ait eu à observer ce savant helminthologiste. Sa grosseur est habituellement proportionnée à sa longueur, et le diamètre du corps, pris vers son milieu, varie d'une ligne à deux lignes et demie.

Les sexes, chez les lombrics, sont séparés sur des individus qui diffèrent tellement entre eux, non-seulement à l'intérieur, mais aussi à l'extérieur, qu'on peut facilement les reconnaître sans avoir recours à la dissection. Les mâles sont toujours beaucoup plus petits, plus minces que les femelles, et se distinguent d'ailleurs par une foule d'autres caractères que nous ferons connaître successivement.

Le corps, dans ces animaux, est arrondi, presque cylindrique dans la plus grande partie de son étendue, poli, luisant, d'une teinte blanchâtre tirant un peu sur le jaune ou sur le rouge et demi-transparent, surtout pendant la vie, ce qui permet de voir dans son intérieur une portion du canal intestinal et les nombreuses circonvolutions des ovaires et des vaisseaux séminifères,

---

(1) DAN. CARN. RAUH, *Dissert. de Ascaride lumbric. Linnæi, vermium intestinalium apud homines vulgarissimo*. Gott., 1779.



qui se distinguent par leur blancheur et leur opacité. Il se rétrécit vers ses deux extrémités; mais non également: l'antérieure, par exemple, est plus mince, plus allongée que la postérieure, et terminée *abruptement* par trois tubercules qui bordent la bouche, qui laissent entre eux une ouverture triangulaire (1); et qui, égaux en volume, sont arrondis en dehors, aplatis et triangulaires en dedans.

L'extrémité postérieure ou caudale du corps se termine en pointe, et présente à son sommet une macule noire, très-petite, et bien plus visible chez la femelle que chez le mâle, chez les individus adultes que chez les jeunes. Cette extrémité est d'ailleurs, dans les femelles, droite, arrondie, conique, et plus épaisse que l'antérieure; tandis que dans les mâles, où elle est beaucoup plus mince et plus aiguë, elle se trouve recourbée du côté du ventre, en forme de crochet, et quelquefois même au point de décrire, chez quelques individus, un anneau complet. Elle paraît également un peu déprimée et est sensiblement triangulaire; sa face dorsale, qui est fort convexe, offre une saillie moyenne, longitudinale et bornée latéralement par des sillons profonds, qui se continuent avec les lignes latérales du corps; sa face abdominale est creusée en manière de gouttière.

Dans ce même animal, le corps est d'ailleurs sillonné de rides transversales, extrêmement fines et multipliées, et marqué de quatre lignes longitudinales, étendues depuis la tête jusqu'à la queue et également espacées entre elles.

---

(1) M. de Blainville ne paraît point en cela d'accord avec moi, car il assigne à cette bouche une figure orbiculaire (*Dict. des Sc. nat.*, III, Suppl., pag. 40.)

Les rides transversales sont d'une telle ténuité vers la tête qu'on ne peut guère les apercevoir qu'à la loupe, quoique partout ailleurs on puisse les distinguer à la vue simple, et reconnaître ainsi qu'elles ne font presque jamais le tour entier du corps, mais parcourent seulement les trois quarts, la moitié ou le quart de sa circonférence. Elles sont plus marquées du côté du ventre que sur le dos et les côtés, et dépendent manifestement, ainsi que le pense mon frère, de la contraction d'un plan charnu sous-cutané à fibres longitudinales, ce dont on a la preuve dans l'allongement naturel ou artificiel du corps, pendant lequel elles s'effacent.

Quant aux lignes longitudinales, elles sont indépendantes de l'enveloppe extérieure, qui les recouvre simplement. Deux d'entre elles sont *latérales* et beaucoup plus larges que les deux autres, dont l'une est *dorsale* et l'autre *abdominale*.

Les *lignes latérales*, droites, parfaitement semblables de l'un et de l'autre côté, commencent à droite et à gauche de la bouche, entre le tubercule supérieur et les inférieurs. Très-fines et très-difficiles à distinguer à leur origine, elles s'élargissent insensiblement de manière à présenter, chez les gros lombrics, jusqu'à un tiers de ligne de largeur, pour se rétrécir ensuite et se terminer sur les côtés de la queue, correspondant chez les mâles aux sillons qui bornent la saillie moyenne de la face dorsale de celle-ci.

Toujours ces lignes sont d'une couleur différente de celle du corps; assez ordinairement blanchâtres, elles paraissent quelquefois d'un rouge assez vif ou d'un brun plus ou moins obscur, et quelquefois elles sont transparentes.



Sur l'animal vivant elles semblent composées de trois lignes secondaires accolées, une supérieure et une inférieure plus larges, et une moyenne plus étroite, plus foncée en couleur, et correspondant à une cannelure cutanée d'une excessive finesse, mais assez profonde, surtout dans son tiers antérieur, qui coupe à angle droit les rides transversales du corps.

Les lignes longitudinales *abdominale* et *dorsale*, bien moins prononcées que les précédentes, sont plus profondément situées et sont constamment d'un blanc mat. Elles sont aussi un peu flexueuses, ou plutôt, suivant les exactes observations de mon frère, qui me sont d'un grand secours sous le rapport de l'anatomie des ascarides lombricoïdes, elles paraissent formées d'une série de petites lignes brisées et entremêlées de renflemens. Leur ténuité est plus grande vers les extrémités qu'à la partie moyenne du corps.

La *ligne abdominale* commence entre les deux tubercules inférieurs de la bouche et vient se terminer à la partie antérieure de l'anus. Chez la femelle, elle se bifurque au niveau de la vulve, qu'elle entoure d'une sorte d'anneau blanchâtre.

La *ligne dorsale* naît de la partie moyenne de la base du tubercule supérieur de la bouche, et s'étend, sans interruption, jusqu'à la queue.

A la réunion de son tiers antérieur avec ses deux tiers postérieurs, le corps présente, chez la femelle, un léger étranglement circulaire, large d'environ deux lignes, et qu'on n'observe jamais chez le mâle. C'est au milieu de cet espace rétréci et du côté de l'abdomen, qu'on aperçoit la vulve, sous la forme d'une petite fente transversale, qui a tout au plus un sixième de ligne d'étendue.

Dans les deux sexes , l'anús est percé tout près du sommet de la queue ; mais , chez la femelle encore , il est plus apparent et se présente sous la figure d'une fente transversale , d'une demi-ligne d'étendue environ , et droite ou légèrement courbe. Chez le mâle , où il est moins facile à reconnaître , l'anús s'ouvre sous la queue , à l'extrémité de la gouttière dont elle est creusée inférieurement. Sa lèvre antérieure est un peu soulevée par le pénis , qui est logé au-dessous , tantôt renfermé dans l'intestin et tantôt paraissant en dehors , sous la forme d'un appendice délié , conique , jaunâtre , transparent et légèrement courbé , dans le même sens que la queue.

Telles sont les particularités les plus notables que présentent les ascarides lombricoïdes lorsqu'on les examine à l'extérieur ; mais si l'on descend dans les détails de leur organisation intérieure , on est vraiment frappé de la complication d'une machine que l'on croyait si simple : tant il est vrai que les derniers des êtres animés sont encore des merveilles aux yeux du véritable observateur.

En procédant du dehors au dedans , on reconnaît que le corps de ces entozoaires est recouvert par une membrane fort mince , coriace , assez résistante pour crier sous la pointe du scalpel , polie et enduite d'une humeur grasse en dehors , intimement unie en dedans à des fibres charnues circulaires , qui s'enlèvent même le plus souvent avec elle.

Au niveau de la bouche , cette enveloppe tégumentaire recouvre les trois nodules de cette ouverture , leur forme une espèce de coiffe et s'épaissit sensiblement à leur face interne , où elle semble constituer une sorte de dent cornée , anguleuse et bifide à son sommet , au-dessous de laquelle on voit une légère excavation.



Au-delà de l'anús, elle forme une gaine conique qui renferme les dernières fibres longitudinales de la queue.

Cette membrane se déchire plus facilement en travers que dans les autres sens. Vue au microscope, elle paraît diaphane comme une lamelle d'écaille blonde, dépourvue de pores, mais creusée de cannelures transversales, parallèles, et si nombreuses que chacune des rides circulaires dont nous avons parlé en renferme vingt-cinq ou trente.

Les expériences multipliées de mon frère lui ont appris que cette espèce de peau est dépourvue de sensibilité; car, en appliquant avec un pinceau, à la surface du corps de plusieurs ascarides lombricoïdes, des acides affaiblis ou un solutum de potasse caustique, de nitrate d'argent, de sublimé corrosif, ces animaux n'ont paru nullement tourmentés, tandis que, par leurs mouvemens, ils témoignent qu'ils sont sensibles à la pression et à l'effet des agens vulnérans qui portent leur influence sur les parties situées plus profondément.

Il est utile de connaître cette particularité pour apprécier convenablement le mode d'action des médicamens anthelminthiques.

L'ascaride lombricoïde se meut avec assez de facilité, et ses mouvemens, qui sont très-variés, dépendent de la contraction d'une multitude de muscles mous, comme gélatineux, blanchâtres ou gris, demi-transparens, et peu distincts entre eux; car les fibres qui les forment ne sont point réunies par du tissu cellulaire, et ne tiennent les unes aux autres que par des filamens de la même nature qu'elles.

Ces muscles, au reste, constituent deux couches superposées et distinctes par leur situation, leur épaisseur et la direction de leurs fibres.

De ces couches , l'une est externe , très-mince et formée de fibres circulaires (1);

L'autre est interne , plus épaisse , et ses fibres affectent une direction longitudinale.

Cette dernière forme deux longs rubans charnus , étendus de la tête à la queue , le long du ventre et le long du dos , et plus larges à leur partie moyenne qu'à leurs extrémités. Assez épais sur la ligne médiane , ils s'amincissent extraordinairement sur les côtés , et cessent même entièrement au niveau des lignes longitudinales latérales , où ils sont séparés l'un de l'autre à droite et à gauche.

Les muscles des ascarides lombricoïdes sont excessivement irritables; au bout de trente-six heures d'une mort apparente , l'action du galvanisme rappelle encore chez eux l'exercice de la contractilité. Si , ainsi que je l'ai fait et vu faire à mon frère , on ouvre , dans toute sa longueur , un lombric vivant , et qu'on enlève de son corps les organes génitaux et le canal intestinal , l'enveloppe musculo-cutanée se raccourcit considérablement en se fronçant et en se roulant en spirale. Ces mouvemens persistent pendant plusieurs heures si l'on a le soin de tenir le ver plongé dans de l'eau tiède , en sorte que , par conséquent , on ne peut pas , avec l'excellent observateur M. Laennec , attribuer ce phénomène à la roideur qui se développe après la mort dans les cadavres de tous les animaux (2), et sur laquelle Nysten a donné naguère des détails neufs et intéressans (3). Werner nous paraît donc

(1) M. Laennec n'a reconnu à l'ascaride que des fibres longitudinales. (*Diction. des Sciences médicales*, tom. II , pag. 348.)

(2) *Diction. des Sciences médic.* , tom. II , pag. 339, 340.

(3) *Recherches de Physiologie et de Chimie pathologiques*. Paris, 1811, in-8°.



s'être davantage rapproché de la vérité, quand il n'a vu là que l'effet d'un reste de vie, et non une de ces simples propriétés de la matière que Bichat a nommées *propriétés de tissu*.

Quant aux mouvemens eux-mêmes de l'animal pendant sa vie, ils sont forts et rapides, généraux ou partiels. Il se raccourcit, s'allonge, rampe, se noue, et souvent, dans un même instant, il se raccourcit dans un point et s'allonge dans un autre, se fléchit en avant et se redresse en arrière, etc.; ce qui s'explique très-facilement d'après la disposition des couches musculaires.

La progression a lieu principalement par des mouvemens ondulatoires de flexions et d'extensions alternatives dans le sens vertical. Il n'y a que fort peu de mouvemens latéraux, et la natation paraît impossible, car les lombrics restent constamment au fond des vases dans lesquels on les plonge, et ne s'élèvent jamais dans le liquide qui remplit ceux-ci.

Les trois tubercules de la bouche peuvent se rapprocher par leur sommet en même temps qu'ils s'écartent par leur base, de manière à laisser entre eux trois ouvertures arrondies, particularité qui a été figurée par M. Bréra (1). Ils peuvent aussi se rapprocher et s'écarter alternativement de façon à produire l'occlusion ou l'ouverture de la bouche; mais celle-ci ne fait point chez le lombric comme dans la sangsue, et ainsi qu'on l'a avancé, l'office d'une ventouse, à l'aide de laquelle l'animal peut prendre un point d'appui pour sa progression. M. Laennec, pourtant, cite une observation de feu Fortassin, qui a examiné les entozoaires avec beau-

---

(1) *Mémoire fisico-médical*, t. III, fig. 19.

coup de soin et de patience , et qui , dans le cours de ses recherches , ayant mis un ascaride vivant dans une fiole , ne parvint qu'avec peine à le détacher des parois de celle-ci , même à l'aide de pincés. En se détachant , l'animal produisit un bruit semblable à celui qu'aurait pu faire un bouchon (1). Ce phénomène doit être rare ; car , sur plus de quatre-vingts lombrics que mon frère a conservés vivans à différentes époques , et pendant plus ou moins long-temps , il ne l'a point observé une seule fois. Ce n'est même qu'avec beaucoup de peine que ce ver chemine sous l'eau dans laquelle il est plongé , et pour cela , il appuie successivement les différentes parties de son corps sur les parois du vase qui le renferme.

M. Rudolphi refuse des nerfs au lombric comme à tous les autres entozoaires (2) ; mais , avec M. Laennec (3) , M. Cuvier (4) et mon frère , je regarde les lignes longitudinales abdominale et dorsale dont il a été question plus haut , comme une série de petits ganglions , communiquant les uns avec les autres par des filamens déliés , et formant un cercle anastomotique autour de la vulve dans la femelle.

D'après cela , il devient facile d'expliquer comment l'ascaride lombricoïde est sensible aux divers stimulus mécaniques qu'on applique à la surface de son corps ; comment , lorsqu'on approche de sa bouche de l'alkohol , de l'eau d'alun , du vinaigre et d'autres matières plus ou moins irritantes , il témoigne , par des mouvemens

(1) *L. c.*, pag. 344.

(2) *L. c.*, tom. 1 , pag. 239.

(3) *L. c.*, pag. 342.

(4) *L. c.*, tom. iv, pag. 29.



brusques et convulsifs, l'impression désagréable qu'il éprouve. Le bruit, une vive lumière, une odeur forte restent cependant sans effet sur lui.

Quant à l'appareil digestif, il se compose d'un long canal étendu de la tête à la queue, et terminé par deux ouvertures, la bouche et l'anus.

Nous avons déjà décrit la bouche ; nous ajouterons seulement ici, qu'à l'aide d'une forte loupe, on aperçoit en dedans de cette ouverture plusieurs granulations très-petites, blanchâtres, demi-transparentes, dont mon frère me semble avoir parlé le premier, mais dont j'ignore la nature.

A la bouche succède un œsophage musculeux de quelques lignes de longueur, droit, fusiforme, plus large en arrière qu'en avant, épais, d'un beau blanc opaque, à cavité triangulaire, et s'ouvrant, après un étranglement assez marqué, dans un estomac qui se prolonge jusqu'au tiers postérieur du corps.

Ce dernier viscère est assez large, déprimé, rétréci en arrière, sans dans lequel il se dévie un peu à droite, pour se continuer avec l'intestin.

Celui-ci, qui est aplati, fixé d'abord par quelques filamens, commence par une extrémité fort rétrécie, devient bientôt libre, descend directement au milieu des nombreuses circonvolutions des ovaires ou des conduits séminifères qui flottent autour de lui, se dilate de plus en plus en approchant de la queue, surtout chez la femelle ; puis enfin se rétrécit de nouveau, se courbe en bas, et finit à l'anus, sans avoir formé de renflement sensible dans tout son cours.

La cavité abdominale, qui renferme cet intestin, est remplie de sérosité, et se prolonge dans la queue au-delà de ce dernier orifice.

La sérosité dont il s'agit ici est un peu visqueuse , ordinairement jaunâtre , plus pesante que l'eau , sans action sur les papiers de tournesol et de curcuma ; laissant précipiter des flocons d'albumine par les acides et l'alcool , baignant de toutes parts le canal intestinal et les organes génitaux , elle s'échappe en abondance dès qu'on ouvre le ventre ou quand on coupe la queue du ver.

Les parois de l'estomac et du canal intestinal se rompent avec la plus grande facilité. On voit aisément au travers les matières contenues dans leur cavité , matières dont la couleur est jaune , verdâtre ou brune. Elles sont d'ailleurs formées par une membrane fort mince , diaphane et sans vaisseaux (1).

La cavité de l'estomac présente une grande quantité de valvules plus ou moins saillantes , disposées en mailles ou en aréoles , anguleuses , irrégulières , plus abondantes dans certains endroits que dans d'autres , et des plis transversaux qui ont de l'analogie avec les valvules conniventes de l'intestin grêle de l'homme. Elle est en outre dépourvue de toute villosité.

L'intérieur de l'intestin n'offre point de valvules , et est lisse.

D'après la disposition indiquée des organes de la digestion chez l'ascaride lombricoïde , on peut présumer que ce ver pompe par la bouche une portion des matières intestinales dans lesquelles il est plongé ; que peut-être il les triture avec les trois tubercules qui bordent sa bouche , et à l'aide des parois charnues et très-

---

(1) M. de Blainville parle néanmoins d'un grand vaisseau qui règne dans toute la longueur de la face dorsale de l'estomac (*l. c.*, p. 41) ; et M. Rudolphi a cru y en apercevoir aussi quelques autres (*l. c.*, t. 1, p. 248.)



robustes de son œsophage; qu'elles passent de là dans l'estomac abondamment pourvu de valvules, et donnant naissance à beaucoup de vaisseaux absorbans; qu'en ce lieu s'opère la séparation des molécules alibiles et des excréments; en sorte qu'on ne saurait goûter l'hypothèse émise par certains naturalistes, qui veulent que les lombrics s'emparent uniquement, dans les intestins qu'ils habitent, du chyle tout préparé, et au moment où il va être absorbé par les villosités de la membrane muqueuse (1).

La cuticule extérieure, les deux couches musculaires superposées et les quatre lignes longitudinales, sont unies aux organes de la digestion par des appendices d'une nature particulière, à l'ensemble desquels M. Laennec a donné le nom de *tissu muqueux* (2), et dont la plupart des zootomistes n'ont pas bien connu la nature, M. Rudolphi lui-même les regardant comme des parties musculieuses (3).

Ces appendices ont été décrits avec le plus grand soin par mon frère, qui a remarqué qu'ils existent surtout dans les régions dorsale et abdominale, depuis la bouche jusqu'à l'anus, et que leur nombre s'élève à plusieurs milliers.

Ce sont des prolongemens pédiculés, pyriformes, en cul-de-sac, plus longs suivant le trajet de la ligne médiane, et allant en se raccourcissant à mesure qu'on approche des lignes latérales; plus volumineux dans la

(1) *Dissert. de Febr. et Variol. verm.*, Præs. G. C. Beireisio, def. auct., P. E. Hinze. Helmst., 1780.

(2) *L. c.*, pag. 343.

(3) *L. c.*, tom. 1, pag. 213.

région antérieure du corps que dans la postérieure , et flottant dans la sérosité qui remplit l'abdomen. Ces prolongemens naissent à angle droit de vaisseaux nourriciers fins , diaphanes , dirigés transversalement et fort multipliés , lesquels , de chaque côté du corps , se continuent par leurs extrémités avec les vaisseaux absorbans qui s'élèvent du canal intestinal , et paraissent aussi communiquer entre eux au moyen d'autres canaux très-étroits, transparens et longitudinaux, qui règnent auprès des deux lignes latérales (1).

On peut, ce nous semble , présumer avec assez d'apparence de raison , que les appendices dont nous venons de parler sont des espèces de réservoirs pour les fluides nutritifs , que pompent , dans le canal intestinal , les vaisseaux absorbans , afin de les verser dans les conduits nourriciers. C'est à-peu-près ainsi que , chez les animaux des classes supérieures , la graisse est mise en réserve dans les vésicules adipeuses , pour servir ultérieurement à la nutrition , à l'accroissement de l'individu.

Au reste , cet appareil spécial de nutrition ne paraît pas empêcher l'existence de celui de la circulation. Les lignes longitudinales qui règnent de chaque côté du corps du ver , en s'étendant directement d'un bout à l'autre , me paraissent de nature vasculaire. Cette opinion ne m'appartient pas en propre : elle est celle de Werner , de MM. Laennec et de Blainville , et de mon frère , qui a fait de ce point un objet spécial de recherches. M. Rudolphi , cependant , ayant méconnu la véritable nature

---

(1) Ces derniers canaux s'aperçoivent beaucoup mieux sur le lombric du cheval que sur celui de l'homme.



des lignes dont il s'agit, les a considérées comme formant les muscles longitudinaux de l'animal.

Les lignes latérales, quand on les examine attentivement, et non plus seulement au travers des tégumens, paraissent saillantes au dedans du corps, et sont logées entre les muscles longitudinaux, dans des espèces de gouttières dont le fond est formé par le plan charnu à fibres annulaires. Deux genres distincts d'organes semblent les constituer; savoir : 1°. un cordon aplati, assez large, coloré, situé en dedans; 2°. un vaisseau grêle, légèrement flexueux, blanc ou coloré en rouge, appliqué et comme incrusté sur la partie moyenne externe de la bande précédente. L'adhérence de ces deux parties est assez intime; mais elles se comportent différemment vers l'extrémité antérieure du corps. La bande profonde, parvenue à la base des tubercules de la bouche, s'élargit et se joint à celle du côté opposé, en formant une sorte de cercle. Le vaisseau superficiel, au contraire, abandonne la bande avant d'arriver aux tubercules, se porte en dedans, et vient, en passant au-dessous de l'œsophage, s'anastomoser avec celui du côté opposé, formant ainsi une arcade simple dont la convexité est antérieure, et dont on ne voit sortir aucun filament. A leur extrémité postérieure, les lignes latérales, après être devenues d'une excessive ténuité, se réunissent au-delà de l'anus.

Le ruban profond des lignes latérales est formé par un tissu mou, spongieux et facile à déchirer, sans aucune apparence de fibres. Il est insensible à l'action du galvanisme.

Le vaisseau médian semble creux et rempli d'un fluide coloré; mais les injections ne peuvent en aucune manière

pénétrer dans son intérieur. Un tissu caverneux en remplit la cavité.

Ces deux organes sont donc très-remarquables par leur structure. Leurs fonctions ne sont point encore parfaitement démontrées. Il est probable que la circulation s'opère dans leur substance spongieuse, par une sorte d'imbibition vitale : peut-être même sont-ils tout à la fois, comme le pense mon frère, des instrumens de circulation et d'une sorte de respiration tout-à-fait particulière ; ce qui se rapprocherait un peu en apparence d'une opinion du célèbre Vallisnieri, qui les considérait, à tort cependant, comme des espèces de trachées (1) ; et de celle de Zéder, qui en fait des organes analogues (2). Nous savons déjà que M. de Humboldt pense que la respiration s'exerce ici par la surface de la peau (3), et que M. Rudolphi refuse toute espèce de véritable respiration aux helminthes en général, imaginant d'ailleurs, d'après les expériences de Laz. Spallanzani, que ces animaux prennent par absorption cutanée l'oxygène dans les humeurs intestinales, ou le retirent de leurs alimens par absorption intérieure (4).

Ce qu'il y a de certain, c'est que, comme le dit M. Cuvier (5), les vers ne présentent ni trachées ni branchies, ni aucun autre organe d'une vraie respiration, en sorte qu'ils doivent éprouver l'influence de l'oxygène par l'in-

(1) *Nuove osservaz. ed esp. intorno all ovaja scop. ne. Verm. tond. del uomo.* 1713, pag. 14.

(2) Voyez Rudolphi, *l. c.*, tom. II, 2<sup>e</sup> part., pag. 370.

(3) *Versuche uber die gereizte muskelund nervenf.* Th. I, pag. 272.

(4) *L. c.*, tom. I, pag. 243.

(5) *L. c.*, tom. IV, pag. 27.



intermédiaire des animaux qu'ils habitent (1); c'est que l'ascaride lombricoïde peut vivre de quarante à quarante-huit heures dans de l'eau ou du lait tièdes, comme l'a expérimenté mon frère, et cela sans venir à la surface du liquide, ce qui semble indiquer que le contact de l'oxygène à l'état gazeux n'est pas essentiel à son existence; c'est que encore, lorsqu'on le plonge dans l'air atmosphérique, dans le gaz azote, dans le gaz hydrogène, dans le gaz acide carbonique, il ne meurt qu'au bout d'une à deux heures, tandis qu'il ne résiste que quelques minutes à l'influence du chlore, du gaz nitreux et du gaz acide hydro-sulfurique. Ainsi donc, si cet entozoaire respire, il respire aussi bien au sein de certains gaz que dans des liquides, ce qui laisse la question encore totalement indécise, et permet de dire que son mode de respiration est encore inconnu.

Nous avons déjà fait connaître quelques-unes des différences extérieures qui caractérisent, dans les ascarides lombricoïdes, les individus mâles et les individus femelles : nous allons dire quelques mots sur la structure des organes de la génération et sur l'exercice de cette fonction chez ces helminthes.

---

(1) Cette opinion me semble d'autant plus probable, qu'on a découvert des organes respiratoires dans un ver qui, par le lieu de son habitation, pouvait être souvent en contact avec l'air atmosphérique. Ce ver, qui forme un nouveau genre voisin des ascarides et des strongles, et que M. Bosc a appelé *thalazia*, a été trouvé en 1818 par M. Rhodes, sous la paupière d'un bœuf malade. Outre le canal intestinal, le corps de cet animal renferme quatre canaux aériens noirâtres, se réunissant, au tiers environ de la longueur totale, en un seul canal pourvu d'une multitude d'appendices vides. La tête offre quatre stigmates ovales qui sont les orifices des canaux aériens. (*Bulletin des Sciences par la Soc. philomat. de Paris*, janvier 1819, pag. 8.)

Dans l'un et l'autre sexe , ces organes remplissent une grande partie de la cavité viscérale.

Chez le mâle , ils se composent d'un pénis (1), d'un réservoir pour le sperme et d'un testicule.

Dans la femelle , on observe une vulve , un vagin , un utérus à deux longues cornes flexueuses et des ovaires.

Le pénis du mâle , dont nous avons déjà parlé , est conique , très-grêle , d'une à deux lignes d'étendue au dehors à-peu-près , blanchâtre , demi-transparent , concave antérieurement , terminé par une pointe fort aiguë , sur laquelle on distingue un pore à l'aide du microscope. Il est formé d'une matière flexible , élastique et cornée , et creusé au centre d'un canal fort étroit. La membrane de l'intestin s'épaissit en un bourrelet circulaire autour de sa base , qui , en faisant un coude , se continue avec le réservoir du sperme. Plusieurs fibres musculaires viennent s'insérer sur lui dans cet endroit , probablement pour le faire rentrer dans l'intestin ou pour le pousser au dehors , ce qui arrive rarement , au reste ; car , sur soixante-quatorze lombrics mâles que mon frère a eus à la fois à sa disposition , dix-huit seulement avaient le pénis sorti.

Le réservoir du sperme soulève l'intestin de manière à faire saillie dans son intérieur. Il a le volume d'une plume de corbeau et est cylindrique. Sa longueur est de deux pouces et demi à trois pouces. Il est très-blanc , mou , flexible et a des parois minces. Au centre de son extrémité antérieure , qui est arrondie et tronquée , vient s'ouvrir le testicule , qui n'est qu'un long vaisseau (2)

(1) D'après M. Laennec (*l. c.*, pag. 341), il semblerait que cet organe est double ; mais nous l'avons presque constamment vu simple.

(2) Il a en effet , lorsqu'on est parvenu à le dérouler sans le rompre



filiforme, cylindrique, d'un beau blanc mat, décrivant autour du canal intestinal un grand nombre de plis, d'anses et de circonvolutions, et libre dans toute son étendue, excepté à son origine, où, aussi ténu qu'un fil de ver à soie, il forme un nœud assez compliqué, qui adhère intimement aux vaisseaux nourriciers de la région dorsale. Il ne commence donc pas, selon nous, par une extrémité qui flotte librement dans la cavité abdominale, sans aucune adhérence aux parties environnantes, ainsi que le pensent plusieurs auteurs fort estimables, Werner (1) et M. Lacnec (2) entre autres, et comme cela s'observe effectivement lorsque l'on dissèque des individus qui ont macéré dans l'alcool, et chez lesquels le tube se rompt presque constamment près du nœud dont nous parlons.

Le sperme lui-même est blanchâtre, laiteux, assez fluide, composé de globules microscopiques parfaitement ronds, et d'un liquide visqueux dans lequel ils nagent.

Chez la femelle, le vagin, qui succède à la vulve, est un conduit cylindroïde, assez ténu, long de cinq à six lignes, légèrement flexueux. L'utérus, avec lequel il se confond, est conique, un peu aplati, et se partage en deux longues cornes d'une demi-ligne de diamètre environ, qui descendent flexueuses au-dessous du canal intestinal vers la queue, se recourbent ensuite, devien-

sur un individu de taille ordinaire, plus de deux pieds et quelquefois trois pieds d'étendue.

(1) *Vermium intestinal. præsertim tæniæ hum. brevis Expositio.* Lips., 1782, in-8°, pag. 82.

(2) *L. c.*, pag 341.

nent de plus en plus déliées, et se continuent, sans démarcation sensible, avec les ovaires.

Ceux-ci entourent tout le canal intestinal de nombreux replis et de circonvolutions, deviennent d'une excessive ténuité, forment deux pelotons inextricables, souvent réunis en un seul, sans cependant s'anastomoser ensemble, et enfoncent leur dernière extrémité entre les vaisseaux nourriciers de la région dorsale, sans se diviser, sans se réunir en arcade l'un avec l'autre, ainsi que le disent Redi (1), Vallisnieri (2) et M. Rudolphi (3).

Les ovaires étant déroulés, présentent, en général, chacun une longueur qui varie entre quatre ou cinq pieds (4). Ainsi que l'utérus, ils jouissent de la faculté de se mouvoir dans divers sens.

Ces organes, l'utérus et le vagin, sont constamment remplis par une innombrable quantité d'œufs, qui nagent dans une humeur épaisse et blanche, et qui offrent des différences assez notables, suivant le lieu où on les prend pour les examiner.

Dans le vagin et à l'entrée de l'utérus, ils sont ovoïdes, très-courts, libres et plongés dans une matière glutineuse. Une coque transparente, lisse, remplie d'un liquide diaphane, au centre duquel est un germe blanc, irrégulier, opaque, plus ou moins volumineux, les constitue alors.

(1) *Degli Animali viv.*, etc., pag. 35.

(2) *L. c.*

(3) *L. c.*, tom. 1, pag. 281.

(4) M. Laennec (*L. c.*, pag. 342) assigne une longueur totale de douze pieds à l'organe de la reproduction chez la femelle de l'ascaride lombricoïde.



Vers l'extrémité des cornes utérines les œufs ont encore le même volume que les précédens; mais ils sont plus allongés et quelquefois conoïdes ou irrégulièrement pyramidaux.

Dans la partie voisine des ovaires ils sont très-mous, flexibles, blancs, tétraédriques.

Dans la région moyenne de ces organes ils représentent une pyramide bien plus allongée, pointue et terminée assez souvent par un tubercule sphérique qui regarde vers le centre du canal. Ils ne sont point alors transparens.

Plus loin on ne trouve plus que des corpuscules arrondis, linéaires, pointus par un bout, larges par l'autre, et la dernière extrémité des ovaires, enfin, est remplie par une matière blanche, grenue, dont les molécules n'offrent aucune forme constante.

Dans tous les cas, les œufs de l'ascaride lombricoïde ne sont jamais velus, comme l'ont cru quelques auteurs, MM. Bréra (1) et Rudolphi (2) en particulier, après Werner (3) toutefois, qui, en cela, semble avoir copié Tyson. Notre manière de voir sur ce sujet est, au reste, fortifiée par le témoignage de Goëze, lequel donne à ces œufs une surface glabre entièrement.

La conformation des organes reproducteurs de l'ascaride lombricoïde semble indiquer qu'il y a, dans ce ver, un véritable accouplement, et que les œufs sont fécondés dans le corps de la femelle par la liqueur spermatique du mâle. On n'a jamais pu, néanmoins, observer

(1) *Lezioni medico-pratiche*, etc., Lez. 1, §. 51.

(2) *L. c.*, tom. 1, pag. 283.

(3) *Ubi supra*, tab. VII, fig. 158.

cet accouplement, tant chez le ver dont nous parlons que chez les autres espèces de son genre; et ce que dit Goëze (1) de celui de l'*ascaris brevicaudata* du crapaud est plus que douteux.

L'ascaride lombricoïde est constamment ovipare; jamais ni mon frère ni moi n'avons trouvé d'œufs éclos dans l'intérieur de l'utérus; et Tyson a eu bien raison de dire que ceux qui ont cru voir des petits vivans dans le corps de cet animal ont été trompés par l'aspect des organes reproducteurs (2). Son mode d'accroissement, les différences qu'il présente suivant les âges sont encore inconnus; mais une particularité remarquable, c'est qu'on en cherche en vain des individus d'une taille au-dessous de trois à quatre pouces de longueur, au moins le plus souvent.

Cet entozoaire est, du reste, sujet à diverses maladies. On observe par fois à la surface de son corps des ulcérations irrégulières, entourées d'un cercle brun ou noir, et des excoriations qui semblent le résultat de la présence de quelque corps dur dans les matières stercorales. Assez souvent encore, chez la femelle, les parois de la cavité abdominale se rompent près de la vulve pendant des mouvemens convulsifs qui précèdent la mort, et donnent issue à une portion des organes génitaux. Mon frère a vu

(1) *Naturgesch.*, pag. 434, tab. xxxv, fig. 7, 8.

(2) A une époque de beaucoup postérieure à celle où vivait ce savant anatomiste, Gasparo Deodato Zamponi (*Dissert. intorno il nascimento de vermi ordin. del corpo umano*, Venez., 1750), J. L. Odhel (*Vet. Acad. Handl.*, 1776, pag. 140), G. F. C. Wendelstadt (*Hufeland's med. Journ.* B. XI, st. III, pag. 119) et J. Church (*Merkw. Abhandl. der zu London*, etc., 2 B, p. 37) ont fait des ascarides lombricoïdes, mais évidemment à tort, des animaux vivipares.



une de ces femelles avoir le quart postérieur du corps flasque, immobile et comme paralysé, tandis que les trois quarts antérieurs étaient fermes, élastiques et manifestaient des mouvemens très-sensibles. Enfin, M. Laennec parle d'un lombric dont la peau était divisée entièrement par une rupture circulaire, et d'un autre chez lequel l'œsophage était coupé transversalement vers sa partie moyenne. C'est, au reste, d'après un individu mutilé et défiguré que Corneel. Peereboom a créé son genre *Stomachida* (1), qu'aucun helminthologiste n'a adopté.

Le résultat de tous les détails anatomiques que nous venons d'exposer et sur lesquels nous nous sommes étendus avec d'autant plus de confiance que la description de l'ascaride est la première que nous faisons d'un entozoaire à corps cylindrique, et que, par la suite, elle nous servira de terme de comparaison, est que cette espèce d'helminthe est pourvue :

- 1°. D'une peau ou enveloppe commune ;
- 2°. De muscles ;
- 3°. D'un système nerveux ;
- 4°. D'un appareil digestif et d'un appareil spécial de nutrition ;
- 5°. D'un système vasculaire ;
- 6°. D'un appareil générateur qui varie suivant le sexe.

*Habitation de l'Ascaride lombricoïde.* On trouve ce ver dans les intestins de l'homme, du cochon, de l'âne et du bœuf, où il se multiplie quelquefois à l'infini,

---

(1) *Descript. et iconica delin. novi generis vermium stomachidæ dicti in corp. hum. hospitantium, etc.* Amst., 1780, in-8°.

sans présenter aucune différence spécifique dans ces divers animaux (1).

Par le lieu de son habitation il s'éloigne donc beaucoup du lombric terrestre, espèce d'annelide avec laquelle Linnæus, conduit par quelques vues erronées sur la génération des entozoaires, a tenté de le confondre. Ainsi que l'on peut s'en convaincre par les détails dans lesquels nous sommes entrés ci-dessus, il s'en éloigne encore plus sous le double rapport de sa conformation extérieure et de son organisation intérieure.

Les ascarides lombricoïdes sont beaucoup plus communs chez les enfans que chez les adultes, et surtout que chez les vieillards, où ils sont fort rares. C'est un fait qu'il est fort aisé de constater dans les hôpitaux de Paris. A l'hospice de la Salpêtrière, à la Maison de retraite de Mont-Rouge, par exemple, où l'on ne reçoit que les personnes âgées, on ne trouve que bien peu de ces vers dans les cadavres dont on fait l'autopsie; tandis que dans les établissemens consacrés aux jeunes sujets, rien n'est plus fréquent. On les observe aussi plutôt dans les femmes que dans les hommes.

On les rencontre ordinairement dans les intestins grêles; ils peuvent cependant habiter encore d'autres organes.

Rarement ils descendent dans les gros intestins; et M. Rudolphi pense que, dès qu'ils entrent dans le cœcum, ils sont condamnés à être expulsés (2).

(1) L'ascaride lombricoïde du cheval me paraît devoir former une espèce tout-à-fait particulière, ainsi que l'a établi mon frère, dans son *Mémoire* présenté à l'Institut de France.

(2) *L. c.*, tom. 1, pag. 434.



Quelquefois ils remontent dans l'estomac et jusque dans le pharynx , où ils produisent une titillation incommode avec toux. D'après cela on conçoit comment ils peuvent s'introduire par le larynx dans les voies aériennes , où ils déterminent , au rapport des observateurs , des accidens fâcheux ; comment , en éternuant , on peut en chasser par les narines ; cas qui s'est présenté à Martin Slabber (1) et que mon frère a également rencontré ; comment on en a rencontré de renfermés dans les sinus maxillaires.

Les lombrics peuvent parfois passer dans les conduits biliaires et dans la vésicule du fiel. C'est ainsi que , sur le cadavre d'un enfant dont l'estomac renfermait une multitude de ces vers , M. Laennec a trouvé les canaux biliaires distendus et rongés par un grand nombre de leurs individus , dont plusieurs remplissaient la vésicule du fiel , ou habitaient même de petites cavités qu'ils avaient su se pratiquer dans le parenchyme du foie (2). Un fait non moins extraordinaire a été observé par Phil. Fr. Gmelin , qui a trouvé un ascaride lombricoïde long de trois pouces dans le milieu du canal pancréatique (3).

Dans certains cas de hernies avec gangrène , on a vu les parois de l'abdomen , à la suite d'abcès développés dans leur épaisseur , donner issue à des ascarides lombricoïdes. Schelhammer (4), Fr. Garmann (5), L. Heis-

(1) *Haarl. veshaud*, tom. x, st. 2, p. 465, 470.

(2) *Bulletins de la Faculté de Méd. de Paris et de la Société établie dans son sein*, tom. 1, pag. 53 et suivantes.

(3) *Dissert. lumb. teret. in duct. pancreat., etc.* Tubing., 1788, p. 4.

(4) *Ephem. Ac. Nat. Cur.*, dec. 11, ann. 5, pag. 19, 22.

(5) *Ephem. Ac. Nat. Cur.*, dec., 1, ann. 1, pag. 283.

ter (1), Haenel (2), Godot (3), Baldinger (4), Sue (5); nous ont conservé l'histoire de faits de ce genre, lesquels ont une certaine analogie, d'ailleurs, avec ceux observés par feu Gaultier-de-Claubry le père, et dont nous avons déjà parlé (6).

Les auteurs citent encore un grand nombre de ces cas dans lesquels ces mêmes vers ont été trouvés dans la cavité du péritoine, dans les veines caves, dans le cerveau, dans les sinus frontaux, dans les reins et dans la vessie. Mais la plupart de ces observations sont inexactes : elles prouvent qu'on a souvent pris pour des ascarides lombricoïdes des vers appartenant à des genres très-différens, ou même des parties inorganisées, comme des caillots de fibrine. Cependant on possède à cet égard quelques faits dont on ne saurait mettre en doute la réalité.

Stromaïer a vu un malade rendre par l'urèthre un des animaux dont nous parlons (7); Raisin, médecin de Montbeillard, a publié une observation analogue (8); Moublet, chirurgien de l'hôpital de Tarascon en Provence, nous a laissé l'histoire d'un enfant qui, à la suite d'accidens aussi graves que variés, en évacua plusieurs par la même voie, et par une fistule rénale ouverte dans la

(1) *Act. Nat. Curios.*, tom. 1, pag. 391.

(2) *Commerc. litt. norimb.*, 1741, pag. 112.

(3) *Journ. de Méd.*, tom. XL, pag. 145.

(4) *Neuem magaz.*, 6 B., p. 54, 57.

(5) J. B. E. SORBIER, *Dissert. sur les vers des intest. de l'homme, etc.* Paris, 1813, in-4°, pag. 23.

(6) *Nouveau Journal de Médecine, etc.*, par MM. Béclard, Chomel, Cloquet, etc., tom. II, pag. 269, juillet 1818.

(7) GREG. HORSTIUS, *Opp.*, tom. II, Norimb., 1660, pag. 538.

(8) *Journ. de Méd.*, tom. XIX, pag. 458, novembre 1763.



région lombarde (1). Enfin, le docteur Christ. Kühn nous a laissé une dissertation *ex professo* sur des cas de ce genre (2).

En l'an 1808, mon frère a rencontré, sur le cadavre d'un enfant de cinq à six ans, trois lombrics assez volumineux qui s'étaient logés dans la concavité antérieure du sacrum, entre les deux feuilletts du méso-rectum, et qui s'étaient échappés de l'intestin par une perforation ulcéreuse du haut du rectum.

Le nombre des ascarides lombricoïdes qui peuvent exister à la fois sur un même individu est très-variable, car souvent on n'en rencontre qu'un ou deux, et d'autres fois ils sont tellement multipliés qu'ils se trouvent agglomérés en pelotons plus ou moins volumineux, comme nous l'avons dit déjà dans les Considérations générales sur les entozoaires, placées en tête de ce volume (3), et que quelquefois même ils distendent les intestins outre mesure, ainsi que le prouve une observation de Daquin, médecin de l'Hôtel-Dieu de Chambéry (4).

En général, leur volume est en raison inverse de leur nombre, et constamment l'on rencontre plutôt des femelles que des mâles, car elles sont avec ceux-ci habituellement dans la proportion de un à quatre à-peu-près : aussi plusieurs naturalistes d'un grand mérite n'ont pu observer que des femelles : tel est, en particulier, M. Du-

(1) *Journ. de Méd.*, tom. ix, pag. 244, sept. 1758.

(2) *De Ascarid. per urin. emiss.* Jenæ, 1798.

(3) Chabert dit avoir trouvé dans l'intestin grêle d'un cheval, un de ces paquets du poids de quatorze livres. (*Encycl. méthod., Hist. nat. des Vers*, tom. iv, 1<sup>re</sup> part., pag. 135.)

(4) *Journal de Méd.* tom. xxxiv, pag. 151.

crotay de Blainville, qui décrit, d'après M. Rudolphi, les organes génitaux du lombric mâle (1), observés pourtant depuis long-temps déjà par Edw. Tyson (2), mais méconnus par Rédi (3) et par Vallisnieri (4), qui ont décrit et figuré ce ver comme hermaphrodite.

Presque toujours on trouve les ascarides lombricoïdes libres dans la cavité du canal digestif, et ils n'adhèrent jamais à ses parois, si ce n'est dans quelques cas de perforations accidentelles ou morbides. Mon frère, par exemple, a vu, sur le cadavre d'une petite fille de dix ans, un de ces vers engagé et comme retenu par le milieu du corps dans une perforation de l'iléon. Cependant on conçoit que les espèces d'aiguillons cornés qui arment les trois tubercules de leur bouche, dont nous avons parlé, et qui ont été soigneusement décrits par le professeur Jacopi, peuvent déterminer dans les organes des lésions de tissu plus ou moins profondes, plus ou moins évidentes. Il ne faudrait donc pas, d'après nous, admettre que ces vers sont constamment sortis des intestins par des perforations accidentelles, lorsqu'on les rencontre dans la poitrine, dans la vessie, dans la cavité du péritoine. La preuve en est que quelquefois le trou qui leur a livré passage n'a que juste le diamètre de leur corps; ce qui n'arriverait pas si cette ouverture était due à une ulcération, à un point gangréneux.

(1) *Diction. des Sc. nat.*, tom. III, suppl., pag. 41.

(2) *Anat. Observ. on the round-worm bred in hum. bodies* (Philos. Transact. 1683, pag. 153.)

(3) *Osserv. intorno agli animal. viventi, etc.*, tab. x, fig. 4.

(4) *Nuove Osserv. ed esper. intorno all'ovaja scoperta ne vermi tonai dell'uomo, etc.*, 1713, pag. 20.



Les ascarides lombricoïdes, de même que tous les autres entozoaires intestinaux, se développent chez les individus dont la constitution est débilitée, chez les personnes d'un tempérament lymphatique, chez celles qui se nourrissent d'alimens de mauvaise qualité, ou qui habitent des lieux humides. Voilà pourquoi l'on voit très-fréquemment paraître ces animaux à la suite ou pendant le cours de diverses maladies. Rarement, au contraire, ils prennent naissance chez des sujets robustes, d'une constitution saine et forte. Voilà pourquoi nous avons surtout à les combattre au sein de nos hôpitaux.

Quand ils ne sont pas très-nombreux, ils existent souvent sans qu'aucune douleur, aucun trouble dans les fonctions annoncent leur présence. Lorsqu'au contraire ils sont réunis en grande quantité, ils déterminent dans l'exercice de la digestion, de la nutrition, dans celui de l'action nerveuse, des désordres qui augmentent rapidement l'état de faiblesse qui primitivement leur a donné naissance. Ils deviennent alors des hôtes incommodes et même dangereux.

Les signes qui annoncent leur présence dans les intestins sont, au reste, très-incertains. Cependant on peut dire que des douleurs rongéantes dans l'intérieur de l'abdomen et particulièrement autour de l'ombilic, douleurs attribuées par Bréra à l'action de la bouche du ver; que des ondulations dans tous les sens, des soubresauts, des commotions spasmodiques dans les intestins; des alternatives d'anorexie et de polyorexie; des nausées, des hoquets, de la cardialgie; la diarrhée, le gonflement de l'abdomen, la teinte bleuâtre des paupières, la dilatation de la pupille, des démangeaisons aux narines, l'odeur aigre de la sueur et de l'haleine, le

ptyalisme, le froid de l'épigastre, la teinte rouge des bords et du sommet de la langue, une saveur douceâtre dans la bouche, le grincement des dents pendant le sommeil, les réveils en sursaut, les terreurs nocturnes, une toux sèche, d'un timbre particulier, l'amaigrissement, sont les symptômes les plus constans auxquels ils donnent lieu; mais la plupart de ces accidens existent dans beaucoup d'autres cas, et sont observés dans des affections vermineuses produites par d'autres entozoaires que les ascariides lombricoïdes : aussi l'expulsion de quelques-uns de ceux-ci est-elle le seul signe qui ne soit point équivoque et que l'on doive regarder comme pathognomonique.

On remarque aussi que, quand les animaux dont il s'agit habitent l'estomac, ils peuvent donner lieu à des vomissemens de matières muqueuses mêlées quelquefois de sang.

Enfin, assez fréquemment, ils occasionent des symptômes nerveux plus ou moins graves, comme l'intermittence du pouls, les vertiges, l'abattement de l'esprit, le cauchemar, des lipothymies. Dans certains cas même, quoique plus rarement cependant, leur présence détermine les névroses les plus fâcheuses, l'épilepsie, le trismus, le tétanos, la catalepsie, l'aphonie, le satyriasis, la nymphomanie, l'hystérie, des convulsions. On lui a vu aussi produire l'ictère et des affections cutanées variées, sans que, pour cela pourtant, l'on doive constamment regarder en pareille occurrence les vers comme la cause d'une maladie dont ils ne sont qu'une simple complication.

Dans la plupart des fièvres appelées *vermineuses*, il faut aussi avoir présente à l'esprit cette dernière obser-



vation , à laquelle, du reste, nous avons déjà donné quelques développemens antérieurement. Jamais la fièvre qui peut être la suite de l'irritation locale causée par la présence des ascarides lombricoïdes n'a ou les caractères ou la marche d'une fièvre essentielle ; jamais elle n'en offre ni la durée ni le caractère épidémique ; elle est vague , erratique , purement symptomatique , comme l'a très-judicieusement remarqué le docteur Laennec.

Quoi qu'il en soit, il est bien peu de médicamens dont on n'ait essayé l'action contre ces vers ; mais pour agir d'une manière rationnelle , il faut avant tout que , par le mode de traitement employé, on puisse tuer le ver, l'expulser et empêcher son développement ultérieur. Ce sont là les trois indications que tout praticien doit se proposer de remplir en pareil cas, de même que dans le traitement de toute autre espèce d'helminthiasie. C'est ce que nous avons eu soin de noter dans le Discours placé en tête de ce volume. Il ne nous reste donc ici qu'à faire l'application de quelques règles spéciales à la thérapie des accidens causés par les ascarides lombricoïdes en particulier.

Les anthelminthiques proprement dits sont les moyens dont on se sert pour remplir la première indication. Ce sont souvent , pour ces vers, de véritables poisons ; mais leur nombre est beaucoup moins grand , et leurs effets sont beaucoup moins certains qu'on ne le pense ordinairement ; car il ne faut point que les médecins croient, avec le vulgaire , que toutes les substances que l'on a vu agir sur les insectes d'une manière marquée puissent avoir une action analogue sur les entozoaires au sein de nos viscères. L'organisation , le lieu d'habitation de ces animaux sont trop différens pour

qu'il soit permis d'admettre une telle analogie. Néanmoins on ne saurait refuser la propriété de tuer les ascarides lombricoïdes à quelques médicamens qui ont une odeur forte , une saveur âcre , un effet purgatif , comme l'éther , l'huile essentielle d'ail , le semenza , la cevadille , la tanaïsie , le tabac , le pétrole , les eaux sulfureuses , etc. ; à d'autres qui , comme l'eau à la glace , agissent énergiquement par leur température ; mais leur effet n'est rien moins que constant ; le poison spécifique des ascarides lombricoïdes est encore à trouver.

Les purgatifs , comme l'huile de ricin , la coloquinte , la rhubarbe , la scammonée , l'aloès , la gomme gutte , le jalap , concourent très-efficacement à l'accomplissement de la seconde indication.

Les toniques , les amers , les ferrugineux peuvent seuls remplir la troisième , en mettant la constitution du malade dans la condition la moins propre à favoriser le développement des vers.

Ces divers médicamens , au reste , peuvent être introduits dans l'économie par trois voies différentes : par la bouche , par l'anus , ou par absorption cutanée.

Mais il ne suffit point de connaître les divers moyens que l'art met à notre disposition pour combattre les vers dont il s'agit ; leur quantité est immense , et leur emploi devient très-incertain si l'on ne sait point apprécier leurs qualités spécifiques ; si l'on ne fait point une attention particulière à l'état pathologique du système gastro-intestinal au moment de l'administration des remèdes ; si l'on n'est pas intimement convaincu qu'un médicament quelconque ne saurait être ordonné dans toutes les cir-



constances avec une égale chance de succès sous la même forme.

Il nous faut donc entrer ici dans quelques détails.

En général, autant que possible, suivant le conseil donné par Rosenstein, dans son *Traité des Maladies des Enfans*, on devra choisir le matin pour l'administration des remèdes.

On préférera aussi habituellement, pour véhicules de ceux-ci, le lait tiède, l'hydromel et l'eau que l'on a fait bouillir sur du mercure, si l'on adopte la forme liquide.

Ce sont deux règles applicables à tous les cas à-peu-près.

Lorsqu'un individu jeune ou encore dans l'enfance, d'un tempérament mou, lymphatique, peu irritable, exempt de toute espèce de phlogose dans les voies digestives, est confié à nos soins afin d'être délivré des ascarides lombricoïdes qui le tourmentent, on pourra, après toutefois l'administration d'un vomitif, avoir recours, pour lui, au traitement par les vermifuges mécaniques et purgatifs. On n'abusera cependant aucunement de ces derniers, non plus que des autres évacuans; car il ne faut point oublier que ces remèdes débilitent, et que la faiblesse est, en général, un des caractères de l'affection vermineuse.

La limaille d'étain paraît un anthelminthique mécanique fort utile en pareille occurrence. Depuis Paracelse, plusieurs médecins renommés (1) l'ont vantée sous le rapport dont il s'agit, et nous devons aux Anglais beaucoup de bonnes observations sur les effets de ce métal très-

---

(1) FOTHERGILL, *Med. Observat. and Inquiries*, vol. VI, 1784. — MARX, *Observat. med.* — SIBBERN, *Collet. Soc. med. Hauniensis*, vol. II, n° 13. — MAY, *Diss. de Stanni usu contra vermes*. Heidelb., 1789.

abondant dans leur pays , et au nombre des propriétés duquel figurent une saveur très-énergique et une odeur prononcée , qui , se développant par la chaleur , ne doivent pas peu seconder l'effet irritant et purement physique des molécules irrégulières de la poussière qu'on détache de ses masses à l'aide de la lime (1). Alston l'Ecos-sais, vers 1719, ayant acquis ce secret d'une vieille Hollandaise, ressuscita le premier l'emploi de cette limaille, qu'il donnait à la quantité d'une once dans quatre onces de sirop noir de sucre , réduisant cette dose de moitié le troisième ou le quatrième jour suivant , et finissant la cure par un purgatif (2). Mais nos médecins n'en donnent guère plus de dix à vingt grains communément (3). Pour moi , je me suis plusieurs fois bien trouvé d'avoir fait prendre à des enfans , en deux fois dans le jour , un mélange de deux gros de limaille d'étain et de conserve d'absinthe , suivant la formule de M. Rob. Thomas (4). Je continue l'emploi de ce moyen durant deux ou trois jours de suite , pendant lesquels le malade prend d'ailleurs une boisson amère , comme un infusum de

(1) Ce dernier effet paraît d'autant plus certainement avoir lieu , qu'il est d'observation que l'étain grossièrement limé est plus efficace que celui qui est réduit en poudre fine.

(2) *Med. Essays and Observ. by a Society at Edinburgh*, vol. v, part. 1, pag. 89.

(3) ALIBERT , *Nouveaux Elémens de Thérapeutique*, 4<sup>e</sup> édition, tom. 1, pag. 389. — Brocklesby pourtant (*OEconom. and med. observ.*) et Fothergill (*l. c.*) emploient l'étain à la même dose que Alston.

(4) Voyez la traduction que j'ai publiée à Paris, en 1818, de son *Nouveau Traité de Médecine pratique*, tom. 11, pag. 617. — Méad donnait la poudre d'étain à doses égales avec celle de corail préparée, et la conserve d'absinthe également, (*Monita et præc. med. Londini*, 1751, in 8<sup>o</sup>, pag. 116.)



petite centaurée , de fleurs de camomille , de feuilles de chamædrys , et , à l'exemple d'Alston , je donne ensuite un purgatif , et de préférence l'huile de ricin à dose convenable , c'est-à-dire , depuis une demi-once jusqu'à une once (1).

Il est , au reste , essentiel de choisir , pour ce mode de traitement , l'étain le plus pur , tel que celui de Malacca ou *grain-tin* des Anglais , ou , à son défaut , celui qu'ils appellent *block-tin* (2).

On a vu la limaille de fer donnée avec de la rhubarbe , à la dose de huit à dix grains , produire à-peu-près les mêmes effets que celle d'étain dont nous venons de parler , et suivant une théorie analogue. Elle a d'ailleurs la propriété éminemment avantageuse d'exciter le ton du conduit alimentaire.

Dans les contrées où il est possible de se procurer en assez grande quantité les gousses de stizolobium , on peut se servir , d'une manière mécanique encore , des soies qui les hérissent , et avec un gros desquelles et suffisante quantité de sirop simple , on prépare un électuaire que l'on donne à la dose d'une cuillerée à café chaque matin pendant trois jours , en ayant l'attention d'administrer ensuite l'huile de ricin à dose purgative. Donné de cette manière , ce médicament manque rarement son effet en Amérique , où il est d'un usage fréquent.

On peut d'ailleurs varier , suivant l'occasion , son mode de préparation , et le présenter sous forme de bols , ou

(1) On obtient aussi , dans cette période du traitement , des avantages marqués d'un bol fait avec dix grains de racine de jalap et trois grains de calomélas pulvérisés et incorporés dans une conserve inerte.

(2) *The new Dispensatory*. London , 1765 , pag. 503.

en tablettes faites avec du sucre , de la fécule d'arrow-root ( *Maranta indica* ) et de la gomme adragant pour excipient. Cette préparation convient spécialement aux enfans difficiles.

C'est dans le même but que C. Bryant , de Norwich , a conseillé l'emploi des soies piquantes dont l'intérieur du fruit de l'églantier et des autres rosiers est constamment rempli (1), vermifuge que nous avons déjà indiqué, et dont l'action mécanique paraît d'autant plus sûre, de même que celle des remèdes précédens , que souvent, dans les oies qui ont été nourries avec de l'orge ou de l'avoine non mondées, on trouve les lombrics contus et comme déchirés , et que l'on observe un phénomène analogue chez les poissons qui vivent de coquillages.

Si les premières tentatives faites de cette manière demeurent sans succès , ou si , par des raisons qu'il est facile d'apprécier , on se décide pour un autre genre de médicament , le malade étant toujours censé dans l'état indiqué ci-dessus , on devra préférer les anthelminthiques purgatifs comme d'un effet plus sûr que les autres , et comme remplissant à la fois deux des indications précitées. Si ceux-ci enfin ne réussissent pas mieux encore, on se décidera à user des substances âcres , des gommes-résines , c'est - à - dire, des vermifuges proprement dits.

C'est ainsi que les graines de la cevadille du Mexique ( *Veratrum sabadilla* ) sont d'une utilité incontestable dans les affections vermineuses en général , et spécialement dans l'helminthiasie lombricée. Depuis longtemps la poudre de ces graines et des capsules qui les

---

(1) *Flora diætetica*, etc., in-8°. London , 1783.



enveloppent est employée, dans l'Amérique méridionale, par les gens pauvres, pour détruire les poux et autres insectes parasites. Mais Schmucker (1), le premier, pensa à l'administrer comme anthelminthique, et son exemple fut suivi par Séeliger (2), par Herlz (3), par Loeffler (4), professeur à Altona, et par le docteur Brewer, de Paris (5), qui a le mérite d'avoir particulièrement fixé les opinions à cet égard, par des expériences récentes et faites avec soin.

Il est bon, au reste, d'être prévenu que, malgré leur efficacité comme vermifuge, les semences de cevadille ont une saveur âcre, caustique et brûlante; leur application à l'extérieur irrite même souvent la peau : aussi faut-il être très-circonspect dans leur emploi, qui, mal dirigé, peut être facilement suivi d'accidens funestes, et même de la mort (6), en sorte qu'il est prudent de n'y avoir recours que dans les circonstances où d'autres anthelminthiques, également puissans, auraient été donnés sans succès.

Séeliger administrait la cevadille à la dose d'un demi-gros ; mais la méthode adoptée par Schmucker contre le *tœnia* me paraît réunir plus de chances avantageuses, et par conséquent devoir être préférée, en lui faisant subir toutefois quelques modifications. Suivant cette méthode mo-

(1) *Vermischte Chirurgische schriften*. Berlin, 1782, 2 B., pag. 71.

(2) *In Schmucker verm. Schrift.*, 2 B., pag. 312; 3 B., p. 1.

(3) *Briefe an Aerzte*. Berlin, 1784, in-8°, 2, n° 1.

(4) *Beytrage....* II. — *Medicinisches wochenblatt*, n° 10, 1781.

(5) *Recueil périodique de la Société de Médec. de Paris*, III, p. 366.

(6) M. Bréra a consigné, dans la note soixante-quatorzième de sa quatrième leçon, l'histoire d'un empoisonnement occasioné, chez une femme, par la cevadille.

difiée , je commence par relâcher le ventre au moyen de la rhubarbe et du sulfate de soude , et j'administre le lendemain aux adultes un scrupule de cevadille en poudre, uni à du sucre et à une pareille dose d'huile de fenouil, et aux enfans deux à trois grains de la même poudre dans une cuillerée de sirop de rhubarbe. Je fais boire ensuite un infusum assez chargé de fleurs de camomille romaine ou , mieux encore, de fleurs de maroutte (*Anthemis cotula*) , et , plus tard, une eau de gruau édulcorée avec le sirop de stæchas. Les deux jours suivans je diminue progressivement la dose de la cevadille d'un tiers , et le quatrième je fais prendre un purgatif composé d'un demi-gros de poudre de rhubarbe et de huit grains de scammonée(1). Je termine le traitement en faisant prendre ensuite , tous les cinq jours , le matin et le soir , trois bols dont chacun contient cinq grains de cevadille incorporés dans suffisante quantité de miel dépuré , et cela jusqu'à ce que le malade ne rende plus ni vers ni matières muqueuses , et n'éprouve plus de douleurs abdominales. En assez peu de temps la cure est complétée de cette manière , au moins chez les adultes ; car, chez les enfans, quoiqu'on soit obligé d'user de doses bien plus faibles , elle est ordinairement achevée avant l'administration des bols , qui devient ainsi inutile.

Ce remède m'a plusieurs fois réussi , et Schmucker ne lui a jamais vu manquer son effet , quoiqu'employé dans un grand nombre de cas (2). Loeffler a confirmé les résultats de Schmucker par des observations qui lui sont

(1) Au lieu de scammonée, MM. Alibert et Biett, à l'exemple de Schmucker, emploient la résine préparée.

(2) *Bibliothèque germanique*, tom. 1, pag.463.



propres , et a obtenu de grands succès par la cevadille dans les fièvres dites *vermineuses* , dans les épilepsies helminthiasiques. Nous ne citerons ici en preuve que l'histoire d'un soldat qu'il a consignée dans son *Recueil d'Observations* , publié in-8°. , en 1791 , à Leipzig et à Altona.

L'homme dont il s'agit avait une fièvre adynamique accompagnée de convulsions épileptiques , et tomba dans un délire complet. Le gonflement de l'abdomen fit soupçonner une complication vermineuse ; on lui administra la cevadille à la méthode de Schmucker ; ce qui lui fit vomir une énorme quantité d'ascarides et de mucus. Le soulagement fut prompt , et après quelques jours de l'emploi du remède , il fut complètement guéri.

M. Brewer suit, dans l'emploi de ce remède, un procédé qui lui est particulier : il fait pulvériser finement la coque entière, et, avec du miel, il en fait faire des pilules qui contiennent chacune deux grains de cevadille, et qu'il donne aux adultes à la dose de six tous les matins à jeun , pendant huit jours. Le neuvième, il purge ses malades avec une poudre composée, dans laquelle figurent la gomme-gutte et la racine de valériane sauvage.

La cevadille peut donc être regardée comme une sorte de spécifique contre les lombrics ; mais il faut souvent l'administrer à des doses moins fortes que celles que nous venons d'indiquer ; et , six à huit grains pris à jeun le matin pendant plusieurs jours , suffisent dans bien des cas , même chez les adultes. En l'incorporant dans le miel , ainsi que nous le conseillons , on évite d'ailleurs les ardeurs d'estomac que ce médicament détermine quelquefois. Si , en outre , les malades la supportaient difficilement en substance ou sous forme de

pilules , il conviendrait d'en donner simplement l'infusum vineux , à l'exemple de Lœffler.

On favorise aussi efficacement l'action du remède en ordonnant en lavement le décoctum des mêmes graines uni au lait ; et communément , après chaque lavement , on voit paraître quelques ascarides lombricoïdes.

Observons, enfin , que dans l'effet de ce vermifuge , il faut tenir compte de celui des purgatifs conseillés également par Schmucker et par M. Brewer. C'est un point sur lequel Odhelius a déjà su fixer notre attention (1) , et qui nous semble assez important.

A côté de la cevadille , dans les cas d'accidens morbides dus à la présence des lombrics , nous ne saurions placer aucun autre médicament anthelminthique végétal avec plus d'avantage que la sementine (2) et la mousse de Corse.

La première , dont chacun connaît l'odeur forte et aromatique et la saveur amère et âcre , qualités auxquelles elle paraît devoir toute son efficacité , et qui la font entrer dans presque toutes les compositions vermifuges , quoique moins irritante que la cevadille , exige , pour son administration , les mêmes précautions que celle-ci , et surtout un état analogue à celui que nous avons indiqué pour le sujet soumis au traitement. Son usage devient condamnable dès qu'il y a phlogose des

(1) *Veckoskriff for loekare och naturforkare , etc.* Stockholm, 1783 , in-8°.

(2) Ce médicament, qu'on nous apporte d'Alep et de plusieurs autres contrées du Levant , est un composé de graines et de sommités fleuries de plusieurs plantes du genre *Artemisia* des botanistes, et en particulier des *A. contra* et *A. judaica* de Linnæus. C'est lui aussi qu'on appelle indistinctement *semen-contra* , *barbotine* , *santoline*.



voies digestives. Mais , dans les circonstances les plus ordinaires , on l'ordonne avec avantage en substance , en infusion , en décoction ou sous forme d'électuaire.

En substance , sa dose varie depuis un scrupule , pour les enfans , jusqu'à un demi-gros pour les adultes ; et il faut presque toujours avoir soin de l'associer avec un purgatif qui détermine l'expulsion des vers que la sementine a empoisonnés (1). Celui qui paraît mériter la préférence dans ce cas est bien certainement le calomélas , donné à moitié poids de la substance végétale employée , et étendu avec elle sur une tranche de pain enduite de beurre ou de miel , ou administré dans une petite dose d'eau sucrée. Mais on peut également combiner la sementine avec la rhubarbe ; ce moyen est même préférable pour les individus débilités , et dont les voies gastriques réclament l'usage des toniques.

On remplit un autre genre d'indication en unissant , comme le conseillent quelques Modernes , au rapport de M. Bréra , le médicament dont nous parlons avec la limaille d'étain.

Je me suis quelquefois bien trouvé de donner , en une seule dose , le résultat de l'infusion de deux gros de cette substance dans six onces de lait.

On prépare aussi , enfin , avec le *semen-contrà* , des pâtisseries légères dont l'effet anthelminthique est presque toujours certain chez les enfans. On en fait aussi un sirop , un électuaire , une confection , une teinture , et cela sans affaiblir en aucune façon les vertus médicinales de cette substance.

---

(1) M. Bréra recommande , en pareille occurrence , une poudre composée de dix grains de sementine , de dix grains de racine de jalap , et de dix grains de sucre pur , pour une seule dose.

Quant à la mousse de Corse ou helminthocorton des officines (1), cette acquisition moderne de la thérapeutique, puisqu'elle ne fut essayée en France que vers 1775, nous devons la considérer comme un aussi précieux vermifuge que la sementine. Le vulgaire même connaît son efficacité, et son usage est encore plus universellement répandu, ses préparations sont plus multipliées ; son odeur marécageuse, sa saveur manifestement salée, l'hydro-chlorate de soude que la chimie a découvert dans sa composition (2), suffisent pour expliquer les bons effets qu'on obtient de son administration, si l'on a soin d'ailleurs d'en proportionner la dose à l'âge du sujet (3).

Moins irritante encore, moins chargée de principes volatils que la sementine, la mousse de Corse ne demande pas autant de précaution dans son emploi, et est prescrite aux enfans, infusée dans de l'eau (4), dans du lait, dans des sirops, ou incorporée dans du miel, des confections, des conserves, des confitures. Mais sa préparation évidemment la plus efficace est l'espèce de gelée d'une saveur agréable, que l'on est venu à bout de char-

(1) M. de Candolle a démontré que la mousse de Corse des boutiques, que l'on regarde communément comme formée de *fucus helminthocorton*, ne renferme souvent pas un huitième de cette espèce d'algue, et n'est qu'un informe mélange de varecs, de corallines, de conferves, de *ceramium*, etc.

(2) M. Bouvier a lu, il y a déjà plusieurs années, à la Société philomatique de Paris, un fort bon Mémoire sur l'analyse chimique de la mousse de Corse.

(3) Cette dose varie de dix-huit grains à trois gros lorsqu'on donne ce médicament directement, c'est-à-dire en poudre, sous la forme de bols et d'électuaire.

(4) Dans ce cas, la dose de l'eau employée doit être de cinq à six onces pour deux, trois, quatre ou cinq gros de mousse de Corse.



ger de tous ses principes (1) , et que l'on fait prendre par cuillerées à café (2).

Souvent l'efficacité de la mousse de Corse semble augmenter par son union avec d'autres médicamens. On obtient , par exemple , de bons effets de l'administration , dans un véhicule approprié , d'un demi-gros ou d'un gros d'une poudre faite avec parties égales d'helminthocorton , de sementine et de racine de fougère mâle.

Tels sont les vermifuges irritans les plus accrédités contre les ascarides lombricoïdes ; mais l'expérience a encore démontré que, toujours dans les circonstances ci-dessus indiquées, on pouvait, soit pour expulser, soit pour détruire ces vers , administrer à l'intérieur également un grand nombre d'autres médicamens simples ou composés, parmi lesquels nous en aurons à signaler quelques-uns , abstraction faite des purgatifs drastiques , tels que l'aloès , la scammonée, le jalap, la coloquinte, la gomme-gutte, etc., dont nous ne devons pas nous occuper à part , puisqu'ils

(1) M. Cadet-de-Gassicourt a introduit avec avantage le médicament dont il est question dans de petits gâteaux, fort en vogue actuellement à Paris, pour les enfans en bas âge.

(2) D'après le nouveau Codex de la Faculté de Paris, on prépare cette gelée de la manière suivante :

℥ Mousse de Corse..... 128

Faites bouillir dans

Eau..... 2000

Ajoutez

Vin blanc généreux..... 500

Sucre blanc..... 750

Ichthyocolle dissoute dans de l'eau..... 8

Clarifiez , passez , et faites évaporer jusqu'en consistance de gelée.

agissent également contre tous les entozoaires intestinaux.

Le pétrole , par exemple , donné à la dose de deux à six gouttes aux enfans , à celle de dix à trente aux adultes , n'est point du tout à négliger comme anthelminthique. Il est pourtant assez peu usité à Paris , quoiqu'à Montpellier il jouisse d'une fort grande réputation. C'est une substance fortement excitante et anti-spasmodique , dont on augmente l'effet en l'associant au camphre , à l'assa-fœtida , au castoréum , au succinate d'ammoniaque. On l'administre mêlée dans un sirop , ou suspendue dans une émulsion à l'aide du jaune d'œuf, ou du mucilage de gomme adragant.

Nous recommandons également le sel commun ou hydro-chlorate de soude , dont Heberden (1) et Rush (2) ont obtenu des avantages marqués , soit en l'ajoutant aux alimens journaliers en plus grande quantité qu'à l'ordinaire , soit en le prescrivant seul , à jeun , à grande dose. Aussi l'eau de mer , prise en boisson , a-t-elle parfois paru utile. Un chirurgien de Savenai , en Bretagne , Fretaud , en a en particulier retiré de fort bons effets (3). Les célèbres eaux de Pyrmont , en Westphalie , ne paraissent devoir réellement la propriété vermifuge dont elles jouissent qu'à la présence de l'hydro-chlorate de soude et de l'acide carbonique (4).

L'ammoniaque et ses composés méritent également d'être employés contre les ascarides lombricoïdes. Je me

(1) *Med. Transactions published by the College of Phys. in London*, in-8°, vol. 1, n° 4.

(2) *Med. Inquir. and Observ.* Philadelp. 1789, in-8°, art. 11.

(3) *Ancien Journal de Médecine*, tom. xli, pag. 250.

(4) HUFELAND, *Journ. der pr. Heilk.* 27 B., 2 st., pag. 22.



suis fort bien trouvé, par exemple, de la combinaison, indiquée par Bloch, de l'hydro-chlorate d'ammoniaque avec la rhubarbe ou la racine de jalap, donnée toutes les demi-heures, chez un adulte, à la dose d'un scrupule du sel et d'un demi-scrupule de l'une des deux racines. M. Bréra (1) a obtenu d'une manière analogue de grands succès en administrant à des enfans les *gouttes anthelminthiques de Hartmann*, dans lesquelles le carbonate d'ammoniaque liquide et anisé se trouve uni à l'assa-foetida et à l'essence amère d'absinthe.

Le sulfate de soude, en solution dans l'eau, a réussi de même entre les mains de C. E. Von Weigel (2).

L'hydro-chlorate de baryte bien pur a paru fort utile parcellément à Westrumb (3) et à Bernigau (4); et nous devons aussi à Wersel des renseignemens à cet égard (5). On peut, au reste, comme tous les sels dont nous venons de parler, l'administrer par la bouche ou par l'anus, et surtout en solution aqueuse.

L'oxyde noir de mercure ou *éthiops per se* des Anciens, à la dose de quatre à neuf grains, et étendu dans partie égale ou dans le double de son poids de sucre, sous la forme de poudre, de pastilles ou de pilules, a été employé encore avec assez de succès pour combattre les ascarides lombricoïdes.

Il en est de même du mercure doux ou proto-chlorure de mercure, que l'on peut associer à la plupart des mé-

(1) Quatrième leçon, § cxxix.

(2) *Progr. de Anthelminth., etc.* Gryp. 1796, in-4°.

(3) *Chemische Annalen.* Hannov. 1792, in-8°.

(4) *De Cort. ulmi et Terræ ponderosæ salit. usu med.* Erfodiæ, 1793, in-4°, pag. 11.

(5) HUFELAND, *Journ. der pr. Arzneyk.*, 7 B. 3 st., p. 172.

dicamens précédens , ainsi qu'on a déjà dû le voir ; ou que l'on donne seul à la dose de quelques grains , en ayant le soin d'en saupoudrer le pain des enfans , ou de l'envelopper dans une préparation sucrée inerte.

Quant à la foule des autres substances végétales ou minérales qu'on a coutume encore de mettre au rang des anthelminthiques irritans , purgatifs ou vivement excitans , et , par conséquent , du même genre que tous ceux dont nous nous sommes occupés , elles sont plus spécialement employées contre le *tænia* que dirigées contre les lombricoïdes. C'est donc en traitant du *tænia* qu'il en sera question , et , pour ne pas trop allonger cet article , nous ne parlerons plus avec quelque étendue , avant de passer aux vermifuges purement toniques , que de l'ail , de la spigélie , et de la *geoffræa* de Surinam (1) , sans entrer dans des détails circonstanciés sur l'huile de Chabert , sur l'huile animale de Dippel , sur l'essence de térébenthine , sur les racines des fougères mâle et femelle , etc.

L'odeur forte et pénétrante , la saveur âcre et piquante de la bulbe radicale de l'ail , indiquent suffisamment à l'avance son efficacité dans le cas qui nous occupe , et semblent dénoter ses propriétés énergiques contre les lombricoïdes , propriétés qu'a déjà célébrées anciennement Dioscoride , et qu'on a eu occasion de vérifier plus d'une fois dans des épidémies vermineuses ; mais ces qualités actives et stimulantes doivent faire rejeter l'ail quand on a à traiter un individu d'un tempérament sanguin , et dans les cas où il existe une diathèse inflammatoire.

---

(1) Le suc de papayer , qui paraît présenter les plus grands avantages dans les îles de France et de Bourbon , n'a obtenu que fort peu de succès en France.



On peut , au reste , administrer cette substance sous plusieurs formes. Chez les enfans, la meilleure manière de la faire prendre est de donner le résultat de sa décoction dans du lait. On peut , chez les adultes , en faire , comme le recommande Bergius , avaler les gousses entières trempées dans de l'huile.

Quant à la spigélie (*Spigelia anthelmia*, L.), c'est une plante de l'Amérique méridionale fort peu employée en France , malgré la haute réputation dont elle jouit dans toutes les Antilles , au Brésil , aux États-Unis, et même en Angleterre et en Suède , où son usage est devenu très-familier, depuis que Browne (1), Rosenstein, Bergius et Dahlberg l'ont mise en vogue, forts de ce que , dans le cinquième volume de ses *Aménités académiques*, Linnæus a consacré à son histoire une dissertation entière. M. Bréra, en Italie , a aussi plusieurs fois ordonné , avec le plus grand succès, la poudre de sa racine , à la dose de dix à douze grains matin et soir pour les enfans , et d'un demi-gros ou même d'un gros pour les adultes. On peut aussi faire prendre l'infusum de la spigélie entière (2) et son decoctum; mais il est bon d'être prévenu qu'à une certaine dose, cette plante occasionne des vomissemens, des superpurgations et des lésions fugaces de la vue; car elle joint une propriété évidemment narcotique à ses autres facultés. Son action demande une surveillance active pendant toute sa durée.

Un médecin distingué de Charlestown , Linning , a

(1) *Gent. Magaz.*, for 1751 , pag. 544.

(2) On donne de trois à six onces de l'infusum aqueux de cette plante préparé avec trois ou quatre parties seulement pour cent parties d'eau.

substitué à la spigélie dont nous venons de parler , une espèce voisine , la *Spigelia marylandica* , qui croît dans la Caroline du Sud (1) , et que Bergius regarde comme plus efficace encore. Sa racine , réduite en poudre , est prescrite dans du lait , à la dose d'un demi-scrupule , en commençant , pour les enfans.

L'écorce de *geoffræa* de Surinam , enfin ; n'est pas non plus usitée dans notre pays. Elle excite assez vivement la sécrétion muqueuse de l'intestin , et occasionne quelquefois des vomissemens et des superpurgations comme la spigélie. Au rapport de Schwilgué , elle détermine même quelquefois la strangurie (2) ; mais telle est la puissance de sa vertu anthelminthique que plusieurs auteurs , M. N. Bondt en particulier (3) , pensent que jamais elle n'a été employée infructueusement contre les ascarides lombricoïdes.

La manière la plus ordinaire et la plus efficace d'administrer l'écorce dont il s'agit , est d'en donner le decoctum , qui a été vanté par beaucoup d'auteurs (4) , et qui se fait , suivant Bondt , en en mettant bouillir deux onces dans vingt-quatre onces d'eau jusqu'à réduction à moitié. La dose est d'un tiers chaque matin , pendant trois jours , et le quatrième jour , on administre un purgatif.

On en prépare également un extrait dont la dose est de quinze grains en pilules.

(1) *Essays and Observ. of Edinb.*, vol. 1 , pag. 436.

(2) *Traité de Mat. méd.*, 3<sup>e</sup> édit., tom. 11 , pag. 476.

(3) *Dissert. med. de Cortice Geoffrææ Surinamensis*, in-8°. Lugd. Bat., 1788.

(4) HUFELAND, *Journ. der pr. Arzn.*, 10 B., 3 st., p. 109.



Ce médicament , au reste , et tous ceux dont nous nous sommes entretenus jusqu'à cette heure , ne peuvent être de quelque utilité, nous ne saurions trop le répéter, que dans le seul cas indiqué, celui où les voies alimentaires sont exemptes de toute affection phlogistique. Si elles étaient, au contraire, le siège d'une irritation vive, ou d'une véritable inflammation, il faudrait s'appliquer à combattre celle-ci avant de s'occuper des vers.

Mais comme ces derniers sont , dans le plus grand nombre des cas , d'un autre côté , la cause et le résultat d'une débilité notable dans l'économie , particulièrement dans l'appareil gastro-intestinal , et que c'est à ce symptôme qu'il faut attacher le plus d'importance, ainsi qu'il conste de la connaissance des causes prédisposantes, nous devons , le plus communément , chercher à administrer des remèdes qui aient une action tonique , sans pouvoir irriter , ou dont les principes volatils puissent agir comme anti-spasmodiques et calmans.

Dans ce but , on évitera les drastiques , les vomitifs et les excitans de toutes espèces , à moins de quelque circonstance impérieuse qui en commande l'usage. On a vu , en effet , l'action de ces médicamens sur des organes affaiblis déterminer une irritation trop vive pour l'état de langueur des propriétés vitales qui les animent incomplètement, et amener à sa suite un sphacèle , une mortification mortels. Et quand même , d'ailleurs , on devrait échapper à ce résultat si malheureux , on aurait encore à courir la chance d'accroître la faiblesse par des évacuations multipliées ou par des excitations trop fortes ou trop rapprochées , causes évidentes d'un affaissement consécutif proportionnel.

En pareille occurrence , on aura recours , avec avan-

tage , aux substances amères , aux toniques astringens , à ceux qui contiennent du tannin , aux végétaux aromatiques fétides ou camphrés , aux martiaux , à l'eau froide , etc. ; et nous remarquerons , en passant , que ce mode de thérapie est d'autant plus efficace , que le plus ordinairement les ascarides lombricoïdes habitent les viscères de sujets scrofuleux , et que , par lui , on remplit deux indications à la fois.

Parmi tous ces remèdes , un des plus énergiques , sans aucun doute , est le camphre , qu'on a souvent employé dans le but dont nous parlons , et dont l'usage paraît avoir été assez constamment couronné de succès. Pringle (1) , Moscati (2) et Bréra en ont surtout préconisé les bons effets dans les affections vermineuses , effets qui sont , d'ailleurs , d'autant plus prononcés , que ces affections sont accompagnées d'accidens nerveux plus intenses.

Ce médicament , qui possède en outre l'inappréciable avantage de s'opposer au développement ultérieur des germes vermineux , et que nous ne saurions trop recommander aux praticiens , peut être administré par la bouche et par l'anus , et surtout sous forme liquide. Il est , par exemple , généralement très-utile donné à la méthode de Bréra , qui fait prendre , à des intervalles déterminés , de petites cuillerées d'un solutum d'un demi-gros de camphre dans une livre d'eau obtenu à l'aide d'un gros de gomme arabique.

Ce mélange , au reste , doit toujours être pris à froid et même frappé de glace ; car les liquides à une basse tem-

(1) *De Camphoræ vi anthelm.* Goett. 1759, in-4°.

(2) Voyez BRÉRA , l. c., leçon 4<sup>e</sup>.



pérature , même les plus inertes , comme l'eau pure , jouissent d'une propriété vermifuge évidente.

Il ne faut pas dédaigner l'emploi des lavemens camphrés chez les enfans difficiles , quoique , le plus habituellement , les ascarides lombricoïdes , ainsi qu'il a été dit ci-dessus , habitent l'intestin grêle ou l'estomac. L'odeur du camphre , introduit dans le rectum , ne tarde point , en effet , à pénétrer tous les organes , et parvient même à la bouche : or , c'est cette odeur qui paraît surtout agir ici : car , d'après les expériences de M. Andr. H. Barfoth (1) , le camphre semble enivrer et comme asphyxier les entozoaires dont nous parlons.

Nombre de fois on a recommandé les amers purs pour détruire ces hôtes incommodes , et , quoiqu'on se soit dirigé d'après des expériences de Rédi , qui sont loin de prouver que les médicamens de ce genre sont de véritables poisons pour les vers intestinaux , on en a obtenu des succès évidens , soit qu'on les ait employés à l'état liquide ou solide , soit qu'on les ait introduits par la bouche ou par l'anus.

Le décoctum , l'infusum , l'extract et le roob des feuilles du noyer (*Juglans regia*) et l'enveloppe verte de son fruit sont , par exemple , dans ce cas , comme le prouvent les observations d'Andry (2) et de Fischer (3).

Il en est de même de l'infusum des semences de tanaïsie (*Tanacetum vulgare*) , à la dose d'un à trois gros pour une livre d'eau. Hoffmann et Rosenstein , en particulier , s'en sont servis avec succès.

(1) *Dissert. de Vi venenatâ Camphoræ novis experim. probata*, præside AND. H. BARFOTH, resp. GUST. WALLBERG. Lond., 1799.

(2) *De la Générat. des Vers, etc.*, vol. II , art. 2.

(3) *Comment. de Verm. in corp. hum. et anthelm. novo*. Stadæ, 1751.

On en peut dire autant encore de l'absinthe , de l'ar-moise , de la maroutte , de la camomille , de la rue , de la fumeterre , du quinquina , du simarouba , du *quassia amara* , du fiel de bœuf , etc.

Parmi les substances aromatiques fétides camphrées ou chargées de principes diffusibles, nous citerons d'abord les semences de l'anserine vermifuge (*Chenopodium anthelminthicum*), plante de la Pensylvanie. Elles ont une odeur forte et une saveur aromatique prononcée. Avec leur poudre , on compose un électuaire anthelminthique célèbre dans toute l'Amérique septentrionale , et très-usité contre les lombricoïdes surtout (1).

On a aussi préconisé la sabine dans les mêmes vues et dans les mêmes principes.

En administrant tous les matins une ou deux onces d'un liquide obtenu en faisant bouillir , jusqu'à réduction d'une livre , dans trois livres d'eau une once d'écorce d'angelina , on est quelquefois venu à bout d'expulser aussi une quantité extraordinaire de lombricoïdes. Cette écorce , produite par un arbre de l'île de Grenade , a été d'abord donnée contre les vers par le docteur Grière (2), et ne se trouve point dans les officines d'Europe.

L'assa-fœtida n'a pas été moins utile , prescrit en pilules ou de toute autre manière , à la dose de deux à dix grains plusieurs fois par jour , seul ou combiné avec d'autres médicamens , tels que la myrrhe , l'oxyde de

(1) CHALMERS, *On the weather and diseases of South Carolina*.

(2) DUNCAN, *Med. Comment.*, vol. ix, pag. 365.— Par une erreur assez difficile à concevoir , la plupart de nos auteurs français donnent à cette écorce le nom d'*angélique*, ce qui amène nécessairement une fâcheuse confusion.



fer , le calomélas , etc. L'efficacité de cette substance , par les raisons que nous avons données au sujet du camphre , n'est pas moins grande en lavemens que par suite de son ingestion par la bouche.

L'opopanax , le sagapénium , le galbanum , sont aussi des médicamens vermifuges. Leur mode d'action est en tout semblable à celui de l'assa-foetida. On les administre de la même manière.

L'huile volatile fétide , le principe amer qui sont contenus dans la racine de la valériane des boutiques (*Valeriana officinalis*) , font de ce médicament un anthelminthique puissant , et qui figure honorablement dans la classe de ceux dont il est présentement question. On donne cette racine en poudre à une dose variable , suivant l'âge et le tempérament du sujet. On peut en donner également l'infusum ou en préparer un decoctum.

Les diverses préparations martiales , en raison de leur force tonique et astringente le plus souvent , doivent aussi trouver leur place ici. Nous avons déjà dit quelques mots de la poudre de fer et de son action anthelminthique , dont on trouve des exemples dans les ouvrages de Wedel (1) , de Werlhoff (2) et de Van-Doëveren (3).

Le sulfate vert du même métal est encore plus efficace , surtout dans les occasions où , en expulsant les vers , il faut corroborer les membranes des intestins et modérer la sécrétion muqueuse trop abondante dont elles sont le siège. On le prescrit aux enfans à la dose de deux , quatre ,

(1) *Dissert. de Vermibus*. Jenæ, 1707, in-4°.

(2) *Observ. de Febr.* Hannov., 1745, pag. 142.

(3) *L. c.*

six et dix grains , et aux adultes depuis celle d'un demi-gros jusqu'à celle d'un gros , seul ou uni au quinquina , à la valériane , à la fougère mâle , au brou de noix , à l'assa-foetida , etc.

Rosenstein nous assure s'être souvent , par exemple , servi avec succès du sel dont il s'agit , combiné avec le semen-contrà et le jalap. Un praticien , nommé Lille , a recommandé , d'une manière toute particulière , un mélange fait avec un scrupule d'extrait d'hellébore noir et un demi-scrupule de sulfate de fer , que l'on fait dissoudre dans une once d'eau de chardon bénit , en y ajoutant du sirop de violettes ou du miel. La dose en est d'une petite cuillerée le matin à jeun.

C'est , d'ailleurs , au fer qu'elles contiennent que certaines eaux minérales préconisées pour le traitement des affections vermineuses doivent leurs vertus anthelminthiques. M. Bréra cite comme étant dans ce cas , en Italie , les eaux de Saint-Vincent ( duché d'Aoste ) ; de la vallée de Sole , dans le Tyrol ; de Recoaro , dans le Vicentin ; de Rio , dans l'île d'Elbe ; de Coldogno , près de Lecco , etc.

L'arsenic a aussi trouvé des protecteurs qui ont vanté ses bons effets contre les lombricoïdes , comme contre une foule de maladies différentes. Le docteur Thomas Girdlestone , d'Yarmouth , en particulier , a préconisé la solution d'arséniate de potasse de Fowler , à la dose de six à douze gouttes , trois fois par jour (1).

Enfin , le soufre sublimé , donné seul à la dose de dix , de vingt grains et même d'un demi-gros , nous offre , comme le fer , un remède utile , et à l'aide duquel Tis-

---

(1) *Med. and Phys. Journal*, févr. 1806.



sot, Van - Swiéten et Van - Doëveren ont obtenu des succès.

On peut l'unir aussi au camphre et à l'assa-fœtida pour en former des pilules, des bols ou un électuaire.

C'est encore le soufre qui donne des vertus anthelminthiques à certaines eaux minérales froides, comme celles de Milzanello, aux environs de Brescia; de Retorbido, près de Pavie, etc.

Celles de Harrowgate, en Angleterre, et celles des îles de la Jamaïque et de Névis, en Amérique, bues sur les lieux, paraissent également de fort bons anthelminthiques, au rapport de M. R. Thomas. L'eau de Harrowgate, en particulier, est un remède sûr quand elle est prise à assez forte dose pour devenir purgative.

Si, dans le grand nombre des médicamens que nous venons de passer en revue, aucun ne pouvait être administré avec sécurité à cause de l'état des voies gastriques, on devrait avoir recours à des substances qui n'ont qu'une très-faible action sur les parois des intestins.

On donnerait, par exemple, le decoctum aqueux de mercure coulant. Quoique rien ne démontre, en effet, que ce métal perde de son poids durant la décoction la plus prolongée, il a agi pourtant efficacement sous cette forme dans un trop grand nombre de circonstances, pour qu'on puisse en nier l'utilité. Ce decoctum remplit, d'ailleurs, parfaitement l'indication qui nous le fait recommander; il n'irrite aucunement les intestins, et, pour ma part, je l'ai vu réussir comme vermifuge.

On ne négligerait point non plus les huiles fixes, comme celle de noix, qui a été vantée par plusieurs praticiens distingués; et celle de ricin, que nous em-

ployons encore tous les jours , à la dose d'une demi-once ou d'une once dans une tasse de thé ou de bouillon léger ; ou tenue , à l'aide de la gomme arabique ou du mucilage de gomme adragant , en suspension dans l'eau sous forme d'émulsion. On peut l'unir également au sirop de baume de Tolu ou au sirop de limon avec beaucoup d'avantage.

Mais nous n'avons point encore pu indiquer toutes les modifications que l'on est appelé à faire subir au traitement anthelminthique ; et , chez certains sujets très-irritables , dont les viscères digestifs sont enflammés , qui éprouvent des vomissemens , qui sont tourmentés par des hémorroïdes , par de vives douleurs abdominales , on se voit obligé , puisqu'il devient dangereux de les administrer par la bouche ou par l'anus , de confier l'action des médicamens à l'absorption cutanée , et l'on applique les remèdes à l'extérieur. On est forcé aussi très-souvent de recourir à ce moyen lorsqu'on a affaire à des enfans encore à la mamelle ; mais , en général , il est beaucoup moins efficace que la plupart de ceux que nous avons indiqués antécédemment : ses succès sont moins prompts et moins sûrs.

En semblable cas , au reste , les applications se font spécialement sur la région abdominale ; et M. Valeriano Luigi Bréra (1) , que nous avons déjà eu tant d'occasions de citer dans cet article , assure qu'elles procurent des avantages incontestables lorsqu'on ne néglige aucune des circonstances propres à favoriser l'absorption cutanée.

---

(1) *Anatripsologia ossia dottrina delle frizioni che comprende il nuovo metodo di agire sul corpo umano , etc.*, ediz. quarta. Pavia , 1799-1800 , in-8°, vol. II., art. 5.



Les onctions faites avec des linimens odorans et amers sont , en général, fort utiles, et , plus d'une fois , j'ai vu des ascarides lombricoïdes être évacués , dans un état d'engourdissement , par des malades dont j'avais fait frôter l'abdomen avec un mélange de fiel de bœuf et de savon officinal dans une suffisante quantité d'huile de tanaïsie , ou avec de l'huile de camomille chargée fortement de camphre et d'ail , ou avec du lait tenant en dissolution de l'aloès , et imprégné , selon l'art , du principe amer de la coloquinte et de camphre ; ou bien , enfin , avec un macératum d'ail écrasé dans de l'éther sulfurique camphré. On obtient un effet analogue de l'usage d'un emplâtre dans lequel on fait entrer , outre la cire jaune et la litharge , de l'assa-foetida et du galbanum dissous.

Les frictions faites avec une pommade d'assa-foetida dissoute dans le suc gastrique (1), ou , ce qui est beaucoup plus simple , dans de la salive , sont aussi fort utiles.

Il en est de même des huiles de pétrole , de eaieput et de cade.

M. Laennec , à l'aide des frictions mereurielles , a fait rendre plusieurs fois des lombricoïdes morts à une femme chez laquelle tous les autres vermifuges ou des vomissemens spontanés , les expulsaient toujours vivans (2). Ce fait démontre encore les avantages dont jouit dans certains cas la méthode iatraleptique.

Enfin , le docteur Barton a recommandé l'emploi du tabac de la même manière , c'est-à-dire , en cataplasme.

(1) *Anatripsologia, etc.* vol. 1, pag. 198.

(2) *Dictionnaire des Sciences médicales*, tom. 11, pag. 348.

On pile , avec du vinaigre , les feuilles de cette plante , et on les applique sur la région épigastrique ; ce qui , dit-il , chasse souvent les vers après même qu'on a administré en vain de fort puissans anthelminthiques (1). M. R. Thomas (2) nous apprend que , dans les Indes occidentales , on a adopté une pratique analogue, et que l'on obtient de bons effets en appliquant sur l'abdomen un cataplasme fait avec le suc exprimé de l'aloès arborescent ou *aloe-tree* des Colonies anglaises.

Nous avons nous-mêmes obtenu parfois des résultats assez heureux de l'application d'un cataplasme de farine de seigle , d'huile , d'ail , d'absinthe , de fiel de bœuf et d'aloès à doses convenables.

En-résumé , d'après tout ce qui a été dit ci-dessus au sujet de la cure des accidens causés par les vers dont nous faisons l'histoire , il est facile de reconnaître que les moyens les plus utiles sont le décoctum aqueux de mercure coulant, le calomélas, l'huile de ricin , le camphre, la cevadille , la mousse de Corse , le jalap , le semencontra , le roob de noyer , l'ail , l'étain.

On imagine bien , d'ailleurs , qu'il faut savoir en modifier l'usage suivant l'âge et les forces des individus , suivant l'intensité de l'affection vermineuse , etc.

Mais , quoiqu'à l'aide de ces médicamens divers , on obtienne assez habituellement l'élimination des lombricoïdes chez les personnes que ces entozoaires attaquent, on ne peut constamment espérer avec leur seul secours une cure complète , et souvent , au bout d'un temps plus ou moins court , on voit repulluler les vers.

(1) *Medical and Phys. Journal* , vol. VIII , pag. 428.

(2) *The Modern pract. of Physic*, London, 1821, in-8°, pag. 810.



En conséquence, il faut insister particulièrement sur la partie la plus essentielle du traitement, sur les toniques, qui seuls peuvent modifier la constitution du malade de manière à la rendre impropre au développement des entozoaires. On fera se succéder tour-à-tour les amers, les martiaux, les anti-scorbutiques, et on y reviendra à plusieurs reprises, si besoin est.

Pendant toute la durée du traitement, au reste, et long-temps après encore même, les malades devront s'abstenir des végétaux crus, des fruits qui ne sont pas mûrs, du lait, des divers espèces de bouillies, des farineux en général, des viandes muqueuses ou putrescibles; vivre principalement de substances animales, nourrissantes, fraîches et de facile digestion, de plantes anti-scorbutiques, de pain bien fermenté. Ils useront, d'ailleurs, de bon vin, quoiqu'avec modération, et en le coupant avec quelque infusum aqueux amer, d'absinthe, de benoite, de chamædryes, de camomille, de quinquina, de quassia amara.

Quant aux enfans, on tâchera de les garantir de l'humidité; on leur fera prendre beaucoup d'exercice et des bains froids de temps en temps; on mettra en usage tous les moyens propres à empêcher le développement d'une diathèse scrofuleuse chez eux. La santé est le plus grand ennemi des incommodes parasites dont nous parlons ici, puisqu'ils s'attachent de préférence aux individus débilités. On contribue beaucoup à son rétablissement en donnant, par les moyens indiqués, aux fibres du canal intestinal un ressort qui s'oppose à la génération de la mucosité où les vers trouvent un siège qui leur convient.

Tout ce que nous venons de dire nous semble bien propre à empêcher d'adopter une idée du célèbre docteur

Darwin , lequel ayant remarqué qu'on rendait des lombricoïdes dans les fièvres hectiques et putrides , a proposé de les détruire au moyen de l'ingestion du pus , des œufs pourris , de la viande gâtée , et cela dans l'intention d'imiter la fétidité qui caractérise les excréments dans les maladies précitées (1). Rien n'est plus en opposition avec le régime que nous venons de conseiller ; rien ne nous paraît plus dangereux même.

---

§ II. *De l'Ascaride vermiculaire* (*Ascaris vermicularis*, LINNÆUS ).

Grec..... Ασκαρίς.

Latin..... *Ascaris*.

Italien..... *Ascaride*, *Fusegnarolo vermicolare* (2).

Allemand.... *Kinderwurm*, *Mastdarmwurm*.

Hollandais... *Aarsmade*.

Danois ..... *Borneorm*.

Anglais..... *Small white worm*.

*Ascaris vermicularis*. *A. capitis obtusi membranâ laterali utrinque vesiculari; caudâ subulatâ*, RUDOLPHI, *l. c.*, tom. II, part. I, pag. 152.

*Oxyurus vermicularis*. *O. capitis obtusi membranâ utrinque vesiculari; caudâ subulatâ*, LAMARCK, *l. c.*, tom. III, pag. 214.

---

Ainsi que MM. Rudolphi (3) et G. Cuvier (4), nous laissons encore cette espèce d'entozoaire dans le genre

---

(1) *Zoonomia*, class. I, ord. I, gen. 4, sp. 10.

(2) LESKE, *Elementi di Storia nat.*, etc., part. pr., vol. II, pag. 230.

(3) *L. c.*, tom. II, part. I, pag. 152.

(4) *L. c.*, tom. IV, pag. 33.



des ascarides , mais avec doute , cependant , puisque de fort bons observateurs, MM. Bremser (1), de Lamarck (2) et de Blainville (3) , n'ayant pu observer sur lui les trois nodules qui garnissent la bouche des véritables ascarides , le reportent dans le genre *Oxyurus* , dont il a effectivement la queue. Pour nous , sur plusieurs individus , nous avons cru apercevoir les trois tubercules dont il s'agit ; mais nous les avons en vain cherchés sur d'autres , et nous avouons que la question nous paraît encore indécise.

Quoi qu'il en soit , cet animal , long seulement de deux à neuf lignes au plus , et en passant rarement cinq , a le corps fusiforme , mince , délié à ses deux extrémités , et plus épais en devant. Sa queue est terminée par une pointe droite , fine , transparente , beaucoup plus grêle qu'un cheveu (4) ; sa bouche est munie de trois tubercules diaphanes , selon M. Laennec (5) ; quelquefois seulement de deux ; variété qui paraît tenir , ainsi que l'a observé Fortassin , à la contractilité de ces organes et à l'état dans lequel le ver meurt (6) ; sa tête est garnie , de chaque côté , d'une petite membrane aliforme.

La surface du corps de l'ascaride vermiculaire présente des rides transversales assez marquées , et la cuti-

(1) *L. c.*, pl. I , fig. 6-12.

(2) *L. c.*, tom. III , pag. 207, 214.

(3) *Dict. des Scienc. nat.* , tom. III , suppl. , pag. 44.

(4) Quelques auteurs regardent cette pointe comme un signe caractéristique du sexe féminin. (Voyez BRÉRA , pl. IV, fig. 9 de la traduction française.)

(5) *Dict. des Sc. méd.* , tom. II , pag. 349.

(6) M. de Lamarck dit que cette bouche est orbiculaire et nue , au contraire , comme dans les oxyures en général.

cule qui l'enveloppe serait assez mince et assez transparente pour permettre d'apercevoir au travers la structure intérieure du ver, ce qui éclairerait beaucoup les anatomistes, si l'extrême petitesse de l'animal ne s'opposait à ce que l'on pût convenablement le disséquer, à ce que l'on pût même distinguer clairement les différences de sexe à l'extérieur.

Le canal digestif est divisé, par des étranglemens manifestes, en trois portions distinctes : un *œsophage* infundibuliforme, un *estomac* presque globuleux, et un *intestin* étroit, qui va en s'amincissant de plus en plus jusque dans la queue. Tout ce canal a une teinte verdâtre.

La vulve est placée dans le premier tiers du ver, selon M. Rudolphi; mais on n'aperçoit jamais au dehors le pénis du mâle, dont les vaisseaux spermatiques décrivent d'ailleurs des circonvolutions nombreuses autour du canal intestinal.

Les oviductes ne renferment jamais que des œufs; M. Rudolphi, dans aucun cas, n'y a aperçu de petits vivans, malgré l'assertion contraire de Goëze (1), qui pense même qu'après le part la femelle cesse de vivre.

Quoique Van-Phelsum ait traité de l'ascaride vermiculaire avec une grande étendue (2), c'est à ce dernier auteur que nous devons le plus de détails exacts sur l'organisation de ce ver, qui, plus peut-être qu'aucun autre, a été le sujet d'erreurs multipliées de la part de ceux qui l'ont décrit.

(1) *Versuch einer naturgeschichte der Eingeweldewürmer*, etc. Leipz., 1782, pag. 107, 108.

(2) *Hist. physiologica Ascaridum*. Leoyard., 1762, in-8°.



Redi, par exemple, a figuré évidemment une larve de diptère au lieu de l'ascaride vermiculaire vu au microscope (1); et c'est cette même larve dont Joerdens (2) a fait depuis une espèce particulière sous la dénomination d'*Ascarides conostoma*.

Etienne Coulet, d'autre part, dans une *Dissertation ex professo* (3), a prouvé qu'il ne connaissait aucunement les ascarides vermiculaires, en décrivant pour eux les anneaux isolés d'un tænia.

Van-Phelsum lui-même n'a point été d'accord avec la Nature dans tout ce qu'il a dit des mêmes animaux, et a cependant eu l'art de faire partager ses fautes à un observateur d'ailleurs fort distingué, Paul - Chr. - Fréd. Werner (4). Il n'est point, enfin, jusqu'au célèbre M. Bréra qui ne me semble s'être trompé, quand il a pensé que le corps de ce ver était un assemblage d'anneaux, et que les petits venaient au monde tout vivans (5); et ceux qui, avec Linnæus, ont écrit que cet entozoaire

(1) *Degli animali viv. negli anim. viventi*, tav. vi, fig. 5. — Voy. le tome II des Œuvres complètes de cet auteur, imprimées à Naples, in-8°, en 1778.

(2) *Entomologie und Helminthologie des menschlichen, korpers, etc.* Hof., 1801, 1802.

(3) *Dissert. inaug. des Ascaridibus et lumbrico lato*. Lug. Batav., 1728, in-4°, pag. 15. — L'année suivante, l'auteur a publié, avec figures, un ouvrage sur le même sujet et sous le titre de : *Tractatus historicus de Ascar. et lumbrico lato, in quo, historid nat., cum ascaridum tum intimæ coadunationis eorum ad quascumque lumbrici lati species, de quibus hactenùs disceptaverunt, conficiendas; omnes hac de re, simplicissimo omnium systemate, penitus tandem dirimuntur*, in-8°.

(4) *Vermium intestinalium præsertim tæniæ humanæ brevis Expos.* Lips., 1782, 1788, in-8°.

(5) Voyez sa première leçon.

parvenait à la taille d'un pouce, l'ont évidemment confondu avec un autre animal.

Les ascarides vermiculaires se meuvent avec une vivacité qu'indique leur nom tiré du grec *ασκαριζειν* (sauter). La force qu'ils déploient dans leurs sauts et dans leurs bonds est vraiment surprenante ; car ils franchissent souvent un espace six ou huit fois plus long que leur corps. Ils traversent avec promptitude les matières stercorales liquides ; et, si on les touche avec le doigt ou qu'on les approche de la flamme d'une bougie, leur corps se contracte, se raccourcit avec violence. Exposés au froid, ils s'agitent, se redressent également sur les deux extrémités, et périssent souvent dans cette position.

L'ascaride vermiculaire séjourne habituellement dans le gros intestin et plus spécialement dans le rectum, semblant se nourrir en ce lieu des mucosités au milieu desquelles il est plongé.

On le rencontre cependant aussi parfois dans d'autres parties.

M. Bréra a trouvé entre autres un grand nombre de ces vers dans l'œsophage d'une femme morte d'une fièvre lente nerveuse ; et Wulf, cité par lui, en a découvert une énorme quantité dans un petit sac développé dans les parois de l'estomac (1).

Assez souvent encore, lorsqu'ils occupent la partie la plus inférieure du rectum, ils sortent par l'anus, et se répandent sur les fesses et les cuisses.

Assez fréquemment, dans ce cas, ils pénètrent dans le vagin, surtout chez les petites filles ; et les auteurs

---

(1) *Observat. med. chir.* Quedlimburg, 1704, in-4°, lib. II, obs. 4.



ont plus d'une fois consigné dans leurs ouvrages des exemples de cette particularité (1).

Quelques observations , enfin , portent à croire qu'ils peuvent aussi s'introduire et vivre dans la vessie. Les docteurs Kuhn père et fils , médecins à Eisenach , nous ont conservé un fait de ce genre dans la Gazette médicale allemande , pour le mois de mai 1795 (p. 347). Ils ont vu un enfant de six ans rendre , dans un accès de catalepsie , avec son urine , plus de deux cents ascarides vivans , et être guéri ensuite de son affection nerveuse.

Jamais , au reste , on ne les trouve vivans hors du corps de l'homme ; et quand Linnæus lui-même a pris des larves d'insectes pour des ascarides vivant dans du bois pourri , il s'est bien certainement trompé , de même que ceux qui ont cru trouver leurs analogues dans les vers du fromage. On ne les a jamais non plus rencontrés , comme l'ont prétendu quelques observateurs , ni dans des abcès des membres , ni dans la cavité médullaire des os.

Il est remarquable que jamais les vers de ce genre n'existent isolément ou en petit nombre seulement à la fois dans notre corps. Paraissant aimer à vivre en troupes , à se réunir en société , ils se groupent , se mêlent les uns aux autres , et constituent des masses d'un volume plus ou moins considérable.

Ils se multiplient avec une rapidité merveilleuse , surtout au printemps et en automne. Quoique souvent ex-

(1) M. G. THILENIUS, *Medicinische und Chirurgische Bemerkungen*. Francof., 1789, in-8°, pag. 299. — Voyez aussi les *Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature*, déc. 1, ann. 8, obs. 75 ; ann. 9 et 10, obs. 7.

pulsés par milliers , soit spontanément , soit par l'effet des anthelminthiques , on les voit reparaitre subitement , au bout de quelques jours , en plus grand nombre encore qu'auparavant.

De tous les vers peut-être , dit M. Bréra , les ascarides vermiculaires sont d'ailleurs ceux qui peuvent rester le plus long-temps dans le corps humain ; et l'on cite l'exemple d'un homme qui , pendant dix ans , a été tourmenté par eux.

La nature de leurs alimens a été le sujet de plusieurs controverses. C'est ainsi que Van-Doëveren a pensé qu'ils se nourrissaient de la portion du chyle qui n'a point été absorbée par les vaisseaux lactés , et qui reste unie aux excréments. Mais comme on les rencontre dans le vagin de la femme et dans d'autres organes étrangers aux fonctions digestives , tels que la vessie , il faut croire que les humeurs versées à la surface des membranes muqueuses sont la substance qui leur convient surtout , et pour laquelle ils ont le plus de prédilection.

Les ascarides vermiculaires ne produisent pas en général des effets aussi graves que les lombricoïdes sur les tissus de l'économie. M. Fischer , cependant , en a vu perforer le cœcum ; mais jusqu'à présent il est le seul auquel ce cas se soit présenté.

Leur développement est dû habituellement aux mêmes causes que celles qui favorisent l'apparition des lombricoïdes. On a remarqué , par exemple , qu'ils étaient beaucoup plus communs dans les environs des marais du Lincolnshire que dans les autres parties de la Grande-Bretagne (1).

---

(1) DARWIN , *Zoonomia* , class. 1 , ord. 1 , gen. 4 , sp. 12.



Les symptômes qui caractérisent leur présence sont ; au reste , beaucoup plus faciles à reconnaître que ceux de la plupart des autres vers. En se contractant et en s'étendant alternativement , ces vers occasionent , dans le rectum , un sentiment d'irritation sourde , un prurit très-vif à l'anus , augmentant vers le soir et devenant insupportable aux approches de la nuit , et quelquefois même se changeant en des douleurs lancinantes. Ces divers symptômes peuvent d'ailleurs être portés au point de déterminer une insomnie opiniâtre.

Quoiqu'il soit probable que , en s'enfonçant dans les rides de la membrane muqueuse de l'intestin , les ascarides vermiculaires résistent au mouvement péristaltique de celui-ci , on les voit cependant assez souvent se présenter à l'anus et s'échapper avec les matières stercorales.

Ces différens symptômes sont ordinairement les seuls que produisent les vers dont nous parlons ; mais il n'est point très-rare de voir les ascarides vermiculaires causer du ténesme , des hémorrhoides , une proctalgie ou une proctite rebelles , amener des déjections muqueuses mêlées de stries de sang. Il n'est point rare non plus de les voir susciter des affections nerveuses sympathiques assez fâcheuses , de les voir faire naître diverses maladies convulsives. Une toux spasmodique , le grincement des dents , la démangeaison des narines , l'épilepsie , le trismus , la catalepsie , la scélotyrbe , sont des accidens dus aussi fréquemment à la présence de ces vers qu'à celle des lombricoïdes , et qui ne reconnaissent souvent pas d'autre cause. Ainsi , par exemple , M. Robert , médecin en chef des hospices de Langres , a vu une fille de vingt-quatre ans tomber dans des syncopes répétées , dé-

lirer, se livrer à des gesticulations ridicules, éprouver des accès hystériques compliqués des symptômes de la danse de Saint-Guy, et être guérie après avoir rendu une grande quantité d'ascarides (1).

Chez les enfans et les personnes d'une constitution débile, les ascarides vermiculaires sont plus communs et produisent des accidens plus intenses que chez les adultes et les sujets robustes.

Lorsqu'ils viennent compliquer certaines maladies, et spécialement l'entérite, ils donnent lieu au développement des accidens les plus violens, et même à la gangrène du gros intestin.

Quand enfin ils sont nichés dans le vagin ou dans les replis de la vulve, ils peuvent déterminer un écoulement leucorrhœïque des plus opiniâtres (2) ou des accès de nymphomanie très-intenses, comme le prouve en particulier une observation de Lentin (3). Ils conduisent en outre encore alors les jeunes filles à une pratique aussi funeste pour leur santé que pernicieuse pour leurs mœurs (4).

Le traitement que nous avons conseillé de diriger contre l'ascaride lombricoïde convient en général aussi, et à quelques exceptions près, à l'ascaride vermiculaire. Nous avons vu d'ailleurs que les mêmes causes à-peu-près favorisaient le développement de l'un et de l'autre ; mais le dernier est très-difficile à détruire, et exige con-

(1) *Journal de Médec., Ch., Phys.*, par MM. Corvisart, Leroux et Boyer, tom. v, pag. 232, frimaire an xi.

(2) ABRAHAM, *Dissert. cautelæ anthelm.*, pag. 28. — COCKSON, *Med. Comment.* V. Edimb., III, pag. 88.

(3) HUFELAND'S *Journ. der pract. Heilk.*, 14 B., 3 st., pag. 10.

(4) LAENNEC, *l. c.* — SCHNEIDER, *Annalen der Heilk.*, 1811, jun. pag. 491.



tamment une administration prolongée des remèdes qui, d'un autre côté, doivent être de préférence employés localement, puisque le siège ordinaire de l'ennemi est dans le lieu le plus reculé des voies digestives.

On vient assez souvent à bout de calmer les déman-geaisons, les irritations douloureuses que causent les ascarides vermiculaires arrêtés à l'extrémité inférieure du rectum, en poussant dans l'anus un petit morceau de lard attaché à un fil, et qui emporte avec lui les ascarides qui s'y sont attachés, quand on le retire au bout de quelque temps.

Lorsqu'il n'existe point d'inflammation locale, les lavemens avec le decoctum de geoffroya de Surinam et de cevadille (1); avec celui des pepins de citron bouillis dans du lait (2); avec un solutum d'assa-foetida ou d'hydro-chlorate de soude dans du lait ou de l'eau; les embrocations avec du camphre et des huiles essentielles incorporés dans du jaune d'œuf; les suppositoires chargés de calomélas ou de poudre de sementine, sont d'excellens moyens pour expulser ces vers. On en peut dire autant aussi des injections d'huile de palma-Christi, seule ou battue avec de l'eau de chaux (3); de celles de l'eau minérale de Harrowgate (4).

S'il y a complication de ténesme, d'hémorrhoides, de proctite ou d'une inflammation abdominale, on aura recours aux lavemens mucilagineux, aux embrocations

(1) THILENIUS, *l. c.*, p. 299.

(2) LANGE, *Miscell. verit.* Luneb., 1774, 1, p. 85.

(3) Les lavemens d'eau de chaux sont préconisés spécialement dans un article du *Journal de Médecine* de M. Hufeland. (11 B., 4 st., p. 179.)

(4) DARWIN, *l. c.*

émollientes , à des injections de decoctum de riz ou d'amidon , etc.

Il est bon de noter encore que souvent l'usage des lavemens ne suffit pas pour détruire ces animaux , parce qu'ils fuient devant le liquide chassé par la seringue, et remontent dans la partie supérieure du canal intestinal , et souvent même, ainsi qu'il a été dit plus haut , dans l'estomac et dans l'œsophage. En pareille circonstance , on se trouve obligé d'administrer des remèdes par la bouche ; et , parmi les médicamens utiles comme anthelminthiques , on choisira alors le camphre , le fer , l'oxyde de zinc , la valériane et l'hydro-chlorate de baryte , donnés de la même manière que contre les lombricoïdes. Ce dernier sel est en particulier regardé ici comme un spécifique par Westrumb et par Bernigau , que nous avons eu déjà occasion de citer. Rosenstein , dans son *Traité des Maladies des enfans* , dit que l'on peut obtenir d'assez grands avantages en faisant manger au malade de la carotte crue , et lui recommandant de boire une grande quantité de suc de betterave ou de hêtre , de manière à déterminer une copieuse évacuation. L'élixir vitriolique de Mynsicht a souvent aussi , suivant M. Bréra , produit des effets merveilleux , à la dose de soixante à cent gouttes , et administré conjointement avec les autres remèdes indiqués.

Au rapport du voyageur Bruce , les habitans de l'Abyssinie se délivrent de ces vers fort heureusement avec un infusum alcoolique des fleurs de la *Banksia abyssinica* , plante de la tétrandrie monogynie , sur laquelle il n'a point encore été fait d'expériences en Europe.

Quant aux lavemens de tabac , qui ont été recomman-



dés par quelques praticiens, ils paraissent, d'après les observations de Heberden et de M. Bréra, avoir plus d'inconvéniens que d'avantages (1).

Dans certains cas où les vers se reproduisaient avec une extrême rapidité, où les symptômes persistaient d'une manière opiniâtre, je me suis assez bien trouvé d'un mode de traitement recommandé par M. Bremzer, c'est-à-dire, d'avoir prescrit, soir et matin, une cuillerée d'un électuaire fait avec une once et demie de sementine, deux gros de racine de valériane, deux scrupules de sulfate de potasse et de jalap en poudre, et suffisante quantité d'oxymel scillitique, et d'avoir fait donner, aussitôt après que le malade avait évacué, deux lavemens faits avec le decoctum d'absinthe et de racine de valériane. Ces moyens doivent, au reste, être continués pendant plusieurs semaines; et M. Bremzer propose, pour les individus faibles, d'ajouter à chaque lavement une cuillerée de fiel de bœuf.

Enfin ici, comme dans toutes les autres affections vermineuses, on n'oubliera pas que l'expulsion des vers n'est que la moindre partie du traitement, et que l'emploi des toniques est absolument nécessaire pour s'opposer à la reproduction de ces animaux. On soumettra en conséquence les malades à un régime adapté à la faiblesse de leur corps, et l'on cherchera à fortifier les voies gastriques et intestinales, principalement à l'aide du quinquina, des eaux martiales, des aromatiques, etc.

Lorsque les ascarides se sont logés dans les plis du vagin, chez les femmes peu soigneuses, il faut recourir

---

(1) Turner de Liverpool a conseillé de faire dans le rectum des fumigations de tabac, et cette pratique semble approuvée par Darwin.

à d'autres moyens que ceux que nous avons indiqués ci-dessus ; et , dans ce cas particulier , des injections avec l'infusum salé de marrube blanc ou de menthe m'ont paru fort efficaces ; il en est de même de celles d'un solution aqueux de sous-carbonate de soude ou de potasse.

---



## ARTICLE XLII.

*Des Ascidies comestibles.*

LES ascidies sont des animaux singuliers, que les Anciens connaissaient sous la dénomination de *τεθυα* (1). On peut même les regarder comme étant du petit nombre des habitans de la mer dont le nom ancien ne laisse aucun doute ; et Aristote, qui les avait parfaitement observées, en a donné une description aussi exacte que celle de nos auteurs modernes. Elles sont rangées par M. Cuvier parmi les mollusques acéphales sans coquilles (2), non loin des biphores et des botrylles ; et par M. de Lamarck, dans le second ordre de ses animaux tuniciers, celui des tuniciers libres ou ascidiens (3), par conséquent assez loin des véritables mollusques.

Les ascidies, que les Français nomment en général *ouïres de mer*, sont entièrement privées de coquille. Celle-ci est remplacée, chez elles, par une enveloppe gélatino-cartilagineuse, coriace, demi-transparente, mince, flexible, en forme de sac, fermée de toutes parts, excepté à deux orifices arrondis, nus, inégaux, situés dans la partie supérieure, dont l'un sert de pas-

---

(1) Voyez les chapitres IV, VI et VIII du IV<sup>e</sup> livre de l'*Histoire des Animaux* d'Aristote.

(2) *Le Règne Animal, etc.*, t. II, p. 497.

(3) *Hist. nat. des Anim. sans vert.*, t. III, p. 119.

sage à l'eau et aux alimens , et l'autre d'issue aux excréments.

Cette espèce de sac est fixée par une de ses extrémités aux fucus , aux coquilles , aux rochers et aux autres corps sous-marins , souvent même sur la vase ou le sable des rivages.

L'intérieur , qui en est doublé par une sorte de membrane séreuse , n'est point , à beaucoup près , rempli par le corps , qui s'y trouve suspendu par des adhérences membraneuses qui tiennent aux deux ouvertures.

Ce corps , d'ailleurs , présente supérieurement une grande cavité branchiale où les vaisseaux viennent former un réseau des plus déliés , et inférieurement une masse composée par la réunion de l'ovaire et des viscères de la digestion.

La bouche est située au fond de la cavité branchiale ; elle est ronde ou sillonnée , et n'a jamais de lèvres. L'œsophage est court et plissé intérieurement ; l'estomac , simple , assez petit , est entouré par le foie , qui verse la bile dans sa cavité par plusieurs orifices ; le cœur , mince , diaphane , allongé , n'est point traversé par le rectum comme chez les véritables acéphales.

Les ascidies ne paraissent devoir se nourrir que des molécules déliées qui pénètrent avec l'eau de la mer dans leur cavité branchiale. M. Cuvier a cependant trouvé dans cette cavité des débris de crustacés ; mais il pense que c'était par suite d'une déglutition accidentelle (1).

Ces animaux sont privés de toute locomotion ; leur principal signe de vie consiste dans l'absorption et dans

---

(1) *Mémoires du Muséum*, t. II.



l'évacuation de l'eau par un de leurs orifices ; ils la lancent même assez loin quand on les inquiète. Ils habitent toutes les mers , et s'éloignent peu des côtes en général.

On en rencontre presque toujours un grand nombre d'individus rassemblés les uns à côté des autres , et quelquefois tellement entassés qu'ils couvrent entièrement la surface des rochers sur lesquels ils ont fixé leur habitation. Ils s'attachent même les uns sur les autres de manière à avoir un aspect ramifié.

On en connaît plus de trente espèces, parmi lesquelles quelques-unes servent de nourriture à l'homme , et méritent ainsi une certaine attention.

---

§ I. *De l'Ascidie brune.* ( *Ascidia rustica* , LINNÆUS. )

Grec..... Τηθηα, ARISTOTE.

Latin..... *Tethea* , PLINÉ ; *Tethya* , RONDELET , ALDROVANDI.

*Ascidia rustica.* *A. scabra ferruginea* , *aperturis incarnatis* , LINNÆUS , *Syst. Nat.* ; ed. Gmel. , gen. 287 , sp. 5.

---

Cette ascidie a le corps sessile , assez court , enflé , cylindrique et légèrement sinueux. Ses ouvertures sont très-rouges ; son enveloppe est ferme , coriace et presque transparente. Sa taille ne dépasse guère deux pouces.

Elle habite la mer Méditerranée et l'Océan d'Europe.

Au rapport du médecin Plancus , dont le véritable

nom est Jean Bianchi , elle est très-estimée , comme aliment , par les habitans de Rimini (1) ; et Forskaël assure que les Grecs la mangent crue et assaisonnée avec du vinaigre. Suivant Belon , on la vendait de son temps dans les poissonneries , lorsqu'elle avait le volume d'un œuf de poule.

Sa saveur et ses propriétés alimentaires rappellent d'ailleurs entièrement celles des huîtres ; et Athénée , qui en parle (2) avec quelque détail , en fait même une espèce du même genre que celles-ci. Les Anciens , au reste , l'estimaient beaucoup confite au vinaigre avec de la menthe verte (3).

## § II. *De l'Ascidie-rave.* (*Ascidia rapa*, BRUGUIÈRES.)

La forme de cette ascidie est ovale ; elle est marquée de stries circulaires , sans cesser d'être lisse ; ses ouvertures sont calleuses , coniques et d'un rouge d'écarlate.

Elle a été rapportée , par Dombey , des rivages du Pérou , où elle est très-commune.

Les habitans enfilent de grandes quantités de ces ascidies par le milieu du corps et avec un cordon de pitte , après toutefois les avoir lavées dans l'eau douce. Ils les conservent ainsi pendant toute l'année pour les manger , et ils les vendent au marché , dans cette contrée éloignée , comme nous vendons en Europe des cuisses de grenouilles.

(1) *Conch. min. not.* Venet., 1739, in-4°, Romæ, 1760.

(2) Δειπνοσοφισίων το τρίτον. — Voyez l'édition imprimée à Lyon, in-fol., en 1612, p. 90.

(3) Voyez ALDROVANDI, de Zoophytis, lib. IV.



§ III. *De l'Ascidie sillonnée.* (*Ascidia microcosmus*,  
CUVIER.)

*Microcosmus*, REDI (1).

*Mentula marina informis*, J. BIANCHI (2).

*Ascidia sulcata*, COQUEBERT, *Bullet. des Sc.*, avril, 1797.

*Ascidia microcosmus. A. subovata, irregularis; sacculo valdè coriaceo, extus rugoso; osculis mamillatis, limbo radiatim striatis*, LAMARCK, *l. c.*, pag. 124.

Dans cette espèce d'ascidie, qui est de couleur jaune-obscur, le corps est tuberculeux, et les ouvertures sont coniques, striées; le sac branchial est plissé longitudinalement; l'enveloppe générale est dure, coriace, et recouverte d'une foule de corallines, de sertulaires, de sabelles, de néréïdes, de fueus, de coquilles parasites; ce qui a valu à l'animal le nom de *microsome*, qui lui a été donné par Redi et conservé par M. Cuvier. Cette ascidie paraît donc insensible.

Elle est connue à Toulon sous le nom de *vichet*: on en mange l'intérieur, assaisonné avec du vinaigre ou du jus de citron. M. Cuvier l'a figurée dans les Mémoires du Muséum (II, p. 24, pl. I, fig. 1-6).

(1) *Opusc.*, III.

(2) *Conch. min. not.*, ap. VII.

§ IV. De l'Ascidie cannelée. (*Ascidia phusca*, CUVIER.)

*Alcyonium phusca*, FORSK., *Ægypt.*, pag. 129, n° 82.

*Ascidia phusca*. *A. ovalis*, *læviuscula*; *sacculo tenui*, *semipellucido*, *subcartilagineo*; *mamillis osculorum striatis*,  
LAMARCK, *l. c.*, pag. 122.

L'ascidie cannelée a une teinte générale rouge ; son sac branchial , non plissé , descend très-bas. Son corps est obtus à ses deux extrémités.

Cette ascidie , que Forskaël prit pour un alcyon , habite la mer Méditerranée , auprès de Constantinople et de Smyrne. C'est elle dont les anciens Grecs paraissent surtout faire le plus de cas.

On la mange , comme les précédentes , avec un acide végétal pour assaisonnement.

Sa taille est d'environ deux pouces et demi.

Cette ascidie , et les autres espèces de son genre qui habitent la mer Méditerranée , ont été recommandées vaguement aux médecins comme jouissant d'une propriété dépurative et carminative (1) ; et Pline les a préconisées contre les coliques , la néphrite , le ténésme (2) , etc. Elles sont aujourd'hui totalement inusitées.

(1) ALDROVANDI, *l. c.*

(2) Lib. XXXII, c. IX.



## ARTICLE XLIII (1).

*De l'Aspic des Anciens (Naja haje).*

Grec..... Ασπίς

Hébreu..... *Pethen, Akschuch, Zipheoni.*Latin..... *Aspis.*Arabe moderne... *Nescher.*Italien..... *Aspide, Aspe.*Espagnol..... *Bivora.*Anglais..... *Asp, Aspick.*

*Coluber haje*, LINNÆUS, *Syst. Nat.*, ed.  
Gmel., gen. 125.

*Vipera haje; Ater, fasciis obliquis et  
squamis, dimidiato albis, collo exten-  
sili, caudâ ferè  $\frac{1}{4}$* , DAUDIN, tom. VI,  
pag. 41.

ON donne généralement chez presque tous les peuples le nom d'*aspic* à un serpent à jamais célèbre, parce que sa morsure occasiona la mort de Cléopâtre, cette reine de l'antique Egypte, dont la beauté, la gloire,

(1) Quelques auteurs ont parlé, sous le nom d'*asiraque*, d'un animal qu'Aristote appelle *ἀσίσρακος*, et qui a été recommandé contre les piqûres du scorpion par les Anciens. Nous en dirons quelques mots à notre article SAUTERELLE.

Quant à ce qui concerne les aselles, *aselli*, de plusieurs écrivains, nous renvoyons aux articles ARMADILLE et CLOPORTE ceux de nos lecteurs qui seraient curieux d'avoir quelques renseignemens à leur égard.

les amours et la fin déplorable ont occupé les historiens et les poètes de tous les temps et de toutes les nations (1).

Personne n'ignore , en effet , que cette illustre princesse , abandonnée de la Fortune , qui lui avait tant de fois souri , commanda qu'on lui apportât un reptile de cette espèce caché parmi des fleurs et des fruits , et se fit piquer par lui afin que la mort vînt mettre un terme à ses malheurs (2). Mais après la chute de l'empire romain , quoique l'Egypte conservât encore des traces de la haute renommée de Cléopâtre , et que le nom de l'aspic ne fût prononcé qu'avec une sorte d'effroi par tous les peuples de l'Europe , on ne sut , pendant une longue suite de siècles , quel était au juste ce serpent si redoutable , et l'on prit tour-à-tour pour lui le céraste , la vipère d'Egypte , qu'on a pendant si long-temps portée à Venise pour la fabrication de la thériaque , l'ammodyte , dont nous avons déjà parlé (3), et la lébétine. Bruce s'est déclaré pour la première de ces opinions ; Forskaël , pour la dernière ; Laurenti (4) , Hasselquist (5) , Daudin et M. de Lacépède , le digne continuateur de Buffon , ont adopté , au contraire , la seconde , qui peut être facilement soutenue , car il paraît bien prouvé que , sous le nom d'ασπις , les Anciens con-

(1) *Regina in mediis patrio vocat agmina sistro ;*

*Necdum etiam geminos à tergo respicit angues.*

VIRGIL. , *Ænéid.*, VIII , 696.

Voyez aussi ce que dit Horace dans l'ode xxxvii de son 1<sup>er</sup> livre.

(2) PLUTARQUE , dans la *Vie d'Antoine*. — GALIEN , dans le chapitre VIII de son livre à Pison sur la Thériaque.

(3) Voyez tom. I , pag. 351.

(4) *Synopsis Reptil.*, pag. 105 , n<sup>o</sup> , 231.

(5) *Act. Upsal.*, 1750 , pag. 24. — *Itin. in Palest.*, pag. 314.



fondaient plusieurs serpens venimeux originaires d'Égypte (1).

Il existe donc , sur cet objet , un nombre considérable d'opinions différentes , et ce n'est que depuis l'expédition des Français en Égypte seulement qu'on connaît la vérité , au moins pour l'aspic dont il a été le plus souvent question.

A cette époque effectivement , nos savans ont observé dans le Delta une espèce d'ophidien regardé comme innocent par Linnæus et par la plupart des erpétologistes , mais signalé cependant comme très-venimeux par le voyageur Forskaël (2). Cet ophidien est appelé *haje* par les habitans , et des travaux récents ont incontestablement prouvé qu'il est l'aspic véritable des Anciens, lequel n'a jamais habité l'Europe : car le prétendu aspic qui , dans ces dernières années , infestait la forêt de Fontainebleau , et avait répandu l'alarme dans une grande étendue de pays , n'était réellement qu'une simple variété de la vipère commune , et celui des Suédois , leur *æs-ping* , n'est autre chose que la vipère *chersæa* ou vipère rouge (3).

Quoi qu'il en soit , l'haje a été placé par Linnæus , par Forskaël , par Hasselquist , dans le grand genre des couleuvres. Daudin et M. Geoffroy-Saint-Hilaire (4) en

(1) GALIEN (Προς Πισωνα περι της Θηριακης, βιβλ. Α, κεφ. Η) distingue trois espèces d'aspics : le *πλύας*, qui paraît être l'haje ; le *χερσαία* et le *χειιδωνία*. — AETIUS (lib. XIII, cap. XX) adopte une classification analogue , tandis qu'Ælien porte à seize le nombre des espèces d'aspics reconnues par les Egyptiens.

(2) *Descr. Anim. Ægypt.* Hafniæ, 1775, in-4°, pag. 9 et 14.

(3) Voyez tom. I, pag. 236.

(4) Voyez la partie Erpétologique du grand ouvrage de la Commission d'Égypte, pl. 7.

ont fait une vipère. A l'exemple de M. G. Cuvier (1), nous le rangeons parmi les naia de Laurenti, non loin du serpent à lunettes, avec lequel il a les plus grands rapports et par sa forme et par la faculté dont il jouit de gonfler son cou.

L'haje, que nous pouvons aussi actuellement appeler *aspic*, appartient à la famille des reptiles ophidiens hétérodermes. On le reconnaîtra aux caractères suivans :

Sa gueule est armée de crochets à venin fort apparens, que Pline a parfaitement décrits dans son livre onzième.

Il a toute la partie supérieure du corps couverte de petites écailles imbriquées, légèrement carénées, hexagonales ou losangiques.

Sa tête est revêtue de grandes plaques.

Son ventre est garni de plus de deux cents plaques entières (2), et le dessous de sa queue d'une centaine de paires de demi-plaques (3).

Son cou s'élargit d'une manière marquée postérieurement.

Cet ophidien est, au reste, verdâtre, bardé de brunâtre. Sa taille est d'environ deux pieds (4), et sa queue occupe près du quart de la longueur totale.

Forskaël nous apprend que lorsqu'on provoque l'haje,

(1) *L. c.*, tom. II, pag. 82.

(2) Linnæus en a compté 207, Hasselquist 206, et Daudin 204.

(3) Suivant Linnæus, ces paires de demi-plaques sont au nombre de 109; Hasselquist n'en a compté que 60, et Daudin en a trouvé 98.

(4) Savigni (*Hist. nat. et mytholog. de l'Ibis*, pag. 85) porte la taille de l'aspic à six pieds.



il gonfle et étend beaucoup son cou , se redresse (1), puis s'élance d'un seul bond sur son ennemi. Cette habitude de se redresser quand on en approche avait fait croire aux anciens habitans des terres qu'arrose le Nil que ce serpent gardait les champs habités par lui ; ils en faisaient , en conséquence , l'emblème de la Divinité protectrice du monde (2) ; ils le sculptaient aux deux côtés d'un globe sur le portail de tous leurs temples. Aujourd'hui, les jongleurs égyptiens savent , en lui pressant la nuque avec le doigt , le mettre dans une espèce de catalepsie , qui le rend roide et immobile , qui le change , pour ainsi dire , en verge ou en bâton. C'est ainsi qu'au Kaïre on le montre souvent en public pour de l'argent ; mais ce n'est toutefois qu'après l'avoir privé de ses crochets à venin , dont la piquûre détermine des accidens très-fâcheux.

Amis zélés du merveilleux , aussi prompts que nous , pour le moins , à adopter comme vrai tout ce qui sort de l'ordre habituel des choses , les Anciens ont écrit que le venin de l'aspic , quoiqu'inévitablement mortel , ne déterminait aucune douleur , et entraînait seulement la perte progressive des forces , que suivait , sans espoir

(1) *Hic , qui prima caput moverit de pulvere tabes*

*Aspida somniferum tumidâ cervice levavit.*

LUCAN., lib. IX.

Nicander a fort bien décrit le gonflement du cou de ce serpent quand il a dit :

*Turgida squalet item cervix , grave sibilat ipsa*

*Bestia , dum certam vomit irâ concita mortem.*

(2) L'aspic se retrouvait aussi parmi les attributs de la déesse Isis , et c'est ce qui l'a fait appeler par Properce le *serpent sacré*.

*Brachia spectavi sacris admorsa colubris.*

de réveil , un sommeil léthargique et paisible (1). Aussi Galien (2) raconte-t-il qu'à Alexandrie en Egypte , pour abrégér le supplice des criminels condamnés à mort , on les faisait piquer à la poitrine par un aspic , ce dont il dit avoir été témoin oculaire ; et l'on ne trouvait pourtant qu'avec beaucoup de peine les traces de la blessure (3). Dioscoride (4) , en annonçant que les piqûres de l'aspic déterminent sur-le-champ l'obscurcissement de la vue et l'épigastrie , remarque qu'elles ne sont accompagnées d'aucune tuméfaction locale , et qu'elles sont si fines qu'elles paraissent faites par une aiguille déliée.

Quoi qu'il en soit , au reste , des suites plus ou moins douloureuses de la piqûre de l'aspic des Anciens, il n'en paraît pas moins démontré que le poison de l'haje est d'une extrême violence, et beaucoup plus délétère , par exemple , que celui de la vipère d'Europe , auquel il ressemble par sa teinte jaunâtre, par sa transparence et par sa fluidité. Forskaël rapporte qu'en ayant pris une parcelle pour l'introduire dans une incision faite légèrement à la cuisse d'un pigeon , il vit périr , au bout d'un quart d'heure , ce malheureux oiseau dans les convulsions et les vomissemens.

Les moyens à opposer à la morsure de l'haje sont , au reste , les mêmes que ceux que l'on emploie contre la morsure de la vipère , et que nous ferons connaître

(1) Voyez PLUTARQUE , dans la *Vie d'Antoine*.

(2) *Ubi supra*.

(3) *Nec tamen ulla vides impressi vulnera morsûs.*

NICANDER.

Plutarque raconte qu'après la mort de Cléopâtre on ne vit qu'après de longues recherches le lieu où elle avait été piquée.

(4) *L. c.*, lib. VI, c. LVI.



à l'occasion de ce dernier reptile , avec tous les détails convenables ; nous nous contenterons , en ce moment , d'annoncer que les principaux de ces moyens sont la cautérisation par le feu , la potasse à l'alcool , le protochlorure d'antimoine ; et l'administration des sudorifiques à l'intérieur.

Mais des procédés si simples n'ont pas paru suffisans dans tous les temps. Pline a préconisé , dans le cas qui nous occupe , la clématite d'Egypte, l'anis , le lupin et la jusquiame broyée dans du vin ; Athénée a parlé des bons effets du suc de citron , et raconte même à ce sujet une anecdote fabuleuse , ou un fait mal observé (1) , que nous abandonnons aux légendes déjà si riches de la crédulité , avec les assertions de Pline sur l'efficacité du vinaigre ; de Galien sur celle de la thériaque ; d'Aëtius l'Amydéen sur les vertus de l'eau de mer , et l'application locale de la patience , etc. , etc. Nous aimerions autant croire , avec Aristote , que tous les moyens à tenter sont tout-à-fait inutiles (2) , que de conseiller la plupart de ceux-ci.

---

(1) Δειπνοσοφισταιν, lib. III, c. VII.

(2) *L. c.*, lib. VIII, c. XXIX.

## ARTICLE XLIV.

*De l'Astroblèpe de Grixalva* ( *Astroblepus Grixalvii*, A. HUMBOLDT).

M. de Humboldt (1), le premier, nous a fait connaître, sous la dénomination d'*astroblèpe* (2), un poisson qui forme un nouveau genre dans la famille des holobranches apodes pantoptères, et qui est remarquable par un nombre assez considérable de particularités de structure. Le nom spécifique qu'il lui a imposé est consacré à perpétuer la mémoire d'un savant respectable, don Mariano Grixalva.

Cepoisson, de la longueur de quatorze pouces environ, a le corps déprimé, les yeux verticaux, petits, les prunelles dirigées vers la surface de l'eau, deux barbillons auprès de la bouche, et implantés à la commissure des lèvres; le museau tronqué; la lèvre supérieure plus grande, plissée; les ouvertures des narines larges, à bords membraneux. Il manque de langue, et sa teinte générale est d'un noir olivâtre.

On le pêche dans la petite rivière de Palacé, près de Popayan, dans le royaume de la Nouvelle-Grenade. Les habitans, qui le nomment *pescado negro*, en font une grande consommation, et estiment sa chair, qui, pour la

---

(1) *Recueil d'Observ. de Zool.*, Fasc. 1, pag. 37.

(2) Ce mot est tiré du grec *αστήρ*, *astre*, et *βλεπεῖν*, *regarder*, et fait allusion à la position extraordinaire des yeux de l'animal dont il s'agit.



saveur et les autres propriétés , se rapproche , dit-on , de celle de l'anguille.

Nous n'avons rien de plus à dire de l'astroblème sous le rapport hygiénique ; mais son histoire présente une particularité notable sous un autre point de vue : c'est que la partie de la rivière de Canca , qui est la plus voisine de Popayan , ne le produit point. Cela dépend de ce que , du volcan de Purasé , descend le ruisseau appelé *Rio vinagre* dans le pays , lequel est imprégné d'acide sulfurique , et mêle ses eaux à celles de la rivière , qu'il dépeuple ainsi dans l'étendue de plus de quatre lieues.

---

## ARTICLE XLV.

---

### § I. *De l'Attelabe de la vigne* ( *Attelabus Bacchus*, FABRICIUS ).

*Curculio Bacchus*, LINNÆUS.

*Rhinomacer niger*, GEOFFROY.

*Curculio purpureus*, DE GEER.

*Rynchites Bacchus*, J.-F. HERBST.

*Attelabus Bacchus*. *A. aureus rostro plantisque nigris*, FABRICIUS, *Entomol. System.*, tom. I, part. II, pag. 387.

---

### § II. *De l'Attelabe du bouleau* ( *Attelabus betuleti*; FABRICIUS ).

*Curculio betulæ*, LINNÆUS.

*Rhinomacer viridi-cœruleus*, GEOFFROY.

*Curculio populi*, PAYKULL.

*Attelabus betuleti*. *A. corpore viridi-aurato subtus concolore*, FABRICIUS, *ibidem*.

---

L'ATTELABE de la vigne et l'attelabe du bouleau sont deux petits insectes coléoptères indigènes du sous-ordre des tétramérés et de la famille des rhinocères de M. Dumeril. Ils appartiennent à celle des rhynchophores de



M. Cuvier , et à celle des charançonites ou curculionides de M. Latreille. Linnæus les a confondus avec les vrais charançons , dont Geoffroy (1) , Clairville (2) et Fabricius ont su les séparer.

Tous les deux, au reste, sont reconnaissables à leurs antennes en masse allongée, droites, non brisées, portées sur un bec; à leurs tarses composés de quatre articles, dont l'avant-dernier est bilobé; à leur abdomen presque carré, à leurs élytres plus larges que la tête et le corselet; à leur trompe courte, comme étranglée, élargie à son extrémité antérieure.

Tous deux encore proviennent de larves apodes et qui ne marchent qu'à l'aide de leurs mandibules.

Enfin, l'un et l'autre, au moindre signe de danger, retirent leurs membres contre le corps et semblent devenus paralytiques.

Mais certains caractères les isolent l'un de l'autre.

L'attelabe de la vigne est d'un beau rouge métallique, avec des reflets verts dorés, d'un éclat magnifique; sa trompe et ses tarses sont noirs: la première est une fois plus longue que la tête, et surmontée en dessus d'une petite crête longitudinale.

On trouve fréquemment cet insecte au premier printemps sur la vigne, à la végétation de laquelle il nuit beaucoup. Sa larve, en effet, dans les années où des circonstances ont favorisé sa multiplication, dépouille entièrement cet arbre de ses feuilles, et plus d'une fois, dans l'Anjou, par exemple, les magistrats ont été obligés de publier des réglemens spéciaux au sujet des ra-

(1) *Hist. abrégée des Insectes*. Paris, 1764, in-8°.

(2) *Entomologie helvétique*, tom. I. Zurich, 1798, in-8°.

vages causés dans les vignobles par cet insecte dévastateur. C'est lui , au reste , que les agriculteurs , dans beaucoup de contrées , connaissent sous les noms de *lisette* et de *béche* , et qui paraît aussi avoir été si pernicieux aux vignes d'Allemagne.

L'attelabe du bouleau a le corps entièrement d'un vert doré ou d'un bleu violet , tant en dessus qu'en dessous. Il est glabre ; sa trompe a , entre les yeux , une dépression longitudinale en dessus. Le derrière de la tête présente des points enfoncés très-petits ; le milieu du corselet est marqué longitudinalement d'une ligne enfoncée.

Il vit sur les jeunes feuilles du bouleau , que sa larve dévore comme celle du précédent détruit celles de la vigne. On le trouve fort communément aux environs de Paris.

Nous ne parlons ici de ces deux insectes que parce que , à une époque où Raniéri Gerbi avait préconisé , contre l'odontalgie , les avantages de l'application d'un certain charançon écrasé entre le doigt indicateur et le pouce , plusieurs médecins , en cherchant des succédanés au moyen de Gerbi , crurent trouver la même efficacité dans les attelabes de la vigne et du bouleau : tel fut , en particulier , l'Italien Comparini , dont a parlé feu Chaumeton dans son article *Charançon* du Dictionnaire des Sciences médicales.

Cette vertu antodontalgique est , au reste , bien loin d'être prouvée.

---



## ARTICLE XLVI.

*De l'Autruche (Struthio camelus, LINNÆUS).*

Hébreu ..... *Jacuah* ; *Jaannah* (la femelle) ; *Tchachmes* (le mâle).

Arahe..... *Neahmah* ; *Thar eds jamons* ; *Neamath*.

Grec..... Στρουθός ; Στρουθόκαμήλος ; Στρουθιοκάμήλος (1).

Latin..... *Struthio*.

Italien ..... *Strutzo*.

Espagnol..... *Avestruz*.

Allemand .... *Struss* ; *Strauss*.

Anglais..... *Ostrich*.

*Struthio camelus*. *S. pedibus didactyli*, LINN.,  
*Syst. Nat.*, ed. Gmel., gen. 95, sp. 1.

DANS ces plaines arides et sablonneuses qui semblent destinées à soustraire à la domination de l'homme une grande partie du continent de l'Afrique, sur un sol monotone et continuellement embrasé par les feux d'un ciel pur, toujours sec et sans nuages, sur une terre brûlée, sans eau comme sans verdure, la Nature immobile semblerait condamnée à une éternelle inaction, si

---

(1) Les Grecs ont employé les mots *στρουθος* et *στρουθιον* indifféremment pour désigner le moineau et l'autruche, ce qui a fait tomber Cardan (*de Subt.*) dans une singulière erreur, quand il dit : *è passeris genere est struthiocamelus*.

le silence attristant du désert n'était pas , quoiqu'à de longs intervalles , rompu par les cris d'un oiseau aussi étonnant par sa grandeur , que remarquable par sa forme et par la rapidité de sa course. Lui seul arrête la vue du voyageur intrépide ou du chasseur avide lorsqu'elle s'égaré dans l'immensité d'un espace sans bornes , lorsqu'elle semble s'évanouir avec les flots de sable qui montent dans l'azur du ciel. Lui seul peut en ces lieux , où tout paraît mort , rappeler la puissance de la Nature vivante. Cependant les déserts ardents de la zone torride , qui paraissent lui avoir été abandonnés pour domaine , n'ont pu l'éloigner assez des hommes pour que ceux-ci n'aient point remarqué qu'il pouvait fournir un soutien à leur luxe , des ressources à leur commerce , un aliment à leur faim , des remèdes à leurs maux. La réunion de tous ces motifs , parmi lesquels les deux derniers seulement méritent l'attention du médecin , doit nous empêcher d'être surpris de l'acharnement avec lequel on poursuit l'animal doux et pacifique qui fait le sujet de cet article ; l'autruche , dont l'habitation n'est enviée par aucune autre espèce , mais que l'on peut regarder comme un des plus beaux présens que la nature ait faits aux habitans des contrées équatoriales ; l'autruche , qui nous promet trop d'avantages pour être en sûreté contre nos coups au sein des retraites les plus sauvages.

L'autruche appartient à la famille des gallinacés brachyptères de M. Duméril (1), à celle des échassiers brévipennes de M. Cuvier (2). Elle est le plus grand de tous

(1) *Zologie analytique*, pag. 57.

(2) *Le Règne animal*, etc., tom. II, pag. 461. — J. C. Scaliger, au sujet de l'autruche, ne manque point de relever l'erreur commise par



les oiseaux connus , quoique , comme le prétend Diodore de Sicile (1), elle soit loin d'offrir la taille du chameau ; mais , comme l'a écrit Pline (2), elle peut égaler en hauteur le cavalier sur son cheval. Seule aussi , parmi les oiseaux , elle n'a que deux doigts et ne couve point habituellement ses œufs. Il est aisé d'ailleurs encore de la reconnaître à sa tête petite , chauve et calleuse en dessus , et garnie en dessous de poils clair-semés , blancs et brillans ; à son bec droit , court , mousse , déprimé , largement ouvert ; à l'orifice de ses oreilles découvert et garni de poils intérieurement ; à ses yeux grands et vifs ; à sa paupière supérieure mobile et bordée de cils ; à son cou mince et long , recouvert de poils et de couleur de chair ; à ses ailes trop courtes pour servir au vol , et armées chacune de deux piquans semblables à ceux du porc-épic , et garnies de plumes ondoyantes à tige flexible et à barbes séparées les unes des autres ; à sa queue , dont les pennes ont la même structure ; à ses cuisses dépourvues de plumes ; à ses longues jambes d'une force extraordinaire et recouvertes d'une peau ridée ; à ses deux doigts de longueur inégale , dirigés en devant , munis , l'un de quatre , l'autre de cinq phalanges ; à la longueur de celui de ces doigts qui est placé en dedans , et qui seul est armé d'ailleurs d'un ongle court et obtus ; à la brièveté de celui qui occupe le côté externe.

L'autruche atteint sept à huit pieds de hauteur , et

Cardan, et que nous avons signalée (*Exerc. ad. Card.*, 230). Ce savant critique semble donc avoir pressenti la place qu'il faut assigner à cet animal parmi les oiseaux.

(1) *Rer. antiq.* , l. III , c. XII.

(2) *L. c.* , l. X , c. I.

pèse jusqu'à quatre-vingts livres. Son bec , excepté le bout , qui est noirâtre , est de couleur de corne ; l'iris de ses yeux est fauve ; la moitié inférieure de son cou , son dos , son croupion , sa poitrine et son ventre sont couverts de plumes noires , mêlées de quelques plumes blanches et grises ; les grandes plumes de ses ailes et de sa queue sont d'un très-beau blanc ; ses pieds sont gris.

Les couleurs de cet oiseau varient d'ailleurs beaucoup , suivant le sexe et l'âge de l'individu sur lequel on les examine. Les jeunes , par exemple , sont d'un gris cendré pendant le cours de leur première année.

La longueur des jambes et du cou de l'autruche , et différentes habitudes par lesquelles elle se distingue , l'ont fait comparer au chameau (1) ; ce qui a donné lieu aux dénominations qu'elle a reçues dans les divers pays où elle est connue (2).

Elle ne vole jamais d'ailleurs ; et il paraît que les puissances musculaires dont la Nature dispose auraient été insuffisantes pour mouvoir des ailes aussi étendues que la masse de son corps les aurait exigées pour se soutenir en l'air. Mais les membres abdominaux ont , chez elle , repris en force et en volume ce que les ailes ont perdu.

Cet oiseau appartient exclusivement à l'ancien Continent : jamais on ne l'a trouvé en Amérique ; les déserts

(1) Dans son Histoire des animaux , dont on trouve un extrait à la suite du poëme de la Chasse , traduit d'Appien par Belin de Ballu , Eldemiri dit que le vulgaire croyait en Arabie que l'autruche est le produit de l'accouplement d'un chameau et d'un oiseau.

(2) Le nom persan de l'autruche est *suturmorgh* , et ce mot signifie à la lettre chameau - oiseau , de même que *στρουθιοκάμελος* des Grecs , et *struthiocamelus* des Latins.



sablonneux de l'Afrique sont , comme nous l'avons annoncé , les lieux dans lesquels il fixe son séjour habituel. On l'observe en effet depuis l'Egypte et la Barbarie jusqu'au cap de Bonne-Espérance , dans les îles voisines et sur les parties de l'Asie qui confinent à ce continent ; en sorte qu'il est déjà moins commun autour de Goa qu'en Arabie , et qu'au-delà du Gange il n'existe plus. C'est donc du sein des contrées les plus barbares que l'on tire ces élégantes plumes qui , dès les anciens siècles , ont décoré l'armure des guerriers et des puissans de la terre (1) ; se sont mollement balancées , au milieu de l'éclat de l'or et du feu des pierres précieuses , sur la tête des beautés enchanteresses des empires les plus civilisés ; peut-être plus d'une fois ont servi à étouffer la décence sur le front de ces infortunées dont l'amour du luxe a corrompu le cœur ; et ont étendu la renommée de l'autruche dans le monde entier. Leur tige mince , leurs barbes lâches et flexibles les distinguent avec avantage de celles de tous les autres oiseaux , et leur assurent la prééminence sous le rapport de la grâce et de la légèreté.

Quoique condamnée à habiter de vastes et stériles solitudes , l'autruche vit principalement de matières végétales , d'herbages et de graines ; mais elle est si vorace et a les sens du goût et de l'odorat si obtus , qu'elle dévore indistinctement des substances animales et même minérales , jusqu'à ce que son grand estomac soit entièrement rempli. Elle avale sans choix du bois , des pierres ,

---

(1) Du temps d'Aldrovandi , on voyait encore à Rome deux statues antiques , l'une de Minerve et l'autre de Pyrrhus , dont le casque était orné de plumes d'autruche.

des os, du verre, du fer, de la chaux, du cuivre, etc. La force de son estomac, muni de muscles très-puissans, est même passée en proverbe; quoiqu'il ne faille pas croire, avec quelques auteurs, que le cuivre, loin d'agir dans ce viscère *more venenorum*, s'y convertisse en substance alimentaire; que le fer soit digéré par lui comme les grains d'orge par le gésier des volailles; que les métaux rougis au feu ne résistent même point à son action énergique (1). Ce sont des erreurs que l'on nous dispensera de réfuter sérieusement; car personne ne pense aujourd'hui à soutenir que l'autruche adopte impunément ce genre de nourriture. Ceux de ces oiseaux qu'ont disséqués Warren (2), Ramby (3), Vallisnieri (4), les membres de l'ancienne Académie royale des Sciences de Paris (5), me paraissent avoir succombé évidemment à une indigestion ou à un véritable empoisonnement causés par l'accumulation dans l'estomac d'une grande quantité de ces matières inertes ou vénéneuses.

Remarquons aussi que, par la nature même du sol sur lequel elle est établie, l'autruche ne boit, pour ainsi dire, jamais. Ce fait, avec les observations qui précèdent et celles qui suivent, va trouver dans un moment son application.

La nourriture grossière de l'autruche est, du reste, en rapport parfait avec la rusticité de ses habitudes, avec le développement de sa vigueur musculaire; aucun ani-

(1) MARMOL, *Descript. de l'Afrique*, tom. 1, pag. 64.

(2) *Philosoph. Transact.*, n° 394.

(3) *Ibidem*, 386.

(4) *Opere*, tom. 1, pag. 240.

(5) *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux*, part. II, p. 129.



mal ne peut la vaincre à la course lorsqu'elle déploie ses rudimens d'ailes et qu'elle étale les grandes plumes de sa queue. C'est par la rapidité de sa fuite qu'elle se soustrait au danger ; et , malgré l'étendue de ses forces , elle ne se défend ou n'attaque que rarement , tout en pouvant cependant , comme l'a vu arriver Thévenot (1), renverser un chien d'un coup de pied , ou , comme le dit Belon (2) , *ruer par terre* un homme qui fuirait devant elle. Agile et robuste comme le cheval , elle peut , comme lui , porter de lourds fardeaux , et l'on sait assez généralement qu'elle sert souvent de monture à des hommes. Vers la fin du troisième siècle , un tyran qui régnait sur l'Egypte , Firmius , se faisait , dit-on (3) , porter par de grandes autruches. L'Anglais Moore a vu , à Joar en Afrique , un voyageur qui faisait d'un de ces oiseaux le même usage (4). Vallisnieri parle d'un jeune homme qui s'était fait voir à Venise , monté sur une autruche apprivoisée (5). Adanson , enfin (6) , pour ne point accumuler ici d'autres exemples à l'appui de notre assertion , a vu , sur le Niger , au comptoir de Podor , deux jeunes autruches , dont l'une , chargée de deux nègres , courait encore plus vite que le meilleur cheval anglais.

Est-ce au genre de nourriture que prend l'autruche , est-ce à l'action continuelle et violente qu'elle imprime à ses muscles , est-ce à ces deux causes réunies que cet

(1) *Voyage*, tom. 1, pag. 313.

(2) *Hist. nat. des Oiseaux*, pag. 233.

(3) Voyez GESNER , *de Avibus*, pag. 573.

(4) *Histoire générale des Voyages*, III, p. 84.

(5) *L. c.*, tom. 1, pag. 251.

(6) *Voyage au Sénégal*, pag. 48.

oiseau doit les qualités qui distinguent sa chair, laquelle est, en général, sèche, dure et de mauvaise odeur (1), malgré les louanges que lui accorde, sous le rapport de l'alimentation, le voyageur Hannequin (2)? La question n'a point encore été complètement décidée.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on mangeait des autruches dès les temps les plus reculés, et que leur chair devait probablement passer pour un aliment malsain, puisque le législateur des Juifs l'a classée parmi les *nourritures immondes* (3), et que les anciens médecins l'interdisaient généralement, au rapport d'Aldrovandi. Galien la regardait comme très-indigeste, et la proscrivait en conséquence (4) : il assurait que les ailes de l'autruche sont de beaucoup inférieures à celles des autres oiseaux, et Avicenne accuse cet aliment de provoquer aux plaisirs de l'amour (5).

Des peuples entiers, dans l'antiquité, ont mérité cependant le nom de *struthophages*, par l'habitude où ils étaient de manger de l'autruche (6), comme leurs voisins les *éléphantophages* avaient contracté celle de se nourrir de chair d'éléphant. Diodore de Sicile et Strabon nous apprennent que ce peuple habitait vers l'Éthiopie, au-delà de l'Égypte. Probablement aussi que le

(1) Vallisniéri, *l. c.*, tom. 1, pag. 253, a vu les chiens et les chats refuser de goûter à la chair d'une autruche qu'il avait disséquée, et cependant cette chair était encore fraîche et vermeille.

(2) *Voyages de Lybie au Sénégal, etc.* Paris, 1643, pag. 160.

(3) *Levit.*, c. XI, verset 16. — *Deuteron.*, c. XIV, verset 15.

(4) *Περὶ τροφῶν δυναμείας*, βιβλ. γ, κεφ. κ.

(5) *Liber Canonis*, lib. II, Tract. II, cap. DXXII.

(6) STRABON, lib. XVI.

— DIODOR. SIC., *de Fabul. antiq. gestis*, lib. III.



gourmand Firmius de Séleucie avait quelque rapport avec lui , puisque , au dire de Capitolinus , en un seul jour , il dévora une autruche entière. Cette espèce de viande était en usage certainement chez les Romains , car Apicius (1) donne la formule de la sauce qui devait l'accompagner à table , et , dans un seul repas , le féroce empereur Héliogabale se fit servir la cervelle de six cents autruches (2).

Dans des temps plus rapprochés de nous , au rapport de Belon (3) et de Marmol (4) , et même encore aujourd'hui , les habitans de la Lybie et de la Numidie , profitant de la facilité avec laquelle on apprivoise les autruches , nourrissent de nombreux troupeaux de ces oiseaux pour en manger la chair et en vendre les plumes ; mais ils ne font guère cas que des jeunes : encore faut-il qu'on les ait engraisées , comme nous l'apprend Léon l'Africain , qui en avait goûté sur les lieux (5) , et à quoi le rabbin David Kimbi , cité par Gesner , ajoute que les femelles sont , en général , préférables (6).

Mais les autruches privées ne sont point les seules qui servent à la nourriture de l'homme ; les Maures et les Arabes vont à la chasse de celles qui sont sauvages , et quoiqu'elles courent plus vite que le cheval , c'est cependant avec le cheval qu'on vient à bout de s'en em-

(1) Lib. VI , c. 1. Cette sauce était préparée avec les aromates les plus forts.

(2) LAMPRID. , *Vita Heliogabali*.

(3) *Hist. nat. des Oiseaux* , pag. 231.

(4) *Descript. de l'Afrique* , tom. III , pag. 25.

(5) *Descript. Africæ* , lib. IX.

(6) GESNER , *de Avibus* , pag. 741.

parer. En les suivant à vue , en les inquiétant , en les harcelant , en les fatiguant , en leur ôtant pendant un jour ou deux l'occasion de prendre de la nourriture , et , par conséquent , en les affamant , et surtout en les poussant contre le vent autant qu'il est possible , on peut en approcher , et on les tue à coups de bâton , afin que leur sang ne gâte point leurs belles plumes blanches (1).

On se sert aussi parfois de chiens et de filets pour cette chasse ; mais le plus communément elle se fait à cheval , c'est-à-dire , comme nous venons de la décrire.

Nous ne nous arrêterons point complaisamment à raconter en détail la manière dont les struthophages chassaient autrefois les autruches , en se couvrant de la peau d'un de ces oiseaux , en passant le bras dans l'espèce d'étui que représentent les tégumens du cou , et en lui faisant exécuter tous les mouvemens que fait ordinairement l'autruche elle-même , stratagème à l'aide duquel ils pouvaient aisément les approcher et les surprendre. On peut consulter à ce sujet Diodore de Sicile. Mais nous dirons que les Africains , lorsqu'ils ont tué une autruche , lui ouvrent la gorge , lui pratiquent une ligature au-dessous du trou , puis , la prenant à trois ou quatre , la secouent et la ressassent à la manière d'une outre que l'on voudrait rincer. Ils lèvent ensuite la ligature , et il s'écoule par l'ouverture faite au cou une quantité considérable (2) d'un liquide ayant la consistance de l'huile figée. Ce liquide , que l'on nomme *mantèque* , n'est autre chose que le sang de l'animal mêlé avec de la graisse qui , entre les aponévroses des

(1) *Histoire générale des Voyages*, tom. II , pag. 632.

(2) Cette quantité monte quelquefois à une vingtaine de livres.



muscles abdominaux , forme sur les intestins une couche épaisse de plusieurs pouces. Les habitants du pays , dit Thévenot , prétendent qu'il est un fort bon manger , mais qu'il donne le cours de ventre.

La chair de l'autruche , la graisse que cet oiseau fournit , ne sont point , au reste , les seuls avantages que l'homme en puisse retirer sous le rapport de la trophologie : ses œufs sont un aliment nutritif qui mérite une attention spéciale.

Ces œufs sont très-durs , très-pesans et très-gros ; mais il y a beaucoup d'exagération dans tout ce qu'on a avancé à leur égard , soit qu'on leur ait attribué le volume de la tête d'un enfant , comme l'a fait Willughby (1) en particulier , soit qu'on leur ait donné le poids de quinze livres (2) , soit enfin qu'on ait dit qu'une seule autruche en pondait cinquante (3) , et même quatre-vingts (4) dans une année.

Ce qu'il y a de plus certain , selon les historiens modernes et les voyageurs les plus instruits , c'est que l'autruche est fort lascive , et fait annuellement plusieurs couvées de douze ou quinze œufs chacune , à une époque qui varie suivant le climat qu'elle habite , au commencement de juillet dans l'Afrique septentrionale , et sur la fin de décembre dans l'Afrique méridionale , si on en croit Albert-le-Grand , d'une part (5) , et Dampier (6) de l'autre ; que , dans la zone torride , ces œufs

(1) *Ornitholog.*, pag. 105.

(2) LÉON L'AFRICAIN , *ubi supra*.

(3) WILLUGHBY, *ibidem*.

(4) AÉLIEN.

(5) *De Animalibus*, lib. XXII.

(6) *Voyage autour du Monde*, tom. II , pag. 251.

sont déposés sur un amas de sable où la seule chaleur du soleil les fait éclore sans incubation maternelle ; au moins le plus ordinairement ; car Sparmann (1), Thunberg (2) et Levaillant (3) assurent que l'autruche couve ses œufs comme les autres oiseaux , et que le mâle et la femelle s'acquittent, chacun à son tour, de cette fonction ; enfin que toujours , à portée de l'aire où sont déposés les œufs destinés à éclore, sont abandonnés quelques autres œufs consacrés , comme le pensent Bougainville et Levaillant (4), à la première nourriture des petits qui doivent naître, et attestant, d'une manière touchante, l'instinct prévoyant d'une tendre mère.

Cadamosto, cité par Gesner et par Buffon, et quelques autres voyageurs disent avoir goûté des œufs d'autruche, et ne les pas avoir trouvés mauvais. De Brue et le Maire assurent que, dans un seul de ces œufs, il y a de quoi rassasier huit hommes ; et Kolbe, dans sa Description du Cap de Bonne-Espérance, nous apprend que chacun d'eux équivaut à-peu-près à trente œufs de poule. Ce qui rend cette assertion très-probable, c'est, d'une part, le témoignage de Sparmann (5), et, de l'autre, ce que l'on dit de la coque d'un de ces œufs, laquelle est conservée dans le cabinet de l'Académie de Suède, et contient cinq chopines et un quart de liquide, mesure de France.

Ces œufs sont un article de commerce assez considé-

(1) *Voyage au Cap de Bonne-Espérance*, trad. franç., t. II, p. 330.

(2) *Voyages*, tom. II, pag. 10 de la traduction française.

(3) *Second Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, tom. II, pag. 203.

(4) *Premier Voyage*, tom. II, pag. 245 ; et *Second Voyage*, t. III, p. 199.

(5) *Ubi supra*, tom. II, pag. 304.



nable au Cap de Bonne-Espérance , où on les vend aux équipages des nombreux vaisseaux qui relâchent à cette extrémité de l'Afrique. Ils se conservent très-bien à bord à cause de leur volume et de l'épaisseur de leur coquille , tandis que ceux de poule ne tardent point à se corrompre.

Les Arabes en apportent fréquemment au Kaire et dans les villes un peu considérables de la Haute-Egypte , où on les mange avec plaisir , et où ils constituent un mets fort estimé.

Au rapport de Thunberg , au reste , on s'en sert avec avantage pour la pâtisserie , et on les apprête ordinairement en les brouillant avec beaucoup de beurre.

Leurs qualités trophologiques étant les mêmes absolument que celles des œufs de nos gallinacées , nous n'en parlerons point ici , puisque nous aurons occasion d'en traiter à l'article OEUFE , ultérieurement ; nous dirons seulement que Galien condamne l'usage de ces œufs (1) ; que les auteurs du Tacuin , que nous avons déjà cités dans plus d'une circonstance , les regardent comme indigestes ; qu'Avicenne les range parmi les alimens d'une nature trop sèche.

Déjà plusieurs fois , dans le cours de cet ouvrage , nous avons trouvé l'occasion de nous convaincre de la tendance singulière qu'a l'esprit humain à attribuer des propriétés chimériques et souvent absurdes à tout objet rare et singulier qui l'a une fois frappé , et cela comme pour le rendre plus singulier encore. L'autruche peut être citée à l'appui de cette assertion. Par cela

---

(1) Περὶ τροφῶν δυναμείας, βιβλ. γ, κεφ. κς! — Il les place , avec ceux de l'oie , beaucoup au-dessous des œufs des faisans et des poules.

même , en effet , qu'on a cru qu'elle avait l'estomac assez robuste pour digérer le fer, on a attribué à la membrane interne de ce viscère, par une bien ridicule erreur, la faculté de favoriser la digestion, de ranimer un tempérament affaibli et d'exciter des désirs amoureux; on a cru aussi que cette membrane dissolvait les calculs à merveille (1).

Galien en recommandait , contre le cours de ventre et à la dose de deux cuillerées , le décoctum vineux , si le malade était sans fièvre , et le décoctum aqueux simplement s'il était en proie à des symptômes fébriles (2).

C'est encore ainsi qu'on a prétendu que les pierres les plus transparentes trouvées dans le gésier de notre oiseau avaient , étant portées en amulette au cou , la vertu de stimuler l'action de l'estomac. Nous serons à même d'apprécier ce moyen à sa juste valeur , quand nous saurons qu'il a été proposé par ce Kiranides dont le nom semble se retrouver dans l'histoire de chacune des superstitions médicales.

On a pareillement attribué à son foie le pouvoir de guérir l'épilepsie ; à son sang , celui de rétablir la vue ; à la coque de ses œufs finement pulvérisée , celui de soulager les douleurs de la goutte et de la gravelle. Les colons hollandais du Cap de Bonne-Espérance emploient cette dernière poudre , détrempée dans du vinaigre , contre les maladies de leurs bestiaux.

La plupart des observateurs modernes , mais Vallis-

(1) *Schroderi dilucidati Zoologia*, class. II, n° 67. — Voy. le tome II des Œuvres d'Ettmuller, imprimées *in-folio* à Lyon, en 1690, pag. 294.

(2) Περὶ ευπογιστῶν, βιβλ. Β, κεφ. κδ. — Voyez l'édition de Chartier, tom. X, pag. 629.



nieri surtout (1), ont pu constater, par des expériences, la fausseté de la plupart de ces assertions, et les expériences du dernier, en particulier, sont d'autant plus décisives qu'elles ont été faites sur les personnes les plus crédules et les plus prévenues.

Quant à la mantèque, dont nous avons parlé ci-dessus, elle était fort estimée et fort chère chez les Romains, qui, au rapport de Pline, la croyaient très-efficace contre les douleurs rhumatismales, les tumeurs froides, la paralysie; et encore aujourd'hui les Arabes, dit-on (2), l'emploient aux mêmes usages. Schroder et Ettmuller (3) recommandent d'en faire des frictions dans les cas d'engorgement de la rate et de douleurs néphrétiques.

Ce qui paraît certain à cet égard, c'est que, comme toutes les autres graisses, celle de l'autruche est émolliente, résolutive et anodyne. Paul d'Egine la faisait entrer dans son emplâtre diacinnabrios contre les tumeurs froides et les engorgemens chroniques.

(1) Tome premier de ses Œuvres, pag. 253.

(2) *The world displayed*, tom. XIII, pag. 15.

(3) *Ubi supra*.

---

## ARTICLE XLVII.

*De l'Avicule aux perles (Avicula margaritifera, CUVIER).*

Grec..... Κογχη Μαργαριτών.

Latin ..... *Concha margaritarum ; Mater perlarum.*

Italien..... *Madre de perle.*

Allemand .... *Peerle mutter.*

*Mytilus margaritiferus. M. testâ compresso planâ, suborbiculatâ, basi transversâ, imbricatâ, tunicis dentatis, LINNÆUS, Syst. Nat., ed. Gmel., gen. 315, sp. 4.*

*Margarita sinensis, LEACH (1).*

*Meleagrina margaritifera. M. testâ subquadratâ, supernè rotundatâ, fusco-virente, albo-radiatâ; lamellis per series longitudinales imbricatis; superioribus majoribus, LAMARCK, Animaux sans vert., tom. VI, 1<sup>re</sup> part., pag. 151.*

---

PARMI les substances précieuses que l'ancienne thérapeutique dérobait au luxe, et que, chez nos ancêtres, la médecine, comme la mode, mettait en circulation, on compte, à côté du saphir, de l'émeraude, de l'hya-cinthe, certaines concrétions plus ou moins arrondies,

---

(1) *Miscell. Zool.*, 1, pl. 48.



d'un blanc argentin , d'une grande dureté , d'un poli brillant , et qui , sous le nom de *perles* , ont , dans le commerce , une valeur des plus grandes. Ces concrétions , auxquelles nous consacrerons plus tard un article spécial , sont le produit de différens coquillages , en particulier d'une espèce d'avicule des mers des pays chauds , qui , pour cette raison , a même été autrefois appelée *mater perlarum* ou *mère aux perles* (1), et qui , entrant en outre dans la fabrication de plusieurs instrumens de chirurgie , mérite à double titre de voir sa description consignée ici.

Avec un assez grand nombre d'autres espèces , l'avicule aux perles constitue un genre , sur le nom et la place duquel les zoologistes ne sont point toujours d'accord. M. Cuvier , par exemple , le range dans la seconde section de sa famille des ostracés , qui appartient à son ordre des mollusques acéphales testacés : il l'appelle *aronde* en français. Linnæus l'avait , sous la dénomination de *mytilus* , confondu avec les moules et les anodontes ; tandis que M. de Lamarek , sous l'appellation de *pintadine* ou *meleagrina* , et M. Leach , sous celle de *margarita* , ont créé un genre tout-à-fait nouveau , qu'ils ont distingué de celui des avicules de Bruguières et de la plupart des conchyliologistes , et dans lequel ils ont fait entrer , comme type , l'animal qui nous occupe en ce moment. Tous ces auteurs néanmoins s'accordent en cela qu'ils considèrent constamment celui-ci comme un mollusque acéphale (2).

---

(1) On a aussi donné à ce coquillage les noms de *concha margaritifera* (Jonston) , de *concha mater unionum* (Rondelet) , d'*ostrea margaritarum mater* , d'*ostrea margaritigena* , de *matrix perlarum* , etc.

(2) Scopoli , le premier , me paraît avoir établi le genre *avicule* , mais

Quoi qu'il en soit, l'aviculé aux perles est facile à reconnaître aux caractères suivans :

Sa coquille, à deux valves égales, est à-peu-près demi-circulaire ou arrondie carrément, d'un roux verdâtre rayé de blanc en dehors, et du plus brillant nacré en dedans. Des lamelles écailleuses et imbriquées sont disposées à la surface par séries longitudinales; les supérieures sont les plus prononcées. Sa charnière est linéaire, rectiligne, munie d'un ligament étroit et allongé; son bord cardinal inférieur est droit, sans queue; elle manque de dent cardinale, d'ailleurs, et sa facette ligamentale est toujours dilatée dans sa partie moyenne. Elle offre, à la base postérieure des valves, un sinus anguleux, calleux, rentrant, pour le passage du byssus, la valve gauche étant ici étroite et échancrée.

L'organisation de l'animal que renferme cette coquille a la plus grande analogie avec celui des moules, et cette analogie est même telle que Poli les a réunis dans le même genre sous le nom de *glaucus*.

Cet animal, comme les huîtres, a le manteau ouvert, sans tubes ni ouvertures particulières, mais bordé d'un double rang de cils; sa bouche est entourée de lèvres frangées et de quatre espèces de tentacules subvasculaires; il a un corps très-comprimé et un appendice abdominal subulé, transversalement crénelé, fendu dans sa longueur et ayant un byssus à la base. Il manque d'ailleurs de pied, et n'a qu'un seul muscle central adducteur et volumineux, et un autre faisceau charnu excessivement petit, allant d'une valve à l'autre, en avant de la bouche.

---

sous le nom de *pterea*; et Klein, en enlevant de ce genre les *marteaux* que Bruguières y laisse, semble l'avoir circonscrit à-peu-près comme M. de Lamarck.



L'avicule aux perles habite le golfe Persique , les côtes de Ceylan , les mers de la Nouvelle-Hollande , le golfe du Mexique , le cap Comorin , etc. Peut-être même , d'après Knorr (1) , la trouve-t-on aux Antilles. Cet auteur , en effet , a figuré une coquille de ces îles qui se rapproche beaucoup de celle dont nous parlons.

Cette dernière parvient à de grandes dimensions , car elle a souvent huit pouces de longueur et une largeur encore plus grande. Elle est d'ailleurs épaisse , peu creuse , fort pesante. L'animal qui l'habite est dur , de difficile digestion , et ne saurait servir d'aliment à l'homme , malgré l'assertion contraire de Lemery , qui affirme que sa chair est bonne à manger.

Quoiqu'il en soit , c'est cette avicule qui produit , comme nous l'avons dit , les véritables perles fines , presque aussi recherchées que les diamans , chez toutes les nations ; et , dès le temps d'Athénée (2) , mises au rang des ornemens les plus précieux , comme à l'époque des Arabes , elles usurpèrent en médecine une réputation colossale qui a survécu de plusieurs siècles à l'existence de la brillante école de Cordoue. Ces perles , si estimées , ne sont pourtant que des excroissances accidentelles , et très-probablement morbides , qui se trouvent assez fréquemment dans l'intérieur de la coquille , aux valves de laquelle elles sont attachées le plus communément , n'étant que fort rarement libres de toute adhérence , mais naissant indifféremment et en nombre indéterminé (3) dans toutes

(1) *Vergnügungen*, etc. Norimb. , 1760 , in-4<sup>o</sup> , 1 , t. xxv. , f. 2 , 3.

(2) *Δειπνοσοφιστῶν το τεύχος*. — Voyez l'édition imprimée in-folio à Lyon , en 1612 , pag. 93.

(3) Ordinairement on n'en trouve , dans une avicule , qu'une ou deux bien formées et plus grosses que les autres.

les parties de l'animal, même dans son corps, dans les replis de son manteau, à la manière des cysticerques, qui se développent dans la chair d'un pourceau ladre, suivant une antique comparaison employée par Athénée. Elles ne sont donc point engendrées par la rosée, comme le prétendent Pline (1), Matthioli (2), Rondelet (3), Corneille (4) et une foule d'autres auteurs, qui racontent que l'avicule, dans la saison du frai, vient durant la nuit bâiller à la surface des flots pour recevoir ce produit de l'atmosphère, qui la féconde; elles paraissent, au contraire, le résultat d'un épanchement anormal du suc calcaire destiné à la formation de la coquille, à laquelle elles sont ce que sont aux os, dans le corps humain, ces concrétions de phosphate de chaux qui se développent pathologiquement dans l'épaisseur des membranes fibreuses, dans les parois des veines, dans le parenchyme même des organes. C'est, au reste, ce que depuis longtemps déjà le célèbre Réaumur (5), en montrant le vide de toutes les opinions fabuleuses accréditées chez les Anciens sur l'origine des perles, semble avoir prouvé, d'une manière évidente, par le raisonnement et par l'expérience.

Ainsi donc, parce qu'aux rivages de l'Inde une affection morbide attaque un coquillage, les négocians de tous les temps ont trouvé une mine de richesses à exploiter, les médecins et les pharmaciens du moyen âge ont pu se livrer à l'aise à leur goût pour les rêveries, et les

(1) *L. c.*, lib. ix, c. xxxv.

(2) *Comment. in VI lib. Diosc., etc.* Venetiis, in-fol., 1565, p. 300.

(3) *L. c.*, part. II, l. I, c. XLIV.

(4) *Dictionnaire des Sciences et des Arts.*

(5) *Mém. de l'Acad. roy. des Sc. de Paris*, ann. 1717, pag. 186.



malades opulens ont eu à leur disposition le moyen de satisfaire, pour les médicamens les plus chers, un penchant ridicule, mais inhérent à leur état.

Il est donc utile de consacrer ici quelques lignes à l'histoire des procédés que l'on emploie pour se procurer abondamment les avicules qui offrent à l'avarice de l'homme une ressource assurée, sur plusieurs côtes orientales, et, dans tout le monde, un appât à la crédulité des malades.

Comme elles sont constamment fixées autour des rochers sous-marins, on ne peut les obtenir qu'en plongeant au fond de la mer; et, au rapport de Tavernier, le célèbre voyageur, cette espèce de pêche a lieu en Asie, sur quatre points principaux, savoir: autour de l'île de Bahren, dans le golfe Persique; sur la côte de l'Arabie-Heureuse, près de la ville de Carisa; dans le golfe de Manaar, île de Ceylan; sur les côtes du Japon.

La plus connue, la plus productive de ces pêches est celle qui se fait dans l'île de Ceylan, et qui commence au mois de février pour finir en avril. Un grand nombre de barques y sont envoyées du continent voisin de l'Asie, en particulier de Tutucoryn, de Caracal, de Negapatam, sur la côte de Coromandel, et de Colang, sur celle de Malabar. Elles se réunissent à celles de Ceylan, dans la baie de Condatchy, à environ douze milles de Manaar.

Avant de commencer la pêche, on s'assure de la richesse et de l'état des bancs que forment les amas d'avicules au fond de la mer, particulièrement au sud, le long de la côte de Manaar, à la hauteur d'Arippe, de Pomparipo et de Condatchy. Celui qui est vis-à-vis de ce dernier lieu est le plus étendu de tous, et occupe un espace d'environ vingt milles.

En outre , pour ne pas dépouiller tous ces bancs à la fois , on les exploite successivement par portions très-distinctes ; ce qui laisse aux animaux le temps de grandir , et permet d'en faire une récolte à-peu-près chaque année (1).

En sept ans , ces mollusques acquièrent , dit-on , la taille convenable ; et l'on assure que si on les laisse plus long-temps sans les pêcher , les perles non adhérentes augmentent de volume , et deviennent tellement gênantes qu'elles sont rejetées au dehors.

A un signal donné , ordinairement à dix heures du soir , toutes les barques partent ensemble pour commencer l'opération au point du jour et la continuer jusqu'à midi. Alors , à un nouveau signal , elles se rapprochent de la côte , où les propriétaires ou les agens du gouvernement les attendent.

Dans cet intervalle de temps , des plongeurs , au nombre de dix sur chaque barque , descendent dans la mer cinq à la fois ; ce qui fait que , se reposant et plongeant ainsi alternativement , ils conservent leurs forces jusqu'à la fin.

Ces hommes , accoutumés depuis leur enfance à ce pénible travail , se placent dans un panier retenu par une corde et renfermant une grosse pierre , afin de parvenir plus rapidement au fond de la mer. Tenant une autre corde de la main droite , et de la gauche se bouchant les narines , ils descendent ainsi , puis avec une espèce de couteau ou un autre instrument de fer , ils détachent , avec

---

(1) La pêche des perles dans l'île de Ceylan est beaucoup moins productive aujourd'hui qu'anciennement , parce que , sous le gouvernement des Hollandais , on a épuisé les bancs en les faisant pêcher trop fréquemment.



beaucoup d'adresse et de promptitude , les avicules , dont ils remplissent leur corbeille en moins de deux minutes, seul temps qu'ils puissent passer sous l'eau ordinairement. Tirant alors la corde qu'ils tiennent de la main droite , ils avertissent leurs compagnons de les retirer , ce que ceux-ci font incontinent. Ils peuvent répéter cet exercice jusqu'à cinquante fois par jour, et rapportent une centaine de coquilles à chaque fois , de la profondeur de soixante pieds souvent.

Cette pêche, d'ailleurs , n'est point sans danger. Quoique les plongeurs ne restent habituellement que deux minutes sous l'eau, il y en a qui y demeurent quatre et cinq minutes ; et l'on cite même l'exemple d'une jeune Caffre qui , à la pêche de 1797 , s'y tint six minutes. Mais ceux qui font des efforts pour rester aussi long-temps à une grande profondeur sans respirer , rendent souvent le sang par la bouche , le nez et les oreilles ; ce dont ne les garantit point la vaine précaution qu'ils prennent quelquefois d'emporter avec eux une éponge imbibée d'huile pour la placer par intervalles sous leurs narines. Souvent, en outre, ces malheureux sont dévorés par les requins , contre les attaques desquels restent , encore plus certainement , sans puissance les exorcismes et les prières des devins et des prêtres de chaque caste, établis à cette époque sur les rivages voisins.

En arrivant à terre , les avicules sont étalées au soleil jusqu'à ce que , les animaux étant morts , les valves de la coquille s'écartent d'elles-mêmes ou cèdent au moindre effort. Ce n'est qu'alors qu'on les examine pour en retirer les perles , travail qui occupe un grand nombre d'ouvriers , particulièrement dans le Pettah ou dans la ville de Colombo.

Il s'en faut de beaucoup que toutes les coquilles que l'on examine ainsi renferment des perles, surtout dans les années sèches; mais, en même temps que l'on fait la recherche de celles-ci, on met de côté les valves les plus remarquables par leur grandeur, leur épaisseur et leur éclat. Ce sont elles qui sont destinées à fournir la nacre du commerce, matière avec laquelle on fabrique une foule de petits meubles précieux, et surtout des manches d'instrumens de chirurgie, des étuis pour les renfermer, etc. Aussi, après le commerce de la cannelle, celui qui est le plus important pour l'île de Ceylan, est celui auquel donne lieu la pêche des avicules; et les Anglais en tirent encore actuellement un revenu considérable, malgré l'épuisement des bancs dû à l'avidité des Hollandais.

Quant aux animaux détachés de la coquille, ils sont abandonnés en tas à la putréfaction, et répandent au loin des exhalaisons funestes à la santé des habitans du voisinage.

Comme par la suite nous traiterons des perles en particulier, il devient inutile d'en parler ici; mais nous dirons quelques mots de la nacre de perles, ou de la substance même des coquilles de l'avicule.

En broyant sur un porphyre cette matière, qui est fort dure, blanche, irisée, argentée, d'un tissu fin, susceptible d'un beau poli, on la réduit en une poudre impalpable qu'on appelait autrefois dans les pharmacies *nacre de perles préparée*, et que les femmes employaient comme un fard (1), auquel on a substitué depuis le minéral appelé *craie de Briançon*.

---

(1) *Suite de la Matière médicale de Geoffroy. Paris, 1756, in-12, tom. 1, pag. 68.*



La nacre pulvérisée a souvent autrefois été employée en médecine comme un absorbant ; et , d'après l'analyse chimique de cette substance , on conçoit très-bien qu'il est des cas où elle doit avoir quelque efficacité ; mais il y a tant d'autres médicamens du même genre qu'il est plus simple et plus facile de se procurer , qu'aujourd'hui l'usage en est abandonné véritablement.

Elle n'est , effectivement , qu'un composé d'une matière gélatineuse et de carbonate de chaux , ce qui ne saurait expliquer les vertus *analeptiques, sédatives, céphaliques, cordiales, anti-épileptiques, bézoardiques, etc.*, qu'on lui a attribuées ; mais ce qui aide à comprendre comment sa présence dans des émulsions , des potions , des tablettes , des mixtures , peut déterminer un effet analogue à celui de la corne de cerf calcinée ou de la magnésie ; comment , avec elle , on a pu calmer les accidens qui sont la suite du développement insolite de matières acides dans l'estomac des enfans à la mamelle , ou des personnes atteintes d'une affection organique commençante de ce viscère ; arrêter des diarrhées ou des vomissemens dus à la même cause.

La nacre de perles entrant dans la composition de la poudre pectorale et de l'emplâtre styptique de l'ancienne Pharmacopée de Paris , conjointement avec le corail , les yeux d'écrevisse , etc. Ces deux préparations sont à-peu-près oubliées.

On la substituait généralement aussi aux perles dans une foule de médicamens composés dont celles-ci faisaient partie , et cela parce que , disait-on , *qualis erat mater, filia talis erit* , et réciproquement (1).

---

(1) Outre l'article PERLES , on pourra consulter , comme complément de celui-ci , les articles COQUILLE , HUITRE , YEUX D'ÉCREVISSE.

---

## ARTICLE XLVIII.

### *De l'Axonge ( Axungia ).*

LES pharmaciens et les médecins donnent aujourd'hui généralement le nom d'*axonge* (1) à la graisse de porc préparée ; et , quoiqu'on ait prétendu que ce nom était impropre , en ce qu'il s'appliquait spécialement à un usage non médical de cette substance , nous le lui conservons parce qu'il est généralement adopté , et parce qu'il remplace une périphrase assez longue.

Autrefois même , le mot *axonge* avait une signification bien plus étendue que celle qu'il a de notre temps , et s'appliquait à la graisse non-seulement de presque tous les mammifères , mais encore de plusieurs reptiles , puisqu'on recommandait souvent , dans la pratique de l'art de guérir , l'*axonge de bœuf* , celle de mouton , que nous appelons *suif* plus ordinairement , celle de vipère , etc. Quelques auteurs ont même indiqué les cas où il convenait d'avoir recours à l'*axonge humaine*.

L'*axonge* proprement dite , celle du porc , est principalement retirée des masses de tissu adipeux qui , dans cet animal , sont placées autour des reins , à la surface des intestins et sous la peau.

Pour les besoins de la pharmacie , on la prépare en en séparant avec soin les membranes , les fibres char-

---

(1) On fait dériver ce mot tantôt du latin *axium unguen* (graisse pour les essieux), et tantôt du grec ἄξιον (graisse).



nues, les portions vasculaires et le sang; en la lavant et en la malaxant dans l'eau froide; en la faisant fondre ensuite au bain-marie; en la passant et en la laissant se figer.

Dans cet état, l'axonge est un corps gras, blanc, mou et demi-transparent, quand on n'a point interposé d'eau entre ses molécules; car, lorsque cela a eu lieu, elle est d'un blanc saccharin tout-à-fait opaque; sa saveur est douce et sans aucune âcreté; son odeur est nulle ou seulement fade; en vieillissant, sa couleur devient d'un jaune assez foncé.

Examinée sous le rapport chimique, l'axonge, ainsi que l'a démontré M. Chevreul, dans un Mémoire et une Note lus à l'Institut de France, le 4 avril 1814, est composée de deux principes immédiats, de stéarine et d'élaïne; et, chose remarquable, lors des années de disette, où l'on est forcé de diminuer la nourriture des cochons, elle devient plus fluide, parce qu'elle est plus chargée de cette dernière matière, qui demeure encore liquide à zéro: aussi ne peut-elle, en pareil cas, être employée à plusieurs préparations pharmaceutiques pour lesquelles il faut une graisse qui puisse se figer à  $27^{\circ} + 0$ .

Rarement, en médecine, l'axonge est employée seule; mais elle entre dans la composition d'une foule de pommades, d'onguens et d'emplâtres, et fait même la base de plusieurs de ces préparations, comme l'onguent rosat, l'onguent citrin, l'onguent d'althæa, l'onguent blanc de Rhazès, celui de tuthie; la pommade mercurielle, la pommade soufrée, la pommade oxygénée; les emplâtres de minium et de grenouilles, de l'ancienne Pharmacopée de Paris, etc.

On la mêle aussi dans certains cataplasmes maturatifs

que l'on applique sur des tumeurs inflammatoires dont on veut hâter la suppuration.

Nouvellement fondue , elle sert à faire des onctions anodynes et émollientes, et a quelquefois produit d'assez bons effets dans des cas de douleurs rhumatismales , de contusion , d'œdème , de brûlure , etc.

Cette dernière application des propriétés médicamenteuses de l'axonge me rappelle que le chirurgien normand P. Borel faisait couvrir les parties brûlées de feuilles de laurier trempées dans cette substance toute bouillante (1), et qu'Ettmuller (2) a vanté, contre les toux nocturnes qui fatiguent certains malades , les onctions faites le soir , sur la plante des pieds et sur la région de la colonne vertébrale , avec une pommade résultant du mélange de trois têtes d'ail et de suffisante quantité d'axonge broyées ensemble. Suivant cet auteur trop crédule , trois des applications dont il s'agit enlèvent infailliblement les toux de ce genre les plus opiniâtres. Van-den-Bossche , en proposant de donner aux pleurétiques l'axonge lavée de vin (3), me semble tout aussi ridicule , au reste.

Dans tous les cas dont il vient d'être question , on choisit l'axonge la plus récente , la moins chargée d'eau , celle qui est connue dans le commerce sous le nom de *saindoux*. Mais certains praticiens , dans quelques circonstances , prennent de préférence l'axonge qui est devenue rance par un long-séjour dans les vases destinés

(1) *L. c.*, cent. 1, obs. 76.

(2) *Schroderi dilucidati Zoologia*. Voyez le tom. II des Œuvres d'Ettmuller , édition citée , pag. 280.

(3) *Historia med. Animal.*, etc. Bruxellæ , 1639 , in-4°, pag. 236.



à la conserver, ou celle qui a servi à graisser les essieux des roues et que l'on nomme *vieux oing* ou *cambouis*, et ils s'imaginent avoir ainsi en leur possession un médicament émollient et résolutif. Cette erreur me paraît d'autant plus blâmable qu'elle est nuisible, et que, plus d'une fois, j'ai vu des inflammations de mauvais caractère, des érysipèles graves être la conséquence des onctions faites avec cette graisse rance sur des tumeurs hémorroïdaires ou de toute autre nature.

Enfin, comme la superstition trouve moyen de se glisser un peu partout, on ne doit pas être étonné de voir l'axonge préconisée pour ses vertus sympathiques. Dans les temps anciens on n'a pas craint de dire qu'on pouvait guérir à distance des blessures, si, après avoir recueilli le trait vulnérant, on le plongeait encore sanglant dans de l'axonge (1).

---

(1) ETTMULLER, *ubi supra*. — SCHMUCKER, *Curat. magico-magnet.*, pag. 45.

---

## ARTICLE XLIX.

---

### § I<sup>er</sup>. *Du Bagre* (Bagre pimelodinus, N.).

*Silurus bagre*. *S. pinnâ dorsali posticâ adîposâ*; radio primo dorsalis pectoraliumque setaceo; cirrhis quatuor, LINN., *Syst. Nat.*, ed. Gmel., gen. 175, sp. 17.

*Pimelodus bagre*, LACÉPÈDE.

---

### § II. *Du Bagre barbu* (Bagre barbatus, N.).

*Pimelodus barbatus*, LACÉPÈDE (1).

---

C'EST dans les eaux douces des pays chauds, au sein de ces fleuves immenses que la Nature épanche à grands flots dans les vastes campagnes de l'Amérique équatoriale, que l'on trouve les deux poissons qui font le sujet de cet article.

Tous les deux avaient été confondus avec quatre ou cinq autres espèces de poissons du Brésil et sous le

---

(1) Le liquide que l'on appelle *babeurre*, et qui, d'après l'ordre alphabétique, devrait trouver sa place ici, n'étant qu'une modification du lait, sera examiné à l'occasion de ce dernier produit animal.



nom de *bagre*, par Ray (1) et Ruysch (2), d'après Jonston et Marcgrave. Linnæus, qui ne connaissait que le premier, l'avait rapporté à son genre des silures, tandis que M. le comte de Lacépède les a fait entrer l'un et l'autre dans le genre pimélode, qu'il a le premier établi.

Aujourd'hui, M. Cuvier (3) fait des bagres un genre particulier, distinct des silures et des pimélodes, mais qui, comme eux, se trouve rangé dans la famille des oplophores de M. Duméril, et que nous avons nous-mêmes adopté dans un ouvrage publié naguère (4).

Le bagre ordinaire et le bagre barbu ont des caractères communs, à l'aide desquels on peut les distinguer des autres poissons; et des caractères spéciaux, qui peuvent servir à les séparer l'un de l'autre.

Tous les deux, par exemple, ont les dents de la mâchoire supérieure disposées sur deux bandes transverses et parallèles; une inter-maxillaire, et une vomérienne. Leur crâne est lisse; leurs mâchoires sont garnies de barbillons. Ils ont deux nageoires dorsales, dont la seconde est adipeuse.

Mais le premier, le véritable bagre, celui que les Allemands appellent *meerwels* et les Anglo-Américains *saltwater katfish*, le *guiraguacu* des Brésiliens, n'a que quatre barbillons autour de la bouche. Le rayon antérieur de sa première nageoire dorsale est allongé,

(1) *Synopsis methodica Piscium et Avium*. Londini, 1713, in-8°, pag. 81.

(2) *Theatrum univ. omn. Anim.* — *De Piscibus*, pag. 143.

(3) *Le Règne Animal*, etc., tom. II, pag. 204.

(4) *Dictionnaire des Sciences naturelles*. Paris, 1816, tom. III, Suppl. pag. 160.

courbé, dentelé en dehors, terminé par un très-long filament flexible. Le premier rayon de ses nageoires pectorales est solide, dentelé des deux côtés, et pareillement prolongé en filament. La ligne latérale de son corps est ramifiée, et sa nageoire caudale est fourchue. Son anus est situé au milieu du corps; les ouvertures de ses narines sont doubles, et sa mâchoire inférieure est manifestement plus longue que la supérieure.

Ce poisson se reconnaît, en outre, à la teinte bleue de son dos, à la couleur argentée de son ventre, à la nuance rougeâtre de la base de ses nageoires; les barbillons, situés aux coins de sa bouche, sont plats et très-longs, le devant de son palais est rude, mais sa langue est lisse.

Il atteint des dimensions assez considérables et habite les grands cours d'eau du Brésil et de l'Amérique septentrionale.

Le bagre barbu a six barbillons auprès de la bouche, la ligne latérale peu marquée, le lobe supérieur de la nageoire caudale plus long que l'inférieur, la mâchoire supérieure plus étendue que l'inférieure, les narines ouvertes chacune par deux orifices, dont le postérieur est plus grand et fermé par une petite valvule, mobile au gré de l'animal.

Il a le dos et les côtés d'un bleu de plomb plus ou moins foncé avec des reflets dorés, le ventre argenté, les nageoires couleur de chair, la seconde dorsale presque cartilagineuse.

Ce poisson, qui vit dans les eaux douces de l'Amérique méridionale, a une chair très-estimée et d'une saveur exquise : aussi se livre-t-on avec ardeur à sa pêche, soit au filet, soit à la ligne. Au moment où on le prend,



il fait entendre une sorte de murmure ou plutôt une espèce de bruissement.

Il nous intéresse sous un double rapport , car , ainsi que nous venons de le dire , sa chair est un aliment recherché ; mais les premiers rayons de ses nageoires pectorales et dorsale antérieure font , de même que ceux de la plupart des poissons de la famille des oplophores , des piqûres profondes , douloureuses , accompagnées de déchirement et des accidens des plaies empoisonnées , c'est-à-dire de ceux à-peu-près que détermine l'aiguillon de la queue de l'aigle de mer (1).

Le bagre ordinaire peut donner lieu aux mêmes phénomènes morbides ; mais sa chair est beaucoup moins bonne , quoiqu'on la mange encore avec plaisir dans son pays natal.

---

(1) Voyez tom. 1 , pag. 274.

---

## ARTICLE I.

---

§ I<sup>er</sup>. *Du Balane gland-de-mer* ( *Balanus sulcatus* ,  
BRUGUIÈRES)(1).

Grec..... Βάλανος.

Latin..... *Balanus marinus* , *Balanus* , PLINE , PLAUTE ,  
COLUMELLE.

*Lepas balanus*. *L. testâ conicâ, sulcatâ operculis acuminatis*, LINN., *Syst. Nat.*, ed. Gmel.,  
gen. 301 , sp. 1.

*Balanus sulcatus*. *B. testâ albidâ, conicâ, longitudinaliter sulcatâ, sulcis obtusis; radiis transversè striatis*, LAMARCK, *Anim. sans vert.*,  
tom. v, pag. 390.

---

NAGUÈRE déjà , en parlant de l'anatife lisse (2) , nous avons esquissé , en quelque façon , l'histoire de l'animal qui fait le sujet de cet article , et qui , de même qu'elle , forme dans la sixième classe des mollusques , celle des cirrhopodes , un genre distinct , réuni par Linnæus aux anatifes , mais séparé plus tard de celles-ci par Bruguières , dans l'Encyclopédie méthodique.

---

(1) M. de Lamarck fait du mot *balane* un mot féminin. La plupart des naturalistes , au contraire , le font masculin.

(2) Voyez tom. 1 , pag. 366.



Il ne nous restera donc que quelques particularités à signaler quand nous aurons dit que MM. Cuvier, Dumeril, Lamarek, Ocken et Leach, tout en plaçant les anatifes et les glands-de-mer à côté les uns des autres, ont justifié la coupe opérée par Bruguières dans le genre *lepas*.

La coquille du balane gland-de-mer est immobile dans toutes ses parties externes ; elle ne consiste qu'en un tube conique court, fixé sans intermède sur les corps marins, et dont l'ouverture supérieure se ferme par une opercule à quatre battans mobiles, qui forment un second cône intérieur par lequel la partie supérieure de l'animal est mise à couvert.

C'est cette disposition singulière qui a mérité à ce balane le nom vulgaire de *gland-de-mer*, par lequel il est désigné dans presque toutes les langues.

Cette coquille est, d'ailleurs, blanchâtre ou rougeâtre, sillonnée longitudinalement et marquée transversalement de stries fines ; son opercule, terminée en pointe recourbée, est de couleur jaune ; sa base, comme plissée, est très-épaisse et creusée de plusieurs rangs de cellules quadrangulaires qui communiquent entre elles, et dont les plus superficielles s'abouchent avec des canaux qui règnent longitudinalement sur la face interne du test, laquelle est tapissée supérieurement par une lame calcaire en grande partie libre (1).

L'animal qui l'habite a les plus grands rapports avec l'anatifier. Ainsi que lui, il est placé dans son enveloppe solide la tête en bas, de manière que la bouche est

---

(1) Cette structure remarquable a été décrite avec beaucoup de soin par Poli, dans son bel ouvrage sur les *Testacés des Deux-Siciles*.

dans le fond et que les cirrhes occupent l'orifice et sortent, au nombre de douze paires, par les interstices que laissent entre elles les pièces mobiles de l'opercule. Entre la base des deux plus élevés de ces tentacules articulés est un long tube transparent au-dessous duquel, vers le dos, est l'ouverture de l'anüs.

Le manteau tapisse l'intérieur de la coquille et est formé par une membrane d'une extrême ténuité, parcourue par une innombrable quantité de vaisseaux, et logeant, à certaines époques, les œufs dans ses replis.

Les branchies sont deux grands feuillets aliformes, frangés, garnis de petites lames, et adhérens aux deux côtés du manteau, en dedans.

La bouche est armée de quatre dents rangées par paires au-dessus l'une de l'autre, et surmontées de palpes crustacés hérissés de soies.

Le balanier et son test reposent, au reste, sur une base écailleuse, épaisse, creusée en godet, et qui tient fortement aux corps sur lesquels l'animal a l'habitude de se fixer.

La fécondité de celui-ci passe tout ce que peut d'ailleurs concevoir l'imagination. Les rochers, les coquilles, les jetées, les pieux de toutes nos côtes de la Méditerranée et de l'Océan, ceux des rivages de la Hollande, de l'Angleterre et du Groenland sont, pour ainsi dire, couverts des nombreux groupes que forment les individus de cette espèce en se réunissant les uns à côté des autres, et quelquefois même en se pressant au point d'empêcher la coquille de prendre sa figure naturelle.

Le gland-de-mer dont nous parlons est, en général, d'un fort petit volume : aussi ne le mange-t-on que sur certains rivages, où on n'en fait point plus de cas que



du pouce-pied, dont nous avons déjà présenté l'histoire (1), et dont il partage absolument les propriétés. On lui préfère de beaucoup l'espèce suivante, qui me paraît être plus certainement le véritable *balanus* des anciens auteurs de bromatologie.

---

§ II. *Du Balane tulipe* (*Balanus tintinnabulum*,  
LAMARCK).

Grec..... Βάλανος,

Latin..... *Balanus marinus*.

*Lepas tintinnabulum*. *L. testâ conicâ, obtusâ, rugosâ, fixâ*, LINN., *Sys. Nat.*, ed. Gmel., gen. 501, sp. 5.

*Balanus tintinnabulum*. *B. testâ purpurascence, conicâ, subventricosâ, longitudinaliter sulcatâ; radiis transversè striatis; operculo posticè rostrato*, LAMARCK, *l. c.*, pag. 390.

---

Ce balane est plus grand que le précédent; sa coquille, tétragone ou à-peu-près, rose et tachetée de blanc, a une ouverture ample, quadrangulaire, égale à la base, et une opercule prismatique, légèrement obtuse.

Les plus grands individus de cette espèce ont environ un pouce et un quart de hauteur. On les trouve, agglomérés en grand nombre, sur les rochers, les coquillages, les zoophytes et autres corps marins, dans la Méditerranée, l'Océan d'Europe, celui d'Asie, autour des îles

---

(1) Tom. 1, pag. 370.

d'Amboine et de la Jamaïque. Souvent aussi la quille des vaisseaux en est couverte, et la marche des navigateurs est ainsi ralentie.

L'animal qui habite les coquilles dont il vient d'être question est rouge, et blanchit par l'effet de la coction. Il a la saveur de l'écrevisse de nos rivières. Au rapport du Hollandais Rumph (1), les Chinois font un mets délicat de sa chair apprêtée avec du sel et du vinaigre. Les Anciens s'en nourrissaient également, comme le prouve ce vers de Plaute (2), entres autres,

*Echinos, lepadas, ostreas, Balanos, captamus conchas,*

et préféraient d'ailleurs, dit Athénée (3), les balanes des rivages de l'Egypte comme plus tendres, plus savoureux, plus nourrissans, choisissant même encore parmi eux ceux qui naissent sur les rochers, spécialement dans les lieux où des eaux douces viennent se mêler à celles de la mer, et que l'on prend pendant l'été. Ils les classaient même parmi les alimens délicats et recherchés, et Epicharme, dans ses *Noces d'Hébé*, les range pour cette raison à côté des huîtres, des anatifes et des autres coquillages (4). Aujourd'hui, les Grecs les mangent encore avec plaisir, et les désignent par le même nom que celui que leur donnaient leurs ancêtres.

Tout ce que nous avons dit de l'anatife pouce-pied, sous le rapport bromatologique, peut d'ailleurs se rapporter à eux.

(1) *Museum*, tab. 41, A.

(2) *Rudens*.

(3) *L. c.* lib. III, pag. 91.

(4) Κογχύλια, λεπάδας, τιθυνακια, βαλάνους.



## ARTICLE LI.

*De la Baleine franche* ( *Balæna mysticetus*, LINN. ).

Grec..... Φάλαινα, Βάλαινα.

Latin ..... *Balæna*, *Cete*.

Italien..... *Balena*, *Valena*.

Espagnol .... *Vallena*.

Allemand.... *Whal*, *Whalfish*, *Waller*.

Anglais..... *Whale*.

Hollandais... *Whallvisch*.

Danois ..... *Slichteback*, *Sandhual*.

Suédois ..... *Hvalfisk*.

*Balæna mysticetus*. *B. naribus flexuosis in medio anteriore capite*, LINNÆUS, *Syst. Nat.*, ed. Gmel., gen. 18, sp. 1.

*Balæna mysticetus*. *B. naribus flexuosis in medio capite, dorso impinni*, ERXLEBEN, *Syst. Regn. anim.*, gen. 48, sp. 1.

L'ANIMAL dont nous allons parler, bien remarquable aux yeux du naturaliste et du physiologiste, ne doit pas seulement frapper l'imagination de tout homme qui observe; il est réellement digne de l'attention de celui qui consacre ses veilles au soulagement des maux qui accablent ses semblables. Dominant au loin sur l'Océan qui lui a été abandonné pour empire, reine du plus grand de tous les domaines, arrivée au maximum de volume que peuvent atteindre les êtres organisés et sen-

sibles , véritable colosse du règne animal , paraissant se jouer au milieu des montagnes liquides soulevées par les tempêtes , bravant les ouragans au sein des glaces de l'Ourse et sous le ciel brûlant de l'équateur , développant partout sur la surface des mers son énorme masse , ne redoutant aucun ennemi , joignant la force à la rapidité des mouvemens , et , dans le froid élément de l'eau , respirant l'air comme les animaux terrestres , la baleine franche ne se distingue pas seulement ainsi ; elle offre en effet aussi quelques ressources au premier de tous les arts , à celui de guérir ; et les flottes entières qui , avides de s'emparer des matières utiles qu'elle fournit , vont chaque année la poursuivre dans les contrées lointaines , ne reviennent point seulement chargées de produits nécessaires à l'économie domestique , elles rapportent encore au chirurgien une substance qu'il doit mettre à profit dans plus d'un cas.

La baleine franche forme , parmi les animaux mammifères , le type d'un genre dans la famille des cétacés.

Sa figure , au reste , est si éloignée de celle des autres mammifères , que , pendant long-temps , on l'a regardée comme un poisson , quoiqu'elle respirât par des poumons , qu'elle fît des petits vivans et qu'elle les nourrît de son lait.

Elle est le plus grand des animaux connus jusqu'à présent et peut passer pour le géant des géans , puisque , à certaines époques et dans certaines mers , on en a vu des individus de la longueur de près de trois cents pieds , et que la taille de ceux que l'on observe le plus habituellement s'étend de soixante à cent vingt pieds ; puisqu'enfin le poids total d'une baleine d'une moyenne grosseur s'élève jusqu'à 300,000 livres.



On peut, d'ailleurs, la reconnaître à la forme de son corps, qui représente une espèce de cylindre immense et régulier, et dont le diamètre est à-peu-près égal au tiers de la longueur; à sa tête obtuse en avant, aussi haute que longue, et si volumineuse qu'elle forme plus du quart de la masse totale de l'animal, par suite de l'énorme développement qu'ont pris les os de la face; à la présence de deux ouvertures vers le milieu de la voûte que représente le crâne en dessus, ouvertures que l'on nomme *évents*, et qui sont les orifices de deux canaux qui conduisent au larynx l'air nécessaire à la respiration du cétacé, et par lesquels l'eau qui pénètre dans l'intérieur de sa gueule s'échappe en colonnes avec tant de force qu'un canot peut en être bientôt rempli, et se disperse sur une si grande étendue des mers que le bruit en retentit au large comme celui d'un tonnerre éloigné, comme le bruissement d'un orage prêt à éclater. On concevra facilement cet effet quand on saura que l'eau qui sort des événements s'élève à quarante pieds de hauteur, et que ceux-ci ont jusqu'à un pied de diamètre.

L'ouverture de la gueule de la baleine franche est très-grande et va presque jusqu'à la région de l'épaule. Plusieurs hommes peuvent y entrer sans se baisser, comme on l'a vu sur un de ces monstres de la mer échoué, en 1726, au cap de Hourdel, dans la baie de la Somme. La hauteur de cette ouverture était de plus de vingt pieds.

Ses mâchoires sont entièrement dépourvues de dents; mais la supérieure, en forme de carène ou de toit renversé, a ses deux côtés garnis de lames transverses, minces et serrées, appelées *fanons*. Ces lames, formées d'une espèce de corne fibreuse et effilées à leur bord,

servent à retenir les petits animaux dont cet énorme cé-tacé se nourrit , c'est-à-dire , les vers , les mollusques , les zoophytes , les poissons d'un médiocre volume , mais surtout les actinies , les clios , les crabes et autres crustacés qui entrent dans sa gueule avec l'onde amère , et qui , destinés à être avalés rapidement par milliers sans être préalablement mâchés , s'embarrassent dans les filamens marginaux des fanons. Nous reviendrons plus tard sur la disposition de ces derniers , qui sont au nombre de huit ou neuf cents de chaque côté du palais sur chaque individu , et dont la longueur varie de huit à dix et quinze pieds (1).

La mâchoire inférieure , sans aucune armure , loge une langue molle , charnue , spongieuse , fort épaisse , longue souvent de plus de vingt pieds , blanche , tachetée de noir sur les côtés.

La baleine franche ne présente aucun vestige d'écailles ni de poils ; tout son corps est couvert d'une peau lisse et onctueuse sous laquelle est une couche de lard épaisse de plusieurs pieds.

Hors des eaux , le mouvement progressif est impossible chez elle.

(1) On n'est point parfaitement d'accord sur le nombre des fanons. Zorgdrager (*Bloyende opkomst der Aloude en hedendaegshe Groenl. Vischery*, pag. 82, 89, 90) rapporte qu'on se contente d'en arracher deux cent cinquante de chaque côté des mâchoires , dans les baleines de grandeur ordinaire , et quatre cent cinquante dans les plus grands sujets. Anderson porte ce nombre à sept cents ou à mille. (*Beschreiving van Ysland, Groenland et de Straet Davis*, pag. 120.) M. Van Marum n'en a observé que trois cent vingt dans les mâchoires d'une jeune baleine dont le crâne est conservé dans le Musée de la Société de Harlem. P. Camper (*l. c.*) en a compté au moins trois cents dans un autre sujet , et M. Cuvier indique le nombre que nous avons adopté.



Quoique mammifère , elle est entièrement dépourvue de pieds de derrière , et son tronc se continue avec une queue épaisse que termine une nageoire cartilagineuse , horizontale , bilobée.

Ses membres antérieurs ont les os raccourcis , aplatis et enveloppés dans une membrane aponévrotique qui fait de ces membres aussi deux véritables nageoires , avec lesquelles rien ne peut être saisi , et qui ne sont réellement mobiles qu'à l'articulation des épaules.

Elle n'a aucune trace d'oreille externe.

Son œil , placé immédiatement au-dessus de la commissure des lèvres , est d'une petitesse proportionnelle excessive. Les épaisses paupières qui le couvrent sont dénuées de cils.

La teinte de sa peau varie beaucoup suivant le genre de nourriture , l'âge , le sexe , la température du séjour habituel de l'individu qu'on observe. Elle est quelquefois d'un noir très-pur , très-foncé et sans mélange ; d'autres fois , d'un noir nuancé et mêlé de gris , ou moitié blanche et moitié brune , ou enfin entièrement blanche , comme on l'a vu dans les mers du Japon.

Les mamelles de la baleine franche sont situées près de l'anus. Elles fournissent , dit-on , un lait très-analogue à celui de la vache , mais qui contient beaucoup plus de crème et de substance nutritive que ce dernier (1).

Son dos est dépourvu de nageoire.

Anciennement on prenait des baleines franches dans nos mers (2) ; petit à petit elles se sont retirées jusque

(1) LACÉPÈDE , *Hist. nat. génér. et part. des Cétacés*.

(2) Charles Estienne rapporte en effet qu'en France , de son temps , pendant le carême , la principale nourriture des pauvres était la graisse et la chair de baleine ; et , dans son *Voyage de Metz* , Ambroise Paré met celle-ci au nombre des salaisons que l'on distribua durant le siège de la ville en 1552.

dans le fond du Nord, où le nombre en diminue chaque jour. Dans tous les climats, sous toutes les zones, ces immenses mammifères se sont pourtant montrés; on les a vus au Spitzberg, au Groenland, en Islande, au Canada, vers la Caroline, à Guatemala, au Japon, à la pointe de l'île de Ceylan, à Madagascar, sur les côtes de Corse, de Gascogne, de Norwège, etc., en un mot dans toutes les parties de l'Océan. Mais l'art de la navigation, poussé à un si haut point de perfection dans ces derniers siècles, a détruit leur sécurité, diminué leur domaine, altéré leur destinée.

Rarement, de nos jours, on en trouve qui offrent ces dimensions effrayantes que leur ont attribuées les auteurs : on ne leur laisse plus le temps de parvenir à leur entier accroissement. Il ne faut pourtant pas adopter aveuglément tout ce que les Anciens ont débité à ce sujet, à propos duquel, en parlant de baleines qui auraient eu près de 1000 pieds et d'anguilles de 300 pieds de longueur, Pline a donné dans un de ces excès qui défigurent trop souvent son ouvrage (1).

Est-ce dans l'intention de se procurer un aliment salubre ou agréable, que l'homme a été parmi les écueils des mers les plus lointaines et les ténèbres des nuits les plus obscures, livrer bataille à des êtres qui vivent en paix dans leurs immenses solitudes? Pourquoi ces lourdes masses ont-elles pu devenir les victimes de son intérêt?

C'est ce que nous allons tâcher d'apprécier.

La chair de la baleine est rougeâtre, grossière, dure et sèche, à l'exception de celle de la queue, qui est

---

(1) *Plurima et maxima in Indico mari animalia, è quibus balenæ quaternum jugerum..... anguillæ quoque in Gange amne tricenos pedes. lib. IX, cap. II.*



moins coriace et plus succulente , quoique encore peu agréable , surtout dans certaines circonstances où elle répand une odeur repoussante. Lémery (1) ajoute à tous ces défauts celui d'être de difficile digestion.

Il paraît cependant que , même en France , on faisait autrefois usage de la viande des baleines comme aliment ; on la vendait , ainsi que la langue de ces cétacés , dans les marchés de Bayonne et de quelques autres villes maritimes. On servait sur les meilleures tables ces mets , surtout le dernier , qui , étant salé , peut , dit Duhamel , être regardé encore à présent comme assez délicat.

Dans les manuscrits du XIII<sup>e</sup> siècle , qui sont conservés à la Bibliothèque royale de Paris , on trouve une liste des poissons marins que l'on mangeait alors , et parmi eux figure la *baleigne*. Rabelais la compte aussi au nombre des mets dont usaient les *gastrolâtres* ou gourmands (2) ; et Jean Bruyren-Champier , dans un ouvrage que nous avons cité déjà nombre de fois , nous apprend que de son temps on l'accommodait avec des pois ou qu'on la servait rôtie à la broche.

Aujourd'hui encore les Japonais , et particulièrement ceux qui se livrent à des travaux pénibles , préfèrent la chair de baleine à plusieurs autres alimens , et la trouvent très-bonne , très-fortifiante et très-salubre. Souvent le voyageur Thunberg (3) a vu de gros morceaux de cette viande exposés en vente dans les marchés de Nangasaki , et Kæmpfer nous apprend (4) qu'elle est prise sur six espèces de baleines différentes , dont on met en outre mariner

(1) *Traité des Alimens*.

(2) Edit. d'Amsterdam , 1711 , in-12 , tom. IV , liv. IV , c. LX , p. 254.

(3) *Voyages au Japon* , trad. franç. , tom. III , pag. 433.

(4) *Hist. du Japon* , liv. II , cap. II.

les intestins , qu'on fait cuire et rôtir pour ceux qui se piquent d'avoir bonne table.

On fait également quelque cas , dans les pays septentrionaux , de la chair de baleine franche et des autres cétacés qui sont privés de dents , tandis qu'on rejette celle des cachalots et des autres animaux du même genre qui ont des dents (1). Les Russes qui fréquentent les mers du Kamtschatka prétendent néanmoins que la chair des baleines et des cétacés en général fait reparaître les affections syphilitiques avec une nouvelle force , dans ceux même qui en ont été guéris (2). Mais , dans les îles de Féroë , elle est très en usage parmi les pauvres (3).

Cette même chair , fraîche ou salée , a souvent servi à la nourriture des équipages basques ; mais elle n'est point la seule partie comestible que fournisse l'animal dont il s'agit. Les Groenlandais font aussi un cas tout particulier de la peau et des nageoires de l'animal , leur trouvant une saveur agréable. Le capitaine J. Colnett raconte que le cœur d'une jeune baleine , qui n'avait encore que quinze picds de longueur , et que ses matelots prirent au mois d'août 1795 , près de Guatimala , dans le grand Océan équinoxial , parut à son équipage un mets exquis (4).

(1) *Nouvelle description de l'Islande*, par M. Harrebows, etc., trad. franç. tom. 1, pag. 311.

(2) *Voyage fait par ordre de l'Impératrice de Russie, Catherine II, dans le nord de la Russie asiatique, dans la mer Glaciale, etc.*, par le commodore Billings, trad. franç., tom. 11, pag. 50.

(3) ANDERSON, *Hist. nat. de l'Islande*, tom. 1, pag. 204. — Voyez aussi LUCAS JACOBSON DEBES, *Description des îles de Feroë*, pag. 160.

(4) *A Voyage to the south Atlantic, for the purpose of extending the spermaceti whale fisheries, etc. by captain James Colnett*. London , 1798.



Nous ne voyons pourtant, il faut l'avouer, la baleine servir d'aliment que dans des cas de nécessité ou chez des nations encore peu civilisées ou habitant une terre ingrate. Si nos pères ont mangé de la chair de ce cétacé, et nous en avons eu la preuve, cela n'est pas plus étonnant que de leur voir servir sur leurs tables des mets réputés lourds et indigestes, et généralement repoussés des nôtres. L'estomac, qui supportait sans peine le héron, le butor, le cormoran, le marsouin; pouvait s'accommoder d'une viande qui, étant fraîche, a, selon L. J. Debes, la saveur et l'odeur de celle du bœuf dans certaines circonstances, et qui ordinairement n'a d'autre défaut que la dureté.

D'ailleurs, à l'époque où cet usage existait, on ne pêchait encore ni la morue ni le hareng, et la rigidité avec laquelle on observait le carême faisait un devoir de ne point laisser perdre la chair des baleines, alors communes dans nos mers. Aussi, dans un fabliau intitulé *Bataille de Charnage et de Caresme* (1), sont-elles mises au nombre des soldats que Carême arme contre son rival.

Tel est le petit nombre de faits auquel se borne l'histoire hygiénique de la baleine franche. Nous ne nous sommes attachés qu'à ceux qui sont avérés, qui sont prouvés par des témoignages dignes de quelque confiance; et c'est ce qui fait que nous n'avons point osé parler de la fabrication d'une sorte de pain avec les vertèbres et les os de ce cétacé desséchés, pulvérisés et mêlés à une petite quantité de farine, pain dont usait la peuplade des Ichthyophages, qui existait du temps d'Alexandre-

---

(1) LE GRAND D'AUSSY, *Fabliaux*, in-8°, tom. II, pag. 119.

le-Grand , au rapport de Diodore, d'Arrien, de Strabon, et à laquelle ce monarque vainqueur interdit l'usage du poisson , jusqu'alors son unique nourriture , ainsi que nous l'apprend Pline, dans le sixième livre de son Histoire naturelle.

On sent fort bien aussi que ce n'est point ici le lieu de décrire la pêche de la balcine, pêche dangereuse et difficile , qui constitue un art véritable , et dont on peut lire les détails dans les livres des naturalistes et dans les relations des voyageurs.

Quant à l'histoire médicale de cet animal , elle peut être exposée également en un petit nombre de lignes ; elle n'est guère notable que par des erreurs ; et , pour première preuve , nous dirons que la substance blanche , onctueuse , cristalline , si connue dans le commerce sous les noms de *spermaceti* et de *blanc - de - baleine*, est fournie par le cachalot macrocéphale, et non par un cétacé du genre de celui qui nous occupe en ce moment.

Long-temps aussi, sous les noms singuliers de *lapis manatim* (1), de *lapis de manati*, d'*os manati*, de *pierre de Tiburon* , on a vanté , contre les hémorrhagies et les maladies des voies urinaires (2) , contre les coliques et les douleurs néphrétiques (3) , l'os de la caisse du tympan de la baleine (4) , lequel représente une lame que l'on

(1) On possède quelques dissertations *ex professo* sur cette matière : nous citerons la suivante :

STAHL, *Diss. de lapide manati* , resp. *Labach*. Halæ, 1710, in-4°.

Klein a composé aussi un chapitre *De Lapide manati*.

Voyez son *Hist. nat. Piscium promov.*, missus 2, p. 33.

(2) LÉCLUSE, *Monard. simpl. med.*, c. xxxii.

(3) ETTMULLER, in *Schrod. dilucid. Zoologia*, class., II, c. LXVII.

(4) BLUMENBACH, *Manuel d'hist. nat.*, art. *Trichechus*,



croirait avoir été roulée sur elle-même , et dont le côté interne est beaucoup plus épais que le côté extérieur. Sa forme et sa substance excessivement dure, compacte et fort pesante (1) , l'ont fait plus d'une fois comparer à une coquille, particulièrement à l'une de celles qui rentrent dans le genre *bulla*. Il se sépare facilement du rocher ; et , pour s'en emparer , soit afin de le garder par curiosité, soit afin de le vendre à ceux qui spéculent sur la crédulité publique , les matelots et les pêcheurs introduisent dans le conduit auditif de l'animal , et souvent à la profondeur d'environ quatre pieds , une perche de deux ou trois pouces de diamètre.

Quoi qu'il en soit , cet os que , dans les officines , on confondait avec le rocher du lamantin (*trichechus manatus*, Linn.), lequel forme également un os à part et distinct du reste du crâne , était , après avoir été calciné et pulvérisé, administré dans de l'eau de fenouil (2), à une dose qui variait d'un gros à une once. Aujourd'hui il n'est point jusqu'au nom d'un aussi absurde médicament qui ne soit inconnu , et lui-même ne se trouve plus guère que dans les boutiques obscures de certains pharmaciens hollandais ou suédois.

L'usage de la prétendue pierre de Tiburon n'était point, du reste, encore aussi ridicule que celui du *balénas* ou *leviathan penis* (3), préconisé anciennement contre la leucorrhée et la dysenterie. Ce dernier n'est, en effet,

(1) *Observations anatomiques sur la structure intérieure et le squelette de plusieurs espèces de cétacés*, par P. Camper, avec des notes par M. G. Cuvier. Paris, 1820, in-4°.

(2) ETTMULLER, *ubi supra*.

(3) LUDOVIC, *Pharm. Diss.* 1, p. 314. — CASTELLI, *Lexicon*, art. LEVIATHAN.

rien autre chose que le pénis de la baleine mâle, desséché et conservé avec soin par les médecins d'une certaine époque, où il vint à bout de contre-balancer la faveur dont ont joui les fameux os de brochet, qui méritent cependant sur lui la préférence, disent avec naïveté, Arnault de Nobleville et Salerne (1), médecins à Orléans.

On conçoit bien que pendant un temps, à cause de sa figure et de sa destination naturelle, un semblable médicament a pu être conseillé dans les cas d'impuissance, puisqu'on a bien donné les fleurs de *lamium album* dans la leucorrhée, à cause de leur couleur uniquement; mais ce qui devra surprendre, c'est de voir quelques auteurs le prescrire à la dose d'un demi-gros ou d'un gros dans la pleurésie (2). C'est un trait curieux à signaler dans l'histoire des sottises médicales.

Cependant, il n'en est point toujours ainsi; la baleine fournit aux chirurgiens une substance véritablement très-utile, et qui porte vulgairement le même nom que l'animal duquel on la retire.

Cette substance, éminemment élastique et flexible, solide et très-résistante, susceptible de prendre un beau poli et toutes sortes de formes, n'est autre chose que le tissu de ces lames plus ou moins étendues qu'on appelle *fanons*, et qui, comme nous l'avons dit, garnissent tout le dessous de la mâchoire supérieure ou plutôt toute la voûte du palais de la baleine, qui est d'ailleurs privée de dents.

Fortement attachés dans la profondeur d'un canal qui

(1) *Suite de la Matière méd.* de Geoffroy. Paris, 1756, in-12, t. II, part. I, pag. 106.

(2) *Encyclopédie méthodique, Dict. de Médec.*, tom. III, pag. 582.



règne le long des bords des os maxillaires , serrés les uns contre les autres par de grandes surfaces , les fanons sont allongés, aplatis, et semblables, par leur forme générale, à la lame d'une faux. Ils se courbent un peu dans leur longueur ; comme cette lame, ils diminuent graduellement de hauteur et d'épaisseur , se terminent en pointe et montrent, sur leur bord inférieur, un tranchant analogue à celui de l'instrument auquel nous venons de les comparer.

Le bord extérieur de chacun d'eux est compacte, d'une texture plus serrée, et garni d'un ourlet qui, semblable au bord d'une tuile, s'applique au fanon suivant pour ajouter à la solidité de l'ensemble.

Le tranchant intérieur est concave ; il est garni, presque depuis son origine jusqu'à la pointe, de longues franges imitant des crins de cheval, et de la longueur de dix pouces à un pied. Ces crins, qu'aucune substance gélatineuse ne réunit, sont d'autant plus longs et d'autant plus touffus, qu'ils sont plus rapprochés du sommet du fanon auquel ils appartiennent.

Les fanons eux-mêmes semblent composés de poils, ou plutôt de crins placés les uns à côté des autres dans le sens de la longueur, très-rapprochés, réunis et comme agglutinés.

Ils ont presque toutes les propriétés et l'apparence de la corne.

Leurs grandes surfaces sont lisses et polies.

Examinés dans leur intérieur, on distingue à leur base deux lames destinées à envelopper le tissu vasculaire qui leur porte les matériaux de leur nutrition.

Ils ont quelquefois jusqu'à quinze pieds de longueur.

Après la mort de la baleine, l'épiderme qui les recouvre se dessèche et les colle les uns aux autres.

On les dépouille de cet épiderme avant de les livrer au commerce, et leur couleur est alors ordinairement noire et marbrée de nuances moins foncées.

Mais ce n'est point là la seule préparation qu'on leur fait subir avant de les employer : il faut, en effet, successivement les séparer les uns des autres avec un coin, les fendre dans le sens de leur longueur avec des couperets bien tranchans, diviser ainsi les diverses couches qui les constituent ; les mettre dans l'eau froide, quelquefois dans l'eau chaude ; les attendrir avec l'huile que la baleine a fournie, les ratisser au bout de quelques heures ; les broser, les placer un à un sur une planche polie ; en couper les extrémités et les faire sécher au grand air (1).

C'est après avoir eu recours à tous ces procédés qu'on peut employer les fanons de la baleine à une foule d'usages différens, mais, en particulier, à fabriquer des tiges propres à faire glisser dans l'estomac les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage ; des manches de divers instrumens tranchans, et quelquefois des plaques de brayers.

Les personnes qui s'occupent de la mécanique chirurgicale pourraient, d'ailleurs, faire de ces lames cornées un emploi beaucoup plus étendu que celui qu'elles en font habituellement.

La baleine peut encore offrir quelque utilité en thérapeutique, outre ce que nous en avons rapporté ci-dessus. Lémery regarde, par exemple, son huile comme émolliente et sédative. Cette propriété ne lui appartient

---

(1) *Hist. des Pêches, des Découvertes et des Établissements des Hollandais dans les mers du Nord.* Paris, in-8°, tom. 1, pag. 134.



point en propre : elle la partage avec toutes les graisses fraîches et la plupart des huiles fixes.

Schroder prétend que sa graisse est un excellent topique contre les affections psoriques (1).

Mais cette huile et cette graisse n'ont point encore d'usage fixe en médecine, et ne sont même de nos jours jamais employées. Nous terminerons ici, en conséquence, ce que nous avons à dire de la baleine, pour passer à l'histoire d'animaux qui ont des rapports bien plus directs avec l'art de guérir.

---

(1) Voyez ETTMULLER, *l. c.*, pag. 297.

## ARTICLE LII.

*Du Barbeau* (*Barbus vulgaris*, N.) (1).

Grec moderne... Μυστακατος.

Latin ..... *Barbus*, *Barbo*, *Barbellus*, *Barbulus*.Italien ..... } *Barbio*, *Barbo*.

Espagnol ..... }

Allemand ..... *Barb*, *Barbel*, *Barbele*, *Barben*.Anglais ..... *Barbell*, *Barbyll* (2).Hongrois ..... *Merenne*.Russe ..... *Sassana*, *Ussath*.

*Cyprinus barbus*. *C. pinnâ ani radiis septem, cirrhis quatuor, pinnâ dorsi radio secundo utrinque serrato*, LINN., *Syst. Nat.*, ed. Gmel., gen. 189, sp. 1.

LE barbeau (3) est un poisson qui a quelques rapports avec le brochet, à cause de l'allongement de son corps, de sa tête et de sa queue. Il forme, dans la famille des

(1) Nous aurions pu, si nous eussions attaché moins d'importance à ménager le temps de nos lecteurs, parler ici des balistes, poissons des mers des pays chauds, brillans de couleurs éclatantes, mais ayant une chair en général peu estimée, et qui devient, dit-on, dangereuse à l'époque où ils se nourrissent de polypes et de coraux. Leur histoire est trop peu connue pour que nous nous y arrêtions.

(2) Il est facile de voir ici que, dans presque toutes les langues, le nom du poisson qui va nous occuper est tiré de la présence des barbillons qui, chez lui, existent autour des mâchoires, et a, parmi les différens peuples de l'Europe, la même signification que chez les Anciens.

(3) Voyez notre planche VI, fig. 2.



gymnopomes , le type d'un genre très-voisin des carpes , et long-temps confondu avec elles par la plupart des auteurs , sous le nom de *cyprins*. M. Cuvier l'en sépare pour le mettre simplement en tête d'un sous-genre (1).

Quoi qu'il en soit , le barbeau se reconnaît à un assez grand nombre de caractères tranchés, et que nous allons successivement faire connaître.

Il présente autour de sa bouche quatre barbillons , dont deux sont implantés sur le bout, et deux aux angles de la mâchoire supérieure.

Cette bouche , tournée un peu en dessous , est circonscrite par des lèvres rouges , charnues , extensibles ; elle est , d'ailleurs , comme dans les carpes , les goujons , les tanettes , les ables , peu fendue , et munie de mâchoires très-faibles , dépourvues de toute espèce de dents.

Mais , pour compenser le peu d'armure de ses mâchoires , le barbeau a , dans le bas du pharynx , de véritables organes de mastication , des plaques osseuses fortement dentées , qui peuvent presser les alimens entre elles , et un bourrelet gélatineux qui tient à une autre pièce osseuse soudée sous la première vertèbre. C'est ce bourrelet que vulgairement , dans les autres cyprins , on nomme *langue de carpe*.

Il n'a d'ailleurs qu'une seule nageoire dorsale , qui , de même que l'anale , est très-courte. La première de ces deux nageoires offre , pour troisième rayon , une forte épine dentelée des deux côtés. Toutes les deux , du reste , ainsi que les autres , sont rougeâtres ; mais celle de la queue , qui est fourchue , est bordée de noir.

Le barbeau a , en outre , la ligne latérale droite , le

---

(1) *Le Règne animal, etc.*, tom. II , pag. 192.

dessus du corps d'une teinte olivâtre , les flancs bleuâtres, et le ventre argenté ; les écailles striées , dentelées et fortement attachées à la peau ; les yeux petits , à iris doré ; les narines à double orifice.

Il habite les eaux claires et vives des rivières d'Europe et d'Asie , préférant de beaucoup celles qui coulent sur un fond de cailloux , et fréquentant rarement les lacs , quoiqu'on l'y rencontre quelquefois. Il aime à se cacher parmi les pierres et sous les saillies du rivage. C'est sous cette sorte de toit avancé , dans une retraite paisible que tapissent des touffes de plantes aquatiques , qu'il vient au printemps établir sa demeure d'amour , ou que , pendant l'hiver , lorsque les fleuves charrient des glaçons , il vient se réunir à douze , quinze et quelquefois même cent individus de son espèce , se choisissant ainsi un abri contre le froid.

Ce poisson reste , le plus habituellement , d'une taille médiocre , et ne pèse guère , en général , plus de deux livres , quoiqu'on en ait vu parvenir au poids de dix-huit ou de vingt livres , et d'autres atteindre , selon M. Cuvier (1) , plus de dix pieds de longueur.

Il est fort répandu en France. Ausonne l'a compté parmi les habitans de la Moselle ; et le Danube le nourrit en abondance. Dans ce dernier fleuve , vers l'équinoxe d'automne , dit Albert-le-Grand , il se rassemble en troupes si serrées et si nombreuses , qu'on peut le prendre avec la main. On le pêche également dans les eaux douces de nos départemens méridionaux , dans le Var , par exemple , suivant M. Risso (2) , et dans l'Allier et l'Ardèche ,

(1) *Le Règne animal, etc.*, tom. II , pag. 193.

(2) *Ichthyologie de Nice*. Paris , 1810, in-8°, pag. 361.



où j'en ai vu prendre un grand nombre d'individus presque à la fois. Ceux du Tibre sont fort connus à Rome encore aujourd'hui.

Quant au poisson dont Belon a parlé sous le nom de *barbeau du Nil*, et qui est très-commun dans ce fleuve, tant au-dessus qu'au dessous du Kaire, quoiqu'il ait les plus grands rapports de ressemblance avec celui que nous décrivons, on ne saurait le confondre avec lui, et il est évident que cette espèce est le binny des Egyptiens, et le λεπιδωτας d'Athénée, poisson qui fut honoré comme une divinité dans l'antique Memphis.

Notre barbeau est, du reste, un des poissons les moins carnassiers, en quoi il se rapproche de tous ceux de la famille des Cyprins. Il se nourrit de mollusques, de vers, d'insectes et de plantes en décomposition; ce qui donne le plus souvent à sa chair une odeur et une saveur de vase, quoique, suivant le célèbre docteur Bloch, dans le Vésér, il acquière une graisse fort agréable au goût, à cause du lin que l'on met rouir dans ce fleuve.

Il ne fraie que vers sa quatrième ou sa cinquième année, et dépose, au printemps, ses œufs sur les pierres du fond des rivières, dans les endroits où le courant est le plus rapide.

Il est d'une extrême fécondité, car on a compté plus de huit mille œufs dans une seule femelle.

La pêche du barbeau n'offre rien de particulier. Comme les autres poissons des rivières, il se prend à la seine, à l'épervier, à la trouble. M. Bosc (1) a remarqué qu'on le fait mordre très-facilement à la ligne, en armant les

---

(1) *Nouveau Dictionnaire d'Hist. nat. appliquée aux arts*, art. BARBEAU.

hameçons avec des insectes vivans , comme des sauterelles et des grillons, et surtout avec le bombyce du saule, qui est blanc et qui se fait voir de loin. Les sangsues, ou bien un mélange de vieux fromage , de jaunes d'œufs et de camphre, sont également de fort bons appâts. Mais lorsque ce poisson est caché dans sa retraite , lorsqu'il est protégé par la saillie d'une roche , il y demeure avec constance, rien ne peut l'en tirer; il permet patiemment que l'on fouille son domicile ; il se laisse arracher les écailles et même tuer, plutôt que de se jeter dans le filet qui lui ferme le passage.

La chair du barbeau est blanche et assez recherchée dans certains pays , pour la table. Plus elle est prise sur un individu âgé et plus elle est délicate; et le passage suivant, que nous lisons dans le poëme de la Moselle d'Ausone, peut être expliqué par la connaissance de cette singularité :

*Liberior laxos exerceas Barbe natatus,  
Tu melior, pejore ævo; tibi contingit uni,  
Spirantum ex numero, non illaudata senectus.*

Au reste , pour le remarquer en passant , chez les Anciens on faisait en général peu de cas des vieux poissons (1), ce qui rend encore l'exception plus honorable pour le barbeau.

Mais l'âge n'est point la seule cause qui puisse modifier les qualités de la chair de ce poisson : son séjour dans telle ou telle eau a, sur elles , une influence des plus marquées. Les barbeaux , élevés dans les étangs ou

(1) Voyez à ce sujet le VII<sup>e</sup> livre de l'*Histoire des Animaux* d'Aristote. — Xénocrate veut que cela dépende de la difficulté qu'on a alors à les digérer : παρα δὲ ἡλικίας, οἱ μὲν βραχύνει καὶ νέαι, εὐφραστοί.



pris dans les mares, par exemple, sont mous et insipides : aussi sont-ils moins estimés, moins recherchés que ceux des rivières. Les uns et les autres valent mieux, d'ailleurs, en hiver qu'après le frais. Sur les rives du Rhin, les gourmets font principalement grand cas des lèvres de ces poissons; mais chez nous, on en prise beaucoup le foie.

C'est surtout la partie moyenne de leur corps que l'on mange cependant; c'est celle où la chair conserve le plus de fermeté; mais nonobstant l'usage assez habituel de ce mets, il ne saurait être loué sous le rapport de l'hygiène. Le barbeau est en effet un poisson assez muqueux et chargé de gélatine (1), en sorte que, d'une part, difficile à digérer pour un estomac délicat, il ne saurait, de l'autre, fournir assez de molécules alibiles aux organes d'un individu robuste pour le nourrir convenablement. Il manque, en outre de tout principe excitant, et n'a aucune propriété stimulante analogue à celle que l'on retrouve dans quelques autres poissons, ou dans la chair des mammifères et des oiseaux.

Aussi le barbeau, quoique servi sur des tables assez somptueuses, ne saurait passer pour un poisson estimable, et généralement chez nous, on en fait si peu de cas qu'il est un proverbe populaire qui dit : *il ressemble au barbeau; il n'est bon ni à rôtir ni à bouillir* (2). Platine prétend même qu'à quelque sauce qu'on l'ap-

(1) *Barbus carne est candida, non insuavi, sed pituitosa, multis spinis firmata.* RONDELET.

(2) Ce proverbe est loin d'être nouveau; les Latins disaient du barbeau : *neque frigidus, neque calidus, neque elixus, neque assatus est bonus.*

prête , il n'est point supportable. Il n'en a pourtant point toujours été ainsi , à ce qu'il paraît. Nous avons déjà signalé l'opinion d'Ausone , et nous rappellerons ici à l'appui que, dans un manuscrit du XIII<sup>e</sup> siècle, conservé à la Bibliothèque royale et intitulé : *Proverbes*, les barbeaux de Saint-Florentin sont comptés au nombre des productions estimables de la France.

Champier fait d'ailleurs une mention honorable de ceux de la Somme , qui sont , dit-il , les plus beaux , et de ceux du Rhône et de la Loire , qui , selon lui , étaient reconnus pour les meilleurs. Charles Estienne vante aussi ces derniers, et Belon dit que ceux du Tibre , à Rome , sont très-estimés (1).

Un fait intéressant que le médecin ne doit point ignorer dans l'histoire du barbeau , c'est que ses œufs , de même que ceux du brochet et de la lotte , sont habituellement vénéneux , ou au moins occasionent très-souvent des superpurgations à ceux qui en mangent , et causent des vomissemens douloureux , surtout au printemps. D'après un préjugé assez universellement répandu , on attribue cet effet aux fleurs des saules qui tombent dans l'eau à cette époque de l'année ; mais cette opinion est loin d'être prouvée.

Quelle qu'en soit , au reste , la raison , le résultat est certain , quoique contesté ; car si Bloch , dans son bel ouvrage sur l'Histoire naturelle des Poissons , et quelques autres auteurs , M. Bosc en particulier (2), ont nié

(1) GESNER , de *Aquat.*, pag. 144.

(2) *Nouv. Diction. d'Hist. nat.*, 2<sup>e</sup> édit., tom. III, pag. 235.

— M. Mérat semble également refuser à ces œufs les propriétés mal-faisantes que nous leur attribuons. (*Diction. des Sc. méd.*, tom. XXXVII, pag. 197, article ŒUF.)



les qualités malfaisantes des œufs de barbeau, l'assertion que nous venons d'émettre est soutenue par une foule de témoignages anciens et par des observations récentes. Rondelet (1), Gesner, Pluche (2), M. De Lacépède (3) ont professé cette manière de voir que nous avons embrassée naguère nous-mêmes (4), et que semble appuyer le conseil donné par Lieutaud (5) d'emporter avec soin les œufs de ce poisson avant de le mettre cuire, *parce que, dit-il, si l'on en mange, ils excitent un vomissement accompagné de tranchées*. Venel, d'autre part, n'hésite point à ranger ces œufs parmi les substances émétiques tirées du règne animal (6); et Antonio Gazio, de Crémone, médecin à Padoue, vers 1520 (7), de même que Gesner (8), nous ont laissé l'histoire des accidens morbides éprouvés par eux-mêmes, ensuite de l'ingestion de ces œufs.

La nocuité des œufs de barbeau paraissait donc suffisamment établie aux yeux de la plupart des observateurs, lorsque tout récemment, ainsi que nous venons de le dire, Bloch, et MM. Bosc et Mérat vinrent élever à ce sujet des doutes que nous avons fait connaître, et qui semblèrent d'autant mieux fondés que ces estimables auteurs parlaient d'après leur propre expérience.

(1) *De Piscib. fluv.*, c. XIX, pag. 194. — *De Piscib. lacustr.*, c. XIX, pag. 165. — GESNER, *de Aquat.*, pag. 143.

(2) *Spectacle de la Nature*, tom. III, pag. 86.

(3) *Hist. Nat. des Poissons*, édit. in-12, tom. IV, pag. 216.

(4) *Dictionn. des Sc. nat.*, tom. IV, Suppl., pag. 7.

(5) *Précis de la Mat. méd.*, in-12, tom. III, pag. 372.

(6) *Précis de Mat. méd.*, tom. I, pag. 17.

(7) *Florida corona, quæ ad sanitatis, etc.* Venetiis, 1491, in-fol.

(8) *L. c.*

Mais postérieurement encore, M. Vallot, médecin distingué de la ville de Dijon, a recueilli quelques faits contradictoires, ce qui démontre que si, en vertu d'une idiosyncrasie spéciale, certains individus peuvent impunément manger des œufs de barbeau, il en est d'autres qui peuvent en ressentir les mauvais effets, et ce qui doit nous engager à bannir de nos cuisines un aliment aussi peu sûr, d'autant plus que toutes les fois qu'il existe deux opinions opposées sur les vertus d'une substance de ce genre, l'homme prudent doit embrasser celle qui tend à faire regarder cette substance comme dangereuse.

Parmi les faits publiés par M. Vallot (1), nous citerons les deux suivans : ils nous paraissent probans, car nous avons été à même de vérifier sur nous-mêmes l'effet que cet auteur annonce comme certain.

« Le 14 mai 1819, dit-il, les RR. SS. de la Charité de N. D. mangèrent des œufs de barbeau qu'elles trouvèrent très-bons et même fort agréables : trois heures après le repas, elles ressentirent de vives coliques, et furent tourmentées de vomissemens douloureux, qui leur firent craindre un empoisonnement; mais elles ne tardèrent pas à être rassurées lorsqu'elles virent que l'une d'elles, qui n'avait point mangé d'œufs de barbeau, n'éprouvait aucun accident, et que le malaise qu'elles ressentaient était en proportion de la quantité d'œufs que chacune d'elles avait mangée. »

A cette occasion, M. le docteur Antoine raconta ce qui suit à M. Vallot.

---

(1) *Bulletins de la Société médic. d'Emulat. de Paris*, février 1822, pag. 62.



« Deux particuliers portèrent chez un curé de leur connaissance un brochet et un barbeau; ils recommandèrent de jeter les œufs, parce que, disaient-ils, ils sont nuisibles. Le curé, qui doutait de cette propriété, ordonna qu'on fit cuire les poissons avec leurs œufs. Les convives ne touchèrent point à ce mets, dont l'hôte seul mangea avec plaisir; mais il ne tarda point à se repentir de son incrédulité : peu de temps après le repas, il ressentit des coliques violentes; éprouva des vomissemens douloureux, et il acquit par sa propre expérience la certitude que les œufs de brochet et ceux de barbeau avaient des propriétés réellement nuisibles. »

Cette particularité, au reste, ne doit point trop nous surprendre : les œufs de beaucoup de poissons autres que le barbeau la possèdent à un degré plus ou moins énergique; il semble qu'en cela la prévoyante Nature a voulu, en leur donnant une propriété purgative, mettre la postérité des animaux de cette classe à l'abri de la voracité des oiseaux d'eau. Nous savons qu'en effet le plus souvent ceux-ci rendent sans les avoir digérés les œufs de poissons qu'ils ont avalés, et qui demeurent ainsi encore susceptibles d'éclore; c'est même de cette manière que l'on peut venir à bout d'expliquer la manière dont certains étangs, dont certaines mares s'empoisonnent.

Nous avons vu, d'ailleurs, dans quelques-unes de nos provinces du centre de la France, dans le Velay en particulier, les gens du peuple se servir quelquefois des œufs de barbeau comme d'un remède purgatif : or, tout medicament doué de cette propriété ne saurait se convertir en une substance nutritive.

Cette application thérapeutique n'est pas la seule qui

existe dans ce genre. L'ancien hippiatre Rusius recommande pour purger les chevaux l'administration des œufs de barbeau ou de tanche (1).

Dans tous les cas, lorsque l'ingestion de cette espèce d'aliment a donné lieu à des accidens morbides, le traitement de la maladie qui résulte d'un pareil empoisonnement est à-peu-près le même que celui des premières périodes du *cholera-morbus* : il consiste à faire boire assez abondamment de l'eau tiède ou quelque infusum aqueux pour faciliter le vomissement et par conséquent l'expulsion de la matière nuisible; à donner ensuite des boissons mucilagineuses, adoucissantes, tièdes et sucrées; à administrer fréquemment des lavemens émolliens; à faire garder le repos; à prescrire la diète pendant toute la durée des symptômes, etc.

Le barbeau peut encore intéresser le médecin sous un autre point de vue que ceux sous lesquels nous venons de le considérer. Anciennement on attribuait à ce poisson de merveilleuses propriétés médicales; on le prescrivait à la fois contre la dysenterie et contre les maladies des reins; contre l'épilepsie et contre les accidens causés par les piquûres des animaux venimeux. Il existe à son sujet une foule de fables thérapeutiques, parmi lesquelles il nous suffira de citer une opinion de Balthazar Pisanelli (2), qui prétend qu'en faisant boire le vin dans lequel on a noyé un barbeau, on rend les hommes impuissans et les femmes stériles. Une semblable assertion laisse peu à dire, et, sous le rapport de la sottise, elle recule de beaucoup ceux qui se sont contentés, pendant

(1) Voyez GESNER, *l. c.*, pag. 146.

(2) *Tratt. della Natura de Cibi e del Bere*. Venet., 1584, in-4°.



un temps , de dire que le barbeau , contenant *beaucoup de sel et d'huile volatile et médiocrement de phlegme* , convenait en toute saison aux jeunes gens bilieux (1).

---

(1) LA CHESNAYE DES BOIS , *Dict. raisonné et univ. des Animaux* , article BARBEAU.

---

## ARTICLE LIII.

*De la Barbue (Rhombus barbatus, N.).*

Grec....,..... Ψηττα (1).

Latin..... *Rhombus* (2).

Italien ..... *Rhombo, Scatto, Soagia.*

Allemand .... *Glatbut, Vinckelbutt,*

Suédois..... *Pigghuars.*

Anglais.....† *Pearl; Lug-aleaf.*

Hollandais ... *Griet.*

*Pleuronectes rhombus. P. corpore glabro,*

LES Français appellent vulgairement *barbue* et quelquefois *losange et rhomboïde*, un poisson de mer aplati, très-voisin du turbot et appartenant comme lui au genre des pleuronectes d'Artédi et de Linnæus, et à la famille des hétérosomes de M. Duméril (3).

Ce poisson, avec toutes les autres espèces de pleuro-

(1) Le mot ψηττα, dans Aristote, doit être cependant regardé comme le nom collectif des poissons du genre pleuronecte plutôt que comme celui de la barbue, de la plie ou du turbot en particulier.

(2) Dans son Δειπνσοφιστων, lib. VII, ch. XXIV, Athénée lève toute espèce de doute à l'égard de cette synonymie, car il dit : Ρωμαιοι καλοῦσι τὴν ψητταν ρόμβον.

(3) Sous le nom de *rhombus*, M. G. Cuvier vient d'établir un nouveau genre dans sa famille des Pleuronectes. Il a choisi pour type les deux poissons que nous venons de citer.



rectes, présente un caractère bien tranché et qui n'appartient qu'à eux seuls parmi les animaux vertébrés, celui du défaut de symétrie entre les deux moitiés latérales de leur corps, qui est aplati de droite à gauche, ou de gauche à droite, en sorte que les deux yeux sont situés d'un même côté, côté qui reste supérieur quand l'animal nage (1); que les deux moitiés de la bouche ne sont point égales; que les deux nageoires pectorales ne sont que rarement parfaitement semblables; que l'une des moitiés du corps, la supérieure, est colorée, tandis que l'autre, l'inférieure, est blanchâtre.

La barbue, en particulier, est remarquable par la position de ses yeux, qui sont tous les deux du côté gauche et très-rapprochés; par la forme ovale, ou plutôt rhomboïdale à angles arrondis, de son corps, dont la hauteur égale la longueur; par la figure arrondie de sa nageoire caudale; par la longueur de sa nageoire dorsale, qui s'avance jusque vers le bord de la mâchoire supérieure et règne, ainsi que l'anale, jusque tout près de la caudale; par le rapprochement des catopes et de la nageoire anale qui semble se continuer même avec eux; par l'ouverture de sa bouche, assez grande et arquée de chaque côté.

Elle a d'ailleurs la peau lisse, sans tubercules, et revêtue seulement d'écailles ovales et unies; sa ligne latérale, d'abord très-courbée, devient ensuite droite; sa mâchoire inférieure est un peu plus avancée que la supérieure et est armée, comme celle-ci, de plusieurs

---

(1) C'est de cette particularité qu'est tiré le mot *pleuronecte*, formé de *πλευρά*, le *flanc*, et de *νέκς*, *nageur*; comme qui dirait : *nageant sur le côté*.

rangées de dents , petites , inégales , pointues et disposées en carde ; son pharynx est muni d'un appareil de mastication composé de dents analogues à celles des mâchoires ; le côté droit de son corps est blanc azuré , tandis que le gauche est marbré de jaunâtre , de brun ou de rougeâtre ; ses yeux sont grands , avec l'iris argenté et la prunelle bleue.

Ce poisson est très - commun , et on le voit souvent dans les marchés de Paris , où on l'appelle *carrelet* assez fréquemment. On le pêche dans l'Océan atlantique boréal ainsi que dans la mer Méditerranée. Il fréquente habituellement nos côtes , mais il est encore plus abondant sur celles de Sardaigne et surtout autour des îles Açores (1). Il pénètre enfin quelquefois dans les fleuves et entre notamment dans l'Elbe.

La barbue acquiert des dimensions souvent assez considérables pour peser une vingtaine de livres , et suivant M. Risso , à l'embouchure du Var , on en pêche parfois qui en pèsent seize (2). Autrefois même elle jouissait d'une certaine renommée sous ce rapport (3). Tout le monde en effet connaît l'histoire de l'énorme individu de cette espèce qui , du temps de Domitien , exerça le génie gastronomique des sénateurs de Rome , et chacun a aussi présent à l'esprit les vers pleins de grâce inspirés à un de nos plus aimables poètes modernes par ce monstrueux poisson (4) , qui , dans l'origine , excita la redou-

(1) ADANSON , *Voyage au Sénégal* , pag. 186.

(2) *Ichthyologie de Nice*. Paris , 1810 , in-8° , pag. 316.

(3) Nous lisons dans Martial les deux vers suivans :

*Quamvis lata gerat patella rhombum ,  
Rhombus tamen est latior patella.*

(4) Beaucoup d'auteurs en ont parlé comme d'un turbot.



table indignation du satyrique Juvénal, et qui, du reste, ne devait point avoir la longueur démesurée que lui ont attribuée les Anciens, puisqu'elle aurait été de plus de soixante pieds.

La barbue a été très-recherchée dans tous les temps, et mérite réellement de l'être; car elle est abondamment munie d'une chair ferme et d'une saveur exquise, et se montre la digne rivale du turbot, avec lequel, chez les Anciens, elle partageait le nom de *faisan de mer*, et souvent aussi celui de *rhombus*.

Elle ne se distingue même en rien du turbot sous le rapport bromatologique, pour ainsi dire, et comme celui-ci est plus généralement connu, nous renvoyons à l'article qui le concerne l'examen de ce qui appartient en cela à la barbue dont il est ici question. Nous en agissons ainsi d'autant plus volontiers que souvent, dans les auteurs, on attribue à l'un ce qui devrait l'être à l'autre, et réciproquement.

---

---

ARTICLE LIV.

*Du Basilic d'Amboine* ( *Basiliscus Amboïnensis* ,  
DAUDIN) (1).

*Lacerta fluviatilis* , *Amboïnensis* soa soa ajer dicta. FR.  
VALENTIN (2).

*Lacerta Amboïnensis*. *L. caudâ compressâ* , *longâ* , *pinnâ*  
*caudali radiatâ* , *suturâ dorsali dentatâ* , GMELIN , *Syst.*  
*Nat.* , pag. 1064 , n° 54.

*Lacerta amboïnensis* , J. ALB. SCHLOSSER (3).

*Lacerta javanica* , HORNSTEDT (4).

---

PARMI les nombreuses fables qu'ont, avec une absurde confiance , débitées les Anciens au sujet des reptiles , aucune certainement n'est plus extraordinaire , n'est plus

---

(1) Quelques auteurs de Trophologie et de Matière médicale ont parlé de la *barnacle* ou *bernacle* dans leurs écrits. L'histoire de cet oiseau , voisin de l'oie , et que l'on trouve quelquefois dans les marchés de Paris , a été faite en partie à l'article ANATIFE LISSE (voyez tom. 1 , pag. 365 et suiv.) , et sera achevée dans celui que nous consacrons aux diverses espèces d'oies.

Nous ne traiterons également de la bartavelle ou perdrix grecque qu'à l'occasion des perdrix en général.

(2) *Descript. Indiæ orientalis*. Amstel. , 1726 , in-fol. , tom. III , part. 1 , lib. v , c. 1 , pag. 281.

Les mots *soa soa ajer* signifient *lézard aquatique*.

(3) *Epist. de lacertâ amboïnensi*. Amst. , 1768 , in-4°. — Cet ouvrage , assez rare dans les bibliothèques , renferme une fort bonne figure coloriée du basilic.

(4) *Nov. Acta Stockholm.* , tom. VI , ann. 1786 , pag. 132 , tab. v , fig. 1 et 2.



incroyable, que celle du basilic, de ce serpent portant une couronne sur la tête, faisant fuir tous les autres à son aspect, et se montrant véritablement leur roi, dit le médecin poète Nicander. On attribuait à son sifflement la faculté de faire mourir tous les animaux, et son regard suffisait pour tuer, assure Galien de Pergame (1). C'est sa peau qui, au rapport de Solin, étant pendue dans le temple de cette ville, dont les habitans l'avaient payée fort cher, empêchait les oiseaux d'y faire leur nid, et les araignées d'y tisser leur toile. Pline en parle également (2), et sa morsure a paru si grave à Aëtius qu'il n'indique contre elle aucun remède, d'accord en cela avec Erasistrate, qui affirme qu'elle fait tomber les muscles presque subitement par lambeaux.

Or, ce n'est point de cet être fabuleux qu'il peut être ici question. Rien de ce qui sort du domaine de la vérité n'est digne de fixer long-temps l'attention du médecin. Il ne s'agit point non plus de ces autres basilics qu'on trouve dans les cabinets de beaucoup de curieux, et qui ne sont que des peaux de raie desséchées et contournées d'une manière bizarre.

Notre basilic, celui de presque tous les naturalistes qui nous ont précédé, est, au contraire, un animal d'une forme élégante et qui anime agréablement les rives marécageuses des fleuves de l'Archipel indien. Il ne possède aucune des qualités surnaturelles qu'on a accordées à son homonyme; il ne se distingue par aucune des actions miraculeuses qu'on attribue à ce reptile chimérique. Loin de tuer par son seul regard, il devient la victime

(1) Προς Πισωνα περι θηριων.

(2) *L. c.*, lib. VIII, c. 21.

des besoins de l'homme , qui trouve dans sa chair une ressource assurée contre la faim ; rien , en lui , si ce n'est son nom , ne rappelle le basilic de nos crédules aïeux , celui dont la vue seule devait inspirer la terreur.

Très - voisin des iguanes et des tupinambis , il appartient , comme eux , à l'ordre des sauriens et entre dans la famille des uronectes. Il se reconnaît facilement aux caractères suivans :

Son corps est entièrement couvert de petites écailles rondes en dessus , et approchant en dessous un peu de la forme carrée.

Toute la partie inférieure de son cou est couverte d'une peau ample et lâche , qui représente une espèce de goître terminé en pointe , non dentelé , seulement marqué de plusieurs plis profonds , et étendu du milieu de la mâchoire inférieure jusqu'au-devant du thorax.

Sa queue , longue et comprimée , est presque trois fois aussi étendue que le reste du corps.

Sa tête est tuberculeuse.

Sa gueule est armée de dents maxillaires , fortes , comprimées , sans dentelures. Son palais en est dépourvu (1).

Sur toute la longueur de son dos , on voit régner une crête pectinée , formée de dents aplaties , à une ou deux pointes , laquelle se prolonge , d'une part , vers l'occiput , et , de l'autre , sur le tiers antérieur de la queue , et qui est beaucoup plus élevée dans le mâle que dans la femelle. Cette crête , qui est tranchante , est soutenue par de longues apophyses épineuses nées du rachis , et est couverte d'écailles comme le reste du corps. Elle

---

(1) CUVIER , *L. c.* , tom. II , pag. 37.



est beaucoup plus élevée dans sa portion caudale que dans le reste de son étendue.

Ses pieds sont assez robustes, un peu allongés, surtout les postérieurs, et sont munis chacun de cinq doigts séparés, dentelés en scie sur leurs bords et terminés par de petits ongles.

On observe, sous les cuisses, une rangée de pores tuberculeux (1).

La couleur de la tête et de tout le cou du basilic est d'un vert foncé avec quelques stries blanches; le dos et la queue sont bruns; mais l'espèce de nageoire qui surmonte celle-ci est plus pâle; le ventre est gris, irrégulièrement parsemé de points blancs, ronds et nombreux, que l'on retrouve aussi çà et là sur les flancs et sur les membres : ceux-ci sont verdâtres.

Le saurien que nous venons de décrire n'est point seulement beau, il mérite encore d'être remarqué pour ses dimensions, car il atteint la taille de trois ou quatre pieds.

C'est dans l'île de Java (2) et dans celle d'Amboine qu'on le trouve particulièrement. Il y vit de préférence sur les bords des grands fleuves, choisissant les rives peu fréquentées, grimpant sur les arbres littoraux et s'élançant adroitement de branche en branche. Là, laissant en paix les animaux plus faibles que lui, fuyant au moindre bruit sans chercher à se défendre, il se nourrit de graines et de fruits, dévorant tout au plus quelques

(1) CUVIER, *ubi supra*.

(2) Le comte Fr. Hornstedt, lorsqu'il était ambassadeur à Batavia, a fait sur ce reptile des observations dont les résultats sont consignés dans les *Nouveaux Actes de Stockholm* pour 1786.

vermisseaux rampans , quelques débiles insectes (1), et se jetant dans l'eau , où il nage avec une grande vitesse, dès qu'il redoute l'attaque de quelque ennemi.

Mais que peuvent contre l'homme de pareils moyens de défense, dès le moment que l'intérêt de ce grand destructeur des êtres vivans lui commande la ruine du basilic ? Malheureusement pour cet innocent reptile , la saveur agréable de sa chair, dont les matériaux sont extraits du règne végétal , lui a fait déclarer une guerre d'extermination. Les habitans de Java , ceux d'Amboine lui font la chasse avec ardeur et le poursuivent jusqu'au milieu des eaux , et sous les roches avancées qu'il se choisit pour dernier asile , et où il se laisse prendre sans aucune résistance.

Cette chair, fort estimée , est blanche , tendre , succulente et rappelle, dit-on, celle du chevreuil. Elle passe pour beaucoup meilleure que celle de l'iguane, si recherchée dans toute l'Amérique équatoriale , et qui , à Paramaribo , se vend fort cher aux gourmets. Elle doit , d'ailleurs , avoir toutes les qualités de cette dernière, qui n'a que le mérite d'être plus généralement connue, et dont par la suite nous nous occuperons avec quelque détail.

---

(1) M. Cuvier a trouvé dans son estomac des feuilles et des insectes.  
(L. c.)

---



## ARTICLE LV.

*Du Bec-Figue* (*Muscicapa atricapilla*, CUVIER).

- Grec..... Συκαλὶς, Μελαγκορύφος, ARISTOTE.  
 Latin..... *Ficedula*, *Melancoryphus*, *Atricapilla*.  
 Italien..... *Becca-Fico*, *Sicca-Figa*.  
 Espagnol.... *Becca-Figua*; *Papa-Figo*.  
 Allemand.... *Graszmach*, GESNER; *Wustling*, RZACKZINSKY.  
 Polonais..... *Sigoiadka*.

*Motacilla ficedula*. *M. subfusca*, *subtùs alba*,  
*pectore cinereo-maculato*, LINNÆUS, *Syst.*  
*Nat.*, ed. Gmel., gen. 114, sp. 10. —  
*Fauna Suecica*, n° 231.  
*Sylvia ficedula*, LATHAM.

DEPUIS les temps les plus anciens, l'oiseau nommé *bec-figue* fait les délices de nos tables et tient un rang distingué dans les fastes de la gastronomie. Rien n'est pourtant moins clair que ce qui le concerne, parce que la dénomination de *bec-figue*, qui répond au *ficedula* des Anciens, s'appliquant dans le Midi et en Italie à diverses fauvettes et farlouses, les naturalistes ont réuni les attributs de ces oiseaux sur un certain état du *muscapa atricapilla*, et en ont formé l'espèce imaginaire présentée sous le nom de *bec-figue* dans Buffon et dans ceux qui l'ont suivi. La confusion a encore été augmentée, parce qu'on s'est servi du même nom pour désigner

toutes les espèces de bec-fins qui, en Europe, sont engraisées par les figues qu'elles mangent, et parce qu'on l'a étendue à plusieurs sortes d'oiseaux étrangers, plus ou moins différens les uns des autres (1).

Mais les travaux récents des ornithologistes, ceux de MM. G. Cuvier (2) et Ch. Dumont (3) en particulier, ont démontré que le véritable bec - figue n'était qu'un jeune individu ou qu'un individu femelle du gobe-mouche noir, *muscapa atricapilla*, espèce très-remarquable par les changemens de couleur que subit le mâle à diverses époques, et dont on trouve la figure dans les planches enluminées de Buffon (4).

Ce dernier oiseau, dont le nom a été prostitué si souvent et est d'usage dans des pays où lui-même ne paraît jamais, parce qu'on se plaît, par ostentation ou par intérêt, à le confondre avec tous les petits passereaux qui ont la réputation d'être un bon gibier, n'a qu'une taille fort médiocre, celle de cinq pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, et à-peu-près sept pouces de vol, dans la saison même où il est bien en-chair et chargé de graisse, celle de la maturité des figues et des raisins.

A cette époque, qui est celle où il mérite plus parti-

(1) Barrère, par exemple, compte, rien qu'à Cayenne, six espèces d'oiseaux qu'il nomme tous *ficedula* (*Hist. nat. de la France équinox.*, pag. 131); et le voyageur Smith rapporte que sur la Côte-d'Or il y a des bec-figues jaunes qui font leur nid à l'extrémité des branches. (*Hist. génér. des Voyages*, tom. iv, pag. 245.) Ces oiseaux ne sont certainement point notre bec-figue.

(2) *Le Règne Animal*, etc., tom. i, pag. 346.

(3) *Dict. des Sciences nat.*, tom. iv, Suppl., pag. 63.

(4) N° 668, fig. 1.



culièrement d'être décrit, le bec - figure a un plumage d'une couleur assez sombre, et est loin d'être aussi beau qu'il est bon. Tout le dessus de son corps, depuis le sommet de la tête jusqu'au croupion inclusivement, est d'un gris brun; les petites et les grandes couvertures des ailes sont de la même teinte, mais chacune de ces ailes est coupée transversalement par une bande d'un blanc roussâtre (1); les penne de ces mêmes parties sont aussi d'un gris brun; mais les unes sont extérieurement bordées de blanc pur et les autres de gris blanc; les penne intermédiaires de la queue sont noirâtres, bordées en dehors de gris brun, et les deux plus extérieures de chaque côté sont, en dehors, bordées mi-partie de blanc et de gris. Tout le devant du corps jusqu'au bas de la poitrine est, ainsi que les côtés, d'un gris blanc; le ventre, les couvertures du dessous des ailes et de la queue sont d'un roussâtre clair.

C'est lorsqu'il offrait cette disposition dans les couleurs, disposition qui, au reste, ne varie jamais pour la femelle, laquelle est constamment un peu plus pâle que le mâle (2), que les Anciens nommaient le bec-figure *συζαλίζ* et *ficedula*.

Mais, avec la saison des amours, le mâle prend une distribution agréable de blanc et de noir purs; le dessus de sa tête, le dos, les ailes, la queue sont noirs; le front, le collier, tout le dessous du corps,

(1) Ce dernier caractère paraît être celui auquel les naturalistes ont attaché le plus d'importance. Aldrovandi, Frisch, Klein, Brisson ont mis un soin tout particulier à le noter.

(2) *Fœmina penè tota albicat.* — ALDROVANDI, *Ornithol.*, tom. II, pag. 758.

une bande sur l'aile et le bord extérieur de la queue, sont blancs. C'est alors qu'il devient le *μελαγκοριγχος*, le *μελαγκορυφος* et l'*atricapilla* des Anciens. Une pareille métamorphose n'avait pu échapper au génie observateur d'Aristote, qui en parle dans son *Histoire des Animaux* (1), et qui dit que le *συκαλῖς* se change en *μελαγκορυφος*, dans certaine saison.

Quoi qu'il en soit, le bec-figue a le bec mince, déprimé horizontalement, surmonté en dessus d'une vive arête, très-effilé, flexible, non échancré, à base étroite, arrondie, à pointe un peu crochue, noirâtre et moitié moins long que la tête.

Ses yeux, d'un noir vif, sont entourés d'un cercle d'un blanc roussâtre.

Ses tarses et ses ongles sont noirâtres.

L'ongle de son doigt postérieur est courbé, ce qui, au premier coup-d'œil, doit suffire pour distinguer notre oiseau de toutes les espèces d'alouettes chez lesquelles cet ongle est droit.

D'après ces divers caractères, il est facile de reconnaître que le bec-figue appartient à la famille des oiseaux subulirostres ou raphioramphes de M. Duméril (2), dans l'ordre des passereaux. Mais les ornithologistes ne sont point généralement d'accord sur le genre dont il doit faire partie. La plupart le placent dans celui des becs-fins (*Motacilla*, LINN.), section des figuiers (*Motacillæ ficedulæ*). M. Cuvier le range dans celui des gobe-mouches (*Muscicapa*, LINN.), et en fait, dans ce genre, le type d'un sous-genre.

(1) Liv. IX, ch. XLIX.

(2) *Zoologie analytique*, etc., pag. 45.



Ce que nous avons dit de cet oiseau sous le rapport de la conformation extérieure nous paraît suffisant, au reste, pour empêcher toute méprise à son égard.

Le véritable climat des bec-figues est celui du Midi, sans aucun doute; leur habitation semble circonscrite entre la Suède et la Grèce, et ils ne paraissent se diriger vers le Nord que fort avant dans le printemps, pour en repartir bientôt et avant les premiers froids de l'automne.

Néanmoins, dans le cours de l'été, ils s'éloignent assez des contrées méridionales, puisqu'on en a pris des individus en Angleterre (1), en Allemagne (2), en Pologne (3) et jusqu'en Suède (4); mais leur patrie naturelle est la Grèce, ainsi que les îles de son archipel, où l'on en prend des quantités innombrables (5). On n'en a d'ailleurs rencontré que rarement dans le Nouveau-Monde; et don Pernetty (6) est à-peu-près le seul qui en ait vu en Amérique, pendant son voyage aux îles Malouines.

Quand le bec-figue paraît au printemps dans les régions tempérées, il n'y arrive jamais en troupes nombreuses; il forme une société composée seulement du mâle et de la femelle. A leur arrivée, ils s'enfoncent dans l'épaisseur des bois, où, choisissant un trou dans le tronc d'un arbre et à une grande distance de terre, ils savent si bien cacher leur nid, qu'on a toujours beaucoup de peine à le découvrir (7).

(1) WILLUGHBY, *Ornithol.*, pag. 163.

(2) KLEIN, *Avi.*, pag. 79, n° 13.

(3) RZACZYNSKI, *Hist. nat. Polon.*, pag. 280.

(4) LINNÆUS, *Fauna suecica*, n° 231.

(5) MARITI, *Voyage de Chypre*, tom. 1, pag. 36.

(6) Tom. II, pag. 13.

(7) Aristote (*Περὶ Ζωῶν*, liv. IX, ch. XV) avait déjà noté cette particu-

Pendant ce temps , le mâle se tient assez habituellement au sommet de quelque grand arbre, d'où il fait entendre un gazouillement triste et faible.

Mais , vers la fin d'août ou le commencement de septembre, les bec-figues se réunissent en troupes pour retourner vers le Midi , et, durant une quinzaine de jours, passent en si grande abondance dans la partie agricole des Vosges en particulier, que chaque tendeur de filets en fait une provision quotidienne de plusieurs douzaines. En Bourgogne (1) et le long du Rhône , on s'en empare alors aussi au lacet , au filet et au miroir.

C'est en vertu de cette émigration annuelle que, dans les mois de septembre et d'octobre , on fait une abondante chasse aux bec-figues en Provence et dans plusieurs îles de la Méditerranée , à Malte spécialement , et en Chypre, comme nous le dirons plus tard (2).

Pendant leur séjour dans nos bois, les oiseaux dont il s'agit vivent spécialement d'insectes ; mais , au moment de leur départ, on voit leurs bandes nombreuses, dès l'aube du jour et après le coucher du soleil, se répandre dans les vignes pour y manger le raisin qui commence à mûrir. La même particularité a été observée en Italie, et

larité ; quelques auteurs modernes cependant ont avancé à tort que le bec-figue nichait à terre.

(1) Dans cette province , le bec-figue porte le nom de *vinette*, parce qu'il becquette aussi bien les raisins que les figues. Dans la Lorraine , au contraire , et dans les Vosges , on l'appelle *pinçon des bois*, *pinçon d'Ardennes*.

(2) Lorsque l'île de Chypre appartenait aux Vénitiens, on connaissait généralement en Italie le bec-figue sous le nom d'*uccello de Cypro* , nom qui passa même en Angleterre ; car, selon Willughby (*l. c.*, p. 163), on l'y appelait alors *Cyprus bird*.



c'est là ce qui a donné lieu à ce distique si connu de Martial :

*Cùm me ficus alat ; cùm pascar dulcibus uvis ,  
Cur potiùs nomen non dedit uva mihi ?*

Mais en Provence et dans le Midi, en général, ils méritent réellement le nom par lequel on les désigne. On les voit en effet sans cesse sur les figuiers, becquetant les fruits les plus mûrs, non point peut-être dans l'intention d'en extraire le suc, comme on le pense communément, mais plutôt dans celle de s'emparer des fourmis, des mouches et autres insectes, que la saveur sucrée de ces fruits doit attirer en foule.

Il n'est point du tout probable, au reste, qu'en Chypre et aux environs d'Agia-Nappa, village de cette île, les oiseaux dont nous parlons aillent becqueter la scammonée : telle est pourtant l'opinion de Pietro della Valle (1). Si, dans ce lieu, leur chair incommode quelquefois ceux qui en mangent, il est vraisemblable que le mal vient des excès qu'on peut faire d'un aliment si gras sous un ciel brûlant, plutôt qu'il n'est dû aux qualités délétères qui lui sont imprimées par la scammonée, que l'on ne trouve point d'ailleurs dans les îles de l'Archipel.

Depuis les temps les plus anciens le bec-figue jouit d'une grande célébrité sous le rapport de l'excellence de sa chair, qui mérite une grande préférence sur celle de tous les autres petits oiseaux. Apicius en parle, comme d'un mets exquis, en deux ou trois endroits de l'écrit qu'il nous a laissé; et Aulu-Gelle nous apprend que les

---

(1) *Voyages*, tom. VIII, pag. 153,

législateurs de la table affirmaient que lui seul , parmi les volatiles , pouvait être mangé en entier (1). Aussi , le sage philosophe Favorinus se plaignait-il de voir les héros de la gourmandise et de l'intempérance attacher une haute importance à la manière de faire servir sur la table de la prodigalité cette *fleur des repas* , ce *plat d'honneur* des festins du riche.

Il fallait en effet que ce petit oiseau fût bien estimé des Romains à l'époque où des Empereurs dissolus tenaient les rennes du gouvernement , puisque , au rapport de Suétone (2), l'infâme Tibère donna quatre cent mille sesterces ou quatre-vingt-dix mille francs de notre monnaie , à un certain Asellius Sabinus , qui avait fait un dialogue où le champignon , le bec-figue , l'huître et la grive se disputaient ensemble. Dans la description que Macrobe nous a laissée du repas que donna Lentulus pour célébrer son avènement au titre de grand-prêtre de Mars , repas dont nous avons déjà eu occasion de parler plus d'une fois , le bec - figue et la grive jouent également un rôle distingué.

Dans son quatrième livre du *Dîner des Savans* , Athénée a écrit que , dans tout festin d'apparat , il était de règle de faire servir sur la table un cochon bien assaisonné et farci de grives et de bec-figues ; et Juvénal enfin , en reprochant à certains parens la corruption de leurs enfans , auxquels ils donnent de mauvais exemples , met au rang de ces exemples les soins que l'on se don-

(1) *Præfecti popinæ atque luxuriæ negabant ullam avem præter ficedulam totam comesse oportere.* (lib. v, c. xxii.)

(2) *De xii Cæsaribus* , lib. iii.



nait pour bien préparer ces oiseaux, afin qu'ils fussent tout-à-fait dignes du palais d'un gourmand.

*Nec de se meliùs quicquam sperare propinquo  
Concedit juvenis, qui radere tubera terræ,  
Boletum condire et eodem jure natantes  
Mergere ficedulas didicit nebulone parente.*

Dans certaines contrées méridionales, l'on ne fait pas aujourd'hui encore moins de cas des bec-figues, et ils étaient naguère, pour l'île de Chypre, une branche de commerce assez importante, puisque, au rapport de Pietro della Valle le voyageur, on les envoyait de cette île à Venise dans des pots remplis de vinaigre et d'herbes aromatiques, et que, suivant Dapper (1), le nombre de ces pots s'élevait annuellement à mille ou douze cents environ.

Il faut, au reste, en convenir, rien n'est plus délicat, plus fin, plus succulent que ce petit gibier quand il est mangé dans la saison convenable, c'est-à-dire en automne, ainsi que l'avait déjà noté Galien : alors en effet chaque bec-figue n'est qu'un petit peloton d'une graisse fondante et savoureuse ; alors, comme le dit Martial, *Cerea patulo lucet ficedula lumbo*.

Mais par cela même qu'il est tellement chargé de graisse, cet aliment énerve les forces toniques de l'estomac, exerce une impression relâchante sur le tissu des parois de ce viscère, en affaiblit manifestement l'action, et ne peut être facilement digéré qu'à la faveur des aromates et des épices avec lesquels on l'assaisonne (2), ce qui conduit d'un inconvénient dans un autre.

(1) *Description des îles de l'Archipel*, pag. 51.

(2) *Cum tibi fortè datur, si sapis adde piper*. MARTIAL.

Mais, outre le principe huileux dont elle est imprégnée, la chair des bec-figues, comme celle de la plupart des oiseaux sauvages, renferme une matière extractive excitante susceptible d'être absorbée, et une assez grande quantité de matériaux propres à être convertis en chyle. Elle peut donc nourrir beaucoup.

On la conseille, du reste, assez fréquemment dans la convalescence des maladies en certains lieux où l'on prétend avec elle aiguïser l'appétit des malades et ne leur donner à la fois qu'une petite dose de nourriture<sup>(1)</sup>; mais, en cela, on se trompe fortement; car, d'une part, la graisse dont elle se trouve chargée en contre-indique l'usage dans toutes les affections morbides avec faiblesse, inertie et relâchement, comme les fièvres essentielles, les flux muqueux, la leucorrhée, la diarrhée asthénique; et, de l'autre, l'osmazôme, qui seul la rend sapide et la fait digérer, doit la faire défendre dans tous les cas où il y a pléthore vraie et excès des forces vitales, où une névrose semble entretenue par une constitution très-irritable; doit la faire interdire à ceux qui sont menacés d'hémoptysie, d'apoplexie, etc.

La chair du bec-figue s'éloigne donc un peu, sous le rapport hygiénique, de celle de la plupart des oiseaux que nous élevons dans nos basses-cours; si celle de ces derniers est plus légère, d'une digestion plus facile que celle des quadrupèdes et doit être conseillée aux hommes de cabinet<sup>(2)</sup>, l'autre ne saurait leur convenir: ils doivent en éviter l'usage. Comme le dit Celse<sup>(3)</sup>: *ex his*

(1) C'est ce que nous faisons pareillement chez nous pour les grives, les cailles et les autres petits oiseaux.

(2) LYNCH, *Guide to health*, pag. 182.

(3) Lib. II, c. XVIII.



*quæ volatu fidunt, firmiores sunt quæ grandiores aves, quàm quæ minutæ sunt ut ficedula et turdus.*

Nous avons vu qu'il est des circonstances où l'usage des bec-figues peut être nuisible. Je ne connais aucun cas où il soit avantageux de le recommander, malgré l'assertion du bon Dioscoride, qui dit que l'habitude de manger de la chair de ces oiseaux est un moyen de rendre à la vue toute sa finesse (1).

---

(1) Βίβρωσκομεναι δὲ ὡς πὲρ αἱ συκαλίδες, οξυωπίας εἰς φάρμακον, dit-il, en parlant des hirondelles. (Βιβλίον δεύτερον, κεφ. ζ'.)

---

---

## ARTICLE LVI.

---

### § I. *De la Bécasse* (Scolopax rusticola, LINNÆUS).

Grec..... Σκολόπαξ, ARISTOTE; Ασκολόπαξ.

Latin ..... *Gallinago; Gallinella; Rusticula; Perdix rustica* (1).

Italien ..... *Becassa; Becaccia; Gallinaza; Arcia; Gallina arcera; Accegia.*

Espagnol..... *Beccada; Gallina ciega.*

Allemand .... *Schnepffe; Schepffhun; Berg-schnepffe.*

Anglais ..... *Wood-cock.*

*Scolopax rusticola. S. rostro recto basi rufescente, pedibus cinereis, femoribus tectis, fasciâ capitis nigrâ, LINNÆUS, Syst. Nat., ed. Gmel., gen. 86, sp. 6.*

---

### § II. *De la Bécassine* (Scolopax gallinago, LINNÆUS).

Latin ..... *Scolopax minor; Gallinago minor.*

Italien..... *Pizzardella.*

Allemand .... *Heers-schnepff.*

*Scolopax gallinago. S. rostro recto, apice tuberculato, pedibus fuscis, lineis frontis fuscis quaternis, LINNÆUS, l. c.*

---

(1) Belon se trompe quand il prend pour le râle la *perdix rustica* des Anciens.



§ III. *De la Petite Bécassine ou Sourde* ( *Scolopax gallinula*, GMELIN. ).

Anglais..... *Jud Cock; Jack snipe.*

Danois..... *Ror sneppe.*

Polonais..... *Ksik.*

*Scolopax gallinula. S. rostro recto tuberculato; pedibus virescentibus; loris fuscis; uropygio violaceo, vario, GMELIN, et LINN., Syst. Nat., gen. 86, sp. 8.*

---

§ IV. *De la Double Bécassine* ( *Scolopax major*, GMEL. ).

*Scolopax major. S. nigro-maculata suprâ testacea, subtus albida, lineâ verticis testaceâ, alterâ utrinque nigrâ, LATHAM, Syst. Ornithol., gen. 72, sp. 4 (1).*

---

Nous réunissons dans un seul et même chapitre quatre oiseaux connus de presque tout le monde par la singularité de leurs formes, par l'excellente saveur de leur chair, par le soin avec lequel les riches paraissent s'en réserver l'exclusive propriété. Des ressemblances de nom, de figure, de couleurs, ne sont point les seules particularités qui les rapprochent les uns des autres; ils ont encore les plus grands rapports entre eux sous le point de

---

(1) Nous traiterons, à l'article CHEVALIER, du bécasseau, oiseau qui passe pour un bon gibier, et qui a les plus grands rapports avec les diverses espèces dont nous parlons ici.

vue de la trophologie ; et si les nuances de leur robe , le volume de leur corps, les variétés de leurs formes, leurs courses rapides , leurs voyages , leurs habitudes sont dignes d'intéresser la curiosité du naturaliste , qui trouve dans ces circonstances des caractères propres à les distinguer, à les isoler, à leur faire occuper à chacun une place spéciale dans ses cadres zoologiques , le médecin doit voir dans l'identité de leurs qualités alimentaires une raison pour les confondre dans les considérations hygiéniques auxquelles sa profession l'oblige si souvent de se livrer.

Cependant, pour conserver cet ordre précieux sans lequel on ne peut ni distinguer convenablement les objets, ni les comparer avec fruit, ni les graver dans sa mémoire, ni les reconnaître facilement au besoin, nous allons consacrer quelques lignes à la description graphique et isolée de la bécasse , de la bécassine, de la petite bécassine et de la double bécassine. Nous le ferons rapidement et dans le moins de mots possible, car il nous importe d'arriver promptement à l'examen des faits qui sont la matière de cet ouvrage, faits sans lesquels les descriptions , quelque claires et précises qu'on les suppose , ne formeraient pour nos lecteurs , ou du moins pour la plupart d'entre eux, qu'une suite de phrases stériles et fastidieuses pour ceux qui les écrivent comme pour ceux qui les lisent. Combien il est plus attrayant , en général, d'étudier les habitudes, les propriétés des divers animaux , et , en fixant sa pensée sur le présent, en s'élançant dans le passé ou vers l'avenir, de connaître l'utilité dont ils peuvent être , d'apprécier l'usage qu'on en a fait dans les temps anciens , et quelquefois d'indiquer le parti qu'on en pourra tirer par la suite ! Tel est le but que nous nous sommes proposé jusqu'à présent , et vers lequel



nous continuerons à nous diriger toutes les fois qu'il s'agira , dans ce livre , de ces êtres que l'homme sacrifie sans pitié à ses besoins , à ses goûts , dirai-je à son intempérance , et dont la triste et horrible condition est de ne vivre que pour être immolés par un redoutable tyran que son intelligence élève au-dessus du reste de la Nature , sans pourtant lui faire reconnaître qu'il ne subsiste que par la destruction , qu'il n'existe qu'au milieu des angoisses du faible , des fatigues des recherches , des inquiétudes de l'avidité , et des maux sans nombre qu'entraînent à leur suite des excès multipliés dans plus d'un genre ; maux que la Nature préservatrice semble avoir permis , dans plus d'un cas , en punition d'une insatiable gloutonnerie , comme elle a caché l'aspic sous les fleurs et semé l'épine sur la tige de la rose.

Les quatre oiseaux dont il va être question sont du nombre de ces êtres sur lesquels l'homme a étendu son puissant empire , et qui deviennent pour lui une source de biens et de maux tout à la fois. Dans plus d'une occasion , l'abus de leur chair a fait demander le ministre du dieu d'Epidaure chez les amis de la bonne chère , et sous les lambris dorés des Lucullus.

Tous les quatre appartiennent à la famille des ténuirostres ou rampholites de M. Duméril , parmi les oiseaux échassiers , et au genre que les ornithologistes ont désigné sous le nom de *bécasse* , en latin *scolopax*.

Tous les quatre ont les tarses très-longs , dénués de plumes jusqu'à la jambe ; le bec mou , grêle , obtus , cylindrique ou arrondi , presque droit , aussi long , au moins , que deux fois la tête ; et le doigt postérieur très-allongé aussi.

Enfin , de même que la plupart des autres oiseaux de

rivage ou de marais, ils ont des distributions de couleurs presque semblables et des habitudes analogues; ce qui rend leur distinction spécifique assez difficile à établir.

Tout le monde, au reste, connaît la bécasse, son volume, qui est celui de la perdrix (1), et son plumage varié en dessus de taches et de bandes grises, rousses et noires; gris et à lignes transverses noirâtres en dessous. Nous ne décrirons point en détail ce plumage qui, quoique sombre, offre de fort belles nuances et des effets remarquables dus à des teintes hachées, fondues, lavées de gris, de bistre et de terre d'ombre dont il est difficile de donner une idée claire.

Un des principaux caractères distinctifs de la bécasse est de présenter quatre larges bandes transverses noires, qui se succèdent sur le derrière de la tête.

Son bec est fort long et lui a mérité dans presque toutes les langues le nom par lequel on la désigne. Il a la pointe arrondie, charnue plutôt que cornée, et susceptible d'une espèce de tact propre à démêler l'aliment convenable dans la terre fangeuse (2).

Sa mandibule supérieure, rude, renflée et comme barbelée vers l'extrémité, est creusée en dessus par les deux sillons longitudinaux des narines qui règnent jusqu'au près du bout du bec, que seule elle concourt à former en débordant la mandibule inférieure. Quant à celle-ci, elle est comme tronquée obliquement.

(1) Quand Aristote dit, dans le chapitre vingt-sixième de son neuvième livre de l'*Histoire des Animaux*, que la bécasse est grosse comme une poule, il faut que ce grand naturaliste se soit trompé, ou que, chez les Grecs, la race commune des poules fût bien plus petite que chez nous.

(2) Par l'effet de la dessiccation après la mort, la surface de cette extrémité du bec devient pointillée.



La tête de la bécasse, aussi remarquable que son bec, est comprimée et plutôt carrée que ronde, ce qui tient à ce que les os du crâne font un angle presque droit sur les orbites des yeux. Ceux-ci sont fort gros et placés très en arrière, ce qui donne à cet animal un air singulièrement stupide, qu'il ne dément point par ses mœurs.

Ses jambes ont une teinte rougeâtre assez claire.

La bécasse est, du reste, un oiseau pour ainsi dire cosmopolite, ainsi que Gesner (1) et Ulysse Aldrovandi (2) en ont fait la remarque depuis long-temps. On la trouve au Midi comme au Nord, dans l'Ancien comme dans le Nouveau-Monde; en Italie, en France, où, au dire des chasseurs, elle devient de moins en moins commune depuis environ un demi-siècle; en Espagne, où, dans le royaume de Jaën en particulier, elle ne se vend pas plus d'un sou de notre monnaie (3); en Allemagne, en Pologne (4), en Russie, en Silésie (5), en Suède (6), en Norwège (7); dans le Groenland, dont les habitans ont créé le mot *sauruksiorpok* pour désigner le chasseur aux bécasses (8); et même sur les glaces d'Islande (9).

Elle n'est pas moins commune dans beaucoup de parties de l'Asie qu'elle ne l'est en Europe. On la retrouve

(1) *Reperitur hæc avis in omnibus ferè regionibus.* (Ornith., p. 503.)

(2) *Nulla non in regione reperitur hæc avis.* (Ornithol., tom. III, pag. 474.)

(3) G. BOWLES, *Hist. nat. d'Espagne*, in-8°, pag. 454 et suiv.

(4) RZACZINSKY, *Hist. nat. Polon.*, p. 292.

(5) SCHWENCKFELD, *Av. Siles.*, p. 329.

(6) LINNÆUS, *Fauna Suec.*, n° 141.

(7) BRUNNICH, *Ornithol. Bor.*, p. 48.

(8) EGÈDE, *Dictionn. groenland.*

(9) ANDERSON, *Hist. génér. des Voyages*, t. XVIII, pag. 359.

aux extrémités septentrionale et orientale de ce vaste continent, au Kamtschatka, dans les îles Kouriles et chez les Koriaques (1); à Mangasea, en Sibérie, sur le Jénisca (2); en Perse (3); à Ceylan (4); entre la Chine et le Japon (5).

L'Afrique offre aussi des bécasses, et l'on a pris de ces oiseaux en Egypte, aux environs du Kaire (6); dans les îles du Sénégal (7); en Guinée (8) et sur la Côte d'Or (9); en Barbarie enfin, où elles se montrent depuis le mois d'octobre jusqu'en mars (10).

Elles sont communes encore, suivant le P. Charlevoix (11), chez les Illinois et dans toute la partie méridionale du Canada. On les retrouve également à la Louisiane et même en Pensylvanie, au rapport de Le Page du Pratz (12), d'une part, et de Bartram, de l'autre (13).

Cet oiseau occupe donc tous les climats. Mais, dans nos contrées, il habite durant l'été le sein des hautes chaînes de montagnes, dans les Alpes, les Pyrénées, le

(1) Voyez le tome XVIII de l'*Hist. génér. des Voyages*.

(2) GMELIN, *Voyage en Sibérie*. — PALLAS, *Voyages en Russie et dans l'Asie septentrion.*, édit. franç., t. I, p. 672.

(3) CHARDIN, *Voyages*. Amst. 1771, tom. I, pag. 30.

(4) KNOX, *Hist. génér. des Voyages*, t. VIII, pag. 547.

(5) KÆMPFER, *Hist. nat. du Japon*, t. I, p. 44.

(6) GRANGER, *Voyage d'Egypte*, p. 237.

(7) ADANSON, *Voyage au Sénégal*, p. 159.

(8) BOSMAN, *Voyage en Guinée*. Utrecht, 1705. — ISERT, *Voyage en Guinée*, trad. franç., p. 203.

(9) *Hist. génér. des Voyages*, t. IV, p. 245.

(10) SHAW, *Travels, etc.*, p. 253.

(11) *Histoire de la Nouvelle-France*, t. III, p. 126.

(12) *Histoire de la Louisiane*, t. II, p. 126.

(13) *Voyages dans les parties sud de l'Amérique sept.*, édit. franç., t. II, p. 327.



Jura, le Cantal, d'où le chassent les premiers frimats, en sorte qu'il arrive dans nos bois et dans nos plaines vers le milieu d'octobre, rarement en septembre, et en même temps que les grives constamment, c'est-à-dire, à l'époque de la chute des feuilles, ainsi que l'a élégamment noté le poëte Nemesianus :

*Cùm nemus omne suo viridi spoliatur honore  
..... Præda est facilis et amæna scolopax.*

Au reste, c'est pendant la nuit, et surtout par les temps sombres, lorsqu'il règne un vent du levant ou du nord-est, accompagné de brouillard, que voyagent les bécasses, une à une ou deux ensemble seulement, mais jamais en troupe (1).

A leur arrivée, elles s'abattent indifféremment dans les taillis, dans les futaies, dans les haies et dans les bruyères; mais elles recherchent bientôt les bois et les lieux où il y a beaucoup de terreau et de feuilles tombées, et s'y tiennent tout le jour tellement tapies et cachées qu'il faut des chiens pour les faire lever, et que souvent elles partent sous les pieds même du chasseur. A l'entrée de la nuit, elles abandonnent cet abri protecteur, vont

---

(1) C'est l'opinion la plus générale; c'est celle de Buffon; mais elle est combattue par Magné de Marolles, qui lui oppose des faits. Il a tenu dans les mains, dit-il, une bécasse tuée à la campagne, dans une volée de cinquante à soixante de ces oiseaux, et il cite plusieurs chasseurs qui, dans une matinée ou une soirée, le long d'une haie épaisse ou d'un bois de peu d'étendue, ont tué une douzaine de bécasses, et en ont rencontré, certains jours, au commencement de l'arrivée, quarante, cinquante et même quatre-vingts dans un petit canton où l'on n'en trouvait plus le lendemain. (*Traité de la Chasse au fusil.*)

Ce rassemblement devient difficile à expliquer quand on admet la supposition que les bécasses n'arrivent qu'une à une ou par couple.

boire et laver leur bec dans les mares et dans les fontaines , puis gagnent les terres molles et les pâis humides de la rive des bois , où elles rentrent quand le jour commence à paraître , et où , comme elles l'ont fait la veille , elles s'occupent à poursuivre les insectes , les vers , les araignées dont elles font leur unique nourriture , retournant , pour les découvrir , les feuilles mortes avec une grande adresse et une merveilleuse dextérité , ou plongeant , à la manière d'un pieu (1) , leur énorme bec dans la terre molle des petits marais et des environs des sources , sans la gratter avec les pieds.

La bécasse marche assez mal , comme tous les oiseaux qui ont de grandes ailes et les jambes courtes. Elle s'élève lourdement et bat des ailes avec bruit en partant. Son vol , quoique rapide , n'est ni élevé ni long - temps soutenu ; d'ailleurs elle s'abat avec tant de promptitude qu'elle semble tomber comme une masse.

Il paraît qu'elle cherche sa nourriture autant par l'odorat qu'à l'aide de la vue , et qu'elle ne voit bien qu'au crépuscule ou au clair de la lune , malgré l'étendue de ses yeux : aussi a - t - elle , en général , plus d'activité après et avant le coucher du soleil , à la nuit tombante ou à l'aube matinale , que dans le reste du jour , et perd-elle à ces deux époques une partie de la stupidité qu'on lui attribue , stupidité qui pourrait bien tenir à la faiblesse de sa vue , qu'une vive lumière offense.

D'un naturel solitaire et sauvage ; d'un caractère peu méfiant cependant ; se laissant même facilement approcher par l'homme , ce qui a fait croire aux Anciens , à

---

(1) Σκόλοψ , en grec , signifie un pieu. Il est facile de voir l'analogie qu'il y a entre ce mot et celui de *scolopax*.



Aristote , en particulier , qu'elle avait pour notre espèce un merveilleux penchant ; fréquentant souvent les haies des fermes et des maisons champêtres , la bécasse est habituellement muette , à l'exception du temps des amours , où le mâle fait entendre , sur des tons différens , qui passent du grave à l'aigu , les sons *go, go, go, go, pidi, pidi, cri, cri, cri* ; et , à l'exemple de tous les oiseaux qui ne perchent point , elle fait par terre son nid , qui est composé de feuilles ou d'herbes sèches entremêlées de petits brins de bois , rassemblés sans art et amoncelés contre un tronc d'arbre ou sous une grosse racine ; mais toujours dans les montagnes où elle doit passer la belle saison.

On trouve dans ce nid quatre ou cinq œufs oblongs , un peu plus gros que ceux du pigeon , d'un gris rous-sâtre-nuageux (1), et ils y sont quelquefois déposés dès le 15 d'avril ; car c'est ordinairement vers le mois de mars que presque toutes les bécasses quittent nos plaines pour retourner , appariées , vers leurs montagnes (2), volant rapidement et sans s'arrêter pendant la nuit , et se cachant le matin dans les bois pour y passer la journée.

Ainsi , pendant l'été , on ne voit les bécasses que dans les lieux les plus solitaires et les plus élevés des montagnes de la Savoie , de la Suisse , du Dauphiné , du Jura , du Bugey , des Vosges , de l'Auvergne , de la Bourgogne , de la Grande-Bretagne : c'est là qu'elles nichent. On n'en

(1) Lewin ( pl. xxxv , fig. 3 ) et Klein ( tab. 11 , fig. 1 et 2 ) ont représenté ces œufs.

(2) Quelquefois elles devancent cette époque. Razoumowsky , dans son *Histoire naturelle du Jura* , dit , qu'en 1788 , on en vit dès le 15 février dans le pays de Vaud.

trouve plus quelques individus dans les plaines qu'accidentellement et de loin en loin.

Nous ne saurions ici décrire tous les moyens que les chasseurs ont l'art d'employer pour s'emparer des bécasses ; de pareils détails, tout intéressans qu'ils peuvent être, sortiraient trop du plan que nous nous sommes tracé. Il nous suffira de dire qu'on les tire au fusil, sur les mares, sur les ruisseaux ; qu'on les prend dans divers pièges tendus le soir ou pendant la nuit, et de donner une idée de la *chasse à la passée*, qui est la plus simple de toutes, et qui peut cependant procurer jusqu'à huit cents de ces oiseaux dans une année.

Pour la faire, en liant entre elles les souches avec des brins de genêt, on circonscrit, dans un bois taillis où il y a des bécasses, une enceinte de quarante à cinquante pas, en laissant, d'intervalle en intervalle, pour une bécasse seule, un passage à l'entrée duquel on tend un lacet ouvert en rond et couché à terre, dans lequel l'oiseau vient se prendre de lui-même.

Une autre chasse également productive est celle à laquelle on donne le nom de *pantenne* ou *pantière*, et qui consiste à tendre un filet entre deux grands arbres, dans les clairières et à la rive des bois, où l'on a remarqué que passent les bécasses dans le vol du soir. On en trouve une description détaillée dans les divers traités d'aviceptologie ; mais ce que nous en avons dit ici nous paraît suffire, et nous passons immédiatement à l'histoire de la *bécassine*.

Celle-ci, comme le dit Buffon, porte à juste titre le nom qu'on lui donne, puisqu'en ne la considérant que par la figure, on pourrait la prendre pour une petite espèce de bécasse, dont elle diffère au reste beaucoup par



les habitudes. Quoique des plus connues, elle mérite cependant une description spéciale, car plusieurs personnes la confondent soit avec la bécasse, soit avec la petite bécassine.

Un peu plus gros que la caille, cet oiseau a environ onze pouces de longueur, y compris le bec, qui en a trois, qui est brun jusqu'aux deux tiers de sa longueur et noirâtre à l'extrémité, avec des points enfoncés et de petites saillies qui le rendent, en dessus et en dessous, rude comme du chagrin, mais qui disparaissent peu de temps après la mort. Ses tarses sont d'un brun tirant sur le vert, et ses pieds noirâtres; sa tête est carrée.

Le gris-blanc et le noir dominant sur son plumage, qui a bien moins de roux que celui de la bécasse. On observe sur sa tête cinq raies longitudinales, dont deux noires et trois d'un fauve clair. Cette dernière couleur est celle de la partie postérieure de la tête, du dessus du cou, du dos et des plumes scapulaires, parties sur lesquelles règnent quatre bandes longitudinales noires : la partie inférieure du dos, le croupion et les couvertures de la queue sont d'un brun noirâtre marqué de bandes transversales d'un blanc roux. Les plumes des ailes sont brunes, bordées de blanc; la gorge, le thorax et l'abdomen sont blancs; le bas du cou est fauve tacheté de brun; l'iris est couleur de noisette.

On prétend que le mâle est plus volumineux que la femelle, qui, selon Brunnich, en diffère d'ailleurs en ce qu'elle n'a sur la tête que trois bandes.

La bécassine ne fréquente pas les bois; elle se tient dans les endroits marécageux, sur le bord des ruisseaux, dans les prairies, au milieu des osiers et des herbages aquatiques qui croissent le long du rivage des

fleuves ; enfin elle n'habite les montagnes en aucune saison.

Cet oiseau est répandu dans l'ancien continent depuis l'extrémité du Nord jusqu'au Japon, et dans le nouveau, depuis la Terre de Labrador jusqu'à Cayenne ; ainsi que le remarque le capitaine Cook , dans la Relation d'un de ses voyages autour du Monde , il peut donc vivre dans beaucoup plus de contrées qu'aucun autre animal de sa classe peut-être.

Frézier , par exemple , a vu la bécassine dans les campagnes du Chili (1) ; don Pernetty , à l'île de Sainte-Catherine et sur les côtes du Brésil (2) ; Le Page du Pratz , à la Louisiane (3) ; Bartram , en Pensylvanie (4) ; Linnæus , en Suède (5) ; Gmelin (6) et Pallas (7) , en Sibérie ; Knox , à Ceylan (8) ; Kæmpfer , au Japon (9) ; M. Poiret , en Barbarie (10) ; Barrow , au Cap de Bonne-Espérance (11) ; Forster , à Uliétéa , dans le voisinage de Taïti (12) ; Bougainville , aux Malouines (13).

(1) *Voyage à la Mer du Sud* , pag. 74.

(2) *Voyage aux îles Malouines* , tom. I , pag. 146.

(3) *Histoire de la Louisiane* , tom. II , pag. 127.

(4) *Voyage dans la part. sud de l'Amér. sept.* , édit. franç. , tom. II , pag. 39 et 42.

(5) *Fauna suecica* , n° 143.

(6) *Voyage en Sibérie* , tom. I , pag. 218 ; tom. II , pag. 56.

(7) *Voyage en Russie et dans l'Asie sept.* , édit. franç. , in-4° , tom. IV , pag. 24.

(8) *Histoire générale des Voyages* , tom. VIII , pag. 547.

(9) *Hist. nat. du Japon* , tom. I , pag. 112 et 113.

(10) *Voyage en Barbarie* , tom. I , pag. 278.

(11) *Voyage dans la partie méridionale de l'Afrique* , édit. franç. , tom. I , pag. 48.

(12) *Second Voyage de Cook.* , tom. I , pag. 424.

(13) *Voyage autour du Monde* , in-8° , tom. I , pag. 124. .



En France, les bécassines paraissent en automne. Au moment de l'arrivée, on en voit quelquefois trois ou quatre ensemble; mais le plus souvent on les rencontre seules. Elles abandonnent notre pays à l'époque des grands froids, quoiqu'il en reste isolément quelques individus pendant tout l'hiver autour de nos fontaines chaudes et des petits marais voisins de ces fontaines. Elles reviennent en grand nombre au printemps, qui est aussi la saison de leur arrivée en plusieurs pays où elles nichent, comme en Allemagne (1), en Silésie (2), en Suisse (3); mais elles nous quittent de nouveau durant l'été, saison pendant laquelle on n'en trouve plus que quelques rares individus dans les marais de l'Auvergne, comme dans ceux de la Grande-Bretagne (4), où on les voit se cacher soigneusement dans les roseaux et les autres plantes aquatiques.

Quand la bécassine marche, elle porte la tête haute, sans sautiller ni voltiger, et elle lui imprime un mouvement horizontal, tandis que la queue en exécute un de haut en bas. Elle pique continuellement la terre, et paraît se nourrir de vers. Lorsqu'elle prend son essor, elle s'élève si haut en volant que, même après l'avoir perdue de vue, on entend encore son cri perçant qui a quelque rapport avec celui de la chèvre. En quittant le sol, elle pousse encore un autre petit cri court et *sifflé*, disent les observateurs.

C'est au mois de juin qu'elle fait son nid, à terre, dans les endroits marécageux, sous quelque racine

(1) ALDROVANDI, *l. c.*, t. III, pag. 478.

(2) SCHWENCKFELD, *Avi. Siles.*, pag. 330.

(3) GESNER, *l. c.*, pag. 488.

(4) WILLUGHBY, *Ornithol.*, pag. 214.

d'aune ou de saule, à l'abri des bestiaux. Ce nid, composé d'herbes sèches et de plumes, contient quatre ou cinq œufs de forme oblongue, blanchâtres, tachetés de roux, et qui ont été représentés par Lewin (1).

Ainsi que la bécasse, on chasse la bécassine de beaucoup de manières différentes. Les pièges que l'on emploie contre le premier de ces oiseaux servent aussi contre le second; mais fréquemment on est obligé d'aller, dans les marais fangeux, trouver celui-ci avec les pieds garnis d'espèces de raquettes faites de planches légères, et assez larges pour ne point enfoncer dans le limon; ou bien encore le chasseur l'attire près de lui en imitant son cri (2).

La *double bécassine* se distingue de la bécassine commune par une taille d'un tiers supérieure, et parce que ses ondes grises ou fauves de dessus sont plus petites, et les brunes de dessous sont plus grandes et plus nombreuses.

Elle en diffère encore par son cri, par son vol, qui est droit, assez mou et sans crochets, par ses habitudes, qui lui font préférer à la fange des marais les endroits où l'eau est claire et peu abondante.

Cette espèce est assez rare en France (3). On la voit quelquefois dans les marais de la Picardie, où elle ar-

(1) Pl. xxxvi, fig. 1.

(2) La bécassine est un gibier tellement estimé, et la chasse s'en fait avec tant d'ardeur, qu'on en trouve aujourd'hui beaucoup moins en France qu'il n'y en avait autrefois. Cependant il y en a encore de prodigieuses quantités dans les marais de Laon, de Péronne, d'Hesdin, de Calais, d'Amiens, de N. D. de Liesse.

(3) Dans nos provinces méridionales, on l'appelle *bécaïsson*, tandis qu'en Italie on lui donne le nom de *pizzardone*.



rive vers la fin d'août , et qu'elle abandonne avant le mois de novembre. Elle est plus commune en Provence, où elle fait deux passages, le premier en mars et avril, et le second à la même époque qu'en Picardie.

Quant à la *sourde* ou *petite bécassine*, elle est de moitié moindre que la bécassine commune et n'a que le volume d'une alouette ordinaire à-peu-près. Son bec est moins long que celui de la bécassine commune, mais son plumage est le même, si ce n'est qu'elle n'a qu'une bande noire sur la tête et que son manteau offre des reflets verts bronzés. Un demi-collier gris occupe sa nuque, et ses flancs sont mouchetés de brun comme sa poitrine.

Cette espèce reste dans nos marais presque toute l'année. Elle se cache dans les roseaux des étangs, sous les juncs secs et les glayeuls tombés au bord des eaux; elle s'y tient si obstinément enfoncée, qu'il faut presque marcher dessus pour la faire lever, et qu'elle part sous les pieds comme si elle n'entendait rien du bruit que l'on fait en venant à elle : c'est même de là que les chasseurs l'ont appelée la *sourde*.

Quoique moins universellement répandue que les espèces précédentes, on trouve encore la petite bécassine dans diverses autres contrées que la France : en Angleterre (1); en Danemarck (2); en Syrie, près d'Alep (3); en Sibérie et dans le nord de l'Amérique (4), par exemple.

(1) WILLUGHBY, *l. c.*, pag. 214.

(2) BRUNNICH, *Ornithol. boreal.*, n° 163.

(3) RUSSEL, *Hist. d'Alep.*, pag. 67.

(4) PENNANT, *Arctic. Zoolog.*, tom. II, n° 267.

On a souvent pris pour le mâle de la grande cette petite bécassine , erreur populaire déjà relevée par Willughby , et que l'on aurait évitée si l'on eût fait attention qu'outre ses différences de volume et de couleur , elle a un vol moins rapide et plus direct.

Quoi qu'il en soit , tous ces oiseaux sont excellens à manger et assez communs en hiver dans nos marchés. Ils constituent toujours un mets très-recherché , et qui paraît avec honneur sur la table des personnes les plus opulentes.

La bécasse , en particulier , fort charnue en tout temps , est très-grasse , principalement sur la fin de l'automne et même en décembre et janvier. Sa chair est noire et assez peu tendre pour qu'elle ait besoin d'être conservée pendant quelque temps , ce qui lui fait aussi prendre le fumet qui lui est propre , et que les gourmets recherchent (1), fumet qui est tel d'ailleurs que les chiens même ne peuvent le supporter (2). Celle des jeunes individus a moins d'odeur ; mais elle est plus tendre et plus blanche que celle des bécasses adultes , qui , au reste , s'amaigrissent à mesure que le printemps avance , et deviennent dures , sèches et d'un fumet trop fort.

Quant à la bécassine , elle est ordinairement fort grasse , et sa graisse , d'une saveur fine , surtout après les premières gelées , n'a rien du dégoûtant des graisses ordi-

(1) La manière ordinairement employée par les maîtres en l'art de la gastronomie pour connaître le moment où une bécasse peut être mangée , consiste à suspendre cet oiseau par une penne du milieu de la queue , et à l'apprêter lorsque , par l'effet d'un commencement de putréfaction , le corps se détache et tombe.

(2) Les barbets sont , en effet , les seuls chiens que l'on puisse accoutumer à rapporter la bécasse.



naires (1). Ainsi qu'on le fait pour la bécasse, d'ailleurs ; on met cuire ce gibier , qui passe pour exquis, sans ôter les entrailles , lesquelles broyées avec ce qu'elles contiennent , en sont , dit-on , le meilleur assaisonnement ; aussi reçoit-on communément sur du pain grillé le suc qui en découle , afin de le servir avec la chair même de l'animal (2).

La petite bécassine, enfin, passe pour un manger plus délicat encore que la bécassine commune , et sa graisse n'est pas moins fine.

Il en est de même de la double bécassine.

Tout ce que nous avons dit autrefois (3) des propriétés hygiéniques et des qualités de la chair de l'alouette, s'applique à plus juste titre à celle des oiseaux dont il est question dans cet article. La leur est en effet éminemment nutritive, et outre le principe extractif excitant qu'elle renferme naturellement, elle devient encore plus stimulante par le mode de cuisson que l'on emploie pour ce gibier ; car la saveur des matières contenues dans le canal intestinal des bécasses est chaude , piquante , irritante même : ces matières imprègnent leur chair , et les principes diffusibles qu'un commencement de putréfaction y développe d'ailleurs ordinairement avant qu'on la soumette aux opérations culinaires, méritent encore de

(1) Elle est fournie de haulte graisse , qui réveille l'appetit endormi , provoque à bien discerner le goust des francs vins : quoy sachant ceux qui sont bien rentés la mangent pour leur faire bonne bouche , dit notre vieux Belon. (*Nat. des Oiseaux.*)

(2) Cette coutume existait déjà du temps de Scaliger, comme on peut en juger par ces deux vers de son *Hipponactes* :

*Tum picta rostro nominata de longo*  
*Deponet intestina subditis crustis.*

(3) Voyez tom. 1, pag. 324 et suiv.

fixer l'attention du médecin sous le même rapport. Aussi, cette espèce d'aliment se distingue-t-elle principalement par l'impression première qu'elle exerce sur l'estomac et par l'action stimulante qu'elle produit sur les parois de ce viscère; ce qui ne l'empêche point de fournir une très-grande quantité de chyle, de molécules réparatrices.

Mais avec celles-ci, des matériaux excitans passent dans le torrent de la circulation et viennent accélérer les contractions du cœur, précipiter le cours du sang, donner plus d'énergie aux pulsations artérielles, augmenter l'activité des petits vaisseaux, développer la chaleur animale, en un mot déterminer un mouvement fébrile très-prononcé, plus ou moins durable, et que tous les médecins ont eu l'occasion d'observer.

Par l'effet, d'ailleurs, de ces deux actions combinées, par l'absorption très-active et puissamment stimulée des principes alibiles que la chair des oiseaux dont il s'agit fournit en quantité, on ne tarde point à voir son usage continué pendant quelque temps amener une surabondance dans les sucs nourriciers, donner au corps une complexion plus riche, causer une véritable pléthore. C'est un phénomène qu'il est facile d'observer chez tous les individus qui vivent habituellement de gibier; et comme gibier, la bécasse et la bécassine ont des qualités exaltées au plus haut degré.

Aussi, sous l'influence de la digestion de leur chair, on voit sympathiquement, par suite de la grande vigueur interne qu'elle engendre, tous les appareils organiques acquérir plus de force et d'énergie dans les mouvemens, la sensibilité générale devenir plus vive.

En conséquence, il se manifeste une prédisposition prochaine aux fièvres angioténiques, aux phlegmasies,



aux hémorrhagies actives, à l'apoplexie. Combien de fois, en particulier, n'a-t-on point vu cette dernière affection frapper les sujets pléthoriques à la suite d'un repas où la bécasse avait joué un grand rôle ! Combien de fois des gastrites, des entérites ont-elles reconnu la même cause !

Comme cependant cette viande est d'une facile assimilation, on conçoit qu'elle peut être une nourriture convenable dans certains états pathologiques, avec faiblesse, avec prostration de la puissance vitale. Elle exerce sur l'appareil gastrique une impression propre à rappeler sa vigueur, à rétablir synergiquement l'activité des autres appareils organiques ; elle montre un certain pouvoir curatif, par exemple, dans beaucoup d'affections chroniques, comme les scrophules, le diabète sucré, l'anasarque passive ; elle mérite d'être conseillée dans la convalescence des fièvres intermittentes et des fièvres muqueuses.

Au reste, il est sur ce point une circonstance spéciale fort utile à noter. Il est bon de savoir que dans les animaux en général et surtout dans les oiseaux, l'exercice d'une partie augmente la fermeté de ses muscles et les fait résister plus long-temps à l'action des forces digestives. La perdrix, qui marche beaucoup, a l'aile plus tendre que la cuisse. Le contraire a lieu dans la bécasse, qui vole souvent et qui marche peu : c'est donc la cuisse de ce dernier oiseau qu'il faut conseiller aux personnes affaiblies de manger de préférence. C'est de là aussi que vient le proverbe anglais :

*If the partridge had but the woodcock's thigh,  
He'd be the best bird that e'er doth fly.*

Enfin, pour achever ce qui concerne l'histoire hygié-

nique de la bécasse , nous devons dire ici que les œufs de cet oiseau passent pour un mets très-friand , et que c'est même à la saveur distinguée qui les fait avidement rechercher , qu'il faut attribuer la rareté des bécasses en Angleterre : telle est au moins l'opinion de M. Consett, auteur anglais d'un voyage dans la Laponie suédoise.

---



## ARTICLE LVII.

*De la Bécune* ( *Sphyræna becuna*, LACÉPÈDE ).

PEU d'êtres sont plus dignes que les poissons de toute l'attention du médecin ; l'étude de ces animaux éclaire la physiologie par les particularités sans nombre que présente leur organisation ; elle dirige les démarches de l'homme de l'art dans plus d'un cas où il est obligé de faire l'application des règles de l'hygiène. Aucune classe des corps organisés ne mérite peut-être plus nos soins et notre examen. Elle ne présente point seulement une nourriture abondante pour l'homme, des matériaux réclamés par l'industrie, des préparations répandues dans le commerce, dans les arts et dans la pharmacie ; elle possède quelquefois des moyens de nuire, à l'action desquels il faut savoir nous dérober. Plusieurs espèces ont reçu en partage la funeste propriété de renfermer un poison actif, poison d'autant plus à craindre qu'on ne peut en découvrir la source. Rien, en effet, chez ces animaux, ne ressemble à la conformation des crochets à venin de la vipère et du crotale, de l'aiguillon du scorpion ; aucune partie du corps ne paraît être le réservoir spécial de la substance délétère, et cependant souvent, dans les mers équatoriales, dans la saison des chaleurs ou dans d'autres circonstances de temps et de lieu, leur chair entière est imprégnée d'un principe qui la rend vénéneuse, et capable de devenir un poison mortel pour l'homme et pour les animaux à sang chaud qui en mangent, soit

que ce principe soit inhérent à leur organisation, soit qu'il dépende d'alimens de mauvaise nature encore renfermés dans leurs entrailles, ainsi que paraît porté à le penser M. de Lacépède.

Parmi les poissons dont la chair délétère peut, chez ceux qui en ont mangé, donner lieu aux accidens les plus graves, nous devons signaler la bécune, avec d'autant plus de soin qu'elle est le premier animal de ce genre dont nous ayons à parler, et avec d'autant plus de raison que, n'étant pas toujours douée de ces propriétés vénéneuses, tenant même assez habituellement une place distinguée par la grandeur de sa taille, par la multiplicité de ses individus, par la saveur de sa chair, elle mérite, d'autre part, d'être mise au rang des ressources alimentaires que la pêche fournit journellement à plusieurs nations du Nouveau-Continent, à la population des îles Antilles en particulier.

Il ne se passe, dans ces contrées éloignées, guère d'année en effet sans que plusieurs individus ne soient victimes, au milieu de leurs repas, du poison caché dans des mets agréables, et où rien de nuisible ne se décèle à la vue, au goût, à l'odorat.

La bécune appartient au genre sphyrène, établi, par M. de Lacépède, aux dépens de celui des ésoques de la plupart des ichthyologistes, et rentre, par conséquent, dans la famille des siagonotes, parmi les poissons holobranches abdominaux de M. Duméril.

Elle a le corps et la queue très-allongés et comprimés latéralement; le museau pointu; la gueule très-fendue; les mâchoires ponctuées et armées de dents coniques, nombreuses, fortes et acérées; l'inférieure plus longue que la supérieure, et munie en avant de deux dents plus



volumineuses que les autres , mais dont l'une est assez ordinairement tombée ; la langue rude ; les joues et les opercules écailleuses , mais sans épines ni dentelures ; deux nageoires dorsales courtes et falciformes , la première au-dessus des catopes , et la seconde au-dessus de l'anale , qui est courte et falciforme aussi. Sa taille svelte lui donne d'ailleurs quelque ressemblance avec une anguille ou un serpent , et sa parure est très-élégante.

Sa teinte générale est , en effet , celle de l'azur du ciel , que des nuages d'un bleu foncé et des reflets argentins viennent nuancer avec grâce. Son œil rouge a l'éclat du rubis ; et l'indigo le plus pur semble former les nombreuses taches arrondies et irrégulières qui règnent le long de sa ligne latérale , laquelle d'ailleurs est presque droite.

Ce poisson , qui me paraît avoir la plus grande analogie avec le *barra cuda* figuré par Catesby (1) et dont Pennant (2) a fait un ésoce , parvient à la taille de dix pieds , et même , suivant le P. Labat , à celle de dix-huit ou vingt. Il est vif , gourmand , vorace (3) , hardi comme le brochet , auquel il ressemble d'ailleurs beaucoup , et les hommes assez audacieux pour attaquer en plongeant et tuer à coups de couteau le requin et les autres grands squales , n'osent se jouer à lui , assurent les voyageurs ;

(1) *Carol.*, tab. 1.

(2) *Arct. Zool.*, suppl. 143.

(3) *Entre les monstres goulus et avides de chair humaine, qui se trouvent aux côtes de ces îles (Antilles), la bécune est l'un des plus redoutables*, dit De Rochefort dans son *Histoire naturelle et morale des Antilles* (Rotterdam, in-4°, 1665, p. 197). Cet auteur a d'ailleurs (p. 199) assez bien représenté la bécune, dont on trouve encore une figure dans l'*Histoire générale des Voyages*, t. III, pag. 317.

car, ajoutent-ils, il emporte un bras ou une jambe d'un seul coup de ses redoutables mâchoires, tout aussi bien que le pourrait faire un sabre (1), et plus d'une fois des chevaux même ont été ainsi mutilés.

On trouve les bécunes dans la mer des Antilles, particulièrement autour de la Martinique et de la Guadeloupe. Elles habitent encore, selon Fermin (2), les eaux de la Guiane hollandaise. Labat nous apprend qu'elles remontent dans la rivière des Galions, et font que la pêche y est aussi pénible que périlleuse. Mais si la faim qui semble les dévorer sans cesse; si les armes dont elles sont pourvues leur rendent la guerre nécessaire et facile; si l'instinct qui les réunit en troupes pour la poursuite de leur proie augmente encore le danger qui accompagne leur rencontre, elles ne trouvent pas moins d'ennemis que de victimes, à cause de la saveur délicate de leur chair blanche, ferme, assez grasse, facile à digérer, et d'un aspect aussi agréable que celle du brochet.

En conséquence, on va à leur recherche avec ardeur dans le pays qu'elles habitent, et, soit avec des lignes, soit avec des seines et autres filets, on en pêche une assez grande quantité de petites, c'est-à-dire ayant depuis dix-huit pouces jusqu'à trois pieds de longueur.

Mais *miniùm ne crede colori*. Assez souvent, cette chair si appétissante devient la cause d'un grand mal. Quoiqu'il intéresse également la santé publique et même la vie des hommes, ce phénomène, connu depuis l'établissement des Européens dans l'Archipel des Antilles,

(1) Suivant De Rochefort encore, la morsure de la bécune est empoisonnée. Ce fait n'est point prouvé suffisamment.

(2) *Description de Surinam*, Amst., in-8°, 1769, tom. II, pag. 254.



est encore enveloppé pourtant de l'obscurité la plus grande. Presque tous les auteurs qui ont écrit sur ces îles ou sur d'autres parties de l'Amérique, Dutertre (1), Sloane (2), Fermin, MM. Robert Thomas, de Salisbury (3) et Moreau de Jonnés, officier français, qui s'est occupé avec beaucoup de succès de l'étude des Sciences naturelles (4), etc., etc., tout en signalant en effet d'un accord unanime le danger qui accompagne parfois l'ingestion de la chair des bécunes, l'ont fait dériver chacun à-peu-près d'un principe différent, ainsi que nous aurons soin de le noter dans notre Discours sur la nature des poissons.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'on est empoisonné pour avoir mangé intempestivement de la bécune, qui, plus redoutable dans ce cas que la torpille ou le gymnote, répand encore autour d'elle la stupeur et la mort après avoir cessé de vivre, on ressent, au bout d'un temps plus ou moins court, des douleurs d'estomac et d'entrailles, d'abord faibles et intermittentes, puis progressivement plus violentes, et enfin continues et atroces, de la langueur, de l'accablement, de la pesanteur, une grande agitation, une sorte de resserre-

(1) *Hist. génér. des Antilles habitées par les Franç.* Paris 1666-1671, in-4<sup>o</sup>; tom. II, pag. 336.

(2) *Voyage to the Islands Madeire, Barbados, Nieves, St. Christophers and Jamaïca.* London, 1707-1727, in-fol., tom. II, pag. 279 et suivantes.

(3) *The Modern Practice of Physic, etc.* London, 1821, in-8<sup>o</sup>, pag. 831.

(4) *Recherches sur les Poissons toxicophores des Indes occidentales, lues à l'Académie des Sciences de l'Institut dans ses séances des 26 juillet et 3 août 1819. Voyez le Nouveau Journal de Médecine, t. XI, p. 356, août 1821.*

ment à la gorge ; bientôt surviennent des nausées , que suivent des vomissemens répétés , lesquels sont accompagnés de vertiges , d'éblouissemens , de cardialgie , de coliques et d'évacuations alvines fréquemment répétées.

Le sentiment d'ardeur , qui n'occupait d'abord que le visage et les yeux , finit par s'étendre dans tout le corps , mais plus spécialement aux paumes des mains et à la plante des pieds. Il est souvent suivi d'une éruption qui se manifeste par de larges ampoules semblables à celles qu'occasionne la piqure de la punaise ou de l'ortie ordinaire. Cette éruption , fréquemment compliquée de l'apparition de furoncles , se termine par la desquamation de l'épiderme et quelquefois par la chute des poils.

Le pouls , qui , pour l'ordinaire , était primitivement dur et fréquent , devient bientôt petit et faible. Une adynamie complète remplace les symptômes d'irritation abdominale , et le coma semble faire la crise finale de la maladie , que l'on reconnaît d'une manière assurée au sentiment de picotement qui se manifeste dans les mains lorsqu'on les plonge dans l'eau froide.

Ces symptômes varient selon la constitution des individus et la quantité de l'aliment vénéneux qu'ils ont prise. C'est ainsi que , dans quelques cas , le col de la vessie , l'urèthre et le sphincter de l'anus sont affectés d'ardeur , et que le malade éprouve du ténesme et de la difficulté à rendre son urine.

Souvent encore il y a gonflement des glandes salivaires avec ptyalisme. Enfin , pendant son séjour aux Indes occidentales , M. Thomas a vu qu'à une époque avancée de la maladie , l'urine et toute la surface du corps prenaient une teinte d'un jaune foncé comme dans l'ictère , la sueur même colorant le linge. Son témoignage a ici



d'autant plus de poids , que lui-même a éprouvé les accidens d'un empoisonnement de ce genre.

Si la mort n'arrive point , le rétablissement est lent , et souvent on voit persister encore durant long - temps des douleurs dans les articulations des poignets , des genoux et des pieds , et quelquefois dans les os cylindriques ; elles sont accompagnées de mouvemens involontaires, de tremblement, et même, dit-on, d'hémiplégie ou de paraplégie et du gonflement oedémateux des pieds.

Quand la mort a lieu, c'est presque toujours au milieu de violentes convulsions.

Tels sont les terribles effets causés, dans certains cas, par l'ingestion de la chair du poisson dont nous venons de parler. Quelle que soit la raison qui la rende aussi délétère , on n'en prétend pas moins en Amérique reconnaître les individus vénéneux et les distinguer de ceux qui ne le sont point. On assure donc généralement que lorsqu'une bécune a les dents noires et le foie de la même teinte avec une saveur acerbe et piquante , on ne saurait la manger sans danger, et qu'il faut la rejeter comme empoisonnée.

Malgré ce précepte néanmoins, il arrive encore, comme nous l'avons dit, très-souvent des accidens graves.

Les indications thérapeutiques , en semblable occurrence , sont :

1°. De provoquer l'évacuation du poison aussi promptement que possible ;

2°. De combattre ou de pallier les accidens auxquels il peut donner naissance.

Les médecins des Colonies remplissent la première de ces indications en administrant un fort émétique et des boissons délayantes en abondance.

Quand l'individu souffrant est pléthorique, il convient, après l'action du vomitif, de donner de l'huile de ricin, qui agit à la fois comme corps gras et comme purgatif. Mais s'il y a une grande irritation de l'estomac sans diarrhée, quelques praticiens anglais préfèrent le calomélas, qui, en raison du petit volume sous lequel il peut être pris, est retenu plus aisément dans les voies digestives.

Pour répondre à la seconde intention, il faut employer les liqueurs spiritueuses et le vin de Madère, qui, depuis long-temps, passe aux Antilles pour un véritable contre-poison dans ce cas. Cette opinion peut être fondée; car, le plus habituellement, on a remarqué que les individus qui ont pris du rhum ou de l'eau-de-vie après avoir mangé du poisson vénéneux, ont bien moins souffert que ceux qui avaient négligé cette précaution.

Dans une lettre adressée au docteur Simmons, de Londres, le docteur Clarke, de la Dominique, assure que le *capsicum* ou poivre de Cayenne est depuis long-temps connu comme antidote du poison des poissons (1). Si le fait était vrai, dit à ce sujet M. Thomas, nous n'entendrions que rarement, ou même jamais, parler d'accidens de cette nature; car les Nègres emploient une quantité considérable de cet aromate dans tout ce qui compose leur nourriture.

Le même médecin a fait d'ailleurs usage sans succès de l'infusum de sensitive, qui avait été regardé comme un remède utile.

On a conseillé également les acides végétaux, comme le vinaigre et le jus de citron ou de limon.

---

(1) *Medical Facts and Observations*, vol. VII, p. 289.



Attribuant la propriété vénéneuse des poissons toxico-phores, et de la bécune en particulier, à ce que ces animaux se sont nourris de la mousse qui croît sur des bancs de couperose sous-marins, le docteur Chisholm (1), dans le traitement de l'affection dont il s'agit, recommande, au contraire, afin de décomposer le poison, les alkalis dissous dans l'eau, et pense, quoiqu'il ne l'ait jamais essayé, que l'ammoniaque spécialement doit avoir en cela une grande efficacité.

On a encore préconisé, dans le cas où il y a une vive éruption cutanée, des lotions avec l'oxycrat.

En même temps, au reste, qu'on fait usage des stimulans à l'intérieur, il faut porter son attention sur les symptômes les plus urgens. Si donc, ce qui arrive souvent, malgré le vomitif et le purgatif, les vomissemens et les évacuations alvines continuent à avoir lieu avec violence, on a recours aux opiacés donnés par la bouche ou dans des lavemens faits avec du bouillon de mouton ou un solutum aqueux d'amidon.

L'opium à forte dose a semblé pareillement nécessaire quand le malade est atteint de convulsions.

Afin de diminuer la chaleur et la sécheresse de la peau, et pour déterminer une réaction à la surface du corps, dans les Antilles anglaises, on donne, quand l'irritation de l'estomac est calmée, de petites doses de la poudre d'ipécacuanha composée de la pharmacopée de Londres (2), ou de la poudre de James avec des boissons délayantes.

(1) *Edinburgh Med. Journal.*, n° 16.

(2) Cette poudre est un mélange d'un gros d'ipécacuanha et d'opium concret et d'une once de sulfate de potasse. Elle contient un grain d'opium par dix grains.

Dans les cas de strangurie, l'usage de ces deux préparations passe pour bien plus nécessaire encore.

Lorsque, ce qui arrive quelquefois, il se forme du pus sous la peau qui se soulève, il convient d'avoir recours au quinquina à l'intérieur, et à l'eau vé géto-minérale à l'extérieur.

Enfin, il peut encore s'établir des ulcérations ou survenir une paralysie. Alors le docteur Chisholm dit avoir prescrit avec succès le mercure poussé jusqu'à la salivation, le quinquina et le vin.

Les douleurs dans les articulations sont quelquefois aussi très-rebelles, et ne cèdent qu'au bout d'un espace de temps considérable. Les applications de flanelle, les bains tièdes, l'usage du décoctum de gaïac et de mézéréon, sont les moyens qui paraissent produire le plus de soulagement dans cette circonstance spéciale.

Au reste, pour remédier à la faiblesse qui suit la maladie, ceux qui en ont été atteints doivent recourir aux toniques, et si les médicamens de ce genre ne paraissent point réussir assez promptement, ils devront entreprendre un voyage vers le Nord.

Nous terminerons ici ce qui a rapport à la bécune. Quant à la foule d'hypothèses plus ou moins plausibles qui ont été émises au sujet de la cause des singuliers phénomènes que nous venons d'indiquer, nous les ferons connaître successivement et en peu de mots dans notre discours sur les poissons, car elles sont applicables, chez ceux-ci, à toutes les espèces toxicophores en général. C'est là que nous examinerons si le principe vénéneux existe dans l'estomac et dans le canal intestinal, dans le foie ou la vésicule biliaire, ou dans la substance entière de l'animal; s'il dépend de la nature



de ses alimens , d'une altération morbide du système entier de son économie , ou enfin s'il est un poison *sui generis* (1).

---

(1) Le lecteur est encore prié de consulter les articles : CAILLEU-TASSART ; CAPITAINE ; CARANGUE ; DIODON ; COFFRE ; ORPHIE ; PERROQUET ; TÉTRAODON.

---

## ARTICLE LVIII.

*Du Bédégar ou Bédéguar ( Bedeguar officinarum ).*

Arabe..... *Bedevard, Bedavard* (1).

Latin..... *Spongiola cynorrhodi*, PLINE (2).

ON appelle communément *bédégar* ou *bédéguar* une espèce de tumeur ou d'excroissance spongieuse, une sorte de végétation chevelue, qui croît accidentellement sur divers rosiers et notamment sur l'églantier, par suite de la piqure d'un insecte du genre des cynips, de l'ordre des hyménoptères, et de la famille des néottocryptes, insecte que les nomenclateurs ont généralement appelé *Cynips rosæ*.

Le bédégar, d'un volume qui varie depuis celui d'une olive jusqu'à celui d'une moyenne pomme ou d'un œuf, a assez habituellement la forme d'un ellipsoïde ou d'un sphéroïde irrégulier, et se présente, sur les jeunes rameaux et les pétioles des rosiers sauvages (3), sous l'ap-

(1) On voit facilement le rapport qui existe entre ces mots et le mot *bédéguar* employé par nos anciens pharmaciens.

(2) Cet auteur appelle le bédéguaud tantôt *spongiola cynorrhodi*, et tantôt *pilula cynosbati castaneæ similis*.

(3) En particulier sur ceux des *rosa canina*, *rosa arvensis*, *rosa dumetorum*, que l'on trouve partout sur la lisière de nos bois.



parence d'une pelotte de ces mousses élégantes qui constituent le genre *hypnum* des botanistes. Cette ressemblance est d'ailleurs d'autant plus frappante, qu'une teinte d'un vert rougeâtre est étendue à la surface entière de la masse, laquelle est hérissée de longs filamens détachés les uns des autres, et irrégulièrement dirigés dans tous les sens en rayonnant (1).

Mais, au centre de cette masse, on trouve l'habitation des larves du cynips, dont la piqure a donné lieu au développement de la végétation malade, et que nous décrivons à notre article CYNIPS.

Ces larves sont ordinairement réunies en grand nombre dans chaque excroissance. Chacune d'elles d'ailleurs est logée dans une sorte de petite cellule à parois résistantes, dures, ligneuses, et y demeure jusqu'à sa dernière métamorphose, passant dans cette retraite l'hiver sous la forme de nymphe.

C'est l'assemblage de ces cellules qui forme le noyau solide de la protubérance fongueuse dont nous parlons; c'est sur lui que naissent les filamens déliés qui en hérissent la surface.

Le bédéguaire est donc une galle végétale composée, du même genre que celles qui viennent sur les racines du chêne, du lierre terrestre, du chardon hémorrhoidal.

Un seul églantier porte souvent trois ou quatre de ces productions, et en offre quelquefois plus d'une douzaine. Chacune d'elles part habituellement d'un bouton; et offre plusieurs milliers des filamens dont il vient d'être question.

(1) Examinés à la loupe, ces filamens sont aplatis, et paraissent ciliés ou plutôt pinnés sur leurs bords.

Le bédéguar a été signalé de tout temps à-peu-près, tant à cause de la fréquence avec laquelle on le rencontre, qu'à cause de son aspect singulier et propre à frapper les regards. Il a, du reste, partagé le sort de toutes les productions naturelles qui présentent quelque chose d'extraordinaire dans leur forme ou dans leurs autres propriétés. On l'a regardé comme-très efficace en thérapeutique contre une foule d'affections malades différentes. Pendant de longues années, il a été rangé au nombre des drogues simples (1), regardé comme très-efficace, et préconisé autant, au moins, que les médicaments les plus énergiques. Christian Mentzel, par exemple, après avoir dit un des premiers que le bédéguar était non pas un *champignon*, une *éponge*, un *excrément* du rosier, mais bien *œdificiolum vel potius matrix, in quâ generatur aut excluditur quoddam vesparum genus parvum*, nous apprend que cette substance a été administrée avec succès contre la diarrhée, la dysenterie et les autres flux atoniques (2), et Lémery (3) enseigne qu'il faut, en pareil cas, la donner en poudre à la dose d'un demi-scrupule, d'un ou de deux scrupules. Schroeder la conseille contre la gravelle et les autres affections calculeuses, ainsi que contre les maladies vermineuses, spécialement contre celles que déterminent les ascarides lombricoïdes (4). Cet auteur, et son commentateur Ettmuller (5), d'après Hart-

(1) DE RÉAUMUR, *Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes*. Paris, 1737, in-4°, tom. III, pag. 466.

(2) *Ephem. Acad. Nat. Cur.*, dec. II, ann. 2, pag. 30.

(3) *Dictionn. des Drogues simples*.

(4) *Schroederi dilucidati phytologia*, class. I. — Voyez le second vol. des Œuvres d'Ettmuller, imprimées à Lyon, in fol., en 1690, p. 59.

(5) *Ubi supra*.



man (1), ont même donné la formule d'un *esprit alkalin* ou *anti-néphrétique de bédéguar* (*spiritus alkalisatus spongiarum rosæ*), lequel jouit de la propriété de chasser insensiblement les pierres des voies urinaires. Enfin, Fabr. Bartholeto (2) employait comme hypnotique, en onctions sur les tempes, une huile grasse, retirée par expression des vers, ou plutôt des larves qui sont renfermées dans les cellules centrales du bédéguar (3).

Quelques Anciens ont été même jusqu'à regarder cette substance comme un présent du ciel pour détruire l'effet des poisons et guérir l'hydrophobie. Pline (4) en a parlé sous ce rapport, et a vanté l'usage de ses cendres dans le cas d'alopécie. Les Italiens l'emploient encore comme antidote pour la morsure de la tarentule, et contre les maux que produisent la terreur et la superstition. En Sicile, on la nomme même *sanatados*, et Boccone a fait en détail l'énumération de ses vertus et des préparations qu'on lui fait subir.

Mais c'est assez long-temps nous arrêter à l'examen de ces arcanes, qui, pendant tant d'années, ont figuré sur les pages du livre d'Hygie et que des profanes ignorans seuls prétendent encore aujourd'hui faire consacrer dans le temple imposant du sévère Esculape. Entièrement déchu de son antique renommée, le bédéguar est relégué maintenant parmi les médicamens inertes, et l'usage en est totalement abandonné.

Cette substance pourrait néanmoins être employée dans

(1) *Prax. Chymiat.*, cap. cxcī, § 5.

(2) *De Resp.*, lib. iv. *Bonon.*, 1633, in-4°.

(3) Cette propriété narcotique semble indiquée par le mot *schlafkunz*, qui est le nom allemand du bédéguar.

(4) *L. c.*, lib. xxv, cap. ii.

les occasions où les légers astringens sont indiqués ; elle possède les mêmes vertus en ce genre que le rosier qui la produit. C'est d'après cela que , dans un cas pressant , à la campagne, privé de toute espèce de secours , j'ai eu l'idée de me servir, au lieu d'agaric, de bédéguar en nature, pour arrêter une hémorrhagie traumatique. Ce procédé m'a réussi à souhait, et je ne doute point qu'il ne soit suivi du même succès quand il s'agit de suspendre l'écoulement du sang qui survient après la piqure des sangsues ; mais la nécessité seule peut engager à y avoir recours : nous avons tant d'autres moyens plus énergiques !

---



## ARTICLE LIX (1).

*De la Bésole ou Ombre bleu (Coregonus  
Wartmanni, LACÉPÈDE).*

Allemand.... *Blaufelchen, Helverling.*

*Albula parva, GESNER, ALDROVANDI.*

*Salmo Wartmanni. S. coeruleus, maxillâ su-  
periore truncatâ, LINNÆUS, Syst. Nat., ed.  
Gmel., gen. 178, sp. 4.*

SI nous n'avions point à craindre de fatiguer l'esprit de nos lecteurs en leur présentant trop souvent le résultat des rêves qu'ont enfantés autrefois une imagination toujours portée à la recherche des remèdes, une crédulité aveugle et sans bornes, et une ignorance presque absolue des lois de la saine physique, ou celui des préjugés absurdes dont le peuple des contrées les plus civilisées est encore imbu, nous aurions pu consacrer ici un article à l'histoire de la belette (*Mustela vulgaris*, LINN.), animal mammifère de la famille des carnivores et de la tribu des digitigrades, si généralement connu par les sanglans carnages qu'il fait dans nos basses-cours, par l'extrême

(1) Nous ferons, à l'article IGUANE, l'histoire du bézoard célèbre chez les Anciens sous le nom de *beguan*. C'est également en parlant du Mouton que nous traiterons du *bélier*, animal qui, suivant l'ordre alphabétique, devrait trouver sa place ici.

allongement de son corps, et par l'odeur fétide qu'il laisse exhaler. Nous aurions pu rappeler les principaux linéamens du portrait qu'en ont tracé jadis Buffon et Daubenton, ou indiquer comment on a cherché des médicamens dans ses diverses parties; comment on a prétendu (1), après l'avoir rôtie, débarrassée de ses entrailles, salée et séchée à l'ombre, l'administrer avec succès, contre le venin des serpens, à la dose de deux gros dans du vin (2); nous aurions pu dire qu'on a assuré (3) que sa chair grillée était efficace contre l'épilepsie et contre la phrénésie (4); que ses cendres, mêlées à son sang, étaient toutes-puissantes contre l'éléphantiasis (5), tandis qu'unies à de la cire elles combattaient avantageusement les douleurs de bras (6); que ces mêmes cendres, soufflées dans les yeux, remédiaient à la cataracte (7); que la poudre de son cerveau desséché était, de même que son sang pur (8), un médicament nervin, alexipharmaque, forti-

(1) Πεδακίου Διοσκορίδου Αναζαρεβέως περι υλης ιατρικης, βιβλ. δεύτερον, κεφ. κζ.

(2) Rhazès, qui partage tout-à-fait l'opinion de Dioscoride, conseille le suc de rue au lieu de vin.

(3) Γαληνου περι της τῶν απλῶν φαρμακῶν κρασεως, βιβλ. ενδεκατον, κεφ. λθ, περι γαλῆς.

(4) PLINÉ, l. c., lib. xxix, cap. v; lib. xxx, cap. ii.

(5) *Hujus erit adversus cedri de cortice succus, Mustelæque cinis, vel fusus sanguis ab illâ.*

QUINTUS SERENUS.

(6) G. VANDEN BOSSCHE, *Hist. med. in quâ lib. iv Animal. nat., etc.* Bruxellæ, 1639, in-4°, pag. 308.

(7) *Dictionnaire de Médecine de l'Encyclopédie méthodique*, article BELETTE, tom. iii, pag. 672.

— VANDEN BOSSCHE, l. c.

(8) *Encyclopédie méthod.*, ubi suprâ.



fiant , anti-spasmodique , anti-épileptique même (1) ; que son poumon pouvait servir contre toutes les affections thoraciques (2) ; que son fiel , dans du suc de fenouil , avait la vertu d'éclaircir la vue , de dissiper les taies de la cornée , et possédait , si on l'unissait à du miel , à de la racine de vigne blanche ou à de la farine d'arum , celle d'effacer les éphélides et autres taches de la peau (3) ; que son sang , à l'extérieur , détruisait les verrues , et , plus recommandable encore que celui du bouquetin , devait être administré aux pleurétiques et aux péripneumoniques (4) ; que son estomac , desséché après avoir été rempli de coriandre , ne possédait pas des qualités moins merveilleuses (5). Nous aurions pu , enfin , mais non sans rougir , dire qu'autrefois ses testicules tenaient un rang distingué parmi les spermatopées (6), ou que , portés en amulette , ils retardaient l'accouchement (7), et ajouter que sa fiente musquée était singulièrement résolutive et anti-scrofuleuse , surtout si on la mêlait à de la fa-

(1) Γαληνου προς Πισωνα περι της θηριακης βιβλ. α , κεφ. θ.

Les cendres de la belette passaient encore pour jouir du même pouvoir. Quintus Serenus Sammonicus a dit , en parlant de l'épilepsie :

*Aptus mustelæ cinis est , et hirundinis unâ.*

(2) MATTHIOLI , dans son Commentaire sur Dioscoride.

(3) VAN DEN BOSSCHE , *ubi suprâ*.

— MATTHIOLI , *ubi suprâ*.

(4) *Encyclop. méthodique*, l. c.

(5) DIOSCORIDE , PLIN , l. c.

(6) PLIN , l. c.

(7) Suivant Van den Bossche , cette pratique superstitieuse a été conseillée par Benoît Textor , célèbre médecin bressois , qui florissait vers le milieu du seizième siècle , mais dont je n'ai pu me procurer l'ouvrage. Aldrovandi indique également ce singulier procédé thérapeutique. (*De Quadrup. digit. vivip.*, lib. II , pag. 323.)

rine de fenu-grec ; ou que son foie , qui diminue de volume avec le cours de la lune , suivant quelques esprits superstitieux (1) , n'était pas autrefois d'un petit avantage dans les vertiges et dans l'épilepsie (2). Mais de pareilles assertions sont aussi inutiles que peu curieuses ; en en lisant l'exposé , on ne peut que gémir sur la funeste tendance qu'a en général l'esprit humain à préférer ce qui est ridicule et fabuleux à ce qui est vrai et honorable. Nous croyons donc que ce sujet ne mérite aucune attention de notre part , et nous passons immédiatement à la description d'un poisson dont la chair , d'une saveur délicate et agréable , est digne d'être recherchée pour la nourriture de l'homme.

Le poisson dont il s'agit ici est le corégone , auquel M. le comte de Lacépède a imposé le nom d'un savant médecin et naturaliste de Saint-Gall , mais que l'on appelle vulgairement *Bésolé* (3) ou *Ombre bleu* (4) , et qui appartient à la famille des dermoptères de M. Duméril , ou à celle des salmones de M. Cuvier , parmi les malacoptérygiens abdominaux.

Ce corégone , de la taille de dix-huit pouces à deux pieds , et dont le museau en cône tronqué porte à son extrémité une bouche très-peu fendue , a ses deux mâchoires également avancées et dépourvues de dents , de même que le palais et la langue (5). Il porte un appen-

(1) L'historien grec , Michel Glycas , qui vivait en Sicile vers 1250 , a avancé ce fait dans le livre premier de ses Annales.

(2) *Quæ morbus lunaticus dicitur.* — Voyez Ulysse Aldrovandi , de *Quadrup. digit. vivip.* , lib. II , pag. 323.

(3) RONDELET , de *Pisc. lacustr.* , cap. XVI.

(4) BLOCH , pl. 105.

(5) Ce caractère peut servir à le distinguer des saumons et des truites , qui ont des dents aux mâchoires et dans la bouche.



dice assez long auprès de chaque catope ; sa nageoire caudale est en croissant ; son ventre arrondi ; sa ligne latérale droite et accompagnée d'une série longitudinale de points noirs ; les écailles qui recouvrent son corps et sa queue sont larges et brillantes ; sa teinte générale est bleue et sans taches , mais ses nageoires sont jaunes et n'ont que le bord bleu , et son ventre , ainsi que sa tête , présentent des reflets argentins.

On trouve ce poisson dans certains lacs de la Suisse , et notamment dans celui de Constance , où il se nourrit d'insectes et de vers , et où , pour les pêcheurs du pays , qui , depuis le printemps jusqu'en automne en prennent plusieurs millions d'individus , il est ce que le hareng est pour ceux du Nord.

Sa chair , qui le rend le meilleur poisson du lac , et qui a les plus grands rapports avec celle de la truite (1), quoique Rondelet la mette beaucoup au-dessous de celle du lavaret , le fait en effet rechercher avec ardeur ; et , chaque soir , tant que l'été dure , il part , pour sa pêche , de vingt à cinquante bateaux munis d'immenses filets propres à le saisir à la profondeur de cinquante brasses , à laquelle il se tient souvent , ne s'approchant de la surface de l'eau que lorsqu'il tombe une grosse pluie , ou qu'un orage bouleverse l'atmosphère ; et se retirant , au contraire , à des profondeurs inaccessibles dès que le froid se fait sentir (2).

(1) Telle est même la ressemblance qui existe , sous le rapport hygiénique , entre ces deux animaux , que nous renvoyons tout ce qui concerne les propriétés de cet aliment à l'article où nous traiterons de la truite , laquelle est beaucoup plus connue que l'autre poisson.

(2) C'est vers le commencement de l'hiver que frayent les bésoules. La chair de celles qu'on prend alors est moins tendre qu'elle ne l'est pendant l'été.

Les habitans des bords du lac conservent et marinent toutes les bésoules qui ne servent point à la consommation du pays , et les envoient au loin en France et en Allemagne. C'est pour eux une branche de commerce assez importante , quoique cette espèce d'aliment partage les inconvéniens des autres salaisons , ainsi que nous le disons d'une manière générale dans notre Discours sur les poissons.



## ARTICLE LX.

*Du Beurre* (1).

Grec..... Βούτυρον, Βούτυρος (2).

Latin..... *Butyrum*.Italien..... *Buttiro*.Espagnol.... *Manteca*.Allemand.... } *Butter*.

Anglais..... }

LE beurre, dont nous allons tracer l'histoire médicale, est, comme tout le monde le sait, une matière grasse, une sorte d'huile animale concrète très-fusible, tirée du lait à l'aide d'une manipulation particulière, et qui, en raison de sa saveur douce et agréable, sert à l'assaisonnement d'un grand nombre d'alimens.

D'après son étymologie, le mot *beurre* ne devrait être appliqué qu'à la matière grasse qu'on retire du lait de vache; mais il n'en est point ainsi: non-seulement, en effet, on l'a adopté pour désigner la substance analogue qu'on retrouve dans toutes les espèces de lait; mais même, par approximation, dans l'ancienne nomenclature chimique, on s'en est servi pour spécifier certaines huiles

---

(1) L'insecte que l'on appelle vulgairement *Bête-à-Dieu* sera décrit à l'article COCCINELLE.

(2) R. R. Βους, vache; τυρος, fromage.

végétales concrètes (1) et différens produits métalliques (2), en sorte qu'il y avait autrefois, dans la matière médicale, des *beurres animaux*, des *beurres végétaux* et des *beurres minéraux*.

L'empire de l'habitude a conservé quelques-unes de ces dénominations vicieuses ; mais les nomenclateurs modernes, d'accord avec la raison, ne concèdent plus le nom de beurre qu'à un des matériaux que contient le lait, et plus particulièrement le lait de vache.

Nous prendrons pour type de notre description celui qu'on retire de ce dernier lait ; il est plus connu, et l'usage en est plus répandu. Il est le beurre par excellence.

Ce beurre, bien préparé et frais, est le plus communément blanc ou d'une teinte légèrement jaunâtre, à moins qu'on n'ait artificiellement rendu celle-ci plus intense par l'addition du principe colorant des fleurons du souci, du curcuma, de la racine de carotte rouge, des stigmates du safran, de l'enveloppe du fruit de l'alkékenge (*Physalis alkekengi*, LINNÆUS), de la graine d'asperge, et quelquefois de la racine d'orcanette, procédé qui est en usage dans certaines provinces, mais surtout autour de Paris, et qui n'offre aucune espèce d'inconvénient.

La coloration naturelle du beurre varie, au reste, suivant une foule de circonstances : non-seulement cette diversité dépend parfois de la nature des alimens dont s'est nourrie la vache qui a fourni le lait, mais elle tient en-

(1) C'est dans ce sens, par exemple, qu'on dit *beurre de Galam*, *beurre de Bambouc*, *beurre de cacao*, *beurre de coco*, *beurre de muscade*.

(2) Naguère, entre autres, le chlorure d'antimoine portait le nom de *beurre d'antimoine*. On reconnaissait aussi un *beurre d'arsenic*, un *beurre de bismuth*, etc.



core souvent à la différence des individus qui ont donné celui-ci; car, de telle vache, on en obtient constamment de blanc, tandis que, de telle autre, on n'en a jamais que de jaune; à la manière de le préparer dans chaque pays; à la saison pendant laquelle on l'a fait, etc.

Le contact de l'air influe en outre beaucoup sur cette coloration : une crème ancienne en donne de plus jaune, et une récente de plus pâle. Les masses de beurre exposées en vente dans nos marchés sont dorées à la surface, et bien moins colorées en dedans.

Habituellement d'une consistance molle et très-ductile, le beurre durcit pendant l'hiver et se liquéfie presque durant les chaleurs de l'été.

Sa saveur est douce et son odeur faible, mais agréable.

L'une et l'autre varient, d'ailleurs, suivant les espèces de vaches et la nourriture qu'on leur donne. Les plantes alliées et crucifères ont, par exemple, une grande influence sur ces deux qualités du beurre.

Exposé à l'action du calorique, il fond à une température de  $29$  à  $30^{\circ} + 0$  R., et prend l'apparence d'une huile, à la surface de laquelle il vient nager des flocons opaques qui ne sont qu'un mélange de sérum de lait et de caséum, et qui se précipitent ensuite au fond du vase.

Le beurre frais, en effet, est loin d'être du beurre pur; car, sur 100 parties, ainsi que M. Chevreul s'en est assuré par l'expérience (1), il peut contenir jusqu'à 16 parties de lait de beurre, dont on peut le séparer par la simple fusion, qui détermine la coagulation et par suite la précipitation du caséum.

---

(1) *Dictionnaire des Sciences naturelles*, tom xxv, pag. 140.

Ainsi fondu à cette chaleur modérée , le beurre devient presque transparent et se fige en se refroidissant ; mais il a perdu alors sa saveur douce et onctueuse ; il est gras et fade : d'où il faut conclure que le beurre bien frais doit ses qualités sapides à une portion de sérum et de matière caséuse , et qu'on les lui enlève en le purifiant.

Si la chaleur a été moins ménagée , le beurre fondu passe au gras en se refroidissant et prend une consistance grenue désagréable. Nous aurons bientôt à faire une application pratique de ce fait de chimie.

A une température élevée , le beurre s'altère , se décompose ; il devient roux , âcre , odorant ; passe à l'état de friture , comme on le dit vulgairement , et fournit absolument les mêmes produits que les huiles et les graisses.

Il se comporte, d'ailleurs , à la manière de celles-ci dans toutes ses combinaisons , ainsi que dans tous les procédés analytiques auxquels on le soumet (1), et, comme elles aussi , il est susceptible de s'enflammer.

Par le contact de l'air atmosphérique, surtout si celui-ci est chaud , il éprouve une altération qui le rend âcre et odorant et que l'on connaît sous le nom de *rancidité*. Cette altération paraît due à une absorption d'oxygène ,

(1) D'après l'analyse de M. Bérard , le beurre est formé de :

Carbone.....	66,31
Oxygène .....	14,02
Hydrogène .....	19,64

Mais lorsqu'il s'agit d'un corps qui , comme lui , est composé de plusieurs principes immédiats , l'analyse élémentaire ne peut donner des résultats constans , à moins que les principes immédiats qui le constituent n'y soient en proportions constantes.



car elle a lieu d'autant plus promptement que l'air auquel le beurre est exposé est plus pur. On peut la corriger par des malaxations et des lotions répétées, soit à l'eau, soit à l'alkohol.

Les acides ont peu d'action sur lui comme sur les graisses : seulement le nitrique le jaunit et lui cède une portion de son oxygène, et le sulfurique concentré le brunit et le charbonne.

Il forme un savon solide avec la soude et la potasse, et une sorte de savonnule liquide avec l'ammoniaque. Le premier de ces produits est soluble dans l'eau et dans l'alkohol.

Il devient dur en se combinant avec la baryte, la strontiane et la chaux, et acquiert une *consistance emplastique* en s'unissant, à l'aide du feu, aux oxydes métalliques, surtout à ceux de plomb.

Par la fusion, il est susceptible de s'unir aussi au soufre, au phosphore, aux gommes-résines, aux baumes, au camphre.

Il se dissout facilement dans les huiles fixes et volatiles, et absorbe certaines matières colorantes végétales avec une grande aptitude. Nous avons déjà vu comment on lui communiquait une teinte jaune; mais on peut encore le rendre bleuâtre avec les fleurs de violette, et d'un vert brillant avec les feuilles d'épinards (1).

Enfin, il est susceptible également de se combiner avec les matières odorantes et aromatiques, et, pour le

(1) Le procédé le plus avantageux pour donner ainsi au beurre une teinte étrangère consiste à mêler les matières colorantes, concassées ou hachées, avec la crème avant de la battre. La couleur passe ainsi dans le beurre au moment où il se concrète, et pas avant cette époque.

parfumer, il suffit de le battre avec de la cannelle, du macis, du girofle, de la muscade, de l'écorce de citron ou d'orange, de la vanille, de l'huile de thym, etc.

Trituré avec les gommes et le sucre, il devient légèrement miscible à l'eau.

Le pharmacien et le médecin ne sauraient ignorer aucune de ces particularités, dont ils trouvent à chaque instant l'occasion de faire l'application dans l'exercice de l'art.

Quoique le beurre soit un des matériaux constitutifs du lait, on ne peut néanmoins le regarder comme un des principes simples et immédiats des animaux, ainsi qu'on l'a fait jusqu'à ces derniers temps. Assez récemment, en effet (septembre 1814), seulement, M. Chevreul a annoncé à l'Institut de France qu'il était composé de stéarine, d'élaïne, d'un principe colorant jaune, et d'un principe volatil et acide, que l'on nomme actuellement *acide butyrique*, et qui est remarquable, ainsi que les sels à la formation desquels il concourt, par son odeur de beurre fort (1). Il s'en faut donc de beaucoup que ce produit animal puisse être considéré comme simple.

Ainsi que tout le monde le sait, on obtient ordinairement le beurre de la crème qui s'est séparée spontanément, par le repos, de la plus grande partie de la matière caséuse et du sérum contenus dans le lait; crème qu'on agite et qu'on percute ensuite dans des tonneaux coniques ou *barattes*, avec des moussoirs de formes différentes, c'est-à-dire, que tantôt la matière est battue, dans la ba-

---

(1) L'acide butyrique offre d'ailleurs l'exemple, unique jusqu'à présent, de former un éther en s'unissant avec l'alcool à la température ordinaire de 12° + 0.



ratte , avec un disque de bois placé au bout d'un bâton ; et que tantôt elle est agitée par une machine à volans verticaux mise en mouvement circulaire au moyen d'un rouage et d'une manivelle.

De cette manière , les parties similaires de la crème sont mises en contact immédiat ; après une rotation de quelques heures , le beurre se prend en masse , s'attache aux instrumens de percussion , et abandonne le sérum , qui entraîne avec lui la plus grande partie de la matière ca-séuse.

Mais on peut aussi fabriquer d'excellent beurre à l'aide d'un mouvement rapide imprimé au lait tout entier , avant que la crème se soit séparée. C'est ainsi que le hasard a dû conduire au procédé que l'on suit aujourd'hui pour se procurer cette substance. Les outres , dans lesquelles les anciens peuples Nomades transportaient le lait de leurs troupeaux , et dont se servent encore aujourd'hui ces Tartares qui errent de déserts en déserts avec leurs bestiaux , auront dû plus d'une fois montrer ce produit concrété en glèbes solides au milieu du liquide qui les remplit ; et sa saveur délicate , après en avoir conseillé l'usage comme aliment , aura dû dicter l'art de le faire en provision. Aussi trouve-t-on , dans la plus haute antiquité , des traces de sa préparation artificielle , qui semble même se perdre dans les premières traditions du monde. Hippocrate nous en a laissé la preuve dans son quatrième livre *Περὶ νοσῶν* (1) , quand il donne une idée de la manière dont les Scythes fabriquaient le beurre avec le lait de leurs cavalles (2) , en sorte qu'il est évident que

---

(1) Voyez la page 508 de l'édition donnée par Foës , et imprimée à Genève , *in-fol.* , en 1657.

(2) Ἐγγλέντες γὰρ τὸ γάλα ἐς ξύλα κούρα , σείουσι. Το δὲ παρασπόμενα

Macquart s'est trompé lorsque , dans le Dictionnaire de Médecine de l'Encyclopédie méthodique , il avance que *les Anciens, du moins les Grecs, ne connaissaient point cette substance.*

Quoi qu'il en soit, la *butyrisation* ne s'opère jamais que par le mouvement qu'on imprime au lait et le contact de l'air , dont la présence est ici extrêmement avantageuse , sans que , pour cela , il soit prouvé qu'il y ait absorption de l'oxygène, ainsi que le voulait notre célèbre Fourcroy. Remarquons aussi que le mode de préparation varie suivant les pays et la quantité de beurre qu'on fabrique , et que , dans certaines provinces , il est manifestement plus perfectionné que dans d'autres , autant qu'on en peut juger par les résultats. C'est ainsi que quelques cantons privilégiés en France , celui d'Isigny , dans le Calvados , la ferme de la Prévalais, sur la Villaine, auprès de Rennes, et le pays de Bray, dans la Haute-Normandie , semblent , en particulier, en possession de fournir le meilleur beurre dont nous fassions usage. Quoique d'ailleurs cet avantage tienne moins à la qualité du laitage qu'à la manière de conduire la laiterie et aux soins de propreté , eux seuls paraissent avoir acquis ce talent , qui s'est concentré sur leur territoire , et dont ils jouissent exclusivement depuis un grand nombre d'années déjà.

En tout cas , un des procédés les plus avantageux que l'on puisse suivre dans la fabrication du comestible dont nous faisons l'histoire , a été publié en 1773, par M. Jore , secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture de Rouen : en le suivant , on peut préparer cent livres de beurre à

---

ἀφαιρεῖ καὶ διακρίνεται. Καὶ τὸ μὲν πιον, ὃ βούτυρον καλεοῦσιν, ἐπιπολῆς δίσταται, ἑλαφρον ἐόν.



la fois et en fort peu de temps. C'est celui qui consiste à agiter dans la crème des volans verticaux à l'aide d'une manivelle, et dont nous avons parlé ci-dessus.

Une fois, au reste, que le beurre est pris en masse, quelle que soit la méthode adoptée pour sa fabrication, il faut le séparer immédiatement du *lait de beurre* ou *ba-beurre*, liquide séreux et caséux, qui peut encore servir à la nourriture de l'homme et des animaux. On le malaxe ensuite et on le lave à grande eau, afin de l'isoler entièrement de tout principe étranger.

Ainsi obtenu, le beurre, quoiqu'identiquement de même nature, offre une foule de variétés de coloration, de consistance, de saveur, d'odeur, etc., qui paraissent tenir, ainsi que nous l'avons dit, à beaucoup de circonstances différentes, mais qui ne sont jamais plus évidentes que lorsqu'elles dépendent de la nature du lait lui-même. Nous allons rapidement parler de ces dernières.

Le beurre du lait de chèvre, par exemple, est des plus solides, et est en tout temps d'une couleur blanche.

Celui du lait de brebis, plus abondant que ceux des laits de vache et de chèvre, est plus mou et plus huileux; il rancit d'ailleurs promptement. Il a cependant une saveur très-délicate, et je me rappelle qu'à Tarascon, sur les bords du Rhône, j'en ai goûté qui valait le meilleur beurre de vache : seulement il avait une teinte blanche d'un aspect désagréable.

Le lait de jument fournit une crème claire et de couleur jaunâtre, de laquelle on retire avec peine un beurre fluide et de mauvaise qualité.

Celui d'ânesse donne un beurre d'une extrême mollesse, qui, durant les froids d'hiver eux-mêmes, semble une huile figée, d'un blanc mat, et qui possède la propriété

remarquable de se dissoudre facilement dans le lait de beurre, dont on peut de nouveau le séparer par l'agitation, si l'on a l'attention de tenir dans l'eau froide le vase qui contient le mélange.

Le lait de femme, enfin, ne donne point constamment du beurre, et, lorsqu'il en fournit, ce beurre est solide et jaune.

Nous avons dit que l'air altérerait facilement le beurre, surtout en été : cela dépend très-certainement de ce que, lorsqu'on le livre au commerce, il retient toujours une certaine quantité de matière caséuse et de sérum, quelque multipliés d'ailleurs qu'aient été les lavages qu'on lui a fait subir. Quand, en effet, il a été débarrassé de ces substances étrangères, il se conserve pendant très-long-temps sans se détériorer, résultat que l'on ne peut obtenir qu'à l'aide de la fusion. On doit à M. Thenard des conseils très-judicieux sur la manière de procéder à celle-ci sans donner au produit animal qui nous occupe la saveur grasse et fade que nous avons signalée précédemment dans le beurre fondu. Or, la conservation de cette substance n'étant pas d'une moindre importance que sa fabrication, nous allons entrer dans quelques détails à ce sujet.

La fusion du beurre, comme moyen préservatif de ses altérations futures, est connue depuis un temps immémorial. On l'emploie dans toute la Normandie, et surtout à Isigny, où cette matière, fondue avec soin, est placée dans des pots de grès ou dans des tinettes qui en renferment quelquefois jusqu'à deux cents livres, et que l'on envoie au loin, particulièrement à Paris. Il n'est point une seule de nos respectables ménagères qui, annuellement, n'ait pareillement aussi dans sa maison recours à ce procédé pour



sa provision d'une saison à l'autre, et qui ne s'en trouve bien. Néanmoins, on ne profite point assez généralement de tous les avantages qu'il peut offrir, parce qu'on pousse presque toujours le feu trop vivement pendant l'opération. Mais, que l'on expose du beurre à une température d'environ  $60$  à  $66^{\circ} + 0$  R., il fond, devient limpide s'il est de bonne qualité, et laisse déposer le sérum à l'état liquide, et la matière caséuse sous forme de flocons blancs : c'est ce dont on vient facilement à bout en faisant l'opération au bain-marie. Si alors on le décante et qu'on le fasse refroidir rapidement, à l'aide de l'eau à la glace, par exemple, il se prend en une masse homogène, susceptible d'être gardée long-temps sans devenir rance et possédant d'ailleurs toutes les qualités du beurre qui n'a point été fondu. Cette méthode, que l'on doit en grande partie au savant chimiste que nous avons nommé naguère (1), mérite d'être beaucoup plus connue qu'elle ne l'est encore, et présente des ressources incalculables à l'économie domestique.

Lorsqu'on destine le beurre à être mis en réserve pendant long-temps, on peut encore le saler, comme on le fait en Normandie, dans le Boulonnais et en Bretagne, et surtout à la Prévalais, qui, sous ce rapport, jouit d'une grande réputation. L'hydro-chlorate de soude, en absorbant le sérum et en donnant à la partie caséuse la consistance de fromage sec, en retarde l'altération. Telle est la théorie de cette opération.

Cette salaison du beurre doit toujours être faite le plus promptement possible après la fabrication de celui-ci.

(1) *Traité de Chimie élémentaire théorique et pratique, etc.* 3<sup>e</sup> édit. Paris, in-8°, 1821, tom. III, pag. 631.

Pour cela, on le lave d'abord dans de l'eau jusqu'à ce que ce liquide ne devienne plus laiteux ; on l'étend sur une table et l'on répand sur lui du sel gris , séché au four et pulvérisé , à la dose d'une once par chaque livre. On le pétrit ensuite jusqu'à parfaite incorporation du sel.

Ainsi salé, le beurre est foulé dans des vases de grès bien échaudés , puis recouvert à sa surface d'une saumure qui doit pénétrer entre lui et les parois du vase et le préserver de l'influence nuisible de l'air (1). Si on le veut faire voyager, on remplace la saumure par une couche de sel commun.

Maintenant que nous avons indiqué le mode de fabrication et de conservation du beurre , nous ne devons point négliger de rappeler que les oxydes métalliques , et notamment ceux de plomb et de cuivre , étant solubles dans les corps gras , il est d'une haute importance qu'aucun des ustensiles ou instrumens qui servent à la fabrication , à la conservation et même à la vente de cette denrée , ne soit en cuivre ou en plomb ; la santé publique pourrait être ainsi compromise , et les exemples d'accidens graves produits par l'oubli de cette sage précaution ne sont que trop communs , malheureusement.

Très en usage chez les nations qui peuplaient jadis les Gaules et la Germanie ; journellement employé dans nos cuisines , où l'on ne prépare actuellement presque pas de mets , presque pas de sauce , dans la composition desquels il n'entre pour quelque chose , le beurre pa-

(1) A la Prévalais , les pots de grès destinés à conserver le beurre n'en renferment en général que quatre ou huit onces ; mais dans d'autres lieux , ils en contiennent jusqu'à cent livres.



raît cependant, au moins à en juger par ce qu'en dit Pline (1), avoir été peu connu des anciens Romains, qui le regardaient comme un aliment des nations barbares, et qui, à l'exemple des Grecs, dans leur préparations culinaires, se servaient de préférence de la liqueur onctueuse des olives. Il ne leur était cependant point totalement étranger, comme semble le conjecturer C. Bartholin (2), et ce qui pourrait tout au plus, suivant la remarque de Rhodius (3), être applicable à l'époque de la République.

Quant aux Grecs, rien ne démontre qu'ils fussent plus avancés que les Romains sous ce rapport. Hippocrate, à la vérité, ainsi que nous l'avons noté ci-dessus, a parlé du beurre des Scythes; mais le passage de ses écrits qui est relatif à cet objet, et même le mot βούτυρον qu'il emploie, ne prouvent point évidemment que le beurre fût en usage en Grèce, puisque des voyageurs, après avoir visité la Thrace, la Pæonie et la Scythie, pouvaient, par analogie, avoir transporté ce nom à quelque autre corps gras; et tout ce qu'on doit conclure de la lecture de ce prince des médecins, c'est que ses compatriotes avaient une connaissance éloignée des usages et des propriétés de ce produit du lait, qu'ils nommaient même ἔλαιον ἀπὸ γάλακτος ou *huile de lait*, comme il conste clairement d'un fragment d'Hécatée, auteur des plus anciens, qui, en parlant des Péoniens, dit que ces peu-

(1) *E lacte fit butyrum, barbararum gentium laudatissimus cibus et qui divites à plebe discernat: (L. c., lib. xxviii, cap. ix.)*

(2) *Advers., l. liii, cap. xiv.*

(3) Voyez le n° 43 des notes que ce médecin a ajoutées à l'édition in-4° des Œuvres de Scribonius Largus, publiée en 1655 à Pavie.

ples s'enduisaient le corps avec cette substance (1), et pour lesquels βούτυρον était une expression de la langue des barbares. Nous remarquerons aussi, à cette occasion, que, dans la version faite des Livres saints par les Septante, ce mot βούτυρον est d'un usage fréquent, et se trouve répété dans la Genèse (2), dans le Deutéronome (3), dans les Juges (4), dans le Livre de Job (5), etc., où il est pris dans une acception figurée, et comme pour désigner l'abondance des choses nécessaires ou agréables à la vie, ainsi que l'a noté jadis avec raison, dans ses commentaires sur ce dernier livre, l'érudit Jean Cock de Brême, si connu sous le nom de *Cocceius* (6).

Ainsi donc, chez les deux peuples les plus civilisés de l'Ancien-Monde, une substance aussi nécessaire pour nous était hors d'usage habituellement, et le beurre, non extrait du lait, restait confondu avec la matière caséuse dans les divers fromages que l'on mangeait chez eux, comme chez nous il existe encore en grande quantité dans le fromage de Rocquefort, dont les fabricans ne l'isolent point.

(1) Ἀλείφειν ἐλαίῳ ἀπὸ γαλακτός.

(2) xviii, 8.

(3) xxxii, 14.

(4) v, 25; ii.

(5) xx, 17.

(6) En conséquence des remarques présentées ici, l'étymologie que nous avons donnée du mot βούτυρον peut être contestée, puisqu'Hippocrate lui attribue évidemment une origine scythe (ὁ βούτυρον καλεῖται), comme nous l'avons vu, et que chez les hordes nomades de la sauvage Scythie, le beurre était préparé avec le lait des cavales. Elle est cependant celle qu'ont admise Plin (lib. xxviii, cap. ix) et Galien (Περὶ τῆς τῶν ἀπλῶν φαρμακῶν κρᾶσεως, βιβλ. δεκάτον, κεφ. i').



C'est, en particulier, ce que semble nous dire Aristote, dans le chapitre xx<sup>e</sup> du iii<sup>e</sup> livre de son Histoire des animaux (1), quand il annonce que le lait renferme une certaine graisse qui se tourne en huile dans les fromages.

Quoi qu'il en soit, de notre temps le beurre est une substance des plus usitées pour la nourriture de l'homme.

On peut, en effet, conjecturer d'après le fait suivant jusqu'à quel point son usage est général en France, par exemple. D'après un relevé fait à la Préfecture du département de la Seine, il a été vendu à Paris en 1819 seulement pour 7,105,531 francs de beurre. Les Anglais, les Hollandais, les Russes nous passent encore sous ce rapport, et les Flamands ne laissent finir aucun jour ni aucun repas sans en manger. On en peut dire autant de nos compatriotes les Bretons qui *font sans cesse des beurrées infinies*, comme l'écrivait madame de Sévigné, lors de son séjour en Bretagne.

Le beurre est considéré, d'ailleurs, généralement comme un aliment très-sain, et qui convient à la plupart des estomacs, même à ceux qui ne peuvent pas supporter le lait. Mais, pour qu'on puisse réellement le regarder comme doué de ces qualités, il faut qu'il soit frais, ou nouvellement salé, ou fondu à une douce chaleur; car le temps, en le rancissant, le rend âcre et irritant; et si, comme cela est nécessaire pour la confection des ragoûts et des fritures, il a été exposé à un feu vivement poussé, il devient stimulant, ne contient plus que peu ou très-peu de molécules nutritives, paraît

---

(1) Υπάρχει δὲ ἐν τῷ γάλακτι λιπαρότης, ἥ καὶ ἐν τοῖς πεπορῳγῶι γίνεται ἐλαιώδης.

immédiatement nuisible à la plupart des individus qui ont un estomac affaibli, et détermine facilement le développement de l'affection connue des nosologistes sous le nom de *pyrosis*.

Si, au contraire, le beurre est frais, qu'il ait été fondu à une température basse et qu'il ait pénétré dans le tissu de végétaux cuits, entre les fibres de la chair de jeunes animaux, il rend ces alimens plus faciles à digérer et plus nourrissans; il les ramollit, il leur donne de la sapidité. Alors sa manière d'agir sur l'économie animale l'assimile aux alimens huileux végétaux.

En général, en effet, il se distingue principalement par l'impression fortement relâchante qu'il fait sur tous les tissus vivans. En affaiblissant, par son contact, les parois de l'estomac, il peut même rendre la chyification plus lente, plus pénible, si on en a pris abondamment et sans aucun mélange, cas dans lequel, en outre, il résiste d'une manière marquée aux forces gastriques et devient un fardeau dont la Nature se débarrasse par des évacuations alvines répétées, en sorte que souvent alors même on aperçoit dans les selles des molécules butyreuses qui n'ont pas éprouvé d'altération bien sensible dans leur trajet à travers les voies intestinales. Aussi, on sait généralement qu'en conséquence de ce fait, la plupart des auteurs de matière médicale ont classé cette matière parmi les agens laxatifs, et Cullen raconte (1) qu'en prenant, tous les matins, quatre onces de beurre frais, une personne ressentait un effet purgatif prononcé.

L'usage abondant de cette substance devient donc ma-

---

(1) *Traité de Matière médicale*, trad. de Bosquillon. Paris, 1790, in-8°, tom. II, pag. 540.



nifestement nuisible aux convalescens, aux enfans disposés aux engorgemens lymphatiques : il contribue à diminuer chez eux l'activité du canal intestinal déjà affaibli, et peut déterminer l'établissement d'une diarrhée plus ou moins fâcheuse.

De plus, bien que le beurre soit très-chargé de principes nourriciers et qu'il puisse subvenir à une assimilation très-active, il donne lieu à un affaiblissement évident dans les forces toniques des autres organes par l'effet relâchant que nous venons de signaler, par la difficulté même avec laquelle il est altéré dans l'acte de la digestion. On concevra facilement, d'ailleurs, combien il doit être contraire dans toutes les maladies chroniques avec inertie des mouvemens organiques, ainsi que chez les individus disposés aux infiltrations cellulaires, aux hydropisies, aux bouffissures, en un mot, à toute espèce de cachexie, si l'on se rappelle que dans les provinces où l'on en fait abus, comme en Flandre, en Hollande, beaucoup d'habitans ont une complexion froide et sans vigueur, et une sorte d'embonpoint trompeur qui cache des tissus mal restaurés, mous et détendus; éprouvent des sensations peu vives, et sont plongés dans une sorte d'apathie, avec diminution de la puissance contractile des muscles et disposition à l'indolence. Il n'est personne qui n'ait été à même de faire cette observation plus d'une fois dans sa vie.

C. F. Paullini a rapporté, comme y croyant fermement, l'histoire d'un jeune enfant qui fut attaqué d'une péripneumonie et d'une sorte de consommation avec amaigrissement alarmant pour avoir abusé du beurre, dont l'abstinence seule put le guérir (1). Martin Schook a

---

(1) *Ephem. Acad. Nat. Cur.* dec. 11, obs. 198, pag. 358.

aussi attribué beaucoup d'accidens à l'usage de cette substance (1). Nous ne nous arrêterons pas long-temps à réfuter ces erreurs de la vieille médecine, mais nous ne saurions taire qu'on attribue assez généralement au beurre ainsi qu'à la plupart des autres corps gras, l'inconvénient d'activer la sécrétion de la bile et d'augmenter hors de proportion la quantité de cette humeur. Cette inculpation est-elle réellement fondée? Je ne le pense point. N'est-il pas probable seulement que le beurre appelle à lui dans le canal digestif une plus grande quantité de bile que des alimens moins réfractaires aux forces gastriques? Ce qui semblerait venir à l'appui de cette opinion, c'est que, dans certains pays où les habitans vivent particulièrement de beurre, les affections bilieuses ne sont pas plus communes que dans d'autres contrées.

Cette remarque a, d'ailleurs, une application directe dans la pratique de l'art de guérir. Elle apprend qu'il faut absolument défendre le beurre aux individus atteints de maladie du foie avec suspension ou diminution de la sécrétion biliaire, parce qu'alors il devient réellement indigeste.

P. Borel ayant cru observer que l'usage de cette substance était nuisible aux femmes enceintes et aux hystériques, le défend en outre soigneusement à celles qui sont dans ce cas (2).

Mais, d'un autre côté, considéré comme agent thérapeutique (3), le beurre frais est utile dans beaucoup de

(1) *De Butyro*, in-12. Groening., 1664, c. xxii.

(2) *L. c.*, cent. iii, obs. 26, pag. 219.

(3) Les Anciens recommandaient avec une attention superstitieuse



cas , soit à l'extérieur , soit à l'intérieur , et particulièrement comme émollient et résolutif (1). Il n'a donc point occupé les médecins sous le rapport de la trophologie uniquement (2).

C'est ainsi qu'on le donne quelquefois , pur ou mélangé avec d'autres substances , dans les maladies des organes de la respiration , où l'on croit qu'il agit à la manière des pectoraux et des adoucissans , et où il peut être utile encore par son effet laxatif (3). On s'est même , dans plus d'un cas , servi abusivement de ce moyen. Ettmuller , par exemple , dit (4) que , de son temps , on employait avec un grand succès , contre la phthisie pulmonaire , et à la dose de deux gros deux fois par jour pendant quelques semaines , une préparation à laquelle il donne le nom de *butyrum cancrorum* , et qui consistait dans une sorte de pâte faite avec du beurre frais et des écrevisses triturés ensemble dans un mortier , puis soumis à l'action de la presse , et à celle d'un feu doux jusqu'à consistance convenable. Comme rien ne pouvait arrêter alors les savans dans leurs explications , ce médecin crédule a jugé convenable d'en offrir une sur le

l'usage du beurre préparé pendant le mois de mai de préférence à celui qu'on obtenait aux autres époques de l'année. Ettmuller (*l. c.* , t. II , p. 251) n'oublie pas un objet aussi important.

(1) *Butyrum moderatè emollit , digerit , resolvit , laxat , oculorum hebetudini prodest.* SCROEDER.

(2) Entre autres dissertations sur le beurre considéré comme aliment , nous citerons la suivante :

— SCHMIDT , *de Butyro ut alimento.* Jenæ , 1680.

(3) L'école de Salerne a dit :

*Lenit et humectat , solvit sine febre butyrum* , cap XXXV.

(4) *Ubi supra.*

mode d'action de ce prétendu médicament dont il attribue toute la vertu à la présence des écrevisses, *excellent vulnérable*, ajoute-t-il, lequel fait que la préparation dont il s'agit est bonne contre les contusions violentes, de même que contre les ulcérations des reins, des voies urinaires et des viscères, en général. D'un autre côté, P. Foreest a préconisé cette substance comme un excellent antidote des poisons âcres et corrosifs (1). Qui croirait jamais que, de nos jours, on voit encore, à la honte de l'art, des charlatans s'élever en s'emparant des sottises d'Ettmuller et de Foreest, sans profiter de ce qu'ils ont de bon, et pourtant trouver de coupables approbateurs?

C'est ainsi qu'actuellement, comme du temps de P. Borel (2), il est des médecins qui, à tout prix, veulent qu'on se procure du beurre de femme pour combattre avec fruit la consommation pulmonaire, et qui promettent la guérison à ceux qui sont assez riches pour exécuter cette ordonnance ridicule.

Quoi qu'il en soit, le beurre convient beaucoup à l'extérieur dans la plupart des ulcérations superficielles de la peau, dans les crevasses des doigts, dans les gercures du mamelon chez les femmes qui allaitent.

Dans les engorgemens laiteux des mamelles, Plenck conseille, d'après son expérience, des applications de beurre fondu et mélangé avec de la bière. Lors des tumeurs de ces organes, Muys dit avoir obtenu aussi quel-

(1) Lib. xxx, obs. 8, schol. II.

(2) *L. c.*, cent. III, obs. 82, pag. 259.



ques succès d'un mélange de la même matière avec de la craie (1).

Dans les cas de dentition difficile, Dioscoride voulait qu'on l'incorporât avec du miel pour frotter les gencives (2), ce qui évidemment peut, en certaines occasions, calmer la vive irritation qui existe alors.

D'après ce qui vient d'être dit, on conçoit facilement que le beurre doit faire partie d'une foule de préparations pharmaceutiques, comme des pommades, des linimens, des cataplasmes, des onguens, tels que celui de la mère, celui de tuthie, celui d'arthanita.

Souvent, on fait, en le triturant avec de l'eau jusqu'à parfait mélange, une sorte de cérat très-léger, que l'on étend, par simple apposition et à la température ordinaire de l'atmosphère, sur la peau irritée pour l'adoucir et la rendre plus souple.

En appliquant en frictions largement étendues ce même mélange, on favorise la transpiration et l'on détermine même une sueur abondante. Mais il ne faut pas le laisser long-temps en contact avec les tégumens, car alors il rancit et donne naissance à un érysipèle.

Le savon solide qu'on obtient en unissant le beurre à la soude peut remplacer avantageusement le savon officinal.

Le plus communément aussi, le beurre peut utilement suppléer, en pharmacie, aux huiles et aux graisses.

Enfin, on s'en sert habituellement en chirurgie, dans

(1) *Praxis der Chirurgie*, dec. iv, obs. 5.

(2) Μιχθὲν δὲ μέλιτι καὶ παραμικθὲν, ἰδονθιασεὺς ἀρελεῖ, καὶ τὸς τῶν οὐλῶν ἑδαῶς μοῦς ἐπὶ παίδων ἢ ἀρθας. (βιβλ. δευτέρου, κεφ. πᾶ.).

le pansement des plaies des vésicatoires qu'on ne veut pas faire suppurer long-temps , ou pour enduire les canules et autres instrumens qu'on a besoin de faire pénétrer dans l'intérieur de nos parties par des ouvertures naturelles ou artificielles.

---



## ARTICLE LXI.

*Du Bézoard (Bezaar, Lapis Bezoardicus).*

LE mot *bézoard* tire son origine de la langue des Hébreux (1), selon les uns; de celle des anciens Perses, selon les autres (2). Ceux qui adoptent la première de ces étymologies pensent que primitivement on disait *belzaar* ou *belzahard* (3), mot formé des racines *bel* et *zaar*, et qui signifie ainsi *maître* ou *vainqueur des poisons*, de même que *bahalzahard*, cité par quelques auteurs (4). Gesner (5) partage cette opinion, qui me paraît assez vraisemblable en raison de la coutume qu'avaient les Hébreux de donner à tous les corps de la nature des noms qui rappelaient leurs qualités.

Ceux, au contraire, qui prétendent que le mot *bézoard* a été pris aux Perses par les Arabes, croient que,

(1) SCALIGER, *Exerc.* 153, n° 7; *Exerc.* 184. — J. SCHENCK DE GRAFENBERG, *Observ. Med. rar.*, Lugduni, 1643, in-fol., lib. VII, de *Alexipharmacis*, pag. 875. — CHARLES DE LÉCLUSE, dans sa traduction des *Coloquios dos simples o Drogas da India* de GARCÍAS AB HORTO ou DU JARDIN, publiée en 1567, à Anvers, sous le titre de : *Aromatum et simplicium aliquot medicamentorum apud Indos nascentium Historia*, lib. I, cap. XLVI. — J. WITTICH, *Bericht vom bezoar stein*, etc. Lips., 1592, in-4°.

(2) SERAPION, *de Temp. simp. lib.*, c. 386. — SANTES DE ARDOYNIS, *de Veneris*, in-fol. Venet. 1492, c. IX et X.

(3) J. AGRICOLA, *de Recens invent. medic.*, litt. B. — HENRI DE BRA, *de Curandis venenis per med. simpl.*, etc., in-8°. Arnhemii, 1603.

(4) J. BODIN, *Theat.*, etc., lib. II.

(5) *Hist. quadrup.*, de *cervo*, litt. G.

dans le principe, on disait *bedezahar* ou *badzahar*. Cette manière de voir est celle du célèbre médecin Ben Maimon, si connu sous le nom de Rabbi Moïse, de Cordoue (1), et se trouve accréditée par le sentiment de Sérapion (2), qui dit qu'*albezahar* était une expression par laquelle les Perses désignaient les corps propres à expulser les substances délétères : *nocumentum expellentia*. Avicenne s'est pareillement servi de ce mot, quoiqu'on lise aussi dans un ancien manuscrit de ses OEu- vres celui de *bezarahat* (3), et presque tous les auteurs arabes ont employé des expressions plus ou moins analogues. C'est ainsi qu'on lit *bedazar* dans Averrhoes (4); *bezahar*, dans Rhazès (5), et *bezahart*, dans d'autres. Mais ces mots, qui, suivant Scaliger (6), dans la langue naturelle de ces médecins, signifient *propre à conserver la vie*, semblent indiquer dans leurs écrits une substance inconnue des Grecs et des Romains, comme le pense Guido Panziruolo, de Reggio (7), qui florissait à Turin vers 1575, en même temps cependant qu'ils servent à désigner le galbanum, célèbre chez eux comme antidote (8). C'est ce qui explique comment Avicenne a traduit, toutes les fois qu'il se présente dans les livres de Galien et d'Andromaque

(1) *De Venenis*, t. I, c. III.

(2) *Ubi supra*.

(3) *L. c.* lib. IV, fan. 6, tr. 2, c. XII.

(4) *Colliget*, lib. V, 23.

(5) *Ad Almanzorem*, lib. VIII, c. XI, XIV, XV. — *Division*, lib. II, c. CXLI.

(6) *Exerc.* 184.

(7) *De Rebus nov. repertis et de perditis*, lib. II, tit. III.

(8) *DE ARDOYNIS*, *ubi supra*.



sur la thériaque, le mot galbanum par ceux de *bezaar* et *bezaard*, ou, comme le dit André Alpago, de Bellune (1), par ceux de *bazard* ou *bezard*. C'est encore ce qui peut faire comprendre enfin comment Mathias Sylvaticus (2), surnommé *Pandectarius*, désigne la thériaque elle-même par le nom de *bezardes*.

Quoi qu'il en soit, recherché jadis avec un véritable enthousiasme par les grands et les rois de la terre (3), qu'il avait le don de préserver alors des atteintes de toute espèce de poison; tirant d'une crainte superstitieuse, à laquelle nous ne sommes plus en proie (4), une valeur égale, souvent même supérieure, à celle de l'or et des pierres les plus précieuses; préconisé par les Arabes comme également puissant pour préserver du mal futur et pour délivrer du mal présent; occupant un rang distingué parmi les substances qui ont dû leur célébrité aux éloges pompeux prodigués par l'école de Cordoue, le bézoard, cet antidote assuré autrefois de tous les genres de venins et aujourd'hui abandonné totalement ou à-peu-près, n'est rien autre chose que le produit d'une maladie analogue à celle qui, chez l'homme, donne naissance à des corps étrangers solides dans l'intérieur des voies urinaires ou

(1) Voyez ses Remarques jointes à l'édition d'Avicenne traduite par Gérard de Crémone, publiée à Venise, 1544, in-fol.

(2) *Opus pandectarum medicince quo vocabula innumera obscura Græcorum, Arabum, Latinorum explicat.* Venetiis, 1498, in-fol., c. xcvi.

(3) In *Magnatum scriniis asservatur hoc seculo per excellentiam*, dit Gaspard Bauhin, dans une savante dissertation : *de Lapidis bezaaris orient. et occident. cervin. et german. ortu, nat., differentiis veroque usu, etc.* Basileæ, 1725, in-12, pag. 15.

(4) Notre célèbre voyageur Leschenault m'a cependant dit qu'encore aujourd'hui aux Indes, les bézoards se vendent fort cher comme alexipharmques.

biliaires , qu'une concrétion calculeuse formée dans l'estomac , dans les intestins , et quelquefois même dans la tête et dans la vessie de certains animaux , mais plus particulièrement dans la quatrième des cavités gastriques de l'antilope des Indes , *Antilope cervi capra* , mammifère ruminant que nous avons déjà eu occasion de décrire (1).

C'est , en effet , cet élégant animal , sauvage habitant de la Barbarie et du Bengale , qui , le premier , dut fournir à la médecine le *bézoard oriental* , connu longtemps avant la découverte d'un nouvel hémisphère , seul , pendant une longue période d'années , placé au premier rang des remèdes alexitères , et n'abandonnant plus tard qu'une petite partie de son immense réputation , lorsque des voyageurs , dans la vue de donner du prix à leurs pas et de la valeur à leurs peines , eurent rapporté de la jeune Amérique un médicament analogue , et dans lequel , sous le nom de *bézoard occidental* , les pharmaciens s'empressèrent de trouver un rival à une substance que les médecins de l'Ancien-Continent s'enorgueillissaient de posséder , comme le plus puissant des remèdes à nos maux , et qu'ils croyaient au-dessus de toute usurpation.

---

### § I. Du Bézoard oriental et de ses variétés.

La distinction des bézoards en *orientaux* et en *occidentaux* est , d'après ce que nous venons de dire , postérieure à l'expédition de Christophe Colomb. Aupa-

---

(1) Voyez tom. I , pag. 456.



ravant, on ne connaissait que les premiers ; c'est , par conséquent, d'eux qu'il faut nous occuper d'abord.

Ce serait , au reste, une erreur que de croire que la faculté d'engendrer les bézoards orientaux soit attribuée exclusivement à un seul animal. Outre l'antilope des Indes , que nous venons de signaler sous ce rapport , l'algazel ou oryx , du Cap de Bonne-Espérance (1) , le paseng de Perse (2) , et , en un mot , toutes les chèvres et les gazelles des montagnes de l'Asie et de l'Afrique , fournissaient à - peu - près également cette drogue précieuse à l'Europe. C'est un fait qui nous est déjà connu , sur lequel nous ne reviendrons point ici , et dont l'exposition aura été faite complètement quand nous aurons dit qu'on ne trouvait ordinairement les bézoards que dans les plus vieux de ces animaux.

Nous nous contenterons seulement d'ajouter que la famille des ruminans n'est point la seule qui , parmi les animaux , ait donné de ces concrétions , si recherchées en raison de la peine qu'on avait à se les procurer. Dans l'Orient encore , d'autres mammifères , comme le porc-épic , le rhinocéros , l'hippopotame , l'éléphant , le chameau ; des reptiles , comme le cayman , l'aspic , ont pareillement offert des bézoards , qui , après avoir capté pendant longues années une confiance sans bornes , ont été relégués dans le réduit obscur des charlatans , où , loin de la vue de l'homme instruit , ils croupissent enfouis entre l'album-græcum et la graisse de pendu , n'étant plus , aux yeux du philosophe qui les aperçoit par hasard , que des monumens de la sottise humaine.

---

(1) Voyez tom. 1 , pag. 455.

(2) Voyez l'article de la CHÈVRE.

Or, à une époque où l'on attribuait les plus grandes vertus à cette concrétion animale, où l'appât du gain avait dicté les procédés à suivre pour l'imiter artificiellement, on reconnaissait le véritable bézoard oriental à des caractères certains et exclusifs, quoique sa figure, sa couleur, ses dimensions fussent sujettes à varier.

Il se présente assez ordinairement en effet sous l'apparence d'une masse calculeuse, dure, orbiculaire ou ovoïde, cylindrique ou irrégulière, quelquefois réniforme (1), de la figure d'un gland (2) ou d'un noyau de datte (3), rarement triangulaire (4); du volume d'un œuf de pigeon ou de poule tout au plus, mais souvent beaucoup plus petite, et ne pesant guère qu'un scrupule ou un gros. Sa surface est lisse, polie comme du marbre ou de la serpentine (5), ou tuberculeuse, et quelquefois même tomenteuse, brillante, brune, grise, verte, jaune, rouge, bleue et même noire, ou mêlée de jaunê et de vert, de bleu et de gris, de bleu et de noir. Quand on le casse, on reconnaît qu'il est composé de couches concentriques,

(1) C. GALLUS, *de Febr. pest. et malign.* Ferrar., 1600, in-4°, tr. I, c. XXIX.

(2) Rodriguez de Castello-Branco ou Amatus Lusitannus, Garzias ab Horto et Wittich ont indiqué cette forme comme la plus ordinaire. — Voyez, surtout à ce sujet, l'ouvrage de Thomas Jordan de Coloswar en Transylvanie, intitulé : *Pestis phænomena, etc., accedit bezoar lapidis descriptio.* Francofurti, 1576, in-8°, t. III, c. IX.

(3) AMBROISE PARÉ, *l. c.*, liv. XXI, chap. XLIV.

(4) Christoval da Costa en cite pourtant de cette forme dans son *Tratado de la droghas y medicinas de las Indias orientales*, imprimé in-4°, à Burgos, en 1578.

(5) Un certain Hueblin, cité par Gaspard Bauhin, assure que le poli des bézoards est le plus souvent un effet de l'art, et Hyrusz, également cité par le même auteur, dit en avoir appris le secret d'un juif de Cochin.



superposées , minces , fragiles , d'une égale épaisseur ; et qu'il a communément pour noyau un corps étranger , le plus souvent un fruit ou une graine , ce qui annonce évidemment une origine intestinale. Son odeur est forte , musquée et aromatique quand on le chauffe ; sa saveur est chaude et un peu âcre , mais non désagréable (1).

Mais pour qu'un bézoard fût déclaré essentiellement bon , pour qu'on crût , en le possédant , posséder un trésor d'un prix infini , il fallait qu'il réunît plusieurs autres qualités ; qu'après avoir séjourné douze heures dans l'eau , il n'eût point troublé ce liquide , et n'eût rien perdu de son poids et de sa consistance ; qu'une aiguille rougie au feu traversât facilement sa substance ; qu'exposé lui-même au feu d'une bougie , il s'enflammât et brûlât avec une fumée épaisse ; qu'en le frottant sur la main ou sur du papier enduits de craie , il y imprimât une trace verte ou d'un jaune verdâtre ; qu'il ne fût dissoluble que dans les acides nitrique et hydro-chlorique concentré seulement , et qu'il communiquât à ces menstrues une couleur rouge ; qu'il pût également se dissoudre dans l'alcool en le colorant , pour en être précipité , comme d'une teinture , par l'addition de l'eau ; enfin , qu'il résistât à l'action des autres dissolvans , et qu'en le broyant , il donnât une poussière grasse et huileuse , soluble dans les alcalis caustiques.

Tous les bézoards qui ne possédaient pas ces qualités , et qui , en outre , au lieu d'être , comme le veut Kæmpfer , ronds , bleus , verts ou mélangés de noir , étaient jaunes , roux , couverts d'aspérités ou de duvet , n'étaient point réputés véritables bézoards , et perdaient infiniment de

---

(1) J. ANT. SARACENUS , *Commentarius de Peste*. Lugduni , 1572 , in-8°.

leur valeur. Ceux , au contraire , dans lesquels on les trouvait rassemblées étaient soigneusement renfermés dans des boîtes d'or ou d'argent, dans de riches cassolettes, dans de petites sphères de filigrane (1). On les gardait avec toutes les précautions que peut suggérer l'avarice ; on en détachait à regret quelques grains dans les cas les plus graves , et l'amitié la plus vive avait seule le droit d'en réclamer une parcelle. Quelques astucieux marchands néanmoins les vendaient à haut prix aux amateurs crédules , et, dans la dernière moitié du siècle qui vient de s'écouler , on en faisait encore tant de cas en Hollande, que Valmont de Bomare a vu , à Amsterdam , un Juif exiger six mille francs d'un bézoard de porc-épie , lequel n'avait pourtant que le volume d'un petit œuf de pigeon. Dans ce pays et en Portugal , on les louait d'ailleurs à cette même époque jusqu'à dix et douze francs par jour aux gens qui croyaient se préserver de contagion en les portant en amulettes. Il ne faut donc point s'étonner si , lors de la première expédition des Portugais dans l'Orient , le roi de Cochin plaça au nombre des objets de prix qu'il envoya à celui de Portugal , un bézoard du volume d'une aveline, le premier au reste de ceux qui ensuite passèrent en Espagne (2).

Mais la chimie moderne , après avoir éclairé de ses lumières une foule de points intéressans pour l'art de guérir, ne pouvait manquer de diriger ses recherches sur celui qui nous occupe en ce moment. Fourcroy et M. Vau-

(1) On voit encore des bézoards montés de cette manière dans les cabinets de quelques curieux.

(2) F. FRAGOSI *Discorsos de las cosas aromaticas*. Madrit, in-8°, 1572.



quelin ont, les premiers, entrepris des expériences dans le but de faire connaître la nature et la composition des bézoards des animaux, sur lesquelles jusqu'à eux on n'avait que des notions imparfaites (1). Nous avons profité de leur travail dans la rédaction de cet article, et il nous conduit à comprendre comment jadis on avait pu venir à bout de fabriquer, afin de les substituer au véritable bézoard oriental, des bézoards factices, en fondant et mêlant ensemble plusieurs résines et gommes-résines, auxquelles on ajoutait des baumes naturels, de l'ambre, du musc, et qu'on recouvrait d'une feuille d'or, parce que quelquefois les bézoards sont dorés à leur surface. La *pierre de Goa*, des matières médicales, est un bézoard factice; mais, comme tous ceux de ce genre, elle est reconnaissable par l'absence de couches concentriques.

Sous le rapport de la composition chimique, les deux savans que nous venons de nommer ont reconnu que les bézoards orientaux se partageaient en deux variétés. Les uns, d'un vert pâle, d'une saveur légèrement amère, et presque entièrement volatils au feu, donnent, par la chaleur, une matière tenace soluble dans l'alcool, et s'en séparant en cristaux par l'effet du refroidissement. Ils sont formés en partie de bile et en partie de résine.

Les autres, bruns ou violets et d'une saveur assez fade, sont insolubles dans l'alcool, et fournissent à la distillation un sublimé jaune d'une odeur et d'une saveur empyreumatiques.

---

(1) *Mémoire sur le nombre, la nature et les caractères distinctifs des différens matériaux qui forment les calculs, les bézoards et les diverses concrétions des animaux.* Paris, 1802. — *Annales du Mus. d'Hist. nat.*, tom. 1, pag. 93 et suiv., et tom. iv, pag. 334 et suiv.

On voit qu'il y a loin de là à l'opinion émise par Monardez (1), par Boodt (2), et par Joseph da Costa (3), qui prétendent que la matière du bézoard est végétale, que c'est une certaine herbe (*herba quædam*), opinion qui doit peut-être son origine à ce que, comme le remarque Garzias Du Jardin (4), on trouve souvent au centre de la concrétion un fragment de tige ou un brin de chaume, lui servant de noyau (5), mais qui s'éloigne encore moins de la vérité que celle de Gaspard Bauhin (6), selon lequel : *lapidis bezaar materia essentialis erit, ex venenis devoratis et ex herbâ quâdam post commestâ, postmodûm in animalis ventriculo, in lapidem simul concretis.*

De ce qui précède, il est facile de reconnaître quels étaient les pays qui fournissaient spécialement autrefois des bézoards orientaux. On n'en trouvait pas en effet dans toute cette vaste étendue de terres que l'on nomme Orient. Aux Indes même, quelques provinces seulement avaient le privilège presque exclusif d'en donner, malgré l'assertion contraire de Christoval da Costa (7). Garzias ab Horto ou plutôt Du Jardin, leur allègue en particulier, pour patrie, la Perse, Malacca, le Korasan et quelques lieux du

(1) *De Lapide bezaar et herbâ scorzonera*. Sevillæ, 1569, in-8°. — *Hist. simpl. ex Indiâ*, lib. II, cap. I.

(2) *De Lapidib.*, lib. II, cap. CXCIH.

(3) *Hist. nat. et moralis Indiæ et de Naturâ novi Orbis*. Salmanticæ, 1589, in-8°, lib. IV, cap. XLII.

(4) *Ubi suprâ*, lib. I, cap. XLV.

(5) L'empereur Rodolphe II ayant fait préparer un breuvage avec un bézoard du volume d'un œuf d'oie, on trouva dans le centre de cette concrétion un paquet d'herbes aromatiques, dit Boodt (*l. c.*, c. CXCI).

(6) *L. c.*, p. III.

(7) *De las droghas, etc.*, c. XXI.



Bengale , d'où les Indiens , dit - il , les transportent en Chine ; il ajoute que de là ils passent aux Moluques , lieu d'où on les conduit à Calicut , centre de l'espèce de commerce auquel ils donnent occasion (1), et que , pour cette raison , Thomas Jordan (2) regarde comme tributaire de la Perse (*Persidi inquilina*). C'est , au reste , directement de ce dernier pays que Constantinople tire ceux dont elle a besoin encore aujourd'hui , tandis que , selon Claude Richard , auteur d'une lettre à l'archevêque de Gran , Calicut seul était anciennement en possession d'alimenter le Portugal sous ce rapport.

Néanmoins , ce n'est pas uniquement la Perse qui nourrit le véritable animal du bézoard oriental. Des voyageurs , Jean-Hugues Linschoten , en particulier (3) , l'ont vu dans la province de Pahan , presque île de Malacca , et à Patane , sous la dépendance de Siam , ainsi qu'au cap Singabura. Il existe aussi dans la presque île au-delà du Gange (4) , dans la partie montueuse du royaume de Siam , vers le cap Comorin (5) , et Christ. Hueblin , sur le rapport de Hartmann Hyrusz , raconte que , de son temps , les bézoards arrivaient à Goa et à Cochin de trois points principaux , savoir : du royaume de Siam et des contrées voisines ; d'Ormuz , à l'entrée du golfe Persique ; et de l'île des Vaches , non loin de Saint-Thomas.

On assure , d'ailleurs , que , dans ces derniers lieux , les chasseurs exercés reconnaissent à la première vue les animaux qui renferment des bézoards , et peuvent même ,

(1) *L. c.*, l. I, c. XLVI.

(2) *L. c.*, tr. III, c. IX.

(3) Voyez la *Relation de ses Voyages* , part. II, cap. XXIV.

(4) J. FRAGOSO , *L. c.*, c. X.

(5) TH. JORDAN , *L. c.*

jusqu'à un certain point, apprécier ainsi le volume de ces concrétions, lequel est assez constamment développé en raison inverse de la vivacité de l'individu qui les porte (1).

On conçoit facilement que, venant d'un si grand nombre de contrées différentes; et que donné même par des animaux d'espèces diverses, il n'était guère possible que tous les bézoards fussent également estimés. Ceux de Perse et de Siam, plus lourds que les autres, étaient surtout recherchés, tandis que ceux de l'île des Vaches et des autres parties de l'Inde avaient beaucoup moins de valeur, par exemple.

Mais parmi ceux-là même, on faisait spécialement grand cas des échantillons dont la teinte était cendrée ou d'un brun clair, dont la surface était luisante, dont le centre renfermait un noyau étranger, dont la pesanteur, à volume égal, était plus considérable, dont la grosseur, enfin, surpassait celle des autres.

Ces derniers principalement passaient aux yeux des grands seigneurs pour avoir plus de vertu que les autres, et cependant c'est sur eux que s'exerçait surtout l'art des marchands. Nous avons déjà parlé de celui que possédait l'empereur Rodolphe II, et qui avait le volume d'un œuf d'oie. Béatrix de Luna se rendit célèbre à Venise par la possession d'une de ces concrétions presque aussi grosse, et qu'elle avait achetée, d'un vice-roi des Indes, cent trente ducats d'or, au rapport de Jean Rodriguez de Castello-Branco (2). Nous verrons bientôt à quel prix les Maures s'en procuraient en Espagne.

(1) G. BAUHIN, *l. c.*, pag. 132.

(2) *Enarrat. in Dioscoriden de Mat. med., etc.* Argentorati, 1554, in-4°, 2, enar. 39.



Or, cette envie de posséder un bézoard oriental, ce grand prix qu'on attachait à sa possession, tenaient à l'opinion dans laquelle on était généralement qu'aucun poison, qu'aucune maladie exanthématique ou pestilentielle ne savaient résister à sa merveilleuse puissance, qui poussait vers la peau tous les principes délétères existant dans l'économie, et cela (1), soit qu'on le prît par la bouche, soit qu'on le portât en amulette ou qu'on l'appliquât sur les plaies empoisonnées. C'est ici qu'une longue suite d'erreurs et de sottises se déploierait à nos yeux, si nous voulions passer en revue tout ce qu'ont dit à ce sujet des auteurs d'ailleurs estimables. Nous verrions ce médicament être recommandé tout à la fois contre les accidens produits par l'ingestion du redoutable napel (2), et par le fiel de la vipère (3); contre ceux qui dépendent de la piqure du scorpion (4); contre le vertige (5), l'épilepsie, les affections du cœur (6), les lipothymies de toute nature, les palpitations (7), la faiblesse des organes de la circu-

(1) Voyez, à ce sujet, le chapitre dans lequel Diomède Amico, médecin de Plaisance, traite de la peste.

(2) RHAZÈS, *ad Almanz.*, lib. VIII, c. II. — AVICENNE, lib. IV, fen. 6, tr. I, c. I.

(3) RHAZÈS, *ubi supra*, c. XIV. — AVICENNE, lib. IV, fen. 6, tr. 2, c. XII.

(4) AVERRHŒS, *Colliget.*, v, 55. — SANTES DE ARDOYNIS, *l. c.*, lib. I, c. IX.

(5) N. MONARDES, *l. c.*

(6) SOLENANDER, *Consil. medic.*, Francof., 1596, *in-fol.*, § 2, cons. 60. — Voyez ANSELME BOODT, dit BOETIÛS, *de Gemmis et Lapidibus*, *l. c.*

(7) Les médecins Chainé et Brudo de Portugal, dont les noms seuls sont parvenus jusqu'à nous et nous ont été conservés dans une lettre écrite à Craton de Crafftstein par Manlius, employaient, dit ce dernier, le bézoard avec succès dans ce cas. (CRATON, *Consilior. et Epist. med.*, Francofurti, 1654, *in-8°*, epis. 191.)

lation (1), et celle qui résulte de la dysenterie (2); contre les vapeurs noires (3) et la mélancolie (4); contre la pleurésie et la péripneumonie (5); contre l'ictère (6), la cholerrhagie (7), l'anorexie, les douleurs de coliques, les vers intestinaux (8), les maladies calculeuses (9), la suffocation utérine (10), les fièvres malignes contagieuses (11), la peste et les épidémies pestilentiellles (12); contre le

---

(1) JEAN VAN HEURNE, plus connu sous le nom d'*Heurnius*, recommande le bézoard *inter ea quæ cor humidum alterant et roborant*. (*Prax. medic. nova Ratio*. Lugd. Batav., 1587, in-4°, lib. II, c. v.)

(2) GUILL. FABRICE DE HILDEN, *de Dysenteridæ Libellus*, cap. XVI. — Voyez ses *OEuvres complètes*, imprimées in-folio à Francfort, en 1646, pag. 694.

(3) GREG. HORSTIUS, *Disp. de Medicam.*, disp. 4, th. 33, et disp. 5, th. 16.

(4) RODERIQUEZ DE CASTRO, *de Universâ mulieb. morb. medicinâ*. Hamburgi, 1603, in-fol., part. II, lib. II, c. v. — GARZIAS DU JARDIN, *l. c.* — AMBROISE PARÉ, *l. c.* — N. MONARDES, *l. c.* — TH. JORDAN, *l. c.*

(5) Gaspard Bauhin cite en ce genre des succès obtenus par Gabelschover, par Adam Lonicer, par Rodriguez de Castello-Branco, et par un certain Français qui sauva ainsi un pleurétique abandonné des médecins. (*L. c.*, pag. 200.)

(6) AVENZOAR, *l. c.*, lib. I. Cet auteur cependant paraît avoir parlé ici du bézoard qui se forme dans le larmier des cerfs et dont nous traiterons ci-après, et non du véritable bézoard oriental dont nous nous occupons.

(7) CHRISTOVAL DA COSTA, *ubi suprâ*.

(8) *Idem, ibidem*. — RODRIGUEZ DE CASTELLO-BRANCO.

(9) CHRIST. DA COSTA, *ubi suprâ*.

(10) RODERIQUEZ DE CASTRO, *ubi suprâ*, part. II, lib. II, c. I.

(11) MONARDEZ, *l. c.* — DIOMÈDE AMICO, *ubi suprâ*, cap. XL de *Peste*. — RODRIGUEZ DE CASTELLO-BRANCO, *ubi suprâ*, cent. III, cur. 74, *schol.* — L. MERCATI, *de Febrium essentiâ, etc.* Basileæ, 1594, in-8°, lib. VII.

(12) J. MATHÆUS, *de Febre pestil. quæ super. annis universam ferè*



typhus (1), la variole, la rougeole, les dartres (2), la lèpre des Arabes (3), les ulcères serofuleux (4), cancéreux (5), ou de toute autre nature; contre la morsure des chiens enragés (6) et des serpens (7), les blessures des flèches envenimées (8); contre l'empoisonnement par l'arsenie (9); en un mot, contre la plupart des maladies dont le nom se trouve dans les cadres nosologiques, quels que soient d'ailleurs leur caractère, leurs causes, leur siège, leur marche, leur période.

Nous verrions, dans les guerres désastreuses des Croisades, le roi d'Angleterre Édouard IV, encore prince, être sauvé des suites d'une blessure qui lui fut faite avec une arme empoisonnée, sous les murailles d'Accaron, dans la Terre-Sainte, par l'administration d'un gros de bézoard (10), médicament qui inspirait une telle confiance et qui était d'un tel prix dans les temps anciens, qu'à l'époque où les Maures demeuraient maîtres de l'Espagne, un de leurs chefs ne balançait point à céder pour un bé-

*Germaniam pervagata est.* Francof., 1603, 8°, tr. I, c. xxx. — N. MONARDEZ; GAB. FALLOPIA, A. LONICER, etc., *l. c.*

(1) MARTIN RULAND, *de Perniciosæ luis Ungaricæ tractatione et curatione.* Francof., 1600, in-8°, lib. VII, hist. 25, 29, 30.

(2) AMBROISE PARÉ, *l. c.*, d'après Garzias du Jardin.

(3) ANSELME BOODT, *l. c.*

(4) CHRISTOVAL DA COSTA, *l. c.*

(5) RODERIQUEZ DE CASTRO, *l. c.*, pag. I, lib. I, c. XXII. — CLAUDE CHAPUYS, *Traité des Cancers tant occultes qu'ulcérés.* Lyon, 1607, in-12.

(6) GUILL. FABRICE DE HILDEN, *Observ. chirurg.* 87.

(7) CHRIST. DA COSTA, *l. c.*

(8) ANSELME BOODT, *l. c.* — N. MONARDEZ, *l. c.* — HENRI DE BRA, *ubi supra.*

(9) CLAUDE RICHARD, cité par Gasp. Bauhin.

(10) N. MONARDEZ, *l. c.* — G. BAUHIN, *l. c.*

zoard , au début d'une guerre , un palais magnifique , qu'il avait près de Cordoue , à ce que rapporte au moins Abdallah Anarah , auteur arabe contemporain , cité par G. Bauhin et par N. Monardez. Nous verrions aussi l'empereur Charles V chercher , avec cette substance (1) , à se débarrasser des idées sombres qui le poursuivaient , et contre lesquelles ordinairement une bonne conscience est le meilleur des remèdes. Les Nègres les plus ignorans n'ont pas une confiance plus aveugle dans le pouvoir de leurs stupides fétiches que celle qu'avaient alors les Européens dans les vertus de cette matière.

C'est aussi alors , au reste , que les Arabes jetèrent avec profusion , au milieu des praticiens , leurs *essences* , leurs *électuaires* , leurs *poudres bézoardiques* , et indiquèrent un bézoard approprié en particulier à chacune des espèces de poisons que l'on pouvait avoir à combattre (2). Alors Marsilio Ficino fit de l'hyacinthe , de l'émeraude , de la topaze , autant de bézoards *contre la mort* (3) ; Avicenne vanta la matière caséuse du lait de chèvre comme le bézoard de l'euphorbe (4) ; Pierre d'Abano , le crystal comme celui de l'arsenic (5) ; Guaynerio , de Pavie , l'écorce de citron comme celui de la noix vomique , la graine d'alkékenge comme celui des cantharides (6) , etc.

(1) N. MONARDEZ , *l. c.* — G. BAUHIN , *l. c.*

(2) *Nam cum lapis bezoar inter antidota principatum sibi vindicârit , factum , ut per ἀντομασίαῶν omne id quod toxica elidere creditur , eâ denominatione insigniatur.* G. BAUHIN , *l. c.*

(3) *Epid. and.* , c. VI.

(4) *Lib. IV* , fen. VI , tr. II , *de Coagulo*.

(5) *Liber de Venenis*. Mantuæ , 1473 , c. LI-LVI.

(6) *Opus præclarum de ægritudinibus capitis , oculorum , aurium , narium , gutturis , etc. , de peste , febribus , venenis , balneis , et antidotar.* Papiæ , 1518 , in-4°.



Aussi, est - ce à dater de l'époque dont nous parlons que l'on voit tous les remèdes *cordiaux*, *alexitéres*, *alexipharmques*, *antidotes*, changer de nom et prendre celui de *bézoardiques* (1), pour le conserver jusqu'à ces derniers temps, où l'esprit philosophique qui s'est introduit dans la médecine a fait justice de ces vieilles erreurs. Au commencement du siècle qui vient de s'écouler, on employait encore pourtant le bézoard oriental, et quelques-uns de nos contemporains pourraient se souvenir de l'avoir vu administrer. Mais aujourd'hui, personne n'ignore qu'il est sans vertu contre les poisons; qu'il n'est sudorifique que quand on l'associe à des sudorifiques; qu'il n'a aucune efficacité dans les cas de variole ou d'autres maladies exanthématiques; et ce célèbre médicament n'est même plus considéré comme un absorbant, puisqu'une matière qui n'est rien moins que calcaire en forme la base. La vogue dont il a joui pendant plusieurs siècles et dans tant de pays différens, peut seule excuser le temps que nous avons déjà employé à tracer les principaux traits de son histoire, et celui que nous allons consacrer à la rapide énumération de quelques-unes de ses préparations; énumération qui exigera d'autant moins d'espace que toutes les précautions usitées jadis dans l'administration des remèdes en général étaient négligées pour celui-ci, et qu'on le donnait indifféremment aux adultes, aux vieillards, aux enfans, aux femmes et aux hommes, sans distinction d'âge ou de saison, et pendant les ardeurs de la canicule et durant les froids de l'hiver également.

Quoi qu'il en soit, on administrait le bézoard oriental de beaucoup de manières différentes, soit dans les alimens,

---

(1) Voyez à ce sujet G. BAUHIN, SYLVATIUS, l. c.

soit dans les boissons. On recommandait par fois de le briser sous les dents ou de le conserver soigneusement dans la bouche (1), en le promenant de place en place avec la langue. D'autres s'en servaient macéré dans de l'eau ou réduit en poudre fine : ce dernier mode était préféré par Sylvaticus ; mais souvent aussi on le combinait avec du vin (2), et surtout avec celui du Rhin (3) ; avec de l'eau de roses , de scörzonère , de mélisse , d'œillets , de fleurs d'oranger, d'oseille, de bourrache ; avec du suc de citron, et même avec de l'eau de corne de rhinocéros (4). Quelques-uns , ainsi qu'Hippocrate le recommande pour les médicamens importans (5), et comme le veut Galien pour la thériaque en particulier (6), en formaient des bols , immédiatement après l'ingestion desquels ils faisaient boire une dose de quelque tisane appropriée. Portus l'incorporait dans du sucre rosat (7) ; et d'autres l'introduisaient dans des conserves cardiaques ou sudorifiques, dans des poudres plus ou moins composées ; tel Monardez l'unissait à la râpüre de corne de rhinocéros ; tel , Ben Maimonides en faisait une pâte avec les pepins de citron ; tel aussi , Diomède Amico le joignait à l'émeraude et aux perles pulvérisées (8). Enfin , dans quelques contrées , naguère encore , on fabriquait avec la poudre de bézoard et l'eau de roses des tablettes fort recherchées.

---

(1) J. ANT. SARACENUS, *Comment. de Peste*, Geneyæ, 1571, in-8°.

(2) TH. JORDAN, *de Peste*.

(3) DIOMED. AMICO, *de Peste*, c. XLVI.

(4) G. BAUHIN, *l. c.*, pag. 191.

(5) Περὶ διαίτης οξύων.

(6) Περὶ θηριακής.

(7) Lib. III, *de Peste*.

(8) *L. c.*, c. XLVI.



D'un autre côté , Rodriguez de Castello Branco et Mercuriali (1), comptant peu sur son absorption, à ce qu'il paraît du moins , l'ont administré avec des médicaments vomitifs , dans le cas d'ingestion d'un poison , ou uni à des purgatifs dans les maladies de long cours.

On conçoit très-bien, d'après cela, la difficulté qu'il y a à préciser l'action de ce remède ainsi mélangé : aussi n'est-il pas étonnant qu'autrefois on en ait obtenu des effets différens les uns des autres et même tout-à-fait opposés. La méthode de Sylvaticus, de Gaspard Bauhin, et des médecins indiens, qui donnent le bézoard absolument seul, est plus rationnelle, quoiqu'elle n'ait amené aucun résultat positif, si ce n'est celui de faire regarder cette substance comme inerte et innocente. Mais l'embarras augmente encore si l'on jette les yeux sur quelques-unes des formules proposées autrefois, comme le *bézoard potable* d'Adrien de Mynsicht (2); le *magister de bézoard*, du même; la *poudre de bézoard composée*, dont la recette nous a été conservée par Arnault de Nobleville et Salerne (3), dans laquelle entraient tout à la fois le bézoard oriental, les perles préparées, les yeux d'écrevisse, le corail rouge, l'ambre blanc, la corne de cerf calcinée, les pattes de homard, et que l'on administrait à la dose de six grains ou d'un demi-gros dans les indigestions et les aigreurs de l'estomac. Nous n'entreprendrons point de débrouiller ce chaos, et nous terminons ici l'histoire du véritable

(1) *De Venenis et Morb. venenos.* Venet., 1584, in-4°, c. XII.

(2) *Armament. Chemic.*, pag. 29.

(3) *Suite de la Matière médicale de Geoffroy.* Paris, 1757, in-12, tom. IV, pag. 324.

bézoard oriental, dont quelques variétés seulement nous resteraient encore à examiner, si ce sujet méritait de nous arrêter plus long-temps.

De toutes ces variétés, d'ailleurs, celle qui avait la réputation la plus étendue était le bézoard de porc-épic. Nous avons déjà parlé de son grand prix, et nous aurons épuisé son histoire quand nous aurons dit qu'il est gras et savonneux à l'œil et au toucher, que sa couleur varie du verdâtre ou du jaunâtre au rougeâtre ou au noirâtre, et que l'on pensait qu'il jouissait du plus grand pouvoir pour empêcher la contagion. Il est dit, au reste, dans l'*Histoire générale des Voyages* (1), qu'après avoir trempé dans l'eau seulement un quart d'heure, il communique à ce liquide une amertume excessive. C'est un fait qui a encore besoin de vérification.

Les voyageurs assurent aussi que les grands singes des parties méridionales de l'Asie, c'est-à-dire, les ouanderous (*simia silenus*, Linnæus), et les doues (*simia nemæus*, L.), renferment quelquefois dans leur estomac des concrétions d'une qualité bien supérieure à celle des bézoards de chèvres ou de gazelles, et que la peur qu'ils ont d'être battus quand on les poursuit leur fait quelquefois abandonner avec leurs excréments en se sauvant (2). Ces bézoards, que Rumph (3) et Seba (4) regardent comme les véritables *bézoards orientaux* par excellence, et qui sont, en général, d'une forme ronde et d'un assez gros volume, étaient naguère les plus chers

(1) Tom. XI, pag. 680.

(2) *Hist. génér. des Voyages*, tom. x, pag. 462. — *Descript. hist. de l'Ile Célèbes ou Macassar*.

(3) *Musæum Amboinens.*

(4) *Thes.*, vol. II, pag. 130.



et les plus estimés des médicamens de ce genre , et Gemelli Carreri (1) nous apprend que , pour se les procurer , les chasseurs avaient l'art de blesser légèrement seulement les animaux dont il s'agit , de manière à donner lieu en eux à un affaiblissement que suivait la formation du calcul ; ce à quoi Tavernier ajoute , que lorsque celui-ci avait le volume d'une noix , il valait plus de cent écus (2).

Nous parlerons du bézoard d'éléphant , cité par Dapper (3) , et de la célèbre pierre de serpent , lorsque nous nous occuperons de l'Éléphant et du Naja. A peine les connaît-on actuellement. Il en est d'eux comme du *bézoard humain*, c'est-à-dire, des calculs urinaires de la vessie de l'homme, que nos bons ancêtres croyaient d'excellens alexipharmques (4) ; aucun médecin n'oserait aujourd'hui les prescrire. Mais nous ne saurions passer entièrement sous silence, en ce moment, ce qui concerne le bézoard d'Occident.

---

## § II. *Des Bézoards occidentaux.*

Les chèvres des Indes orientales et les gazelles de Perse ne sont pas les seuls mammifères qui fournissent habituellement des bézoards. Les animaux herbivores des hautes montagnes de l'Europe, et surtout ceux qui fréquentent les parties élevées de l'Amérique méridionale

---

(1) *Voyages*, tom. III, pag. 395.

(2) *Voyages*, tom. IV, pag. 78.

(3) Dans Ogilby, pag. 529.

(4) Voyez, pour compléter l'histoire du bézoard oriental, les articles ANTILOPE, CHÈVRE, CERF, EGAGROPILE,

sous la zone torride, donnent aussi des concrétions de cette nature, solides, dont la grosseur et la substance varient relativement à la différence des animaux et des climats, et qu'on nomme *bézoards occidentaux*. Le chamois des Alpes (1), le bouc de Guinée (2), la vigogne et le huanacus des Cordilières (3), les cerfs et les chevreuils des montagnes de la Nouvelle-Espagne (4), où l'on ne trouve ni vigognes ni guanacos, en produisent en quantité. Il faut remarquer aussi que l'on n'estime ces bézoards occidentaux, même ceux de l'Amérique, qu'autant qu'ils ont été recueillis sur des animaux à l'état sauvage, tandis que ceux que l'on a pris sur des individus à l'état de servitude passent pour n'avoir aucune vertu.

En général, les bézoards occidentaux n'ont pas une surface aussi luisante et aussi polie que celle des bézoards orientaux. Leur couleur est le plus ordinairement un vert jaunâtre obscur, mêlé de noir et de teintes dorées ou bronzées, qui manquent communément aux concrétions analogues de l'Ancien-Continent.

Ils sont composés de couches concentriques, appliquées sur un noyau de substances végétales ou minérales, sur un fétu de paille ou un éclat de bois, le plus habituellement ; leur figure est irrégulière, et ils ne s'arrondissent qu'en grossissant. En les brisant, on reconnaît, dans la cassure de leurs couches, des stries régulières, nombreuses, transversales et brillantes, qui ne sont autre

(1) J. SPON et G. WHEELER, *Voyage d'Italie, etc.* Lyon, 1678, tom. II, pag. 377.

(2) *Histoir. génér. des Voyages*, tom. v, p. 83.

(3) P. DE OSMA, dans une Lettre adressée à N. Monardez. — JOSEPH DA COSTA, *l. c.*, lib. IV, c. XLII.

(4) JOSEPH DA COSTA, *Hist. nat. des Indes occidentales*, pag. 207.



chose que des cristaux aciculaires , dirigés de la face interne à l'externe , et laissant entre eux des espaces vides que remplissent des aiguilles fasciculées d'un plus petit volume. Ces cristaux sont transversalement rayés par de petites lignes blanchâtres , parallèles aux couches (1), et établissent , au premier coup-d'œil , une grande différence entre les bézoards dont nous parlons , les concrétions dont il a été question dans le paragraphe précédent , et les égagropiles dont nous parlerons plus loin.

Leur volume ne varie pas moins que celui des bézoards orientaux , car on en voit de moins gros que des avelines et d'autres qui égalent en taille les œufs des poules et quelquefois même les oranges.

Parmi ces bézoards , on estimait surtout autrefois ceux qui avaient été pris sur des animaux habitant dans les montagnes , et l'on faisait moins de cas des échantillons que l'on avait recueillis dans les plaines. Lorsqu'ils avaient été fournis par des vigognes , on préférait aussi ceux qui avaient une teinte cendrée ou d'un vert obscur ; mais constamment , les plus gros avaient le plus de valeur.

Ainsi que les bézoards orientaux , les concrétions dont nous parlons ont eu leur temps de vogue , au reste , et l'on ferait un volume si l'on voulait seulement indiquer toutes les maladies contre lesquelles on les a recommandées , si l'on voulait recueillir les éloges qu'on leur a accordés dans tel ou tel cas en particulier.

C'est ainsi qu'on les a préconisées dans les affections

---

(1) C'est à ce dernier caractère surtout que l'on reconnaît les véritables bézoards occidentaux du Pérou.

du cœur (1); dans les syncopes , particulièrement dans celles qui ont lieu chez les femmes (2); dans toutes les espèces d'empoisonnemens; dans les fièvres pestilentielles; dans les fièvres quartes , compliquées de tristesse et d'anxiété; dans la mélancolie; dans la lèpre des Arabes; dans les éruptions psoriques et érythémateuses; dans l'helminthiasie lombricée (3); dans l'épilepsie (4); et surtout dans les blessures faites par des flèches envenimées (5), etc.

Au reste, on administrait le bézoard occidental seul et pulvérisé, ou broyé avec d'autres matières, et arrosé particulièrement de vin, de vinaigre, d'eaux de bourrache (6), de buglose , de mélisse , etc.

Nous ne saurions mieux compléter cette énumération de préceptes déraisonnables, ce long exposé des propriétés chimériques d'un médicament sans vertu , qu'en tenant ici la promesse que nous avons faite jadis en terminant l'histoire de l'araignée. Ce vil et dégoûtant animal a offert aussi son bézoard à l'investigation des médecins d'autrefois. J. Frank , praticien d'Ulm , ayant eu occasion de voir trois concrétions recueillies sur des araignées et aux-

(1) G. BAUHIN , *l. c.*, p. 275.

(2) G. BAUHIN , *ubi supra*.

(3) G. Baubin , en attribuant au bézoard occidental la faculté d'éliminer certainement les ascarides lombricoïdes, associe néanmoins ce médicament, qu'il regarde comme si héroïque , avec du *semen-contrà* et d'autres anthelminthiques.

(4) MONARDEZ , *l. c.*

(5) Lettre écrite de Lima , en 1568 , à N. Monardez par P. de Osma.

(6) La bourrache passait autrefois pour un excellent cordial , et primitivement son nom était même , dit-on , *corràgo*. Quel puissant tonique on devait obtenir en combinant les principes d'un végétal aussi peu actif avec une poudre inerte !



quelles il attribue la dureté d'un caillou, le volume d'une fève, une teinte bleuâtre, mêlée de vert, et un aspect translucide, a cherché à faire revivre la mémoire d'un trésor oublié, et a rédigé, à ce sujet, sous le titre de *Prodromus arachnolithologiæ*, une note qu'il a insérée dans les *Éphémérides* de l'Académie des Curieux de la Nature (1), où sont aussi d'ailleurs consignés antécédemment quelques détails fournis par Ehrenfrid Hagendorn (2). Après avoir cité de semblables autorités, il nous semble presque inutile d'ajouter que le bézoard d'araignée a eu des succès contre le flux de sang, contre les fièvres intermittentes, contre la peste même (3), contre l'hémorhinie (4), etc. On doit naturellement s'y attendre. Et cependant, quoiqu'il ait été vu par Just-Frideric Dillen (5), en 1705, son existence même est un problème encore aujourd'hui.

---

(1) Dec. II, ann. v, obs. 240, pag. 462.

(2) Dec. II, ann. III, obs. 34, pag. 97.

(3) ANTOINE BRELOCH, cité par Frank.

(4) FRANK, *l. c.*, p. 463.

(5) *De Lapide araneorum. Eph. Ac. Nat. Cur.*, cent. III, obs. 44, pag. 97.

---

## ARTICLE LXII.

*De la Bile et de ses Variétés dans les différentes espèces d'animaux (1).*

ON appelle *bile* ou *fiel* une humeur animale sécrétée dans le foie, conservée souvent et chez beaucoup d'animaux dans un réservoir spécial, ayant une teinte qui varie du vert au brun-jaunâtre ou au jaune pâle et livide, une consistance visqueuse et comme huileuse, une odeur fade et nauséabonde, et une saveur d'une amertume insupportable.

Nous laissons au physiologiste le soin de décrire l'appareil compliqué que la Nature a consacré à la formation de cette liqueur et la marche qu'elle suit, dans sa sécrétion, chez les différens animaux; nous ne pouvons, avec le médecin, examiner les usages que la bile est appelée à remplir dans l'économie vivante, ni ses diverses altérations morbides et l'influence qu'elles exercent sur le corps animal; mais, nous devons présenter le tableau de ses propriétés physiques, indiquer sa composition intime, et tracer l'histoire de son emploi en thérapeutique. Cette substance, en effet, a joui anciennement d'une grande réputation, et si aujourd'hui son usage est presque abandonné, elle n'est cependant point

---

(1) L'espèce d'entozoaire appelée *bicorne rude* par quelques helminthologistes sera décrite sous la dénomination plus convenable de *ditrachyceros*, de même que nous renvoyons à l'article CASTOR ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir des renseignemens sur le mot *bièvre*, presque inusité de nos jours.



sans énergie. Tâchons d'apprécier le degré de confiance qu'elle mérite.

La bile varie, non-seulement dans les diverses espèces d'animaux, mais encore suivant les différentes circonstances de la vie, sous le rapport de la consistance, de la pesanteur, de la couleur, de l'odeur, de la saveur et des matériaux constitutifs.

En général, elle est épaisse et d'une consistance sirupeuse, huileuse ou glutineuse; plus lourde que l'eau (1), dans le rapport de 102 à 100 selon les expériences de Wisscher (2), dans celui de 38 à 37 suivant Lamure (3), ou dans une autre proportion encore d'après P. J. Hartmann (4), elle peut être comparée au blanc d'œuf pour la pesanteur; mais, en revanche, elle est plus légère que le lait et le sang, au moins d'après les recherches de Silberling (5), de F. Hoffmann (6), de J. Jurin (7), de George Erhard Hamberger (8), recherches dont les résultats sont niés par quelques autres physiologistes, par Hartmann, que nous venons de citer, et par Payen (9),

(1) F. TORTI, *Therap. special. ad feb. per. pern.* Venet., 1743, in-4°, pag. 32.

(2) *Dissert. de Cholepoiesi.* Leydæ, 1735, in-4°, n° 37.

(3) *Posit. physiolog., de Secret.*

(4) *Disp. de Bile*, 1700, in-4.

(5) *De Humor. corp. hum. gravidit. specif.* Argent., 1749, p. 15.

(6) *De Bile medicina et veneno corporis.* Hall., 1704, § 7. Voyez le tome VI des Œuvres complètes de ce médecin, imprimées in-fol. à Genève, en 1748.

(7) Voyez la relation de quelques expériences faites par ce médecin sur la pesanteur spécifique du sang. (*Philosoph. Transact.*, 1719, n° 361.)

(8) *Physiologia medica, etc.* Jenæ, 1751, in-4°, pag. 190.

(9) *Varium motum requiri ad varietatem secretionum.* Parisiis, 1734.

en particulier, ce qui doit naturellement nous porter à conclure que la gravité spécifique de cette humeur, comme celle de tous les fluides soumis à l'influence de la vie, ne peut pas être évaluée par le calcul d'une manière uniforme et précise.

En l'examinant au microscope, on voit que la bile renferme une grande quantité de globules d'une excessive ténuité, nageant au sein d'un liquide (1), ainsi que cela a lieu dans le sang, dans la salive et dans les autres humeurs animales.

Malgré les diverses nuances qu'elle est susceptible d'offrir dans une foule de cas particuliers, la bile aussi a une couleur qui lui est généralement attachée, c'est-à-dire, un jaune brun plus ou moins foncé dans l'homme et dans la plupart des quadrupèdes, comme le mouton, le bœuf, le chevreuil, le lapin (2), et un vert plus ou moins pur dans les oiseaux, dans les poissons, et dans les quadrupèdes ovipares, le caméléon (3) et la tortue (4), par exemple. Cette règle ne souffre que peu d'exceptions dans l'état normal, et semble peu importante d'abord; mais on prétend que les molécules de ce liquide, et ce point nous intéresse, sont plus ténues quand il tire sur le vert que lorsqu'il est jaune (5) ou brun, en sorte que dans les animaux carnivores, où il est brunâtre, puisqu'il passe

*in-4°.* — BIANCHI, *Hist. hep.*, I, p. 85. — Voyez aussi F. N. NARCISSE, *De Gener. et receptac. chyli*. Leid., 1741, *in-4°*, n° 8.

(1) GEORGES TH. D'ASCH, *Dissert. de nat. spermatis observationibus microscopicis indagatâ*. Gœtting., 1756, *in-4°*, obs. 60, 61.

(2) JOHN FLOYER, *The præternatural state of animal humours described by their sensible qualities*. London, 1696, 1698, *in-8°*, p. 115.

(3) HASSELQUIST, dans son Voyage publié par le célèbre Linnæus.

(4) HALLER, *Element. physiol. Corp. hum.*, tom. VI, pag. 547.

(5) ROBINSON, *On the Act. of medicam.*, pag. 198.



même au noir chez le lion (1), il doit avoir moins de fluidité que dans les ruminans. En général, au reste, le jaune tient tellement à sa nature, que les parties voisines du réservoir où il est mis en dépôt se trouvent imprégnées de cette couleur, dont le principe transsude à travers les parois de cette poche membraneuse.

La bile de bœuf, qui mérite surtout notre attention à cause de ses usages en médecine, exhale une odeur faible et nauséabonde généralement connue. Celle des autres animaux, à l'exception de l'ours marin, où elle a la fétidité de l'hellébore (2), et de la belette (3), où elle répand des émanations repoussantes, ne laisse dégager aucune vapeur capable d'agir sur la membrane pituitaire. Celle de l'homme même est inodore.

La saveur de la bile est telle que cinq à six gouttes de ce fluide suffisent pour communiquer à une once d'eau une amertume insupportable (4). Cependant, cette saveur désagréable n'existe pas toujours au même degré, et en général, on a remarqué que plus la bile qu'on observe a de densité, plus son amertume est prononcée. Le fiel de bœuf, par exemple, n'est pas excessivement amer; il a même quelque chose de légèrement sucré, suivant M. Thenard, tandis que dans les animaux carnivores (5), et principalement dans le faucon, selon Haller (6), la

(1) TH. BARTHOLIN, cent. IV, n<sup>o</sup> 100.

(2) PLANQUE, *Biblioth.*, III, p. 31.

(3) Selon Floyer (*L. c.*, p. 118), dans cet animal, elle a en outre une teinte d'un rouge vif.

(4) Voyez, à ce sujet, le résultat des expériences de G. Heintke, de Windsheim, dans les *Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature*, dec. II, ann. 6, obs. 125.

(5) ROBINSON, *ubi supra*, pag. 200.

(6) *L. c.*, p. 546.

bile possède cette propriété au plus haut degré. Parfois même elle n'est plus simplement amère ; elle semble devenir piquante et acquérir de l'âcreté : c'est ce que l'on peut observer dans la plupart des quadrupèdes ovipares , et ce que Hasselquist a trouvé dans celle du crocodile. Dans les poissons , ainsi que l'a noté Schoeffer (1) , elle est acerbe , et donne lieu à un sentiment d'astiction longtemps prolongé , comme il est facile , tous les jours , de s'en convaincre en goûtant dans nos cuisines le fiel de la carpe. On a même vu cette espèce de saveur dégénérer en acidité chez certains animaux , spécialement dans le renard de mer (*Carcharias vulpes*, N.) (2) , dans le serpent à sonnettes (3) , dans le limaçon (4). Il n'est donc point étonnant que , dans certaines conditions données , la bile contracte des qualités délétères et se change en un véritable poison, comme les voyageurs le racontent de celle du poisson *guamajacuatinga* (5) , qui paraît être certainement le *Diodon atinga* de Linnæus , et qui habite les mers du Brésil , et de celle du crapaud cururu (6) ou pipa de l'Amérique méridionale , laquelle passe pour fort dangereuse chez les sauvages habitans de ce Continent (7).

(1) *Piscium bavarico-ratisbonensium Pentas*. Ratisbonæ, 1761, in-4°, pag. 31.

(2) *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, etc.*, part. 1, pag. 122. — VALENTINI, *Amphith. zootomic.*, pars alt., sect. LXXXV, pag. 83.

(3) MATHER, *Philosoph. Transact.*, n° 339.

(4) MARCO AURELIO SEVERINO, *Zootom.*, pag. 331.

(5) GUILL. PISON, *de Medicinâ brasiliensi*, ouvrage imprimé à Amsterdam, en 1648, avec celui de Marcgrave de Liebstadt sur l'*Histoire naturelle du Brésil*, lib. 1, pag. 295.

(6) *Idem*, *ibidem*, pag. 297, 298.

(7) *Idem*, *ubi supra*, pag. 272.



Peut-être même, comme le pense Haller (1), y aurait-il parfois un grave inconvénient à avaler une certaine dose de fiel de carpe.

Mêlée avec de l'eau et agitée dans un vase avec le contact de l'air, la bile de tous les animaux mousse beaucoup.

Abandonnée à elle-même, elle se putréfie avec plus ou moins de promptitude (2), malgré l'opinion contraire de Lower (3) et de Quesnay (4), et en répandant une odeur de musc parfois (5), ou une fétidité insupportable (6), ce qui est le plus ordinaire.

Comme cette humeur, d'ailleurs, joue un très-grand rôle dans l'économie vivante, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie, beaucoup de médecins et de chimistes ont dirigé sur elle leur attention, et l'ont soumise à l'analyse, afin d'en connaître la nature intime, ainsi que les principes constituans. Le résultat de leurs travaux est propre à nous éclairer dans nos recherches, à nous guider dans notre pratique. Nous allons le consigner ici avant d'entrer dans aucun détail pharmaceutique ou thérapeutique.

(1) *L. c.*, p. 551.

(2) GABER, *Miscell. taurin.*, pag. 76. — J. FRID. MOSEDER, *de Vesiculâ felleâ*. Argent., 1742, pag. 14.

(3) Haller (*l. c.*) dit que cet auteur a expérimenté que la bile se putréfie très-difficilement d'elle-même.

(4) *Essai physique sur l'OEconomie animale*. Paris, 1747, in-12, tom. III, pag. 50. Suivant cet auteur, on peut garder fort long-temps une vésicule du fiel pleine de bile sans que cette humeur se corrompe.

(5) RAMSAY, cité par Haller. — CARTHEUSER, *Mat. med.*, pag. 454. — SCHROECK, *de Moscho*.

(6) GABER, *l. c.*, p. 79.

On a vu successivement Boerhaave (1), Verrheyen (2), F. Hoffmann (3), Charles Drelincourt fils (4), P.-J. Hartmann (5), Barchausen (6), Wischer (7), Bohn (8), Richter (9), Gaubius (10), Cadet (11), Poulletier de la Salle (12), Van Bocchaute (13), Henr. Frid. Delius (14),

---

(1) *Elementa Chemicæ, etc.* Lugd. Batav., 1732, in-4.

(2) *Supplementum anatomicum sive Anatomici corp. humani liber secundus, etc.* Bruxellis, 1710, in-4°, tr. 1, c. xix, pag. 88.

(3) *De Bile medicinâ et veneno corporis.* Voyez le tome vi de ses Œuvres, imprimées à Genève, in-fol., en 1748, pag. 151. — *Observationes chemicæ. — Med. systematica.*

(4) *De Lienosis.* Lugd. Batav., 1711, in-8°.

(5) *Disp. de Bile*, 1700, in-4°. Regiomonti.

(6) *Acroamata in quibus complura ad iatrochemiam atque physicam spectantia jucundâ rerum varietate explicantur.* Utrecht, 1703, in-8°.

(7) *Dissert. de Cholepoiesi.* Leidæ, 1735, in-4°.

(8) *Circulus anatomico-physiol., seu OEconomia corporis animalis.* Lipsiæ, 1680, in-4°, pr. x, xvii.

(9) G. MICH. RICHTER, *Experimenta et cogitata circa bilis naturam, etc.* Erlangæ, 1788, in-4°.

(10) Voyez les expériences de ce savant chimiste dans la dissertation de F. Jacques Narcissus : *de Generatione et Receptaculis Chyli*, Leydæ, 1742, in-4°, qui a été recueillie par Haller dans le tome 1<sup>er</sup> de ses *Dissertationes selectæ.* — Voyez aussi l'opuscule de Wischer ci-dessus cité.

(11) *Expériences chimiques sur la Bile de l'homme et des animaux.* (Mém. de l'Acad. royale des Sciences, année 1767, pag. 471.)

(12) Voyez le curieux ouvrage intitulé : *Essai pour servir à l'Histoire de la putréfaction*, et publié à Paris, en 1766, par madame Darcouville.

(13) Van Boechaute était professeur à Louvain. Il a publié l'ouvrage suivant sur la bile ; CAROLI VAN BOCCAUTE, *in alma universitate Lovaniensi praxeos med. ad nosoc. D. Petri nec non Chemicæ profess. reg. Dissert. physiol.-chemica de Bile.* Lovanii, 1778, in-8°.

(14) *Super Bile humanâ Observat. nonnullæ microscopico-chimicæ.* Erlangæ, 1788, in-4°.



Rube(1), Deidier(2), et une foule d'autres savans, examiner à fond la bile et les matériaux qui entrent dans la composition de ce fluide, et faire ainsi avancer nos connaissances sur cette matière importante ; mais c'est surtout aux expériences de Fourcroy (3) et de M. Thenard (4) que nous devons les renseignemens les plus exacts, les résultats les plus utiles.

Presque constamment, les recherches dont nous allons avoir à parler ont été faites sur la bile de l'homme, parce que c'est celle qu'il importe surtout au pathologiste de bien connaître sous le rapport de l'étiologie et de la symptomatologie des maladies, ou sur celle du bœuf, soit parce qu'on peut se la procurer facilement et en abondance dans son état de pureté naturelle, soit parce qu'elle est surtout employée par les thérapeutistes. C'est par cette dernière que nous allons donc commencer l'examen des diverses espèces de biles en particulier.

---

§ 1<sup>er</sup>. *De la Bile de bœuf et de son Extrait* (Fellis bovini Extractum).

Cette bile, très-amère, quoique douceâtre et nauséabonde, a une couleur qui varie du jaune verdâtre au vert foncé, une consistance plus ou moins visqueuse, une

---

(1) *Bilis Physiologia ac Pathologia*. Gœtting., 1797, in-4°.

(2) *Expér. sur la Bile et les cadavres des pestiférés*. Zur., 1722, in-8°.

(3) *Système des connaissances chimiques*, § VIII, ord. 3, art. 21, tom. x, pag. 14 et suivantes.

(4) Voyez dans le 1<sup>er</sup> volume des *Mémoires de Physique et de Chimie de la Société d'Arcueil*, in-8°, Paris, 1807, les deux mémoires sur la bile que ce savant professeur a lus à l'Institut, en avril 1805 et en août 1806.

densité de 1,026, à 6 degrés, et un nombre assez considérable de principes constituans, parmi lesquels on distingue une matière jaune qui y est presque toujours tenue en suspension, et que M. Vauquelin regarde comme entièrement analogue au mucus.

Il n'entre point dans le plan d'un ouvrage de la nature de celui que nous écrivons de reproduire avec détail la série des opérations par lesquelles le chimiste peut déterminer l'existence et la proportion des divers élémens de la bile. Nous présenterons seulement ici les résultats obtenus :

M. Thenard, par exemple, a trouvé que huit cents parties de bile de bœuf étaient formées à-peu-près de :

Eau.....	700
Matière résineuse.....	15
Picromel.....	69
Matière jaune.....	4 (1)
Soude.....	4
Hydro-chlorate de potasse.....	3-5
Hydro-chlorate de soude.....	3-5
Phosphate de soude.....	2
Sulfate de soude.....	0,8
Phosphate de chaux et de magnésie.....	1,2
Oxyde de fer.....	quelques traces.
	<hr/>
	799,15

D'après cette analyse, on voit que l'eau est la substance la plus abondante et le dissolvant général de cette humeur, mais qu'il s'y trouve aussi plusieurs autres élémens, parmi lesquels il en est qui méritent une attention

---

(1) Cette quantité peut varier.



spéciale de la part du médecin et du pharmacien , parce qu'ils peuvent expliquer la manière dont se passent sous leurs yeux différens phénomènes (1).

Quelques chimistes , Cadet et Van Bocchaute, entre autres, avaient déjà soupçonné la présence d'un corps sucré dans le fiel de bœuf; mais M. Thenard en a démontré l'existence et lui a imposé le nom de *picromel* (2), tout en lui assignant les caractères propres à le faire reconnaître , c'est-à-dire , la consistance d'une térébenthine épaisse, une saveur amère, douceâtre et nauséabonde , un défaut complet de coloration , la facilité de se dissoudre dans l'eau et dans l'alkohol , et de s'unir aux acides hydro-chlorique , nitrique et sulfurique.

C'est le picromel qui donne à la bile du bœuf la propriété de dissoudre beaucoup de corps gras , et par conséquent d'agir comme un véritable savon , malgré l'assertion contraire et erronée du professeur Jos. J. Plenck (3).

Quant à la *matière jaune*, elle est insoluble dans l'eau , dans les huiles , dans l'alkohol ; mais elle se dissout fort bien dans les alkalis , d'où elle est précipitée par les acides. Il est évident que c'est la soude à l'état libre qui la tient le plus habituellement en dissolution dans la bile (4) , et que c'est elle qui rend celle-ci plus

(1) M. Berzelius, qui a fait, après M. Thenard, une analyse de la bile, n'y a reconnu ni picromel, ni matière résineuse, ni matière jaune, et il confond tous ces élémens dans une seule matière *sui generis* et particulière à la bile.

(2) Ce mot dérive du grec *πικρός*, amer, et *μέλι*, miel.

(3) *Hygroglogia corporis humani, s. doctrina chemico-physiologica de humoribus in corpore humano contentis*, in-8°. Viennæ, 1794. — Lovanii, 1797.

(4) Voilà pourquoi, ainsi que les chimistes l'ont noté de tout temps,

ou moins putrescible suivant la proportion dans laquelle elle agit.

La *matière résineuse* est la cause de l'odeur et en grande partie de la couleur et de la saveur de l'humeur qui nous occupe. Elle ne se dissout qu'en petite quantité dans l'eau bouillante; mais elle se fond très-bien dans l'alkohol, d'où elle est précipitée par l'eau. Elle forme, avec la potasse et la soude, des combinaisons solubles, et des composés insolubles avec les autres oxydes métalliques. C'est le picromel qui la tient en solution dans la bile.

Le mélange, la combinaison de ces divers matériaux donnent la raison suffisante des qualités propres à la bile et par lesquelles cette humeur se distingue facilement de toutes les autres. De là naissent toutefois, d'après les lois de la force assimilatrice qui préside à tous les phénomènes de composition animale, la couleur jaune de ce liquide, sa nature oléo-résineuse, sa vertu dissolvante et savonneuse, son action stimulante sur les organes vivans.

Quand on expose la bile à une chaleur douce, elle s'épaissit en perdant la plus grande quantité de son poids par l'effet de l'évaporation de l'eau qui entre dans sa composition et acquiert une consistance pilulaire. La vapeur aqueuse qui est exhalée, d'une part, pendant cette opération, répand une odeur fade, désagréable, tout-à-fait *sui generis*, quelquefois musquée cependant; et l'on obtient pour résultat, d'autre part, une masse solide, d'un brun jaune foncé, d'une saveur amère et douceâtre tout à la fois, se ramollissant sous les doigts qui la pé-

---

les acides versés dans de la bile troublent cette liqueur et y produisent un précipité abondant.



trissent, ductile, poisseuse, attirant l'humidité de l'air (1), soluble presque en entier dans l'eau et dans l'alcool, et prenant, avec le temps, une odeur ambrée ou musquée très-sensible.

Cette espèce de résidu, qui contient la soude, la matière résineuse, le picromel, la matière jaune et les sels de la bile, est ce qu'on nomme en pharmacie le *sapa* ou *l'extrait de bile* (*extractum fellis bovini*), substance préparée communément dans une bassine d'argent, sur un feu doux ou au bain-marie, employée depuis long-temps déjà par les médecins dans le traitement des maladies, mais peu usitée aujourd'hui, malgré la grande réputation dont elle a joui jadis, et le rang distingué qu'elle a occupé parmi les médicamens *fondans*, *stomachiques*, *savonneux*, *incisifs*, *anti-acides*, *eupeptiques*, etc., et dont le discrédit actuel doit peut-être être attribué à l'abus que l'on en a fait pendant un temps.

Ce qu'il y a de certain et ce que l'expérience a démontré, c'est que l'extrait de bile de bœuf exerce sur les tissus vivans une impression qui réveille leur tonicité; que son usage donne à l'appareil gastrique plus d'énergie, excite l'appétit, facilite la digestion. Mais il ne faut point croire qu'avec cette substance on puisse, ainsi que le pensent quelques praticiens, remplacer, en quelque sorte, la bile naturelle, dans les cas où cette humeur ne remplit point ou remplit mal ses fonctions. Une pareille substitution n'est nullement rationnelle. Com-

---

(1) La déliquescence de l'extrait de bile doit être prise en considération par les médecins dans leurs prescriptions lorsqu'il s'agit de la préparation de médicamens solides dans lesquels il doit entrer.

ment supposer, en effet, que la bile du bœuf, tout-à-fait différente par sa composition de celle de l'homme, destinée à agir sur des organes autrement constitués que les nôtres, modifiée d'ailleurs par l'influence des préparations pharmaceutiques, et entièrement passive, puisse occuper réellement la place de la bile qui, lors de la chymification, devrait, récemment formée, arriver dans le duodénum sous l'influence d'une action tout-à-fait vitale? Nous ne devons et nous ne pouvons voir ici qu'un agent médicinal ordinaire, qui agit sur les tuniques de l'estomac, fortifie ce viscère, éveille sa vitalité, le prépare par là à mieux remplir ses fonctions, et transmet cette impression tonique au foie et aux autres dépendances de l'appareil digestif, mais qui n'agit que comme les autres médicamens amers, mais qui ne mérite nullement une préférence spéciale dans les cas de dyspepsie et d'apepsie, lors de la formation de matières acides dans les premières voies, et lors de l'empâtement des viscères gastriques ou de ce qu'on appelle des obstructions commençantes; mais qu'on ne doit pas, ainsi qu'on le pense généralement, ordonner plus particulièrement aux femmes, aux personnes qui mènent une vie sédentaire, aux gens de lettres, aux individus d'une constitution molle, phlegmatique, pituiteuse.

Quoi qu'il en soit, ce moyen thérapeutique, peut-être, ne doit point être aussi délaissé qu'il l'est aujourd'hui. Il peut avoir une certaine efficacité dans quelques circonstances déterminées, non-seulement pour rétablir l'action et l'énergie de l'appareil gastrique, mais encore pour fortifier des organes affaiblis et rendre leur vigueur à des fonctions languissantes. Nous rappellerons à ce sujet que l'empirique Fulvio Gherli guérissait les affections



scrofuleuses avec la bile de bœuf (1) ; que Kalstschmidt fit disparaître, par des frictions de ce liquide, un ganglion survenu dans la bourse muqueuse d'un tendon (2) ; que Zacuto le Portugais dissipa une colique flatulente par son usage (3) ; que Vallisnieri l'a recommandée, à la dose de quinze gouttes et plus, contre l'ictère (4). Quelques-uns de ces résultats, quoique nous ne prétendions pas répondre de tous, méritent qu'on y fasse attention. Il n'est peut-être personne qui n'ait entendu aussi parler du traitement employé naguère par Saiffert dans diverses affections chroniques de l'abdomen, dans de prétendues obstructions des viscères, et particulièrement du foie. Ce traitement, qui a joui d'une fort grande célébrité, même en France, que son auteur n'entreprenait que pendant la belle saison, qui était d'ailleurs continué pendant plusieurs mois, et pendant lequel le malade devait observer le régime le plus sévère, se priver des acides, des œufs, des champignons, des farineux, des pâtisseries, des fritures, du vin, du café, des liqueurs, avait pour base un certain nombre de pilules à prendre au moment du dîner, et composées principalement de fiel de bœuf ou de veau et de diagrède savonneux (5). Il était assez

(1) *Centuria d'osservazioni di medicina et di chirurgia*. Venez., 1731, in-8°, pag. 102.

(2) *Dissert. de bilis interno et externo usu medico*. Jenæ, 1752, in-4°, n° 42.

(3) *Prax. med. admir.*, obs. 30, l. xxxi.

(4) L. III, p. 599.

(5) Voici une des ordonnances de Saiffert lui-même. Nous la citons textuellement ; on la jugera plus aisément :

« On prendra, à chaque repas du dîner, de 5 à 18 pilules selon l'ordonnance ci-jointe.

» On augmentera chaque jour d'une pour se fixer à la dose qui pro-

énergique, il n'en faut point douter, pour amener un changement favorable dans certaines maladies, où des moyens plus rationnels, mais moins actifs, seraient restés sans effet.

Mais si, dans quelques circonstances, plusieurs évacuations alvines provoquées chaque jour peuvent amener des résultats avantageux, il en est d'autres où un pareil mode d'action devient nuisible, non-seulement par son effet immédiat, mais encore par la cause déterminante de cet effet lui-même. Aussi, quoique méritant d'être classée parmi les médicamens utiles, il n'en demeure pas moins évident que la substance dont nous parlons ne saurait, ainsi que ses préparations, être employée dans tous les cas indistinctement, ni passer pour une panacée universelle, comme le veulent quelques médecins enthousiastes ou crédules.

De même que tous les autres corroborans, en effet, l'extrait de bile de bœuf doit être proscrit impitoyablement si le pouls est dur et vif, si la peau est sèche, si l'urine est ardente, si l'appareil digestif est menacé de phlogose, s'il y a de la chaleur, de l'irritation dans les premières voies. Son emploi alors, loin d'être salulaire, deviendrait éminemment nuisible. C'est ce qu'on ne peut

curera tous les quatre à cinq jours six à dix selles en fonte plus ou moins glaireuse ou gluante.

» On diminuera la dose par la même gradation si les selles deviennent trop liquides ou aqueuses.

» ʒ Fiel de bœuf épaissi au bain-marie.....	} āā ʒ β.
» Diagrède savonneux.....	
» Extrait de pensée germanique ou de Mayence...	

» Mêlez, et faites des pilules de 3 grains argentées. »



se refuser de reconnaître , malgré toute la confiance possible dans son efficacité.

Il n'en est pas de même pourtant dans certaines affections vermineuses , où , comme nous l'avons dit (1) , on est venu à bout de combattre avec succès les accidens causés par les ascarides lombricoïdes et vermiculaires en administrant le fiel de bœuf et son extrait , soit à l'extérieur en frictions , soit à l'intérieur par la bouche ou par l'anus. Ici il devient certainement utile.

Dans tous les cas , lorsqu'on a recours à l'usage à l'intérieur de l'extrait de bile de bœuf , on le donne sous forme de bols , de pilules ou d'opiat , à la dose de trois , quatre ou six grains par prise , et associé , suivant le besoin , à divers autres genres de médicamens , comme les sucs gomme-résineux de scammonée , de myrrhe , d'aloès , de sagapénium , les extraits amers de ményanthe , de fumeterre , de pissenlit , de chicorée , de houblon , de gentiane , la gomme kino , le quinquina , la rhubarbe , la limaille de fer , l'extrait de pensée sauvage , de bardane , etc. Mais comme cette matière animale est des plus déliquescentes , comme elle se ramollit en absorbant l'humidité de l'atmosphère , il faut avoir soin de ne faire préparer à la fois qu'une très-petite quantité de la composition qu'on a dessein d'employer , et de la renouveler souvent , sans quoi les pilules et les bols dont elle fait partie intégrante perdent promptement et leur consistance et leur forme.

Mais quelquefois aussi le fiel de bœuf et son extrait sont administrés sous d'autres formes et dans d'autres intentions. On fait dissoudre celui-ci , par exemple , à

---

(1) Voyez pages 144 , 149 et 163 de ce présent volume.

la dose d'un gros, dans le liquide destiné à faire un clystère purgatif (1), et, dans l'intention d'obtenir un effet laxatif chez les personnes qui ont une répugnance invincible à prendre des médicamens par la bouche, on en prépare un emplâtre en l'unissant à l'aloès, à la myrrhe, à l'huile de coloquinte, et on l'applique sous cette forme sur l'abdomen, qu'on peut également frictionner, dans le même but, avec un liniment composé de fiel de bœuf et d'aloès. Cet emplâtre et ce liniment, d'ailleurs, ne sont pas sans efficacité dans les cas d'helminthiasie lombricée, ainsi que l'ont noté déjà nos maîtres les Anciens.

Nous n'oublierons pas non plus de rappeler que la bile de bœuf, fraîche et non épaissie en extrait, introduite sur du coton dans le conduit auriculaire, passe pour avoir procuré quelques avantages dans les cas de tintemens d'oreilles (2), de dureté de l'ouïe, et même de surdité, si l'on s'en rapporte à Pline (3) et à Q. Serenus Sammonicus (4), entre autres.

Enfin, nous dirons que la teinture alcoolique de cette substance a paru un fort bon cosmétique à Haller (5) et à Arnault de Nobleville (6); mais nous n'hésiterons point à ranger au nombre des superstitions médi-

(1) ARNAULT DE NOBLEVILLE et SALERNE, *l. c.*, tom. iv, pag. 67.

(2) Γαλινοῦ περὶ εὐπαριστῶν βιβλ. πρώτον, κεφ. γ.

(3) *Natural. Hist.*, lib. xxviii, c. xi.

(4) *Felque bovis surdis etiam prodesse loquuntur.*

(5) *L. c.*, tom. vi, p. 551. — C'est probablement par suite d'une erreur typographique que le texte de Haller porte *emeticum medicamentum*. Il devrait y avoir *cosmeticum*, d'après le renvoi qu'il fait à l'ouvrage d'Arnault.

(6) *L. c.*, tom. iv, pag. 68.



cales la vertu que Rhazès attribue au mellitum du fiel de bœuf de faire partir les épines ou les pointes de fer engagées dans nos organes (1), ainsi que celles que d'autres auteurs accordent à une ceinture de lin, imbibée de cette liqueur et portée pendant trois jours, de dissiper l'ictère (2), nous bornant d'ailleurs à ces deux citations dans une énumération qui deviendrait facilement trop longue.

---

## § II. *De la Bile de quelques autres Mammifères.*

Nous venons de voir que les propriétés du fiel du bœuf comme médicament se bornent à un assez petit nombre, et que cependant on a beaucoup abusé de la connaissance qu'on a acquise de ces propriétés, au point non-seulement de lui attribuer beaucoup de vertus qu'il ne possède pas, mais encore de l'employer dans des affections morbides où son effet peut être nuisible. On a cependant, en outre, poussé l'exagération d'autre part jusqu'à reconnaître une action spécifique et plus ou moins erronée à la bile de tel ou tel animal en particulier, et à donner la préférence à l'une sur l'autre dans tel ou tel cas pathologique; en mêlant, d'ailleurs, suivant l'habitude, des fables et des inepties aux idées simples et assez justes qu'on s'était d'abord créées des qualités de cette substance en général.

C'est ainsi, par exemple, qu'on a prétendu distinguer le fiel de taureau de celui du bœuf, et que Galien (3) lui

---

(1) ALDROVANDI, *de Quadrup. bisulcis*, lib. 1, pag. 303.

(2) *Idem.*, *ibidem*.

(3) "Ἐστὶ δὲ ἡ τοῦ ταύρου θερμότερα δηλονότι, καὶ ξηραντικώτερα τῆς τοῦ βουφίλου."

attribue une énergie beaucoup plus prononcée qu'à ce dernier. Aussi, le médecin de Pergame recommande-t-il de s'en servir de préférence pour oindre le cou dans certains cas d'angine grave, et de le faire entrer dans les compositions propres à déterminer la sortie du fœtus mort dans l'utérus (1). Certes, on peut bien pardonner quelque chose au temps dans lequel vivait cet écrivain, à qui, du reste, on a souvent attribué des œuvres qui ne lui appartiennent point. On peut, par la même raison, passer à Dioscoride les éloges qu'il prodigue au fiel de taureau aux dépens de celui de brebis, de porc, de bouc et même d'ours (2); à Sextus le philosophe, la recommandation qu'il donne d'en appliquer sur les morsures des singes, qui ne sauraient résister à sa puissance curatrice (3); à Pline, le conseil qu'on lui doit de s'en servir à l'extérieur contre les ulcères phagédéniques, les dartres rongeantes, l'alopecie (4), conseil au reste qui se retrouve également à-peu-près dans Dioscoride; à Rhazès, la confiance qu'il a en lui pour la cure des ulcères cacoëthes, et pour hâter l'accouchement lorsqu'on l'administre dans de l'eau de coloquinte; à Marcellus Empiricus, le choix qu'il en fait plutôt que de celui du bœuf pour les applications anthelminthiques (5).

---

ευνουχισθέντων βωῶν. (Περὶ τῆς τῶν ἀπλῶν φαρμακῶν κρασεως καὶ δυναμειως, βιβλ. δεκάτον, κεφ. ιγ.)

(1) Περὶ εὐπορίστων, βιβλ. β', κεφ. κσ', θ'. (Εκτόλιον ἐμβρυίου τεθνήκοντος.)

(2) Περὶ υλῆς ιατρικῆς, βιβλ. δευτερον, κεφ. σσ. (Περὶ χολῆς πάσης.)

(3) *Liber de Medicina ex animalibus*, cap. xi. — Voyez les *Medicæ artis Principes*, imprimés in-fol. à Paris, en 1567, par Henri Estienne, pag. 673.

(4) *Ubi supra*.

(5) *De Medicamentis liber*, c. xxviii.



On peut même, sans en être par trop révolté, voir ce médicament figurer spécialement dans l'*onguent d'Atharnita* de l'ancienne Pharmacopée de Paris, et dans celui contre les vers de la Pharmacopée de Lémery; mais on accuserait à coup sûr d'absurdité celui qui attacherait aujourd'hui de l'importance à une distinction que l'analyse chimique, que l'expérience clinique ne sauraient justifier. Nous ne voyons aucun motif pour nous arrêter plus long-temps sur ce sujet; nous laissons le fiel de taureau confondu dans l'exercice de l'art avec celui du bœuf et même de la vache, aussi rarement à-peu-près usités que lui de notre temps, et nous passons immédiatement à l'examen des diverses opinions qu'on a eues sur la bile de quelques autres mammifères.

1°. *Bile de Porc et de Sanglier.* Cette bile ne contient ni picromel ni aucune matière azotée; outre plusieurs sels, elle est principalement formée de résine et de soude. M. Thenard la regarde comme un véritable savon. On s'en est servi, comme de celle de bœuf, contre la dureté de l'ouïe et la surdité. Galien recommande, en pareille occurrence, de verser, à une température tiède, dans le conduit auriculaire, un mélange de cette humeur et de miel à parties égales (1), et Dioscoride conseille de l'employer contre les ulcérations de l'oreille externe (2), comme un remède très-habituellement usité de son temps. On la préconisait aussi anciennement dans les maladies de la rate, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture

---

(1) Τῇ δὲ τῶν ἡμέρων ὑᾶν χολῇ χρῶνται τινες ἐπὶ τῶν ἐν αἰσὶν ἐλκῶν οὐκ ἀδελκύει φαρμακῶ. (Περὶ τῆς τῶν ἀπλῶν φαρμακῶν κρᾶσεως, βιβλ. δεκάτον, κεφ. ιγ.)

(2) *Ubi supra.*

de Pline (1), et, en l'unissant à un corps gras, on en composait un liniment vanté contre la podagre (2), de même qu'avec la céruse et une résine on croyait en faire un médicament utile contre les scrofules et les ulcères serpigneux (3). Nous n'avons, pour ainsi dire, pas besoin de rappeler que, comme la plupart des autres biles, elle était appliquée autrefois sur les yeux dans plusieurs de leurs affections; on retrouve ce précepte presque à chaque page des anciens auteurs que nous venons de citer. Naguère encore, du reste, on la faisait dessécher pour l'incorporer dans des suppositoires stimulans (4); mais aujourd'hui elle est, pour ainsi dire, inusitée, et jamais probablement elle ne reprendra *faveur*.

2°. *Bile de Chien*. Sous le rapport de la composition chimique, elle ne diffère en rien de celle du bœuf; mais Marcellus Empiricus regarde cependant comme le plus sûr et le plus efficace des moyens thérapeutiques pour les maladies de l'oreille, même pour le cancer de cet organe, l'instillation dans le conduit auriculaire d'un mélange de cette bile et de miel choisi. D'autres l'ont recommandée contre le leucoma (5). Elle est abandonnée de notre temps, de même que celle du *porc*.

3°. *Biles de Chat, de Renard, de Lion et de Belette*. Ces diverses biles ressemblent tout-à-fait aussi à celle du bœuf et du chien. Nous indiquerons rapidement les pré-

(1) *L. c.*, lib. XXVIII, c. XIII.

(2) MARCELLUS, *ubi supra*.

(3) PLINE, *ubi supra*.

(4) ARNAULT DE NOBLEVILLE ET SALERNE, *ubi supra*, tom. VI, pag. 294.

(5) ALDROVANDI, de *Quadrupedib. digit. vivip.*, lib. III, pag. 530.



jugés auxquels elles ont autrefois donné lieu , car elles ne sont plus d'usage non plus.

Celle de chat , selon Rhazès , concourt à l'expulsion du fœtus mort dans l'utérus ; et Apollonius Pitaneus , au rapport de Pline , s'en servait contre la cataracte.

Celle de lion a été recommandée contre la cataracte , dit Pline , dans un passage de ses OŒuvres qui ne m'est plus présent à la mémoire.

Ailleurs , le même auteur conseille celle de renard dans les ulcères de la tête.

Quelques praticiens ont employé le fiel de belette uni au suc de fenouil contre les nuages de la conjonctive , et , mélangé avec du miel et de la racine d'arum , comme un cosmétique contre les éphélides et les taches de rousseur (1). Peut-être était-ce parce qu'il est difficile de s'en procurer.

4°. *Biles de Mouton , de Chèvre , de Bouc , et de quelques autres ruminans.* Celles de ces diverses humeurs qu'on a soumises à l'analyse chimique ont offert les mêmes principes que la bile de bœuf. On en a aussi recommandé l'usage dans les mêmes maladies à-peu-près , et surtout dans les affections des yeux , contre lesquelles la bile , de quelqu'animal qu'elle ait été tirée , a toujours , chez les Anciens (2) comme chez les modernes (3) , et

(1) VAN DEN BOSSCHE , *Hist. medic. in quâ libris IV animalium nat. etc.* Bruxellæ , 1639 , in-4°, pag. 309.

(2) Voyez le *Livre de Tobie* , les OŒuvres de Pline , de Dioscoride , de Galien.

(3) Consultez les *Éphémérides des Curieux de la Nature* et les divers traités de matière médicale qui ont été publiés dans les deux derniers siècles.

chez toutes les nations, en Arabie (1) comme en Chine (2), passé pour un remède efficace. Mais on leur a attribué en particulier quelques propriétés spéciales qu'on ne leur reconnaît plus actuellement, et que nous ne ferons qu'indiquer légèrement.

Le fiel de béliet , par exemple , a été employé comme purgatif. On en imbibe de la laine qu'on applique en cataplasme sur le nombril des petits enfans pour leur lâcher le ventre; ce qui est utile dans le cas où l'on ne peut leur donner de médicament par la bouche. Le même moyen réussit quelquefois lorsqu'on s'en sert pour déterminer l'expulsion des vers lombricoïdes. Il est loin au reste d'être nouveau , car Marcellus Empiricus l'a déjà indiqué.

Ce même fiel , mêlé avec le lait de femme , a été conseillé par Arnault de Nobleville et Salerne pour déterger les ulcères des oreilles (3) , et , en cela , les deux médecins d'Orléans sont d'accord avec Pline et Marcellus Empiricus.

Galien , dans le chapitre qu'il a consacré à l'histoire des propriétés de la bile dans son livre sur la vertu des médicamens simples , loue le fiel de chèvre et celui de bouc dans la faiblesse et la dureté de l'ouïe. Marcellus veut qu'on applique celui de chèvre , en particulier , sur les tumeurs scrofuleuses qui commencent à se développer. Pline et Sextus le philosophe le préconisent contre les

(1) J. DAMASCÈNE , *Medicina therapeut.* Basileæ , 1543 , in - fol. , lib. IV , c. IX. — SHAW , *Travels* , pag. 252.

(2) Suivant Haller (*l. c.* , p. 550) , les Chinois font usage du fiel d'éléphant sous ce rapport.

(3) *Ubi suprà* , tom. VI , pag. 120.



albugo , les leucoma , les néphélions , les ptérygions et autres maladies du globe de l'œil , soit seul , soit uni au miel , à la racine d'hellébore blanc , au lait de femme , etc. ; précepte qui se trouve consigné dans ces deux vers de Serenus Sammonicus :

*Hyblæi mellis succi cum felle caprino  
Subveniunt oculis dirâ caligine pressis.*

Matthioli conseille , d'autre part , contre l'alopecie , le fiel de bouc , et Galien le dit utile contre les morsures des animaux venimeux , s'il a été pris sur un animal sauvage (1).

Arnault de Nobleville et Salerne , admettant fréquemment avec trop de crédulité , et sans l'éprouver par l'expérience , ce qu'ils lisaient dans les auteurs , ont avancé (2) que le fiel de chameau mêlé avec du miel à parties égales , formait un liniment résolutif qu'on pouvait employer avec succès dans l'esquinancie. Cette assertion est d'autant plus singulière que le chameau n'a point de vésicule propre à servir de réservoir à ce liquide (3) , et que , par conséquent , il doit être extrêmement difficile , pour ne pas dire impossible , de le recueillir. On en peut dire autant de l'éléphant , et cependant quelques auteurs (4) ont indiqué les vertus médicales de son fiel également.

(1) Voyez aussi VAN DEN BOSSCHE , l. c.

(2) L. c. , tom. IV , p. 138.

(3) CUVIER , *Leçons d'Anatomie comparée* , tom. IV , pag. 36. — *Encyclopédie méthodique , Système anatomique* , tom. III , pag. 255.

(4) Rhazès (*ad Mansorem*) , en particulier , recommande contre l'épilepsie le fiel d'éléphant introduit avec du musc dans les narines. *Omnis homo mendax*.

4°. *Biles de Lièvre, de Lapin, de Castor et des rongeurs en général.* Il n'y a rien de particulier à dire au sujet de la bile des divers rongeurs ; et lorsqu'on veut l'étudier sous le point de vue médical, on ne tarde point à reconnaître qu'elle a donné lieu à la publication d'autant d'absurdités que celle des animaux dont il a été question précédemment. Galien, par exemple, dans celui de ses ouvrages que nous avons déjà eu tant d'occasions de citer, croit, avec le fiel récent de lièvre, rendre l'ouïe à celui qui n'entend rien du tout, tandis que Sextus le philosophe l'applique, uni au miel, sur les yeux pour éclaircir la vue, et qu'Albert-le-Grand affirme que la personne qui en place sous son oreiller s'endort d'un sommeil prolongé (1).

Quant au fiel de castor, il paraîtrait assez qu'à une certaine époque on le considérait comme aphrodisiaque (2) et comme ophthalmique (3), au moins à en juger par deux passages de Fr. Boussuet (4), cités ici en note. On le chercherait en vain aujourd'hui dans les officines de nos pharmaciens.

5°. *Bile d'Ours.* Comme celle des animaux précédens, elle a trouvé quelques protecteurs. Galien assure qu'en l'appliquant sur les dents malades, elle apaise l'odontalgie subitement. Pline dit qu'en en mettant, à l'aide d'une plume, sur les parties gangrénées, on arrête les

(1) VAN DEN BOSSCHE, *ubi suprâ*, pag. 272.

(2) *Illud idem Venerem credunt stimulare sopitam,  
Et noxæ esse tuo, casta Diana, gregi.*

(3) *Suffusis oculis molli medicabere felle,  
Felle statimque aliquam sentiet æger opem.*

(4) *De Naturâ aquatiliû Carmen, etc.* Lugduni, 1558, in-4°.



progrès du mal (1). En Finlande, où il y a beaucoup d'ours, les habitans se servent, dit-on (2), de ce fiel desséché comme d'un sudorifique contre plusieurs maladies. Ils l'emploient aussi extérieurement, après l'avoir pulvérisé, contre les taies de la cornée, le mal de dents, les ulcères carcinomateux. Mais nous n'en faisons aucun usage.

---

### § III. *Bile des Oiseaux.*

M. Thenard a analysé avec soin la bile de plusieurs oiseaux, du poulet, du chapon, du dindon, du canard, et il lui a trouvé, avec la bile des mammifères, des analogies assez marquées et des différences essentielles, que nous allons faire connaître.

1°. La bile des oiseaux, en général, contient beaucoup d'albumine;

2°. Le picromel que l'on en extrait a une saveur fort âcre et très-amère;

3°. Elle ne contient que des atômes de soude;

4°. L'acétate de plomb neutre n'en précipite pas de résine.

D'après ces résultats, il devient évident que la bile n'est pas de la même nature dans les deux premières classes des animaux vertébrés; mais il resterait encore pourtant un travail assez important à faire sur leurs variétés dans les divers genres qui les composent. La chimie est, en quelque sorte, moins avancée que l'anatomie

---

(1) *L. c.*, lib. xxviii, c. xviii.

(2) ARNAULT DE NOBLEVILLE et SALERNE, *l. c.*, tom. vi, p. 383.

sous ce rapport ; car, si d'une manière générale la bile de tous les oiseaux diffère de celle de tous les mammifères, il est très-probable que celle des oiseaux frugivores et granivores paraîtrait en particulier toute autre que celle des oiseaux carnivores, si l'on examinait sa composition à l'aide des réactifs, comme à l'aide du scalpel on a poursuivi chez eux la structure de l'organe qui la sécrète.

Quoi qu'il en soit, les médecins ont prétendu tirer parti de la bile des oiseaux comme de celle des quadrupèdes ; et celui qui cherche à présenter, sous ce point de vue, l'histoire de l'art, a souvent à rougir des inepties dont il est obligé de parler. Combien, en effet, n'est-il pas ridicule de voir Van Den Bossche (1), à coup sûr sans l'avoir jamais expérimenté, nous apprendre que le fiel de l'aigle dissipe la cataracte et éclaircit la vue, et en dire autant de celui du faucon (2) ; de voir Pline et Galien recommander dans le même but celui du vautour uni au miel et au suc de marrube, et Quintus Sere-nus Sammonicus (3) préconiser ce dernier contre l'épilepsie !

Il en était alors, au reste, de la bile du vautour comme de celle de tous les oiseaux de l'ordre des rapaces, qu'Avicenne (4) regarde comme essentiellement apte à combattre les altérations morbides de l'organe de la vision.

Mais cette famille, parmi les volatiles, n'était pas seule en possession de fournir au thérapeutiste des mé-

(1) *Ubi suprâ*, pag. 8.

(2) Pag. 18.

(3) *Prodest cum veteri baccho, fel vulturis ampli ;  
Sed cochlear plenum, gustu tibi sufficit uno.*

(4) L. II, tr. II, c. 256.



dicamens de ce genre ou propres même à remplir toute autre espèce d'indication. Beaucoup d'autres partageaient avec elle cette prétendue propriété. Les temps sont bien changés. Différant beaucoup des Anciens, nos contemporains méprisent universellement toute méthode curative qui n'est basée que sur un aveugle empirisme, et la repoussent au loin. Cependant l'art de guérir a besoin, peut-être plus qu'aucun autre, qu'on l'étudie dans son état actuel et dans ses différens âges, car l'excessive confusion que semblent enfanter en lui les vicissitudes de l'esprit des hommes dont il a si souvent été le jouet, fait naître aussi la nécessité de remonter à la source des vérités et des erreurs, et c'est cette nécessité, bien sentie par tout médecin assez profondément pénétré de l'importance de son ministère pour croire qu'aucun genre de connaissance ne saurait lui être étranger, qui nous engage à compléter le tableau historique des usages médicaux de la bile des oiseaux par les particularités suivantes. Elles ont leur genre d'utilité, et, si elles ne méritent point l'assentiment général, celui pour qui l'étude des progrès de l'art et de ses accroissemens successifs possède quelques charmes, les jugera et saura en tirer parti d'une manière ou d'une autre; car, tout en reconnaissant que la mode, comme il n'est malheureusement que trop vrai, influe jusque sur les remèdes, les met en faveur ou les jette dans le discrédit, et souvent également à tort, il sera mis à portée de discerner avec quelque certitude si l'oubli auquel semble condamné, de notre temps, ce genre de médicament, est juste dans tous les cas; si, parfois, on ne l'aurait pas abandonné pour d'autres dont l'action est tout au plus égale à la

sienne; si même il n'y aurait pas moyen, en tel ou tel cas, d'en obtenir de l'avantage.

C'est là ce qui nous fait ajouter à ce que nous avons dit précédemment déjà, que le fiel de l'oie a été regardé comme propre à guérir subitement les angines les plus graves, par cet Antoine Mizault (1), qui jouissait d'une si grande réputation à Paris vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle; que celui du paon a passé pour être d'un usage avantageux dans l'endurcissement des paupières (2); que celui des poules a été mis au premier rang des remèdes de son genre par Galien et par Dioscoride (3), et a même usurpé la réputation d'avoir rendu la vue à des aveugles (4); que Rhazès et Aly Abbas ont conseillé celui de la grue, injecté dans les narines avec de l'eau de sureau, contre la paralysie et la déviation de la bouche; que le père de la matière médicale, le bon Dioscoride encore, recommandait, contre les contusions des yeux, la bile de perdrix mâle, appliquée d'ailleurs par Galien sur l'albugo pour le dissiper, et par Siméon Seth (5), sur la région temporale, une fois par mois, pour fortifier la mémoire, ou introduite, suivant l'avis de Nicolas Myrepse, dans le conduit auriculaire lors du

(1) C'est le même que la plupart des auteurs latins ont appelé *Mizaldus* ou *Myzaldus*.

(2) VAN DEN BOSSCHE, *l. c.*, p. 75.

(3) *Ubi supra*.

(4) *Fel quoque de gallo, mollitum simplice lymphâ,  
Exacuit puros, demptâ caligine, visus.*

Q. S. SAMMONICUS.

(5) Voyez la note 2 de la page 245 de notre tome premier.



catarrhe de l'oreille. Certes, de pareilles absurdités n'ont pas besoin d'une réfutation sérieuse, et il ne faut pour en faire sentir tout le ridicule que rappeler le précepte des deux médecins d'Orléans auxquels on doit la continuation de la Matière médicale de Geoffroy, et qui veulent que le fiel de perdrix, en particulier, lorsqu'on s'en sert pour les cataractes ou autres maladies de l'organe de la vision, soit instillé tout chaud dans les yeux, et au sortir du corps de l'animal qu'on vient de tuer (1).

---

#### § IV. *De la Bile des Poissons.*

On a examiné la bile dans quelques animaux de la classe des poissons, et l'on a reconnu que celle de la raie et du saumon est d'un blanc jaunâtre, tandis que celle de la carpe et de l'anguille est très-verte, très-amère, peu albumineuse. En faisant évaporer la première à une douce chaleur, on obtient un extrait fort sucré et légèrement âcre, lequel ne paraît pas contenir de matière résineuse. La seconde renferme de la soude, de la résine, une matière âcre et sucrée semblable à l'extrait précédent (2).

Ce que nous avons dit jusqu'à présent de la bile des mammifères et de celle des oiseaux, sous un rapport favorable, comme sous un rapport désavantageux, est applicable en grande partie à celle des poissons, qui, de même que la leur, peut, dans certains cas, être un re-

---

(1) *L. c.*, tom. III, pag. 438.

(2) THENARD, *l. c.*

mède assez utile. Il serait ridicule pourtant de pousser, ainsi que le font encore quelques amis des vieilles routines, la superstition jusqu'à employer dans tel cas le fiel de tel animal de préférence à celui de tel autre. Mais il est permis de croire que si dans certaines jaunisses, par exemple, on donnait chaque jour de un à deux gros du fiel si amer de la carpe ou de l'anguille, on obtiendrait le même succès que celui que le célèbre Stoll dit avoir obtenu, en ayant recours en pareille occurrence, au fiel de taureau (1). Il est également licite d'admettre sans craindre le ridicule, que le fiel des poissons peut être de quelque utilité dans plus d'une des nombreuses maladies qui attaquent l'organe de la vue (2). Nous avons expliqué déjà comment on pouvait obtenir des avantages de cette substance à l'époque où nous faisons l'histoire de l'aigle et celle de l'anguille (3). On conçoit aussi que le fiel de la carpe puisse agir avec efficacité contre les ver-rues (4); mais nous manquons à ce sujet d'observations cliniques, ou celles que nous possédons ne sont ni assez nombreuses ni assez bien faites pour servir de base à une opinion arrêtée.

Nous ne saurions oublier non plus, d'ailleurs, que cette matière se représentera plus d'une fois à notre examen, à mesure que nous passerons en revue les divers animaux que le médecin a intérêt de connaître. Nous terminerons donc ici ce que nous avons à dire

(1) *Ratio medendi*. Viennæ, in-8°, 1780, tom. III, pag. 402.

(2) *Gazette littéraire d'Europe*, 1767, pag. 431.

(3) *Voyez* tom. I, pag. 265 et 427.

(4) *Voyez*, dans le *Recueil d'Observations médicales* de Georges Jérôme Welsch, la 129<sup>e</sup> observation de Reusner.



au sujet de la bile considérée d'une manière générale , sans pour cela néanmoins renoncer à y revenir spécialement plus d'une fois encore , soit au sujet de tel ou tel reptile , soit à celui de tel ou tel poisson , de tel ou tel oiseau , etc.

---

## ARTICLE LXIII.

### *Du Blaireau (Meles vulgaris) (1).*

Latin ..... *Taxus* (2), *Meles* (3), *Melis*.

Italien ..... *Tasso*.

Espagnol ..... *Tasugo*, *Texon*.

Allemand .... *Tachs*, *Dachs*, *Dar*.

Anglais ..... *Badger*, *Brock*, *Gray*.

Russe ..... *Jazwels*.

*Ursus meles. U. caudâ concolore, corpore  
suprà-cinereo, subtus nigro, fasciâ longi-  
tudinali per oculos auresque nigrâ. LINN.,  
Syst. Nat., ed. Gmel., gen. 16, sp. 2.*

---

**L'**HOMME qui se livre à l'étude de la médecine est souvent, par l'effet des circonstances de la vie sociale, appelé à donner des secours dans des maux tout-à-fait imprévus. S'il s'est appliqué avec soin à l'examen des productions de la Nature et de leurs propriétés, il peut

---

(1) Le *Bison*, sous le rapport médical, a trop de ressemblance avec le bœuf pour que nous lui consacrons un article à part.

(2) Quelques anciens auteurs ont admis le mot *daxus*, selon Aldrovandi.

(3) Jean Bruyren Champier (*De re Cibariâ*, lib. XIII) et Pierre Gontier (*Exercitat. hygiast.*, lib. X, c. XVI) croient que les Latins ont donné au blaireau le nom de *meles* à cause du goût que cet animal a pour le miel.



encore , quoiqu'éloigné de tous les moyens usités habituellement , être utile à ses semblables que des accidens funestes ont réduits à l'affreuse nécessité de mourir de faim ; il peut , dans les objets qui l'environnent , trouver de quoi parer les coups de la maladie qui va les accabler , ou du moins de quoi calmer leur violence. Il peut , dans chacun des corps qui s'offrent à ses yeux , faire éclore une propriété avantageuse pour l'homme ou pour les animaux qu'il a façonnés à son service. Il connaît ceux de ces corps qui méritent d'être considérés comme alimentaires ; il apprécie leur degré de digestibilité , les qualités nutritives qui les distinguent , les changemens qu'ils peuvent déterminer dans l'économie vivante ; il signale ceux qui doivent porter un baume réparateur dans les entrailles d'un infortuné que le poison corrode , que le défaut d'une nourriture ordinaire va précipiter dans la tombe. Trouvant curieux et intéressant de tourner quelquefois ses regards vers les siècles qui ont précédé le nôtre , il sait mettre à profit les mœurs et les habitudes d'hommes plus rapprochés que nous de la Nature , et peut même enfin rencontrer , dans une antique simplicité , qui contraste avec nos profusions actuelles en tout genre , un moyen de satisfaire quelques-uns des besoins multipliés qui nous tourmentent. Ce sont les réflexions que suggère nécessairement au médecin honnête homme une manière de voir aussi consolante , qui nous ont engagé à présenter en quelques lignes l'histoire du blaireau. Cet animal , il est vrai , est rare ; sa chair n'est presque jamais mangée actuellement ; la thérapeutique n'a plus recours à l'emploi d'aucune de ses parties. Mais autrefois il a été commun , et il peut le devenir de nouveau ; on l'a servi sur les tables avec quelque succès , et il pour-

rait y reparaitre sans déshonneur, si les circonstances le commandaient; il a enfin fourni des médicamens à l'homme de l'art, et il nous importe de savoir si l'usage de ceux-ci a été abandonné à juste titre.

Le blaireau est un animal mammifère de la famille des plantigrades, réuni par Linnæus (1), ainsi que les ratons, dans le genre des ours, avec lesquels il a de grands rapports de ressemblance, tant par sa conformation extérieure que par son organisation intérieure, mais placé par le professeur Théophile Conrad Chrétien Storr (2) à la tête d'un genre particulier, que l'on commence à adopter généralement.

On le reconnaît, au premier coup-d'œil, à son corps allongé, de la taille de deux pieds à deux pieds et demi environ, non compris la queue, qui est courte, et n'a guère que l'apparence d'un faisceau de poils; à ses jambes très-courtes aussi et fort trapues; à ses pieds, dont la plante entière appuie sur le sol pendant la marche, et qui sont sans pouces séparés, et garnis chacun de cinq doigts très-engagés dans la peau; à la fermeté, à l'excessive longueur des ongles dont sont armés ceux de devant; à sa fourrure composée de poils longs, épais, rares et rudes, grisâtre en dessus (3), noire en dessous (4), et présentant une bande noirâtre de chaque côté de la

(1) *Syst. Nat.*, ed. Gmel., edit. XIII. Lugduni, 1789, tom. I, pag. 102.

(2) *Prodromus methodi mammalium*, Tubing., 1780.

(3) *Corporis est species felis, cinerique propinqua  
Nec major vulpe est, divisaque planta.*

NOËL LE COMTE, de Venat., lib IV.

(4) Cette disposition de couleurs est une singularité remarquable qui ne s'observe que dans quelques quadrupèdes de la famille des ours.



tête, qui se rapproche assez pour la forme de celle du renard; à ses oreilles courtes et arrondies; à ses yeux petits, et, comme celles-ci, cachés en grande partie par les poils. En un mot, cet animal est de la taille d'un chien de médiocre grandeur, et il a la physionomie du mâtin, si ce n'est qu'il est beaucoup plus bas sur ses jambes et que son ventre touche presque à terre, ce qui le rapproche aussi un peu de l'ours.

Mais si l'on veut joindre à ces premiers caractères extérieurs quelques notes distinctives tirées d'un examen plus approfondi, on s'aperçoit bientôt que les mâchoires du blaireau sont armées chacune de trois sortes de dents, savoir : de deux grosses et longues canines ou conoïdes écartées, entre lesquelles sont six incisives volumineuses, présentant assez souvent des tubercules sur leur couronne, et que suivent, de chaque côté, cinq molaires en haut et six en bas, qui forment une série non interrompue, mais dont le volume est très-inégal. La première de ces dents molaires, en effet, en haut comme en bas, est petite, linéaire, à peine apparente; les deux suivantes, de plus en plus grosses, sont aplaties latéralement, et n'ont qu'une seule pointe aiguë; la quatrième, en bas, est pareille à celles-ci, mais en haut, elle est triangulaire; la cinquième inférieure est d'ailleurs la plus grande des six à la série desquelles elle appartient, et porte en avant trois pointes aiguës et coniques, et en arrière quatre tubercules disposés par paires; la cinquième supérieure, presque aussi large que longue, porte trois tubercules mousses en dehors, et deux crêtes obtuses en dedans. La dernière dent inférieure, enfin, est ronde, petite, garnie de tubercules peu distincts.

On observe, en outre, entre l'anus et la queue du blaireau, une poche dont l'ouverture est transversale, et des parois de laquelle suinte une humeur grasse très-fétide, dont on ignore l'usage (1).

Le blaireau est, d'ailleurs, un animal paresseux, dédaignant, solitaire, à marche rampante et à vie nocturne, qui reste, la plupart du temps, au fond d'un terrier oblique et tortueux, séjour ténébreux qu'il se creuse facilement à l'aide de ses ongles forts, crochus, semblant destinés à fouir la terre; domicile souterrain qu'il pousse quelquefois fort loin, mais toujours dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus sombres (2), et dont il ne sort que pour chercher sa subsistance (3), loin de la société, et lorsque la lumière du soleil n'éclaire plus l'horizon.

La conformation de ses dents, que nous avons indiquée avec soin, parce qu'elle constitue les principaux caractères de l'animal, comme dans les genres si naturels des ours, des chats, des chiens, des martres, etc., fait assez connaître que sa nourriture consiste en viande et en fruits tout à la fois. Mais il vit principalement pourtant de lapereaux, dont il s'empare en perçant les rabouillères, de mulots, de petits oiseaux, de serpents, de lézards, de crapauds, d'œufs d'oiseaux et de reptiles, d'insectes et de vers différens, mais surtout de

(1) Selon Arnault de Nobleville et Salerne, l'odeur de cette humeur sébacée ressemble beaucoup à celle des feuilles vertes de la grande scrofulaire (*l. c.*, tom. v, seconde partie, pag. 242). Pour moi, je lui ai trouvé de l'analogie avec celle de la jusquiame.

(2) *Inter rimas rupium et lapidum in sylvis.* LINNÆUS.

(3) *Mellis amans, lucisque fugax.*.....

REUSNER, *Parad. poet.*



géotrupes , de sauterelles , de bousiers , de hannetons et de bourdons , comme j'ai pu m'en assurer par moi-même. Il mange aussi le miel de ces derniers lorsqu'il peut en découvrir le nid ; mais , en certaines occasions , il se contente de la paille des céréales et des feuilles des légumineuses (1), dont il garnit d'ailleurs son terrier , et qu'il amasse l'été pour l'hiver. Les noix , les graines , le raisin et les racines lui conviennent aussi fort bien (2).

Les blaireaux dorment la nuit entière et les trois quarts de la journée , sans cependant être sujets à l'engourdissement en hiver comme les marmottes et les loirs. Cette habitude du sommeil fait qu'ils sont toujours fort gras et qu'ils supportent aisément la diète , restant souvent trois ou quatre jours sans sortir de leur terrier , surtout dans les temps de neige.

Ils tiennent d'ailleurs leur manoir fort propre ; et le renard , qui n'a pas la même facilité qu'eux pour creuser la terre , profite , dit-on , de cette circonstance pour jouir du fruit de leurs travaux , en les obligeant par adresse à abandonner leur domicile , à l'entrée duquel il vient déposer ses excréments.

On n'a encore trouvé ces mammifères que dans les régions tempérées de l'Europe. Les animaux des autres

(1) *Vivitat insectis , ovis , foliis secalis lathyrique , aliis cum vegetabilibus , quibus corrasis hybernat.* LINNÆUS.

(2) ..... *Stragem infandam viventibus ovibus  
Dant noctu , et ventrem pomis benè olentibus explent ,  
Et plerumque tamen dapibus vescuntur iisdem  
Cum vulpe , et longo pinguescunt corpora somno.*

Nous nous plaisons à citer ces vers d'un ancien poëme sur la chasse , parce qu'ils nous semblent renfermer un tableau presque complet de la vie du blaireau.

parties du monde auxquels les voyageurs ont donné le nom de blaireau, ou sont encore trop mal connus pour qu'on puisse décider si ce nom leur convient réellement, ou sont des quadrupèdes tout-à-fait différens de notre blaireau, et qui ont reçu ce nom à tort (1).

On n'a point, en effet, indiqué de véritables blaireaux en Amérique jusqu'à présent; on n'en a point vu non plus en Afrique, et probablement ils n'étaient point connus des Grecs, car Aristote n'en fait aucune mention (2). Originaires de l'Europe centrale, ils ne se sont guère répandus au-delà de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Pologne et de la Suède. Encore assez communs sur les Alpes helvétiques (3), mais beaucoup moins que dans les montagnes de Luques, de Sicile et du royaume de Naples (4), et plus qu'en Angleterre et en Suède pourtant; existant même, suivant Erxleben (5), en Asie jusqu'à la mer Caspienne et à la Chine, ce que semblerait confirmer

(1) Le *Blaireau blanc* décrit par Brisson (*Regn. animal.*, pag. 255), d'après un individu envoyé de New-York à Réaumur, n'est autre chose qu'une variété albine du raton.

Le *Blaireau puant* du cap de Bonne-Espérance, décrit par Kolbe (*Descript. du cap de Bonne-Espérance*. Amst., 1741, tom. III, p. 64), est la zorille de Buffon.

Le *Blaireau de roche* de quelques auteurs est le daman.

Le *Blaireau de Surinam* de Brisson est un coati.

(2) Dans son grand Dictionnaire en huit langues, Calepin donne pourtant le mot *μελίσ* pour le nom grec du blaireau, que Schroëder (*Zool.*, class. I, n° 36) écrit même *μήλις*.

(3) MURALTO, *Miscell. Acad. Nat. Curios*, dec. II, ann. 5, pag. 55.

(4) GESNER, *de Quadrup.* — ALDROVANDI, *de Quadr. digit. vivip.*, lib. II, c. II, p. 269.

(5) *Syst. Regn. animal.*, cl. I, gen. 17, sp. 3.



le témoignage du célèbre voyageur Pallas, qui en a encore trouvé assez fréquemment dans les terres montueuses qui bordent le Volga en Bulgarie, ainsi que sur les bords du Jaïk et en Sibérie (1), ils sont extrêmement rares en Norwège, quoique l'on y en voie pourtant quelquefois, ainsi que nous l'apprend Eric Pontopidam, qui a écrit *ex professo* sur l'histoire naturelle de cette contrée reculée vers le Nord (2).

Partout, au reste, où le blaireau se trouve, il est naturellement frileux et fort sujet à la gale; son poil aussi est constamment gras et malpropre (3). Quoique susceptible d'être apprivoisé, quoique beaucoup moins malfaisant que le loup et le renard, il est d'un naturel sauvage, et se défend avec quelque avantage contre les chiens en raison de la force de ses mâchoires et de ses dents, de l'épaisseur de sa fourrure, de la vigueur de ses ongles, de la grandeur de son courage, et de l'habitude où il est de se coucher sur le dos lorsqu'il est surpris hors de son gîte. Sa morsure a passé pour mortelle, parce que, disait-on (4), il se nourrit de frelons et d'autres bêtes venimeuses; mais c'est une erreur, et quoique cette morsure soit dangereuse, comme celle de tout animal vigoureux et en colère, elle n'est point naturellement empoisonnée.

Autrefois que les blaireaux étaient plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui, on dressait à leur chasse des bassets à jambes torses, qui pénétraient dans leur

(1) *Voyages en Russie et dans l'Asie septentrionale.*

(2) *Hist. nat. Norv.*

(3) BUFFON, *Hist. nat. du Blaireau.*

(4) DE LA CHESNAYE DES BOIS, *Dictionnaire raisonné et universel des Anim.* Paris, 1759, in-4°, tom. 1, pag. 297. — ULYSSE ALDROVANDI, *ubi supra*, pag. 268.

domicile, les accolaient, et donnaient ainsi le moyen de les prendre avec des pinces, en ouvrant le terrier par-dessus.

On les chassait aussi au collet, en tendant le piège sur leur passage, et en se servant d'un fil de laiton pour le faire.

D'autres fois, on les attendait à l'affût.

Au reste, les chasseurs ne se donnaient alors tant de peine que parce que la peau du blaireau était employée comme une fourrure grossière, et que sa chair, qui, selon M. Savonarola (1), a la saveur de celle du sanglier, était servie sur les tables les plus distinguées, en Italie et en Allemagne, ainsi que nous l'apprend Jean Bruyren Champier (2), et même en Provence, où le célèbre Quiqueran de Beaujeu, évêque de Sénez, avait mis ce gibier des plus à la mode, comme il le raconte lui-même dans son Panégyrique latin de cette belle province (3). Dans ces divers pays, on la regardait même comme un excellent mets, surtout lorsqu'elle venait d'individus pris en automne; et en Suisse, durant le XVI<sup>e</sup> siècle, on la faisait cuire avec des poires (4).

Aujourd'hui, l'odeur désagréable et la saveur de sauvageon (5) qu'a cette chair, la font généralement dédaigner.

(1) *De re Cibiaria liber*. — Je n'ai pu me procurer cet ouvrage du célèbre professeur de Ferrare. Il est cité par Aldrovandi.

(2) *De re Cibiaria*, lib. XXII. Lugduni, in-8°, 1560. Lib. XIII.

(3) *De Laudibus Provinciæ*. Parisiis, 1551, in-fol. — Cet ouvrage a été traduit en français par F. de Claret, sous le titre de la *Nouvelle Agriculture ou Instruction générale, etc.*, et imprimé in-8°, à Tournon, en 1616.

(4) CHAMPIER, *ubi supra*. — Gesner dit que la même coutume existait en Allemagne de son temps.

(5) *Gustatu ferum saporem redolent et virosum quid exhalent.*



gner dans les pays civilisés ; elle est, d'ailleurs, communément beaucoup trop chargée de graisse ; et le blaireau est tellement exposé à la polysarcie, que dans beaucoup de lieux on compare un homme trop en embonpoint à cet animal. Mais les Kalmouks, qui ont beaucoup de goût pour les viandes grasses, mangent encore aujourd'hui celle-ci avec plaisir, au rapport de Pallas, car elle possède toujours à un haut degré la qualité que ces barbares recherchent.

Quoi qu'il en soit, il est facile de reconnaître que le blaireau est d'une faible ressource sous le rapport bromatologique ; mais on lui a attribué de grandes propriétés en médecine, et on a spécialement préconisé en ce genre l'usage de sa graisse et de son sang.

Sa graisse, en particulier, a joui d'une telle réputation, que Gonthier, après avoir signalé les défauts de la chair de cet animal, dit : *Adipem tamen ad multa millia remedium promittit vulgus* (1). Elle passait pour émolliente, au rapport de Brassavolo (2), et cela avec juste raison, sans qu'il fût besoin d'ajouter à cette première qualité celles d'être chaude et pénétrante, comme le dit Arnault de Nobleville (3), ou de lui assigner, à l'exemple de Jacques Dubois, dit Sylvius (4), un rang déterminé entre la graisse du taureau et celle du cochon. Elle partage seulement les propriétés thérapeutiques de toutes les

P. Gonthier, *l. c.* — Platine, sous ce rapport, compare la chair du blaireau à celle du hérisson, et avec juste raison.

(1) *L. c.*

(2) *Examen omnium simplicium quorum usus in publicis officinis.* Romæ, 1536, in-fol.

(3) *L. c.* — Voyez aussi SCHROEDER, *l. c.*

(4) *De Medic. simpl. delectu libri tres.* Lugduni, 1555, in-8°.

autres graisses fraîches , c'est-à-dire , qu'elle est adoucissante , relâchante , calmante , anodyne à l'extérieur , et laxative à l'intérieur à une certaine dose.

Cette graisse , d'ailleurs , anciennement était surtout employée contre les douleurs néphrétiques , soit en frictions sur les lombes , soit introduite avec le fluide d'un clystère dans les intestins , comme le veut Aldrovandi , d'après Agricola (1) , soit appliquée sur la région douloureuse , avec l'onguent d'althæa ou l'huile simple de scorpion , comme le conseillent Ettmuller (2) et Arnault de Nobleville (3). On la faisait aussi entrer dans certains emplâtres destinés à opérer l'expulsion des calculs hors des voies urinaires (4) , et dans les pommades faites dans l'intention de guérir les fissures du mamelon chez les femmes qui allaitent (5) , ou de soulager les tourmens de la goutte (6) et de la sciatique (7).

Enfin , on a cru que des onctions de graisse de blaireau faites sur des fébricitans devaient produire un bon effet et diminuer la violence de la fièvre (8) ; ce qui a même fait dire à Serenus Sammonicus qu'en pareil cas il ne fallait point négliger ce moyen :

*Nec spernendus adeps dederit quem bestia melis.*

(1) *L. c.* , pag. 274.

(2) Voyez le tom. II de ses Œuvres complètes , imprimées *in-folio* , à Lyon , en 1690 , pag. 281.

(3) *Ubi supra* , pag. 254.

(4) J. J. WECKER , *Antidotarium special. ex optimis script. congest.* Basil. 1581 , *in-4°* , lib. II. — ETTMULLER , *l. c.*

(5) J. J. WECKER , *l. c.* — ARNAULT DE NOBLEVILLE et SALERNE , *l. c.*

(6) ALDROVANDI , *l. c.* , d'après un certain Leonell. Faventin.

(7) J. J. WECKER , *l. c.*

(8) SCHROEDER , *l. c.* — ETTMULLER , *l. c.*



On l'a aussi, du reste, avec plus de justesse, recommandée en liniment et appliquée sur les membres affaiblis, douloureux ou devenus le siège d'une contraction morbide (1); mais, dans ce cas, en particulier, quelques auteurs, Wecker entre autres, prétendent qu'il faut lui préférer une *huile de blaireau*, dont ils indiquent avec un soin scrupuleux la préparation, et qui ne me paraît être autre chose que cette graisse elle-même rendue liquide par une fusion bien ménagée. Elle faisait autrefois, sous cette forme, partie du baume de baies de gui composé par ce Joseph du Chesne (2), que nous autres Français nommons mal-à-propos *Quercetan* ou *Quercetanus*.

Ainsi donc, la graisse du blaireau a dû naguère occuper un rang distingué dans les officines de nos pharmaciens, et son usage était assez ordinaire. Quoiqu'il soit ridicule de prétendre lui trouver des propriétés spéciales, il faut pourtant convenir qu'elle partage celles de toutes les autres substances du même genre; en sorte que, dans la préparation des onguens, des emplâtres, des linimens, dans les cas où il faut employer des remèdes anodins, relâchans, émolliens, elle peut remplacer la graisse de volaille, celle de veau, le beurre, l'axonge de porc, etc., comme elle peut être remplacée par eux, et cela sans le moindre inconvénient ni de part ni d'autre. Si donc elle ne conserve plus de place marquée dans les magasins de nos droguistes; si l'on ne voit plus briller son nom que dans le coin obscur de

---

(1) ARNAULT DE NOBLEVILLE, *l. c.*

(2) *Pharmacopœa dogmaticorum restituta, etc.* Giessæ Hassoruni, 1607, in-8°.

quelqu'antique boutique de campagne, on n'en est pas moins, par conséquent, obligé de reconnaître qu'elle pourrait encore figurer comme les autres médicamens simples que nous venons de nommer, dans la composition de quelques cérats, emplâtres et pommades, quoiqu'on puisse s'en passer et la remplacer par d'autres matières grasses moins dégoûtantes.

Nous ne saurions avoir la même indulgence, au reste, pour le sang de l'animal qui nous occupe. On s'en servait autrefois vulgairement dans un grand nombre de maladies contre lesquelles, hélas ! il est devenu totalement impuissant, depuis que l'esprit d'observation a posé les bases de la médecine moderne. Quoique, pendant un temps, après l'avoir desséché et fait pulvériser, on l'ait préconisé comme un excellent remède contre la lèpre (1) ; quoique beaucoup d'auteurs aient parlé de son efficacité contre la peste ; quoique Brunsfells (2) et Adam Lonicer (3) aient donné des préceptes pour en retirer toute la matière utile alors à l'aide de la distillation dans un temps et dans des vaisseaux déterminés d'une manière toute particulière ; quoique Gesner, au rapport d'Aldrovandi, prétende qu'on l'administre, dans ce cas, avec succès en le mêlant avec du safran, du bol d'Arménie et de la tormentille ; quoique les continuateurs de la *Matière*

(1) Cette propriété spéciale du sang de blaireau lui a été attribuée surtout par un certain *Charles Bobville* ou *Carolus Bouillus*, dont ont parlé Aldrovandi et De La Chesnaye des Bois (*l. c.*), mais sur lequel je n'ai pu me procurer aucun renseignement positif. — Voyez aussi SCHROEDER, *l. c.*

(2) *Jatreion medicamentorum simpl., etc.* Argentorati, 1533, in-8°.

(3) *Naturalis Historiæ opus novum, etc.* Francofurti, 1551, in-fol., pag. 283.



*medicale de Geoffroy* en aient fixé la dose à un scrupule ou à un gros dans quelque eau sudorifique (1), il demeure prouvé à quiconque raisonne qu'un pareil médicament est absurde et tout-à-fait condamnable, et qu'il doit être irrévocablement banni de la saine pratique. Nous nous garderons bien, d'après cela, de salir ces pages d'une foule de recettes auxquelles le blaireau a donné naissance dans les ouvrages d'un grand nombre de compilateurs, et en particulier dans ceux d'Albert-le-Grand et de Pline le naturaliste. Nous ne rappellerons donc pas que l'on a recommandé le *decoctum* huileux du cerveau de cet animal contre toutes les espèces de douleurs; son foie bouilli dans l'eau contre la puanteur de l'haleine; ses dents portées en amulette au bras droit, dans l'affaiblissement de la mémoire; ses testicules broyés avec du miel, dans l'anaphrodisie. Nous osons aussi à peine signaler la sottise de ceux qui ont vanté contre l'hémoptysie la cendre du blaireau brûlé dans son entier (2), ou qui ont donné le bouillon de cet animal contre les accidens développés par suite de la morsure d'un chien enragé (3).

(1) *L. c.*, pag. 254.

(2) Voyez SCHROEDER.

(3) *Utitur interdum raptum de robore cortex,  
Et cinis ex calido prodest epota lyæo,  
Ovorum cinis, aut cochlearum, aut denique melis.*

Q. SERENUS SAMMONICUS,

## ARTICLE LXIV.

*Des Blaps* (1).

EN enlevant quelques espèces au genre des ténébrions de Linnæus, le célèbre Fabricius, l'entomologiste, et professeur à Kiel, a établi un nouveau genre d'insectes qui doit être rangé parmi les coléoptères hétéromérés, dans la famille des photophyges de M. Duméril, et que l'on peut reconnaître à un certain nombre de caractères distinctifs fort apparens.

Toutes les espèces, en effet, qui le composent ont cinq articles aux tarses de devant et quatre à ceux de derrière. Leurs antennes sont moniliformes et ont leur troisième article beaucoup plus long que les autres, qui sont petits et cylindriques, et presque globuleux vers le bout; leurs élytres, dures et soudées, embrassent le ventre, qui est tronqué, et se prolongent en queue au-delà de son extrémité; leur corps est rétréci en devant; leur corselet, presque carré, est plus étroit que les élytres; leurs mâchoires sont découvertes jusqu'à la base et leur chaperon est terminé par une ligne droite. On ne connaît point leur larve.

---

(1) La substance animale connue dans les pharmacies sous le nom impropre de *blanc de baleine*, puisqu'elle est fournie par un cachalot, sera examinée à l'article CÉTINE, nom beaucoup plus convenable sous lequel on la désigne généralement aujourd'hui.

L'espèce de médicament que l'on nommait anciennement *blatte de Byzance*, *blatta byzantia* ou *bysantina*, et qui n'est plus d'usage, est décrite plus loin à l'article ONGLE ODORANT.



§ 1. *Du Blaps commun ou Scarabée porte-malheur*  
(*Blaps mortisaga*, FABRICIUS).

Grec..... Σίλφη βδεά ; Σίλφη βδεοῦσα (1) ; Σίλφη βδελυττορευη ;  
Σφοδύλη (2).

Latin..... *Fœtida blatta*.

*Blatta officinarum*, SAMUEL DALE (3).

*Scarabæus impennis*, *tardipes*, PÉTIVER (4).

*Scarabæus terrestris et stercorarius niger*, *fœtidus*, FRISCH, *Insec.*, XIII, l. XXV.

*Pimelia mortisaga*, *P. atra*, *coleoptris mucronatis lævibus*, GMELIN.

*Tenebrio ater*, *coleoptris acuminatis*, LINN.,  
*Fauna suecica*, n° 594.

*Blaps mortisaga*. *B. atra*, *coleoptris mucronatis subpunctatis*, FABRICIUS, *Entomologia systematica*, tom. I, pag. 107.

L'insecte dont nous allons parler est des plus communs. Long d'environ dix lignes, d'un noir luisant, à élytres et à corselet finement et irrégulièrement ponctués,

(1) Dans le chapitre dix-septième du huitième livre de son *Histoire des Animaux*, Aristote a parlé d'un insecte qu'il nomme σίλφη, et qui, d'après l'autorité du Scholiaste d'Aristophane sur le vers 1077 de la comédie de *la Paix*, doit être notre blaps commun. — Voyez aussi le *Dictionnaire grec* de Robert Constantin, de Caen, au mot σίλφη.

(2) Ce dernier mot est celui qu'Aristophane a employé dans la comédie que nous avons citée ci-dessus.

(3) *Pharmacologia*. Leidæ, 1739, in-4°.

(4) *Gazophylacium Naturæ et Artis*. Londres, 1709 et 1711, in-fol pag. 38, tab. XXIV, f. 7.

il habite, dans toute l'Europe, les lieux humides et sombres, ne marchant guère que la nuit, et restant pendant le jour caché sous les pierres, sous les plantes qui se pourrissent, dans les jardins, et souvent même dans les maisons malpropres, non loin des cuisines et des latrines, sous les planchers, dans les caves, dans les celliers, sous les tonneaux et les solives. Il est fort commun, en particulier, dans les bains négligés, et cette remarque, qui avait déjà été faite par Pline (1), a engagé Sénèque (2) à nommer *balnea blattaria* ceux de ces établissemens où les fenêtres sont assez mal disposées pour ne point permettre l'introduction des rayons purifiants du soleil. Sa marche est, d'ailleurs, extrêmement lente, et il ne paraît avoir aucune espèce d'instinct pour éviter le danger. Il exhale, lorsqu'on le saisit, une odeur fétide tout-à-fait particulière et approchant beaucoup de celle qui émane d'un mélange d'hydro-chlorate de mercure et de soufre. Cette odeur ayant, par conséquent, un caractère minéral, paraît provenir, ainsi que l'a observé M. Duméril (3), d'une humeur verte que le blaps rejette par l'anus et qui se sécrète dans des canaux, où on l'aperçoit au travers des membranes lorsqu'on a enlevé les anneaux de l'abdomen.

La femelle diffère, d'ailleurs, du mâle en ce qu'elle présente inférieurement, entre le premier et le second des anneaux de l'abdomen, une brosse ou bouquet de poils roides et de couleur jaune, qu'elle frotte sur les corps durs pour appeler le mâle.

---

(1) *L. c.*, lib. XI, c. XXVIII.

(2) *Epistol.* 87.

(3) *Dictionnaire des Sciences nat.*, tom. IV, pag. 451.



Cet insecte , dégoûtant par son odeur , par la lenteur de ses mouvemens , par ses teintes sombres , par le genre d'habitation et de nourriture qu'il se choisit , ne peut guère nous intéresser que sous un rapport , celui du mal qu'il peut faire (1). Hideux comme ces pirates qui exercent leurs brigandages durant la nuit , suivant une comparaison de Servius , *pyrata noctu navigans* , il se livre dans l'ombre à de lâches expéditions (2) , et ne se trahit que par ses émanations. L'odeur qu'il donne aux mains de ceux qui le touchent est des plus repoussantes , en effet , et suffit , ainsi que nous l'avons dit ailleurs (3) , et comme nous l'avons vu arriver plus d'une fois , pour déterminer des accidens chez les personnes très-nerveuses. Il convient donc de ne le toucher qu'avec précaution ; et il n'est pas étonnant , d'après cela , qu'en Suède (4) et dans plusieurs autres pays , les gens du peuple le regardent comme le présage de quelque malheur , ou comme le messenger de la Mort lorsqu'il chemine dans les maisons.

Autrefois , les Français semblaient aussi exprimer leur aversion pour cet animal dans le nom de *cafard* , qu'ils lui donnaient , nom qui a été remplacé dans les campagnes par celui non moins significatif de *mère aux poux*.

(1) Peut-être le mot *blaps* , comme celui de *blatta* , vient-il du grec *βλαπτήν* , qui signifie *nuire*.

(2) *Blattæ nostræ sunt lucifugæ , truces , sordidæ , fœtidæ , furacæ , nocturnisque depredationibus infames vivunt.* — MOUFFET , *Insect. Theat.* , pag. 140

(3) *Dictionnaire des Sciences médicales* , tom. xxv , pag. 309 , article INSECTE.

(4) FABRICIUS , *l. c.*

Les usages du blaps commun sont absolument nuls, du reste, quoique, à l'exemple de Galien (1), Paul d'Egine ait fait de lui un succédané du bupreste (2), autre insecte abandonné également aujourd'hui, mais, du temps de ces médecins, fort employé, comme nous le dirons en son lieu; quoique Plinc, sans vouloir y ajouter foi (3), ce qui est bien étonnant chez lui, ait raconté que par l'application d'une sorte de pâte faite en écrasant des *blattes fétides* dans du goudron, on prétendait guérir des ulcères incurables par tout autre moyen; qu'après avoir arraché les pattes à ces insectes, on les appliquait pendant vingt et un jours sur les contusions, les blessures, les tumeurs froides, les furoncles, etc.; qu'un certain Diodorus les administrait avec succès dans l'ictère et l'orthopnée en les unissant au miel et à la résine; *tantum potestatis habent medici pro medicamento dandi quidquid velint.*

---

§ II. *Du Blaps sillonné* (Blaps sulcata, FABRICIUS).

*Blaps sulcata*, *B. coleoptris mucronatis sulcatis*, FABRICIUS, *loc. cit.*

*Tenebrio polychrestus*, FORSKÄHL, *Descript.*, 79, 10.

*Pinelia sulcata*, GMELIN.

---

Un peu plus petit que le précédent, noir, à élytres sillonnées, marquées chacune de neuf stries, et termi-

---

(1) Περὶ ἀνθεμβαλλομένων βιβλίων. — Voyez la page 967 du tom. XIII, de l'édition de Chartier.

(2) Ἀντὶ ἐκπρησίσεως σιλαί βδεύουσαι. — Voyez le chapitre vingt-cinq du livre septième de cet auteur.

(3) Nos hæc etiam fastidimus, dit cet auteur, lib. XXIX, c. VI.



nées en pointe, cet insecte habite en Egypte dans les jardins et dans les champs. Forskahl, qui l'a décrit le premier, l'a nommé *polychreste*, parce que, dans le pays, on l'emploie à plusieurs usages.

On le vante, en effet, comme un très-bon remède contre l'otalgie et comme le spécifique de la morsure des scorpions, d'une part, tandis que, de l'autre, les dames turques, dans la vue d'acquérir de l'embonpoint, le mangent cuit et assaisonné avec du beurre.

Nous ignorons absolument quel degré de confiance doit être accordé à ce prétendu médicament ; mais nous ne saurions oublier de faire remarquer qu'anciennement, dans l'Orient également, Dioscoride, Galien, Pline, Paul d'Egine et autres, ont signalé les bons effets des insectes qu'ils nommaient *blattes*, dans les affections morbides des oreilles. Le préjugé, si c'en est un, ainsi qu'il est plus que probable, se serait donc ainsi perpétué de race en race à travers les siècles.

---

## ARTICLE LXV.

*Des Blattes.*

LES entomologistes ont donné le nom de *blatte* à un genre d'insectes de l'ordre des orthoptères, lequel renferme une certaine quantité d'espèces plus ou moins nuisibles à l'homme (1), et distinguées par un assez grand nombre de caractères que nous allons d'abord exposer.

Leur corps est ovale ou orbiculaire, mais aplati et sensiblement déprimé; elles ont cinq articles à tous les tarses; les ailes pliées seulement dans le sens de leur longueur; la tête inclinée, courte, cachée sous la plaque du corselet, qui est scutiforme et qui cache l'origine des élytres; les antennes sétacées, longues, à articles

---

(1) C'est probablement à la faculté qu'ont les blattes de nuire qu'elles doivent leur nom, suivant ce que nous avons dit plus haut au sujet des blaps (pag. 407). Nous remarquerons, en outre ici, qu'une grande confusion a régné pendant long-temps dans leur histoire, car on a désigné indifféremment et sans choix par le nom qui leur appartient, tous les insectes *rongeurs*, quelle que fût la nature de l'objet de leurs attaques, tels que les vers qui vivent dans le conduit auriculaire, les phalènes ennemies du travail des abeilles, les teignes qui dévorent les habillemens, et les larves des coléoptères qui font, dans les bibliothèques, la désolation des savans, etc.

*Blattarum et tinearum epulæ, cui strangula vestis.*

HORAT.



nombreux, insérées dans une échancrure interne des yeux; les palpes très-apparens; l'abdomen terminé par deux appendices coniques; les élytres de la longueur de l'abdomen, coriaces ou demi-membraneuses et se croisant un peu à la suture; les pattes comprimées, longues, à jambes épineuses.

Les blattes sont des insectes voraces, à mâchoires fortes et cornées, ayant deux estomacs, dont l'un, en particulier, est un gésier musculeux, armé à l'intérieur de grosses dents crochues, et donnant, autour du pylore, naissance à huit ou dix cœcums. Une pareille organisation suffit pour expliquer leur insatiable gloutonnerie et les dégâts qu'elles font journellement dans les magasins de comestibles et d'autres provisions que nous mettons en réserve à grands frais pour notre usage.

Elles vivent, d'ailleurs, dans les campagnes et les bois, ou dans l'intérieur des maisons, spécialement dans les cuisines et les boulangeries, aimant l'obscurité et ne se montrant que dans le calme de la nuit, mais possédant une grande agilité et courant avec une extrême vitesse, ce qui les rend difficiles à saisir.

Ainsi que les autres orthoptères, les blattes ne subissent point de métamorphose complète; toutes leurs mutations se réduisent à la croissance et au développement des élytres et des ailes, dont sont privées les larves et les nymphes, qui ressemblent du reste à l'insecte parfait, marchant et se nourrissant de la même manière.

Les femelles pondent, successivement et un à un, leurs œufs, qui sont cylindriques, arrondis aux deux extrémités, marqués sur leur longueur d'une ligne dentelée et saillante en carène, et assez volumineux pour égaler à-peu-près en grosseur la moitié du ventre, et pour

rester plusieurs jours engagés entre les deux lames de la vulve avant d'être déposés en lieu convenable (1).

Parmi les diverses blattes décrites par les naturalistes, nous signalerons spécialement les suivantes à l'attention des médecins.

---

§ I. *De la Blatte des cuisines* (*Blatta orientalis*, LINN.).

Italien ..... *Blatta*, *Tarma*, *Piattola*.

Allemand .... *Wibel*, *Schavaben*, *Gryllen*.

Espagnol .... *Rapacoua polilla*.

Anglais..... *Moth* (2).

*Blatta culinaris*, DEGEER, III, p. 530, n° 1.

*Blatta lucifuga*, FRISCH, v, t. III.

*Blatta molendinaria*, MOUFFET, pag. 138.

*Blatta orientalis*. *B. ferrugineo-fusca immaculata elytris sulco oblongo*, FABRICIUS, l. c., tom. II, pag. 9.

*Blatta orientalis*, *B. ferrugineo-fusca immaculata*, *elytris abbreviatis, sulco oblongo impresso*, LINNÆUS, *Syst. Nat.*, ed. Gmel., gen. 219, sp. 7.

---

Cet insecte, que l'on appelle vulgairement en France *noiro*t, *grugeur* ou *bête des boulangers*, est long d'à-peu-

---

(1) Quelques auteurs, M. Cuvier entre autres, pensent que ce que nous considérons ici comme un œuf isolé est au contraire une poche qui renferme plusieurs œufs disposés symétriquement dans sa cavité. Nous n'avons point fait d'observations particulières à cet égard, et nous avons suivi l'opinion émise par le professeur Duméril. (*Dictionnaire des Sciences naturelles*, tom. IV, pag. 456.)

(2) Rien n'est moins certain que cette synonymie pour les langues



près dix lignes, brun-marron en dessus, plus clair en dessous; ses élytres, plus courtes que l'abdomen, sont creusées par un sillon longitudinal, et n'existent qu'en rudiment chez les individus femelles.

On le dit originaire de l'Asie, d'où il aurait été apporté par le commerce du Levant avec les caisses de marchandises, ou échappé de l'Amérique méridionale sur les vaisseaux qui reviennent chargés de denrées coloniales. Mais quelle que soit sa patrie primitive, il est certainement naturalisé dans nos contrées, qu'il empoisonne aujourd'hui, et où il pullule à un tel point que, même à Paris, il y a quelques années, on vit des épiciers être contraints par lui de désertter leurs magasins. C'est un véritable fléau pour les habitans de la Finlande et de la Russie, en particulier (1). Il se propage, au reste, plus facilement dans les capitales que partout ailleurs, quoiqu'il habite presque dans toute l'Europe, en Suède, en France, en Autriche, en Espagne, en Italie, etc., où il a dû d'ailleurs exister de temps immémorial, car Dioscoride me semble en avoir parlé dans le chapitre trente-huitième de son second livre, sous la dénomination expressive de *σιλφη ἐν τοῖς ἀρτοκοπέοις εὕρισκομένη*, qui répond à notre mot français vulgaire de *bête des boulangers*; et Plinc l'a signalé dans plusieurs passages de son ouvrage.

Cet animal aime la chaleur, aussi le trouve-t-on prin-

vivantes, quoiqu'elle soit adoptée par beaucoup d'auteurs différens. Les divers mots italiens, allemands, espagnols, anglais placés ici, me semblent, pour la plupart, appartenir à d'autres insectes qu'à la blatte des cuisines, en sorte que les réflexions que nous avons faites sur l'application du mot *blatte* en général chez les Anciens peuvent être répétées à leur occasion.

(1) CUVIER, *Le Règne animal*, tom. III, pag. 371.

principalement dans les cuisines des grands établissemens , pour lesquelles il est une véritable peste , et chez les boulangers , où il habite dans les fentes des murailles , près des fours. Il s'est établi aussi dans nos magasins , dans nos chambres à coucher (1), et les pharmaciens , qui ont du sucre en provision , doivent redouter ses attaques pour cette substance , de même que pour toutes les matières animales et végétales qui ne sont point renfermées dans des armoires bien closes , et pour plusieurs des préparations qu'ils laissent séjourner dans leurs laboratoires.

Rarement on le voit pendant le jour ; mais le soir , il sort de sa retraite , vient couvrir les tables où l'on a laissé des restes d'alimens , les meubles où l'on a déposé des provisions de bouche ou de droguerie , et dévore celles-ci de manière à ce que souvent on n'en retrouve pas même un atome. Il s'échappe d'ailleurs au moindre signe de danger , et laisse partout après lui une odeur détestable , qui se communique au pain , au sucre ou aux autres corps sur lesquels il s'est promené ou dont il a fait sa proie. Cette odeur , des plus pénétrantes , ne s'efface pas aisément et imprègne pour long-temps les mains de ceux qui ont touché des blattes.

Cet insecte , du reste , n'est point autrement nuisible ; mais il ne répare le tort qu'il fait aux officines et le dégoût qu'il inspire aux amis de la propreté , par aucune qualité utile , malgré l'assertion de Dioscoride ,

(1) *Lucifugis congesta cubilia blattis.*

VIRGIL.

Cette phrase de Virgile , quoiqu'écrite dans une autre intention , trouve ici une juste application.



qui prétend que les parties intérieures de son corps, broyées avec de l'huile ou bouillies dans ce fluide, fournissent un médicament propre à apaiser les douleurs d'oreilles lorsqu'on en introduit quelques gouttes dans le conduit auriculaire (1). Rien n'est certainement moins prouvé.

---

§ II. *De la Blatte kakkerlac* (*Blatta americana*, L.).

*Blatta ferruginea*, DEGEER.

*Blatta americana*, *B. ferruginea*, *thoracis clypeo posterius exalbido*, LINNÆUS, *Syst. Nat.*, ed. Gmel., gen. 219, sp. 4.  
FABRICIUS, *Entomol. Syst.*, tom. II, pag. 7.

---

Cette blatte est rousse ; elle a le corselet jaunâtre avec deux taches et une bordure brune. Sa taille dépasse trois ou quatre pouces, en y comprenant les antennes, qui sont elles-mêmes fort longues, ainsi que les élytres, qui débordent l'abdomen.

Elle n'est que trop commune dans le Nouveau-Monde, où, sous le nom de *kakkerlac* ou *kakerlaque*, elle est célèbre par l'étendue des dégâts qu'elle cause, par son ardeur pour la rapine, par les émanations infectes qu'elle répand autour d'elle. Le sucre, les comestibles, les étoffes de laine et de soie, le cuir, elle attaque, elle ronge, elle détruit ou infecte tout, et il est fort difficile de se garantir de ses ravages, qui seraient en-

---

(1) Περὶ υλῆς αὐρικῆς. *Parisiis*, 1549, in-12. Βιβλίον πρωτῶν, κεφ. δ΄, pag. 77.

core plus considérables sans l'animosité qu'ont contre elle certaines espèces d'ichneumons et de sphex (1).

On la trouve actuellement quelquefois en Europe , où elle est apportée de l'Amérique et surtout de Surinam par les vaisseaux qui ont souvent eux-mêmes beaucoup à souffrir de sa présence pendant la traversée , et où elle se multiplie à l'excès , comme dans un navire espagnol chargé d'épicerie , qui fut pris par Drack , et dont a parlé Mouffet (2). Il y a quelques années , elle était fort commune , les soirs et pendant la nuit , dans les serres du Jardin royal de Paris , où elle avait été introduite avec des caisses de plantes , et d'où elle s'était échappée au point de commencer à paraître déjà dans quelques magasins de drogueries de la capitale , au grand chagrin des propriétaires.

---

### § III. *De la Blatte de Laponie* ( *Blatta Lapponica* , L.).

*Blatta Lapponica* , *B. flavescens elytris nigro maculatis* ,  
LINNÆUS , FABRICIUS , *l. c.*

---

Noire , avec les élytres jaunes tachetées de noir , et le corselet bordé d'un cadre fauve , cette blatte , qui n'a guère plus du tiers de la grandeur de celle de nos cuisines , est souvent dépourvue d'ailes , et est fort répandue en Europe , où elle couvre les herbes des bois de

---

(1) On prétend aussi qu'en Europe , le gryllon des champs détruit la blatte des cuisines.

(2) *Insectorum Theatrum*. Londini , 1604 , *in-fol.* , pag. 138.



haute-futaie, le soir pendant le moment des chaleurs. Partageant les habitudes des espèces précédentes, elle pénètre dans les habitations, s'introduit dans les boulangeries, dévore les comestibles, et est une véritable calamité pour les Lapons, dans les cases desquels elle va ronger le poisson desséché qu'ils conservent pour leur tenir lieu de pain.

## ARTICLE LXVI.

*De quelques Poissons du genre Blennie.*

LES poissons qui font le sujet de cet article ne sont remarquables ni par la grandeur de leurs dimensions, ni par la puissance de leurs armes, ni par des qualités éminemment utiles ou nécessairement redoutables ; mais ils méritent quelques regards du médecin, juste appréciateur des êtres, parce qu'ils peuvent offrir à son art un produit médicamenteux, parce que leur chair, quoique peu recherchée du riche et n'ayant pas une saveur exquise, peut devenir fréquemment pour le pauvre un aliment salubre et d'une acquisition facile.

Tous les blennies font partie de la famille des gobioides de M. Cuvier, parmi les poissons acanthoptérygiens, et de celle des auchénoptères de M. Duméril, parmi les holobranches. Tous se reconnaissent à leurs catopes jugulaires ou placés sous la gorge, et n'ayant que deux ou quatre rayons au plus ; à leur corps allongé, comprimé ; à leur tête obtuse ; à leur museau court ; à leur front vertical ; à leur nageoire dorsale unique et composée presque en entier de rayons simples et flexibles ; à leurs dents longues, égales et serrées, disposées sur un seul rang bien régulier à chaque mâchoire ; à leur peau toujours enduite d'une couche de mucus (1).

---

(1) C'est à cette dernière disposition qu'est dû le nom que portent ces poissons : Βλέννα, en grec, signifie *mucus*.



À la faveur de cette humeur gluante et glaireuse, qui les lubrifie et les rend souples et glissans, les blennies sont difficiles à saisir. Ils vivent en petites troupes, parmi les roches des rivages, nageant, sautant et pouvant se passer d'eau pendant quelque temps, se cachant d'ailleurs dans la vase lorsqu'ils sont poursuivis par les gros poissons, ou s'enfonçant dans les fissures des rochers assez profondément pour avoir, pendant un temps, fait croire qu'ils possédaient la faculté de percer les pierres. Ils se nourrissent de petits crustacés, de vers et de mollusques, et, de même que la plupart des poissons saxatiles, ils ont des couleurs assez brillantes, en général. Leur taille, du reste, est toujours médiocre, pour le moins.

Les blennies manquent de vessie hydrostatique (1); mais, avec leurs parties membraneuses, nettoyées et séchées avec soin, avec leur estomac, mince et sans cul-de-sac, avec leur intestin très-ample, quoique dépourvu de cœcum, on peut, sur plusieurs points de nos côtes, préparer une ichthyocolle aussi bonne que celle qu'on nous apporte de la Russie méridionale, et comparable à celle que donnent les esturgeons sur les bords de la mer Caspienne et des fleuves qui vont verser dans son sein le tribut de leurs eaux. Pourquoi faut-il que nous ne sachions point ainsi nous dispenser d'envoyer notre or à l'étranger, et qu'on n'ait point encore sérieusement pensé à établir en France une fabrique de ce produit intéressant et utile, non-seulement dans une foule d'arts

---

(1) CUVIER, *le Règne Animal*, etc., tom. II, pag. 249. — DELAROCHE, *Observations sur la vessie aérienne des poissons*, insérés dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle de Paris*.

industriels, mais encore en thérapeutique et en pharmacie?

Sans nous arrêter plus long-temps sur ce sujet, auquel nous aurons plus d'une occasion de revenir par la suite quand nous nous occuperons des esturgeons et de l'ichthyocolle d'une manière générale, nous indiquerons rapidement ici les caractères et les qualités de quelques espèces du genre blennie, dont la chair est alimentaire (1), ou remarquable par quelque autre propriété.

---

§ I. *Du Blennie lièvre de mer* (Blennius lepus, LACÉPÈDE).

*Blennius ocellaris. B. radio simplici suprà oculos, pinnâ dorsali anteriore ocello ornatâ*, LINNÆUS, *Syst. Nat.*, ed. Gmel., gen. 155, sp. 4.

---

Ce poisson que, dans quelques-unes de nos provinces méridionales, on appelle *lebre de mare* ou *bavenna* (2), et que les Italiens nomment *mesoro*, surtout à Rome (3), a été connu des Anciens; car Athénée (4),

---

(1) Nous devons avertir ici que le poisson nommé *moule* par Rondelet, et rangé par Linnæus, par M. de Lacépède, M. Risso et autres dans le genre blennie sous le nom de *blennius phycis*, doit en être retiré pour rentrer dans le genre *phycis* d'Artédi, ainsi que l'ont démontré les observations de Fr. Delaroche (*Annales du Mus.*, etc., tom. XIII, pag. 333). Sa chair est estimée et délicate.

(2) Risso, *Ichthyologie de Nice*. Paris, 1810, in-8°, pag. 125.

(3) P. ARTEDI, *Genera Piscium*, etc., edent. J. J. WALBAUM, Grypeswaldiæ, 1792, in-8°, pag. 169.

(4) Cet écrivain l'a nommé βελεννος, d'après Sophron, auteur d'un



Oppien (1) et Pline (2) en ont parlé manifestement. De la taille du goujon environ, c'est-à-dire de la longueur d'à-peu-près sept pouces, il a la tête grosse, pointillée; les yeux saillans, à iris doré et surmontés chacun d'un appendice non palmé (3); l'ouverture de la bouche grande; les deux mâchoires également avancées et garnies de dents étroites, plus longues sur les côtés; l'anus plus près de la tête que de la queue; les écailles petites; la nageoire caudale arrondie.

Son corps, traversé par cinq bandes d'une couleur foncée, est d'un gris verdâtre, qui passe au bleu sur le dos. Sa nageoire dorsale, profondément échancrée, au point même de paraître quelquefois double (4), est, dans sa moitié antérieure, olivâtre, maculée ou ponctuée de blanc, et ornée d'une grande tache ocellée, ronde, noire, ou d'un bleu très-foncé au milieu et entourée d'un cercle blanc (5), tandis que, dans la postérieure, elle est parsemée de taches obscures. Le premier des rayons de cette nageoire est prolongé en un filament. Les autres nageoires sont liserées de noir.

poëme intitulé *le Pêcheur*. Voyez le livre septième, chapitre dixième de son *Dîner des Savans*.

(1) Dans son livre premier, cet auteur l'appelle βλεννος.

(2) *L. c.*, lib. xxxii, cap. ix, il le désigne par la dénomination de *blennius*.

(3) C'est la figure de ces appendices, qui ressemblent un peu à deux petites oreilles redressées, qui a valu à ce poisson le nom vulgaire de *lièvre marin*, d'abord de la part de navigateurs peu difficiles, ensuite de celle de certains naturalistes, comme Valmont de Bomare.

(4) Daudin, M. de Lacépède et M. Risso, en particulier, l'ont considérée comme telle.

(5) C'est en raison de cette disposition que Linnæus a nommé ce poisson *blennius ocellaris*, et que les Anglais l'ont appelé *butterfly fish* ou poisson papillon.

Le blennie lièvre de mer vit dans la Méditerranée. Willughby l'a observé à Venise (1); Cetti, en Sardaigne (2); Rondelet, en Languedoc (3); Brunnich, à Marseille (4); M. Risso, à Villefranche, sur la côte des Alpes maritimes, et feu Fr. Delaroche, dans la mer des îles Baléares (5). Il s'approche des rochers, en été plus particulièrement, et se tient caché au milieu des touffes de plantes pélagiennes (6); mais, en général, il est peu commun (7) partout, excepté en Grèce et à Venise, ville dont les marchés en sont toujours abondamment fournis. A Rome même, du temps d'Hippolyte Salviani, on en vendait à peine dix par année (8).

Sa chair, quoique d'une saveur assez agréable, est peu estimée comme aliment, et est, en général, abandonnée aux pauvres, parce qu'elle est molle, muqueuse et de difficile digestion. Belon et Rondelet cependant en font l'éloge, lorsqu'elle est toutefois fortement assaisonnée de sel.

Enfin, cet animal a joui d'un privilège que l'on prodiguait anciennement sans réserve; il a passé pour posséder une vertu médicamentuse. Nos lecteurs se rappel-

(1) *De Hist. pisc. libri 17*. Oxonii, 1686, in-fol., pag. 131.

(2) *Anfibi e Pesci di Sardegna*. Sassari, 1777, in-8°.

(3) *L. c.*, part. I, lib. VI, cap. XX.

(4) *Ichthyol. massil.*, pag. 25, n° 35.

(5) *Observations sur des Poissons recueillis dans un voyage aux îles Baléares et Pithyuses*, in-4°, pag. 29.

(6) *Per molles tantum ripas, herbasque virentes Smarides, Blenni, cum sparis, Boces utrique, mœnides, et tragi simul atherina vagantur.* (OPPIEN, ancienne traduction.)

(7) ALDROVANDI, *de Piscibus*, lib. II, cap. XVI. — Risso, *l. c.*

(8) *Aquatil. Anim. Historia*. Romæ, 1554, in-fol., fol. 218.



ront sans doute ce que nous avons dit au début de cet article, de l'habitude où sont les blennies de s'enfoncer dans les fentes des rochers, et du préjugé auquel elle a donné naissance. Eh bien ! parce qu'on a cru que le lièvre de mer avait spécialement le pouvoir de fendre, de perforer les pierres, on a affirmé qu'il devenait une nourriture convenable pour les personnes atteintes d'affections calculeuses et qu'il pouvait même devenir un remède lithontriptique. Cette opinion erronée jouissait d'une grande faveur du temps de Pline le naturaliste (1). Nous ne perdrons pas notre peine à la réfuter ; l'état actuel de la science nous en dispense.

---

## § II. *Du Blennie vivipare* (Blennius viviparus, LINN.).

*Blennius viviparus*. *B. ore tentaculis duobus*, LINN., *Syst. Nat.*, ed. Gmel., gen. 155, sp. 11.

---

Quoique très-remarquable parmi les poissons par la faculté de mettre au jour des petits tout formés et déjà sortis de l'œuf au moment de la parturition ; quoique devant attirer ainsi les regards des physiologistes, le blennie vivipare est un de ces animaux sur lesquels nous ne pouvons que pendant fort peu de temps fixer l'attention des médecins. Nous nous bornerons à dire que son corps glisse, comme celui de l'anguille, dans les mains qui veulent le saisir ; qu'il parvient à la taille de dix-huit à

---

(1) *L. c.*, lib. xxxii, cap. ix.

vingt pouces ; que sa tête est petite et l'ouverture de sa bouche étroite ; que sa mâchoire supérieure est plus avancée que l'inférieure ; que les orifices de ses narines se voient au bout d'un petit tube non frangé ; que sa ligne latérale est droite et à peine visible ; que ses nageoires anale et caudale sont réunies ; que ses écailles, très-petites, blanches ou jaunâtres, sont bordées de noir ; que du jaune règne sous sa gorge et sur sa nageoire anale, tandis que celle du dos est jaunâtre, avec dix ou douze taches noires ; que Gronow en formait le type de son genre *Enchelyopus* (1), et que M. Cuvier en fait celui du nouveau genre *Zoarcès*.

Ce poisson, qui se nourrit principalement de jeunes crabes, habite dans l'Océan Atlantique septentrional et surtout non loin des côtes d'Europe. On le trouve aussi dans la mer Baltique, et il est commun dans le golfe de Bothnie. On le pêche avec des filets ou des hameçons. Sa chair, peu sapide et très-visqueuse, est grasse et blanche, mais peu recherchée et abandonnée aux gens du peuple. Peut-être le peu de cas que l'on en fait doit-il être attribué à l'effet d'un préjugé dont il est bon que le médecin soit instruit, et qui, parfois, a fait rejeter comme empoisonnés quelques-uns des mets préparés avec ce poisson. Lorsqu'on le fait cuire, effectivement, ses arêtes deviennent vertes comme si elles étaient imprégnées de vert-de-gris. Rien n'est pourtant plus naturel, et la même chose arrive à l'orphie, ainsi que nous le dirons (2) ; ce qui n'empêche point celle-ci d'être un fort bon aliment.

(1) *Zoophyl.*, pag. 77, n° 265.

(2) Ces mêmes arêtes, tant qu'elles ne sont pas entièrement dessé-



Nous citerons encore au nombre des blennies dont la chair se mange, le *blennie gattorugine* et le *blennie gadoïde* de beaucoup d'ichthyologistes ; mais cette chair a trop peu de saveur, et le volume de ces poissons est trop petit, pour les faire considérer comme une ressource contre la faim et pour que nous nous arrêtions à les examiner ici ; ils ne se présentent d'ailleurs que rarement à nos yeux.

---

chées, répandent dans l'obscurité une lueur phosphorique, qui doit aussi frapper de crainte certains esprits superstitieux.

---

## ARTICLE LXVII.

*Des Bodians comestibles (1).*

LES Portugais donnent vulgairement le nom de *bodiano* à un poisson des mers des pays chauds, et les naturalistes, changeant ce nom en celui de *bodian*, en ont fait celui d'un genre qui appartient à la famille des poissons holobranches thoraciques acanthopomes de M. Duméril et à la quatrième tribu de la famille des sparoides de M. Cuvier. On reconnaît toutes les espèces qui composent ce genre, établi pour la première fois par le célèbre docteur Bloch, de Berlin, et augmenté par M. de Lacépède, à la position de leurs catopes au-dessous des nageoires pectorales; aux piquans dont sont armées leurs opercules, d'ailleurs, dépourvues de dentelures; à leur nageoire dorsale unique et ne s'avancant point sur la tête; à leur gueule bien fendue et armée de dents en crochets, peu régulières, et généralement plus grandes au milieu de la mâchoire supérieure. Parmi elles, nous examinerons uniquement celles que l'on signale en général comme propres à servir d'aliment et que l'on recherche à cause de la saveur exquise de leur chair. Toutes, du reste, sont étrangères à l'Europe.

---

(1) Dans certains marchés des Indes on vend, par tronçons et comme aliment, la chair de plusieurs grandes espèces de boas; mais nous avons trop peu de détails à cet égard pour qu'il nous soit permis de consacrer un article spécial à ces serpents.



§ 1. *Du Bodian jaguar* (*Bodianus jaguar*, LACÉPÈDE).

Ce poisson, vulgairement appelé au Brésil *jaguar uaca*, a été figuré par Bloch sous le nom de *bodianus pentacanthus* (1). Il a la nageoire de la queue très-fourchue, et la pièce antérieure de chaque opercule armée de cinq aiguillons. Son corps en entier d'un rouge vif et la teinte d'un jaune brillant qui brille sur la partie antérieure de sa nageoire dorsale, en font l'un des plus beaux habitans de la mer. Sa mâchoire supérieure est plus avancée que l'inférieure, et ses narines ont chacune un double orifice. Ses écailles sont dentelées.

Il fréquente habituellement les côtes du Brésil, vivant au milieu des écueils, et surtout dans le voisinage de l'embouchure des fleuves, où, lors de la saison des pluies, il s'engraisse à l'aide du grand nombre de débris de corps organisés, qui sont alors charriés par les eaux de l'intérieur des terres.

Sa chair est blanche et d'une saveur exquise. Les voyageurs s'accordent à lui distribuer les plus grands éloges; mais ce qu'ils ont dit de l'animal lui-même, les figures assez mauvaises qu'ils en ont données (2), ne suffisent point pour le faire regarder comme assez distinct du sogo, espèce d'holocentre très-estimée des gourmets. Nous ne faisons donc que l'indiquer ici aux naturalistes et aux médecins qui auront l'avantage de par-

(1) Pl. CCXXV.

(2) Le poisson figuré par Marcgrave sous le nom de *jaguaraca* (p. 147) est celui dont nous parlons.

courir les rivages de l'Amérique méridionale; il paraît, comme l'espèce suivante, mériter de devenir l'objet spécial de leurs recherches.

---

§ II. *Du Bodian de Bloch* (Bodianus Blochii, LACÉPÈDE).

Ce bodian, dont le nom spécifique a été consacré par l'ami et le continuateur de Buffon à rappeler la mémoire du célèbre ichthyologiste de Berlin, n'a qu'un seul aiguillon à la dernière pièce de chaque opercule. Ses écailles, très-douces au toucher, sont dorées et bordées de rouge sur les flancs et le ventre, tandis que, sur le dos, elles sont pourpres et bordées de bleu; ses nageoires pointues sont resplendissantes de pourpre, de rouge et de jaune doré. Chacune de ses narines n'offre qu'un orifice.

Il parvient à la taille de la carpe et habite les mêmes parages que le bodian jaguar. La bonté de sa chair le fait vivement rechercher au Brésil, où le prince Maurice de Nassau-Siegen, gouverneur de ce pays pour les Hollandais vers le milieu du dix-septième siècle, en a fait un dessin qui a été gravé dans l'*Ichthyologie de Bloch* (pl. ccxxiii). Nous manquons de détails plus circonstanciés à son sujet.

---

§ III. *Du Bodian aya* (Bodianus aya, LACÉPÈDE).

De même que le bodian de Bloch, le poisson dont nous allons parler n'a qu'un seul aiguillon à l'opercule,



mais cet aiguillon est terminal, long et aplati. Quant à sa nageoire caudale, elle est taillée en croissant; l'ouverture de sa bouche est grande et sa mâchoire supérieure est un peu plus avancée que l'inférieure. Sa couleur générale est le rouge; elle prend une teinte de sang sur le dos, et elle se mélange de reflets argentins sous le ventre.

Ce poisson, qui a, au premier abord, la figure d'une truite saumonée et qui parvient à la taille de plus de trois pieds, vit dans les lacs du Brésil, pays où on le connaît sous les noms d'*acaraja* et de *garantha* (1), et où il est assez commun pour devenir l'objet d'une branche de commerce, et assez estimé pour mériter d'être envoyé au loin après avoir été salé ou séché au soleil. Sa chair, que l'on vend surtout ainsi préparée aux vaisseaux qui viennent s'approvisionner sur la côte, est, en effet, fort agréable, et sa saveur devrait engager les philanthropes à tenter d'acclimater dans les eaux douces de l'Europe un animal dont les dimensions assez considérables promettaient d'ailleurs une ressource certaine. Cette entreprise utile n'offrirait peut-être pas beaucoup de difficultés, et vaudrait sans doute à son auteur la reconnaissance de ses compatriotes. Nous ne pouvons donc qu'applaudir au vœu que forme à cet égard M. le comte de Lacépède dans le beau monument qu'il a élevé à la science. Espérons que quelque ami de l'humanité, jaloux de favoriser l'accroissement des objets véritablement utiles, se donnera le peu de soins nécessaires pour faire arriver l'*acaraja* vivant en France, l'acclimater dans nos viviers et nos étangs, et procurer par là à

---

(1) Voyez l'ouvrage de Marcgrave de Liebstadt, lib. IV, c. XIV, 167.

notre patrie une nourriture peu chère , exquise , salubre et très-abondante , ainsi qu'une ressource d'un avantage inappréciable à nos malades dans les hôpitaux , où souvent les mets convenables à leur état ne sauraient leur être prescrits par les médecins qui les visitent et qui ne peuvent que déplorer leur impuissance à cet égard. Il aurait d'ailleurs la gloire d'imposer silence à ces praticiens routiniers , qui , sans doute pour leur intérêt , répètent dans le monde , avec une sorte d'acharnement , que rien n'est plus inutile à l'art de guérir qu'une étude soignée de l'Histoire Naturelle ; et , ce qui est déjà démontré à tout bon esprit , il contribuerait à prouver que cette science , aussi vaste qu'admirable , est aussi importante pour celui qui veut posséder des connaissances exactes en hygiène , que pour celui qui désire ne jamais sortir de la voie tracée par la raison en parcourant le domaine de la thérapeutique.

---

#### § IV. *Du Bodian Jacob-Evertzen* (Bodianus guttatus, BLOCH).

Le nom spécifique du poisson dont nous allons parler a une origine bien bizarre et qui le rend inexplicable pour tous ceux qui ne la connaissent point. La voici : lors de leurs premiers voyages aux Indes , les Hollandais avaient parmi eux un capitaine de vaisseau nommé Jacob Evertzen suivant les uns , Jacob Everson suivant les autres (1), et généralement connu par la teinte rouge de

---

(1) KOLBEN , *Voyage*, tom. II , pag. 190 et suivantes. — *Histoire générale des Voyages*, tom. V , pag. 205.



son visage et les sillons profonds qu'y avait tracés la petite-vérole. Un matelot, frappé de sa ressemblance avec notre bodian, qu'on appelait alors, ainsi que quelques autres poissons, assez généralement *brassem*, donna le nom de son capitaine à l'habitant de l'Océan, qui le conserva depuis, d'un accord presque unanime, et par lequel il est même désigné dans certains traités d'Ichthyologie imprimés en latin.

Ce poisson a la nageoire caudale arrondie et la mâchoire inférieure plus avancée que la supérieure; la dernière pièce de chacune de ses opercules est terminée par trois aiguillons; sa ligne latérale est large et il offre deux orifices à chaque narine. Une partie de ses nageoires dorsale, anale et caudale, qui ont d'ailleurs une teinte jaune et qui sont bordées de violet, est couverte de petites écailles. Sa couleur générale est un brun jaunâtre, semé d'un grand nombre de taches brunes, petites, rondes, souvent blanches dans le centre.

Le Jacob - Evertzen est très-commun autour de l'île de Sainte-Hélène, et vit aussi dans la mer des Indes et dans celle du Japon, d'où il remonte dans les fleuves au moment du frai (1). Il parvient fréquemment à la longueur de trois ou quatre pieds, et comme il est très-goulu, il est facile à prendre. Sa chair, qui est grasse, est fort agréable au goût, et passe chez les colons du Cap de Bonne - Espérance pour saine et nourrissante. C'est, chez eux, un mets recherché et délicat, dont les marins européens font surtout beaucoup de cas et ont soin de se pourvoir pour leurs voyages.

---

(1) Quelques auteurs lui assignent en outre l'Amérique pour patrie.

§ V. *Du Bodian apue* ( *Bodianus apua* , LACÉPÈDE ).

La nageoire caudale , la mâchoire inférieure et les orifices des narines de ce poisson offrent absolument la même disposition que dans l'espèce précédente ; mais chaque opercule ne présente qu'un seul aiguillon , et la teinte générale est rouge. Des points noirs en grand nombre sont semés à la surface de son corps , et son dos est maculé de taches également noires. Les nageoires caudale et anale , de même que l'extrémité postérieure de la dorsale et les catopes , offrent une bordure noire liserée de blanc.

Le bodian apua est encore un habitant du Brésil , où il est appelé par les aborigènes *pirati apia* ou *parati apia*. Pendant l'été , il fréquente les rochers et les écueils des bords de la mer ; mais il passe l'hiver dans l'eau douce des rivières. Sa chair est grasse et peut-être encore meilleure que celle des précédens ; et comme il est très-commun et assez volumineux , puisqu'il pèse de quatre à six livres , sa pêche ne manque point d'une certaine importance.



## ARTICLE LXVIII.

*Du Bœuf ordinaire ( Bos taurus domesticus ,  
LINNÆUS ).*

Grec..... Βοῦς.

Latin ..... Bos.

Italien..... Bue , Bove , Bò.

Espagnol.... Buey.

Allemand.... Ochs , Rind.

Anglais..... Ox.

*Bos taurus. B. cornibus teretibus extrorsum  
curvatis , palearibus laxis , LINNÆUS , Syst.  
Nat., ed. Gmel. , gen. 32 , sp. 1. — ERXLE-  
BEN , Syst. Reg. animal. , gen. 26 , sp. 1.*

LORSQUE, au sein des vastes campagnes, nous apercevons un taureau vigoureux, qui, fier de sa noblesse, jaloux de sa force, ennemi de la servitude et de la captivité, erre en paix dans une indépendance que nous craignons de troubler; lorsqu'au milieu d'un de ces cirques encore si communs dans l'Europe méridionale, nous le voyons combattre avec fureur les hardis champions qui se jettent à sa rencontre, et faire trembler de ses sourds mugissemens la foule des spectateurs qui, rangés sur des gradins, admirent la vivacité de sa lutte, applaudissent à ses courageux efforts; lorsqu'enfin en contemplant, au moment du repos, la majesté de ses formes, l'espèce

de calme empreint dans ses traits , nous le voyons plaire à tous les yeux , embellir , décorer la plaine où il a établi son domicile , et justifier , pour ainsi dire , les fictions de l'ingénieuse et riante Mythologie des Grecs , en rappelant à notre esprit étonné l'antique aventure de la belle et célèbre fille d'Agénor , nous ne saurions nous figurer qu'il est de la même famille que cet animal qui , sous le nom de *bœuf* , doux , patient , timide , docile , attaché à l'homme , dévoué à le servir , et contribuant par ses bons offices à lui assurer le sceptre du monde , traîne péniblement une lourde charrue dans le voisinage de la ferme isolée , séjour du labeur ; seconde , dans les travaux de l'agriculture , un maître souvent injuste ; ou , attelé à un char rustique , gravit en haletant une montagne escarpée , et vient enfin , au sein des cités populeuses , tomber sous le couteau d'un acquéreur impitoyable , pour nous offrir un aliment salubre et abondant , dernier fruit d'une conquête non moins importante pour notre espèce que ne l'est celle du brillant coursier.

Telle est pourtant , en peu de mots , l'histoire générale du bœuf , qui , avec le chien et le cheval , tient le premier rang dans la classe des animaux domestiques , de ces esclaves que nous avons le pouvoir d'enfermer et de faire agir à notre gré. Mais , de plus que ces deux animaux , il nous est encore , après avoir cessé de vivre , utile sous un rapport qui intéresse très - particulièrement le médecin hygiéniste. Il n'est que le taureau dompté , ayant perdu , par l'industrie de l'homme , avec une partie de son organisation naturelle , les sources de ses mouvemens impétueux , de sa fierté , de son indocilité , et devenu , malgré cette mutilation , et même , dans le langage des zoologistes , le type d'un genre dont il a cessé de con-



server tous les attributs, mais dont il est sans contredit l'individu le plus utile à nos besoins. De même que la vache, le veau et la génisse, il n'est en effet qu'un état particulier du taureau, qui représente véritablement à lui seul l'espèce entière. Nous prendrons cependant ici le mot *bœuf* dans son sens le moins étendu, dans celui que la médecine surtout doit adopter, dans celui où il n'indique, à proprement parler, que le taureau coupé.

Nous consacrerons plus tard au taureau, à la vache et au veau des articles à part, mais secondaires, suivant en cela l'usage ordinaire, qui veut que nous ne considérions les animaux esclaves que par rapport à nous, et que le nom qui indique la forme sous laquelle ils nous sont le plus utiles soit le seul sous lequel nous les prétendions connaître. Ainsi nous semblerons ici oublier le taureau pour ne songer qu'au bœuf (1), qui couvre nos campagnes et est une des ressources les plus assurées de notre subsistance.

Il n'est personne, au reste, qui ne connaisse cet animal si important pour l'entretien de la société humaine, au moins dans nos climats; qui n'ait remarqué ses pieds comme bifurqués et terminés par deux doigts enveloppés dans un double sabot d'un tissu solide et résistant; ses deux cornes creuses, rondes, luisantes, naissant des os frontaux, aux deux extrémités de la ligne qui sépare ceux-ci de l'occiput, pour se diriger de côté et revenir

---

(1) L'usage s'est étendu si loin à cet égard, que nous disons, en français comme Aristote le disait en grec (Περὶ ζῴων, βίβλ. Α, κεφ. α), qu'il y a des bœufs domestiques et des bœufs sauvages, tant nous nous sommes accoutumés à voir toute l'espèce dans ces animaux mutilés, à faire de leur nom celui du genre entier.

vers le haut en avant , en forme de croissans ; son front aplati , plus long que large et borné supérieurement par une crête horizontale ; son mufle gros , large et camus ; sa tête courte et ramassée ; ses yeux volumineux et noirs ; ses naseaux ouverts ; ses oreilles grandes , basses , horizontales , velues et unies ; son cou charnu ; ses épaules grosses et pesantes ; son ventre spacieux et tombant ; ses flancs et ses reins larges et robustes ; sa croupe épaisse ; ses jambes et ses cuisses grosses et nerveuses ; sa queue pendante jusqu'à terre et garnie de poils touffus et fins ; enfin , son corps massif et sa taille trapue , mais considérable , puisqu'il n'a pas moins de sept ou huit pieds de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'anus , et que l'on compte plus de quatre pieds de hauteur depuis le sol jusqu'à la partie supérieure de son échine. Tout le monde connaît aussi ce prolongement cutané qui le caractérise , et qui , sous le nom de *fanon* , descend le long de la gorge au-dessous de la mâchoire inférieure , passe au - devant du poitrail et parvient entre les jambes de devant jusqu'aux genoux. Chacun sait encore que sa mâchoire supérieure est dépourvue de dents incisives , et que ces dents y sont remplacées par une sorte de bourrelet cartilagineux et calleux , tandis qu'elles sont au nombre de huit à la mâchoire inférieure , où elles se trouvent séparées , par un long intervalle libre et vide , des molaires , qui existent d'ailleurs au nombre de douze tant en haut qu'en bas ; qu'il est dépourvu de dents canines ; que sa couleur la plus ordinaire et la plus naturelle est le fauve , qui néanmoins paraît souvent mêlé avec le blanc ou le noir , ou remplacé même entièrement par ceux-ci ; ou par le bai , le brun , le rouge , le roux , le brun , le gris ; que ses poils sont plus doux et plus sou-



ples que les crins du cheval, et sont rassemblés en un épi vers le milieu du front ; que sa voix , qui porte le nom de *mugissement*, est un cri profond, très-sonore , qui , commençant par un ton grave, augmente graduellement jusqu'à la fin ; que ses cornes tombent souvent à l'âge de trois ans (1), et sont remplacées , dans ce cas , par d'autres cornes qui ne tombent plus ; que la durée de sa vie est de quatorze à quinze ans.

L'espèce de nos bœufs paraît , comme le pense Buffon , originaire de nos climats tempérés , le grand froid et la grande chaleur les incommodant également. D'ailleurs , cette espèce , si abondante en Europe, ne se trouve point dans certains pays des plus méridionaux et ne s'est point étendue au-delà de l'Arménie et de la Perse (2), en Asie , et au-delà de l'Abyssinie et du Cap-Blanc (3), en Afrique ; car si on la retrouve encore naturellement au Sénégal et dans la région de la Gambra (4), il faut convenir que les bœufs qui vivent au Cap de Bonne-Espérance y ont été conduits autrefois d'Europe par les Hollandais , comme ils se sont prodigieusement multipliés en Amérique depuis que les Européens les y ont transportés ; car ils n'existaient pas dans cette partie du Monde lorsque les Espagnols en firent la conquête , quoiqu'ils couvrent au-

(1) Ce fait a été avancé comme constant par Buffon et par d'autres naturalistes ; mais Forster a démontré , dans une lettre au Pluie français , que la chute des cornes du bœuf n'arrivait qu'accidentellement.

(2) CHARDIN, *Voyages*, tom. II , p. 28.

(3) *Histoire gén. des Voyages*, tom. II , pag. 291. — *Relation de Cadamosto*.

(4) LABAT, vol. II , pag. 189 et 277 ; vol. III , pag. 241 ; vol. V , pag. 121. — BARBOT, pag. 28.

jourd'hui de vastes plaines au Pérou, au Brésil, au Paraguay.

On a donc cherché à multiplier ces animaux dans tous les climats, dans les montagnes comme sur les plaines, dans les lieux secs comme aux bords des eaux et sur un sol humide, dans des contrées fertiles comme sur les terres ingrates; leur éducation, leur nourriture ne sont d'ailleurs point les mêmes dans tous les pays; ils ont donc dû éprouver des changemens remarquables, soit dans la taille de leur corps, soit dans la figure de leurs diverses parties, soit dans leurs couleurs, soit même dans les qualités de leur chair.

Les races et les variétés domestiques du bœuf, prodigieusement modifiées par la diversité des régions qu'il habite, sont innombrables, mais tellement distinctes que, dans les usages économiques, on sait reconnaître les bœufs des différentes provinces, les uns étant préférables pour les boucheries, les autres pour les travaux de l'agriculture. La grandeur et la direction des cornes fournissent, sous ce rapport, des signes fort utiles à consulter. C'est ainsi que certains bœufs de Surate ont de petites cornes adhérentes seulement à la peau et mobiles (1), parce qu'elles n'ont point de cheville osseuse dans leur intérieur; tandis qu'en Abyssinie, le bœuf galla ou sanga, célèbre depuis long-temps dans les récits des voyageurs, sans avoir plus de volume que notre bœuf

---

(1) AElïen (Βελ. Β.) va même jusqu'à dire que, dans les bœufs érythréens, qui sont probablement ceux dont nous parlons, ces cornes sont mobiles comme les oreilles : Βόες ερυθραῖοι κινῆσι καὶ κέρατα, ὡς ὦτα. D'Azara, dans son *Histoire naturelle des Quadrupèdes du Paraguay*, dit avoir observé la même particularité sur certains bœufs de cette contrée du Nouveau-Monde.



ordinaire , porte des cornes d'environ quatre pieds de longueur sur une vingtaine de pouces de circonférence à la base , ainsi que nous l'ont prouvé récemment les observations curieuses de l'écuyer Henry Salt (1) , après celles de Bruce (2) , qui étaient restées assez incomplètes , et dans lesquelles ce grand développement était à tort attribué à un état morbide. En Sicile , les bœufs , qui sont fort nombreux , ont aussi des cornes remarquables par leur grandeur et la régularité de leur figure , et souvent longues de trois à quatre pieds dans les individus que nourrissent les pâturages de l'Etna , en particulier. Il est , au contraire , des races de bœufs qui manquent absolument de cornes , et l'on en rencontre de tels dans le comté de Suffolk , en Ecosse , en Irlande , au Paraguay , aux Indes , etc.

Les races ordinaires de la zone torride , au Bengale , à Madagascar , à l'île de France , etc. , ont toutes une loupe de graisse sur les épaules , et il y en a , dans le nombre , qui ne sont guère plus grandes que le cochon (3) ou le bouc.

Au reste , le bœuf a été placé par les naturalistes dans la classe des mammifères ruminans , à côté des chèvres , des moutons , des antilopes , des cerfs. Comme tous ces animaux et comme le cheval , il vit d'herbe , surtout de graminées et de légumineuses , de jeunes pousses et de feuilles de frêne , d'orme , de chêne , de luzerne , de

(1) *Voyage en Abyssinie , entrepris par ordre du Gouvernement britannique , et exécuté dans les années 1809 et 1810.* Traduct. française. Paris , 1816 , in-8° , tom. 1 , pag. 332.

(2) Voyez , dans l'édition anglaise , et dans l'appendix du tome premier du Voyage de cet auteur , les lettres 9 et 10 de Badjerund Yanni.

(3) CUVIER , *Le Règne Animal , etc.* , tom. 1 , pag. 269.

sainfoin , de vesce , de lupins , de navets , et se borne constamment aux végétaux , mais il ne mange pas nuit et jour comme le dernier d'entre eux. Il prend en assez peu de temps toute la nourriture qu'il lui faut , puis il cesse de manger , reste calme et se couche pour ruminer et digérer à loisir , et cela d'autant plus indispensablement qu'il a rempli sa panse de foin sec , de paille , de son ou d'avoine , alimens qu'on lui donne surtout en hiver dans les étables (1). A cause du défaut de dents incisives à la mâchoire supérieure , il broute l'herbe moins aisément que les solipèdes , comme le cheval et l'âne ; ce qui fait qu'il ne cause aucun tort aux pâturages sur lesquels il paît.

Il prospère mieux , en général , dans les contrées un peu froides que dans les régions chaudes , et il y devient fort gros et fort grand , comme on peut en juger d'après les bœufs du Danemarck , de la Podolie , de l'Ukraine et de la partie de la Tartarie qu'habitent les Kalmouks (2), ainsi que d'après ceux d'Irlande , d'Angleterre , du Contentin , canton de la Normandie , du pays d'Auge , de Franche-Comté (3) , de Suisse , de Hollande et de Hongrie , tandis que , tout-à-fait au Nord , comme en Islande , et au Midi , comme en Barbarie (4) , il reste de petite taille et maigre ; ce que l'on observe déjà en Norwège , au rapport de Pontoppidam (5).

(1) Le plus communément , c'est sur le côté gauche que le bœuf se couche pour ruminer. Il résulte de cette habitude que le rognon de ce côté est presque toujours , chez cet animal , plus gros et plus chargé de graisse que celui du côté droit.

(2) *Histoire générale des Voyages* , tom. VII , pag. 17.

(3) DE FRANCOURT , *Observations sur la Population des bestiaux* , insérées dans la *Feuille du Cultivateur* , septembre , 1792.

(4) BUFFON , *Histoire du Bœuf*.

(5) *L. c.*



Dans tous les cas possibles et quel que soit le pays où il se trouve, le bœuf mérite, parmi les animaux utiles, le premier rang ; car il rend à la terre autant qu'il en tire : il engraisse son pâturage, il enrichit son maître avant de contribuer à sa nourriture. Ses services sont d'une telle importance, que la subsistance et la prospérité des nations en dépendent en quelque sorte ; sans ce précieux animal, on verrait les campagnes rester stériles, et la disette des alimens frapper de toutes parts une population qui s'enrichit de ses dépouilles et se nourrit de sa chair, après avoir, tant qu'il vivait, mis à profit son courage, sa constance et sa patience dans de longs et pénibles travaux. Les mulets, les chameaux, les chevaux, les éléphants, dont l'utilité est si grande dans certains pays, méritent certes bien moins que le bœuf la reconnaissance de l'homme sous ce rapport. Il n'y a donc rien d'étonnant que les avantages multipliés que l'agriculture et les arts retirent de cet animal et de ses parties aient, dans presque tous les temps, porté les différens peuples du monde à honorer un mammifère aussi intéressant, à diriger sur lui toute leur attention. Les anciens Egyptiens avaient placé un bœuf au rang des dieux les plus révéérés (1), et mettaient toute l'espèce sous la sauve-garde des lois civiles et religieuses. Personne n'ignore, en effet, que chez cette nation si remarquable par ses institutions, le bœuf Apis avait un culte spécial et des temples particuliers (2); qu'on faisait des funérailles aux autres bœufs lorsqu'ils venaient à mourir ;

---

(1) *ÆLIEN*, lib. XII, chap. XXXIV. — *Voyez* aussi saint Augustin, *De Præpar. evang.*, c. I.

(2) *PLINE*, l. c., lib. VIII, c. XLVI.

que l'on n'en tuait que fort rarement, à l'exception de ceux que l'on sacrifiait aux dieux, et qu'il était même défendu de mettre à mort les individus qui avaient déjà travaillé. Un culte analogue semble exister dans la presqu'île de l'Inde depuis un temps immémorial déjà; et, aujourd'hui encore, certains bœufs consacrés, que l'on y nomme *bœufs bramines*, se promènent librement dans la foule, au bazar et ailleurs, et réjouissent beaucoup les marchands de légumes auxquels ils veulent bien faire quelque larcin (1). Chez les Brame, quiconque mange de la chair de bœuf passe pour un être infâme et abominable, et les Grecs de Chypre et de quelques contrées ne se nourrissent jamais de cette viande, persuadés que l'animal qui laboure la terre, que le serviteur de l'homme et le compagnon de ses nobles travaux, ne doit pas contribuer de sa chair à la nourriture de son maître.

Si c'en était ici le lieu, nous pourrions rappeler que le taureau, père du bœuf, brille parmi les constellations de la voûte éthérée, où, suivant les mythes ingénieux des Anciens, il a été placé de la main même du maître des dieux, en commémoration de la figure qu'il avait prise pour séduire Europe (2), et où il semble consacrer, d'une manière solennelle, la place accordée à son espèce dans les institutions de certaines peuplades; que le bœuf lui-même était, au rapport de Tacite, si estimé des Germains, qu'ils le donnaient en dot à leurs filles;

(1) DEGRANDPRÉ, *Voyage dans l'Inde et au Bengale, etc.*, tom. II, pag. 47.

(2) *Idibus ora prior stellantia tollere taurum*  
*Indicat; huic signo fabula nota subest.*

OVID., *Fast.*, lib. V.



que les Athéniens , qui s'en servaient pour le labourage et qui l'attelaient à leurs chars , furent très-long-temps sans même oser l'offrir en sacrifice (1); que Pythagore avait mis au nombre de ses préceptes celui de ne point tuer ce laborieux animal (2); qu'un certain homme fut , chez les Phrygiens , condamné à mort pour avoir tué un bœuf qui travaillait au labourage (3); qu'à Rome , un citoyen fut accusé devant le peuple et condamné pour avoir égorgé un de ses bœufs afin de satisfaire la fantaisie d'un jeune libertin qui lui disait n'avoir jamais mangé de tripes , et fut banni comme s'il eût tué son métier (4); que Varron , Plin et Columelle (5) ont avancé , dans leurs écrits , que tuer un bœuf était , dans la même ville , un crime capital (6); que l'histoire a même signalé à la postérité le nom du premier qui , dans les temps héroïques , donna la mort à cet utile animal (7); que l'empereur Valence , dans le but de favoriser la prospérité de l'agriculture , défendit dans tout l'Orient qu'on se nourrit de chair de veau ; que Constantin ordonna que les bœufs de labourage fussent respectés dans les saisies pour dettes , et probablement en-

(1) COELIO RICCIERI , DE ROVIGO , plus connu sous le nom de *Cælius Rhodiginus*, *Lecton. antiq.*, lib. XIX , cap. XXVII.

(2) *A bove succincti cultros removete ministri ,  
Bos aret , ignavam sacrificate suem.*

OVID., *Fast.*, lib. IV.

(3) ÆLIEN , *l. c.*

(4) Plin rapporte ce fait , qui est également cité par Valère Maxime (lib. VIII , cap. I.)

(5) Lib. VI.

(6) *Tanta putabatur percipi utilitas ex bobus , ut eorum visceribus vesci , scelus haberetur.* CICERO , *De Nat. Deorum* , lib. I.

(7) Plin (lib. VII , c. LVI) attribue cette action à Prométhée.

core dans la même intention (1), etc., etc.; mais ces particularités, tout intéressantes qu'elles sont, n'appartiennent point à la médecine; nous les abandonnons, avec une foule d'autres, non moins curieuses, aux naturalistes, aux historiens, aux antiquaires, et nous allons indiquer rapidement tout ce qui, dans l'histoire du bœuf, est du ressort de l'hygiène et de la thérapeutique, c'est-à-dire tout ce qui distingue cet animal et ses parties comme alimens et comme médicamens.

Le but de cet ouvrage n'est point uniquement de chercher dans l'hygiène des secours pour l'art de guérir, des moyens médicaux; l'emploi des alimens dont nous parlons ne doit point nous occuper seulement dans l'état de maladie; il nous faut, d'après les qualités particulières de chacun d'eux, déterminer les effets que peut produire cet emploi, dans l'état de santé, lorsqu'il ne s'agit que de réparer les pertes que les tissus vivans éprouvent sans cesse par suite de l'exercice de leurs fonctions; il nous faut apprécier aussi l'influence que, selon leur manière d'être, il peut avoir, pour modérer ou accroître l'action de nos organes, et même pour modifier la complexion matérielle de tout le système animal. Une connaissance approfondie des procédés suivis par la Nature dans l'accomplissement de mutations aussi importantes, aussi générales, peut conduire le médecin non-seulement à l'espoir d'améliorer, par les soins du régime, les dispositions physiques de l'homme, et, par suite, comme l'a dit l'illustre Cabanis, son intelligence, sa sagesse et son bonheur; mais encore au degré de science nécessaire pour ne jamais permettre à ses malades, durant le trai-

---

(1) CUJAS, lib. IV, c. XX.



tement d'une affection morbide, l'usage d'une nourriture nuisible à leur état, tout en leur indiquant celle qui pourra servir à calmer la violence des symptômes qu'ils éprouvent et coopérer à leur guérison. Aussi la trophologie, c'est-à-dire, l'art de connaître, parmi les productions multipliées qui couvrent et embellissent la surface du globe que nous habitons, celles qui sont spécialement propres à notre nutrition, et cela suivant les divers cas particuliers, est-elle l'une des branches les plus importantes, les plus utiles de la médecine-pratique, et mérite-t-elle, comme l'écrivait Galien (1) il y a déjà bien des siècles, de fixer de préférence l'attention des gens de l'art. Or, il est peu d'alimens qui, sous le rapport dont il s'agit, puissent, plus que la chair du bœuf, de l'animal dont nous traçons l'histoire, donner certainement lieu à une étude tout aussi intéressante par la richesse de ses résultats évidemment profitables, que par la fréquence des occasions qui se présentent d'en faire une application avantageuse. Il devient donc utile de consacrer quelques pages à cette étude, et le temps que l'on passera à les lire pourra n'être point entièrement perdu.

Cette chair, qui, dans nos climats, est peut-être la plus généralement employée de toutes les chairs d'animaux, pour réparer, soutenir, augmenter notre substance et les élémens de notre organisation, est éminemment imprégnée de sucs nutritifs, chargée de maté-

---

(1) Περὶ τῶν ἐν ταῖς τροφαῖς δυνάμεων, οὐκ ὀλίγοι τῶν ἀρίστων ἰατρῶν ἔγραψεν, ἐν πολλῇ σπουδῇ θέμενοι τὴν θεωρίαν, ἐπεὶ δὴ χρησιμωτάτη σχεδὸν ἀπαστῶν τῶν κατὰ τὴν ἰατρικὴν ἐστίν. — (Περὶ τροφῶν δυνάμεως, βιβλ. Α, κεφ. α').

riaux aptes à se convertir en chyle. Mais indépendamment de la fibrine, qui fait la base de son tissu tendre, délicat, serré, succulent, et tout à la fois ferme et compacte; de l'albumine et de la graisse que l'eau bouillante en sépare; de la gélatine que le même menstrue y développe, au moyen des parties aponévrotiques, cellulaires et tendineuses que ce tissu offre dans sa masse organique; des sels (1) et de l'acide à l'état libre (2) que les chimistes y ont découvert, tous principes plus ou moins propres à l'alimentation, elle contient encore une matière extractive particulière, odorante, aromatique, sapide, un peu piquante, essentiellement excitante, et distinguant évidemment la viande du bœuf de celle des jeunes mammifères, qui en est privée, et de celle des autres animaux herbivores adultes, qui, dans l'état de domesticité du moins, en renferme une moindre proportion. Cette substance, qui communique au bouillon de bœuf la couleur dorée et la saveur agréable qui le caractérisent, dont Thouvenel a parlé il y a déjà long-temps (3), que Rouelle, qui l'a découverte, avait appelée *extrait savonneux de viande*, dont le célèbre Fourcroy a indiqué la plupart des propriétés (4), que feu le professeur Hallé a signalée aussi à notre attention dans l'Encyclopédie méthodique (5), que M. Thenard,

(1) Tels sont les phosphates de soude, de chaux et d'ammoniaque.

(2) M. Berzelius pense que cet acide, toujours en petite quantité, est l'acide lactique.

(3) *Mémoire chimique et méd. sur la nature, les usages et les effets de l'air, des alimens, etc.* Toulouse, 1780.

(4) *Système des connaissances chimiques.* Paris, an ix, in-8°, t. ix, p. 246 et suiv.

(5) *Dictionnaire de Médecine*, tom. 1, pag. 786.



plus récemment, a nommée *osmazôme* (1), dont le rapport enfin à la gélatine dans la chair est d'environ un à cinq, et qui n'existe point dans les os et dans les tissus blancs, joue un rôle très-remarquable dans le mode d'action de la viande du bœuf sur l'économie, et peut être envisagée, sinon comme la partie nutritive de cet aliment, du moins comme son principe restaurant et tonique, en sorte qu'il ne saurait être, sous ce point de vue, indifférent au médecin d'en connaître l'existence et les attributs, lui qui doit savoir aussi que ce principe n'est point détruit par l'acte de la digestion, et que, comme l'a remarqué M. Barbier d'Amiens (2), il pénètre dans le torrent de la circulation et exerce sur tous les tissus vivans une impression excitante.

On doit déjà, d'après ce simple exposé, prévoir que la chair du bœuf a des propriétés tout autres que celles de la chair d'agneau dont nous avons fait naguère l'histoire, et qu'elle doit se rapprocher davantage des chairs d'alouette, de bécasse et de bécassine dont nous avons aussi parlé (3), et de celle de mouton dont nous nous occuperons plus tard. Du genre des alimens que Celse nommait *valentissimæ materiæ*, elle exerce d'abord sur l'estomac une impression qui anime l'action

(1) *Bulletins de la Faculté de médecine de Paris*, 1806, n<sup>o</sup>, III, pag. 35. — *Traité de Chimie élémentaire théorique et pratique*. Paris, 1821, in-8<sup>o</sup>, tom. III, pag. 760.

M. Berzelius regarde l'osmazôme comme un composé de lactate de soude et de matière animale, et M. Thomson croit que ce principe n'est que de la fibrine légèrement altérée par l'ébullition de la chair dans l'eau.

(2) *Traité d'Hygiène appliquée à la Thérapeutique*. Paris, 1811, in-8<sup>o</sup>, tom. II, pag. 162.

(3) Voyez ci-dessus, t. I, p. 242, 316 et suiv., et t. II, p. 268.

de ce viscère , augmente ses mouvemens et facilite l'accomplissement d'une digestion dont le résultat doit être de fournir une grande quantité d'un chyle réparateur en ne laissant que peu de résidu excrémentitiel. Or , comme , par suite , l'assimilation des molécules alibiles se fait aisément , il en résulte une influence grande , rapide , étendue sur le système général des forces vitales ; un accroissement d'activité dans la circulation et un développement marqué dans la chaleur animale , qui constituent un véritable mouvement fébrile très-prononcé et très-durable. Lorsqu'en effet on a mangé du bœuf en assez grande quantité , les contractions du cœur et le cours du sang sont accélérés ; les pulsations des artères deviennent plus fortes , les phénomènes chimiques de la respiration plus actifs. Ces différens effets dépendent surtout de l'exercice de la faculté excitante de l'osmazôme que contient cet aliment ; mais , chez les individus qui font de celui-ci un usage constant , comme chez ceux qui ne vivent en général que de viandes faites et colorées , ils ne tardent point à être remplacés par une série d'autres phénomènes plus éloignés qui se rapportent plus particulièrement à la qualité nourrissante dont la viande dont il s'agit est douée , et qui annoncent une nutrition , une sustentation très-actives : tels sont spécialement la plénitude habituelle du poulx , le développement des tissus organiques en vertu de l'énergie des fonctions gastriques et de la surabondance des sucs nourriciers qui sont alors portés dans le corps , et , en conséquence , une irritabilité plus grande , une sensibilité générale plus vive , une violence marquée dans la manifestation des passions , une vigueur extrême dans les mouvemens volontaires , qui sont aussi et plus libres et plus prompts.



On remarque généralement, à la vérité, la plupart de ces dernières modifications dans l'exercice des fonctions de la vie chez les personnes qui se nourrissent de chair principalement; une mutation profonde s'opère même dans leur constitution organique. Mais aucune viande n'est peut-être plus propre à déterminer cet effet que celle du bœuf, si riche en principes assimilables et stimulans tout à la fois. Personne n'ignore qu'en Angleterre il existe une classe de personnages dont la noble profession est de se battre à coups de poings pour de l'argent; mais ce qu'on ne sait point aussi communément, c'est que les maîtres de ces athlètes les assujettissent à un régime particulier, afin de leur donner de la force et de l'agilité. Un certain Ripsham, geolier d'Ipswich, qui élevait un de ces *animaux domestiques* presque uniquement avec du bœuf rôti, et qui le faisait peser tous les jours, ne tarda point à s'apercevoir qu'il devenait trop gras, et fut obligé de substituer la viande de mouton à celle de bœuf, ce qui, dit-on, lui réussit assez bien (1).

Nous avons chez nous peu d'occasions d'observer des faits de ce genre; mais ils ne sont rien moins que rares chez nos voisins de la Grande-Bretagne, qui font du bœuf une grande consommation, et qui y sont engagés, au reste, par la température froide et humide de leur climat, laquelle repoussant de l'extérieur les facultés vitales, permet aux viscères intérieurs d'acquérir un surcroît de force, et proportionne l'appétit pour les alimens réparateurs et la facilité de la digestion au besoin

---

(1) *Principes d'Hygiène extraits du Code de santé et de longue-vie*, de sir John Sinclair, par L. Odier. Genève, 1810, in-8°, pag. 310.

de réparation que nécessite l'impression débilitante de l'atmosphère; tandis que la région tempérée dans laquelle nous vivons nous met à même de choisir une nourriture moins animale, moins chargée de principes assimilables, du moins habituellement, qu'elle ne doit l'être dans le Nord, duquel se rapprochent les Anglais, quoique pourtant elle soit certainement moins aqueuse, moins végétale que dans le Midi; et nous évitons ainsi, par conséquent, tous les inconvéniens de l'abus qui naît si souvent du besoin.

Ainsi donc, par l'effet même qui résulte de la digestion du bœuf sur l'économie vivante, il devient évident qu'il est des contrées où l'usage de la chair de ce mammifère est, pour ainsi dire, indispensable. Par cela que sa qualité très-nourrissante, que l'assimilation très-active qu'elle détermine dans le sang et dans les organes, tendent, dans le Midi et dans les zones tempérées, à réaliser une complexion pléthorique avec excès des forces organiques, elle devient d'une grande utilité dans ces pays qui, comme l'Angleterre, l'Irlande, la Flandre, la Hollande, la Normandie même, ont des habitans d'une constitution naturellement lymphatique, généralement mous, pâles, bouffis, et néanmoins quelquefois obligés de faire une grande dépense de forces et d'activité pour se procurer une nourriture que la Nature ne leur livre point facilement. On sent combien il serait impossible à ces habitans de vivre en pythagoriciens; tous les défauts de leur organisation deviendraient de plus en plus manifestes sous un pareil régime, tandis que l'habitude de la viande amène dans leur constitution un changement favorable, puisque, sous son influence, ainsi qu'on peut le prévoir d'après ce que nous avons



dit, leurs joues se colorent, leurs chairs prennent de la fermeté, leurs membres deviennent plus robustes, leur sang est plus abondant et d'une composition plus riche, leurs mouvemens organiques acquièrent de l'énergie. Ce n'est point sans raison que les Septentrionaux font très-peu cuire ordinairement le bœuf dont ils se nourrissent; dans cet état, quoique plus difficile à digérer, il fournit plus de matériaux alibiles, et son influence plus excitante tient dans une activité plus grande tout le système animal, provoque l'exercice de cette activité, met en jeu la vitalité actuelle des organes.

Ceci nous conduit naturellement à remarquer que le principe stimulant de la chair de bœuf, que l'osmazôme joue ici un rôle des plus importans et assez distinct des effets de la qualité trophologique de cet aliment. En supposant, en effet, celui-ci privé du principe dont il s'agit, et riche seulement en matériaux alibiles, il communiquerait certainement encore une grande vigueur au corps par l'acte même de la nutrition; mais cette vigueur resterait latente, parce que l'impression immédiate de cette substance sur les tissus vivans ne serait plus propre à provoquer leur exercice, à mettre en jeu les propriétés de leur vie actuelle. Aussi, lorsque, pour se nourrir de végétaux, de poissons ou de viandes blanches, on abandonne le bœuf et les autres chairs analogues, l'absence de cette influence stimulante donne naissance à une faiblesse soudaine, circonstance qui a été déjà notée d'une manière tout-à-fait remarquable par Galien, qui nous apprend que si, pendant un seul jour, on cessait de donner à un athlète la viande qui faisait la nourriture fondamentale des gens de son espèce, le lendemain il se sentait affaibli. Quelques jours de ce

nouveau régime, ajoute-t-il, suffisaient même pour lui enlever ses forces et le faire maigrir d'une manière sensible (1). Quoique le célèbre médecin de Pergame ait eu ici particulièrement en vue la chair de porc, ce qu'il en a dit est particulièrement applicable aussi à celle de l'animal dont nous parlons.

Ainsi donc, cet aliment n'agit pas uniquement comme éminemment nutritif; il ne fournit point seulement au sang des molécules nouvelles consacrées à remplacer celles qu'emportent chaque jour les différentes excré-  
tions; ce mode d'action, en lui, n'est même que secondaire, et le médecin ne doit pas perdre de vue l'impression particulière qu'il fait éprouver à toutes les parties vivantes au moment de son ingestion, l'excitation qu'il détermine alors dans les organes, l'impulsion qu'il transmet, du centre épigastrique, à tout le reste de l'économie. Il nous conviendrait, il serait même digéré facilement sans le secours d'aucun assaisonnement étranger, si nous nous trouvions encore dans l'état de nature, livrés à un genre de vie sobre, tranquille et pur comme notre constitution physique et morale le serait alors. Mais, dans l'état social, afin de le rendre plus apte à éprouver l'action des puissances digestives affaiblies ou épuisées par des excès, on a trouvé le moyen de le rendre plus sapide, plus tendre, plus délicat, et cela en lui faisant subir plusieurs préparations, et surtout en l'assaisonnant avec diverses substances qui modifient ses propriétés, ajoutent à l'influence qu'il peut naturellement exercer sur les forces de l'estomac, et l'imprègnent de principes volatils, âcres, aromatiques, irri-

---

(1) Περι τροφῶν δυναμειωσ, βιβλ. γ, κεφ. β'.



tans même, qui ont souvent l'inconvénient d'exciter l'appétit au-delà du besoin, mais qui ajoutent beaucoup à l'influence de l'osmazôme sur les tissus vivans.

C'est là ce qui fait que, dès le moment où, par l'effet de la civilisation, les hommes furent maîtrisés par des goûts réfléchis, par des désirs factices, on les vit, après avoir d'abord dérobé le bœuf aux travaux de l'agriculture (1), apporter bientôt dans la préparation de sa chair toutes les ressources de l'art, tous les raffinemens du luxe, et dénaturer ainsi les qualités que nous avons signalées dans ce genre d'aliment, les faire disparaître même entièrement quelquefois par la variété des mélanges, l'association des saveurs et tout le faste des assaisonnemens combinés. Moins sages que les héros d'Homère, qui, dans l'enfance des sociétés, faisaient du bœuf grillé la base de leurs festins, et qui réparaient ainsi d'une manière efficace leurs forces épuisées par les combats (2), les nations plus civilisées ont substitué une excitation factice et passagère à un moyen de restauration aussi assuré que durable, mais plus lent. L'activité

(1) C'est à cette époque que la plupart des poètes ont placé le commencement de cet âge de fer si célèbre dans leurs écrits, et qui, suivant un certain philosophe morose, fut le précurseur d'un âge de boue :

Πρῶτοι δέ βοῶν ἑπάσαντ' ἀργήρων.

ARATUS.

..... *Et antè*

*Impia quàm cæsis gens est epulata juvencis,*

*Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat.*

VIRGIL., *Georg.*, II.

(2) Tous ceux qui ont lu l'Iliade se rappelleront sans doute que le puissant Agamemnon régala majestueusement de la chair grillée d'un bœuf le vaillant Ajax, de retour d'un combat singulier avec Hector, et lui servit par honneur le dos de cet animal, probablement le morceau

que donnent aux fonctions de la vie les assaisonnemens employés dans les diverses préparations culinaires du bœuf rend l'assimilation moins parfaite et augmente la somme des pertes éprouvées par l'économie dans un temps donné : il faut en convenir. Aussi la manière dont nous mangeons cette viande le plus ordinairement n'est-elle pas propre à nous faire concevoir pourquoi, plutôt que tout autre aliment, elle doit être la véritable nourriture *d'un homme libre et courageux*, comme, au rapport d'Elie (1), le disait le Spartiate Lysandre, en n'acceptant qu'un bœuf parmi beaucoup d'autres objets qu'on lui offrait en présent. Que penserait donc aujourd'hui de notre cuisine le robuste Hercule, lui que le poète comique Eubulus, dans un passage de sa pièce d'*Amalthée*, conservé par Athénée (2), nous peint comme refusant de manger de l'ail, de l'ognon, du silphium et autres substances échauffantes et aromatiques, pour demander le premier de tous les mets, celui qui est le plus propre à l'entretien des forces et de la santé,

---

dont nous faisons tant de cas sous le nom de *filet*, mais qu'un seul homme ne mangerait plus sans partage.

Νῶτοισιν δ' Ἀγνῖα διανεκέεσσι γέραιεν  
 Ἡρῶς Ἀλκείδης.....

Ce n'est point là, au reste, le seul passage de ce poème immortel où nous voyons cette coutume établie. Ailleurs encore Agamemnon fait servir du bœuf grillé à Nestor à cause de son grand âge.

(1) Cet Elie n'est point l'auteur de l'*Histoire des Animaux*, que nous avons tant d'occasions de citer. Il est peu connu, et nous a laissé un recueil d'*Histoires diverses*, qui fut imprimé à Strasbourg en 1685. C'est dans le chapitre quatorzième du livre cinquième de ces histoires qu'il rapporte ce trait de Lysandre dont nous parlons.

(2) Voyez les *Déipnosophistes*, livre. II, chap. XXIII, pag. 63, de l'édition imprimée à Lyon, in-fol., en 1612.



en un mot, la chair de bœuf grillée, ou rôtie tout simplement? Sous ce rapport, il se trouverait peut-être mieux dans la Grande-Bretagne que partout ailleurs. Les Anglais, en cela, se rapprochent effectivement plus de la simplicité des temps antiques que les autres peuples de l'Europe, et même surpassent les anciens Grecs, puisque, comme nous l'avons dit, ils mangent leur bœuf presque cru. Mais ils sont loin encore pourtant d'égaliser les farouches soldats d'Abyssinie, qui, dans leurs expéditions, coupent, à la croupe des bœufs dont ils s'emparent, des tranches, des morceaux de chair qu'ils mangent tout saignans et sans aucune espèce de préparation, rajustant ensuite la peau à l'endroit de la blessure, et laissant errer ces malheureux animaux en liberté sans les tuer tout-à-fait. Bruce (1) a été témoin d'une scène de ce genre en se rendant d'Axum au Tacazze, et M. Pearce, voyageur anglais, qui a long-temps résidé dans l'Éthiopie et chez les Gallas, a vu, chez ces derniers, un pareil acte de cruauté être commis par les troupes du Raz (2). Il est vrai de dire aussi que dans ces contrées peu connues de l'Afrique, la coutume de manger la viande crue est générale (3) et paraît une chose toute simple.

Nous pourrions ici, du reste, dignes disciples d'Apicius, présenter aux gastronomes l'histoire des préparations diverses que l'on fait subir, de nos jours, chez les différentes nations de l'Europe, à la chair du bœuf,

(1) *Voyages*, traduct. française, tom. v, pag. 292.

(2) H. SALT, *Voyage en Abyssinie*, traduct. française. Paris, 1816, in-8°, tom. II, pag. 39.

(3) *Idem*, *ibidem*, pag. 40.

avant de la servir sur la table. Nous pourrions encore , remontant à un terme plus éloigné , indiquer les soins que l'on se donne , pendant sa vie , pour rendre l'animal lui-même plus propre à la destination qu'on lui réserve après sa mort. Le tableau serait vaste ; il le serait même déjà beaucoup quand nous nous bornerions à raconter ce qui s'est passé dans notre patrie à ce sujet aux divers âges dont les historiens nous ont conservé la mémoire ; mais ce que nous avons dit ci-dessus de général doit suffire pour éclairer le médecin sur le mode d'action de chacune des préparations de cette viande auxquelles la diversité des temps , des lieux et des coutumes a pu donner naissance , et , sans même prétendre présenter des conjectures sur l'époque à laquelle les Gaulois commencèrent à avoir des bœufs , c'est-à-dire , apprirent à rendre , par la castration , la chair du taureau et plus tendre et plus délicate , nous nous contenterons de rappeler que , dès les premiers règnes de la monarchie , on vit , chez les Français , le bœuf être mis au nombre des alimens usuels , comme le mouton , le veau et l'agneau ; et que , au rapport de Jean Bruyren Champier , on connaissait déjà , dans certaines de nos provinces , dès le milieu du 17<sup>e</sup> siècle , l'art d'engraisser cet animal et de lui faire acquérir une grosseur considérable.

Au reste , probablement alors comme à présent , il devait y avoir des races de bœufs plus estimées les unes que les autres pour leur chair ; dès-lors aussi on devait préférer les bœufs de telle province à ceux de telle autre , et cela indépendamment tout-à-fait de l'art des cuisiniers entre les mains desquels leur chair tombait. Ce qui doit nous porter à le croire , c'est que Champier vante beaucoup les bœufs des montagnes d'Auvergne , souvent



si gras , dit-il , qu'on est obligé de les amener dans des charrettes , et que , encore aujourd'hui , leur viande , belle et d'une qualité supérieure (1) , est très-recherchée des bouchers , ainsi que celle des bœufs du Limousin , de l'Angoumois et de la Xaintonge , qui sont cependant moins gras que ceux d'Auvergne , mais qui sont généralement plus estimés que ceux de la Marche et du Berry.

Cette branche de notre économie publique mériterait certainement quelques développemens de notre part , si elle tenait à la médecine par un lien plus immédiat ; mais nous aurons dit à-peu-près tout ce qui peut nous intéresser sous ce rapport , quand nous aurons ajouté aux détails précédens le petit nombre des faits suivans , qui se rattachent véritablement à l'hygiène.

1°. La race des *bœufs gascons* fournit , en France , de fort gros bœufs et qui pèsent souvent plus d'un millier de livres : leur chair est de bonne qualité.

2°. Celle des *bœufs nivernais* donne beaucoup de suif ; mais elle se distingue par une chair peu compacte , quoique de fort bonne qualité aussi.

3°. En Bourgogne , les bœufs sont petits et leur chair est de qualité médiocre.

4°. Ceux de l'Anjou et du pays nantais se recommandent par l'abondance et l'excellente qualité de leur chair.

5°. Ceux de la vallée d'Auge , en Normandie , qui paraissent originaires d'une race de Hollande , ont , sans aucun doute , parmi les diverses espèces de nos bœufs , la viande la plus belle et la meilleure , après ceux du Cotentin toutefois , autre canton de Normandie.

---

(1) LEGRAND D'AUSSY, *Voyage d'Auvergne*, in-8°, t. II, p. 437.

6°. Enfin , en Provence et dans nos autres provinces méridionales , la viande des bœufs est sèche , dure , filandreuse , rouge , de difficile digestion , et souvent d'une odeur désagréable et d'une saveur forte. Peut-être cela tient-il , dans plus d'un cas , plutôt encore au peu de soin qu'on a de ces animaux qu'à la chaleur du climat , puisqu'en Italie , par exemple , on trouve encore assez souvent du bœuf fort bon. Mais , en effet , chez nous , dans cette île immense qu'embrasse le Rhône à son embouchure , et qu'on appelle *la Camargue* , on lâche en liberté les bœufs , qui réellement y deviennent tout-à-fait sauvages , et se rapprochent du buffle par leur air farouche , par la teinte noire de leur corps , par l'épaisseur de leur cuir , qui les met efficacement à l'abri des attaques des cousins très-multipliés sur ce terrain inculte. On conçoit très-bien , d'après le genre de vie auquel ces animaux sont livrés , que leur chair ne peut ressembler à celle de nos bœufs domestiques si soignés et si bien nourris ; et cependant le grand nombre des bœufs sauvages de la Camargue rendrait cette variété bien profitable pour l'homme , sous le rapport alimentaire. Ce nombre , en effet , est immense ; il doit augmenter même d'année en année , et du temps de Quinquaran de Beaujeu , évêque de Senez , il montait déjà à seize mille (1).

Quoi qu'il en soit , de tout ce qui a été dit précédemment , nous pouvons conclure , suivant les règles de la plus saine doctrine en physiologie et surtout en hygiène , que la qualité nourrissante de la chair du bœuf , en déterminant la pléthore et l'excès des forces organiques ,

---

(1) *De Laudibus Provinciæ*. Parisiis , 1551 , in fol.



comme nous l'avons dit plus haut , doit prédisposer plus ou moins prochainement aux angioténies , aux diverses phlegmasies des organes parenchymateux , aux hémorrhagies actives , à l'apoplexie , à la polysarcie , etc. Aussi l'usage habituel de cette chair doit-il très-certainement être placé au nombre des causes occasionnelles de ces diverses affections morbides , qui ont d'ailleurs , dans ce cas particulier , d'autant plus d'intensité et une marche d'autant plus vive , que la gravité de leurs symptômes est proportionnée à la vigueur que ce genre d'aliment a développée dans le corps de l'individu actuellement malade.

Par cela même , la chair du bœuf doit être très-expressément défendue dans toutes les maladies où il y a pléthore et irritation , comme dans la pleurésie , la péripneumonie , la gastrite , l'hépatite , l'hémoptysie , la phrénésie , le rhumatisme aigu , la dysenterie , les fièvres exanthématiques , la variole , la rougeole , la scarlatine , les fièvres méningo-gastriques , etc. L'action stimulante de l'osmazôme absorbé sur tous les tissus vivans provoquerait une exaspération soudaine dans les accidens morbides , et peut-être même le développement de nouveaux symptômes plus ou moins redoutables.

Il faut pareillement la proscrire dans le plus grand nombre des névroses , dans celles qui , comme l'hypochondrie , la mélancolie (1) , l'hystérie , le tremblement des membres , se développent le plus ordinairement chez

---

(1) Hippocrate affirme ce fait dans le quatrième livre de son *Régime de Vie dans les maladies aiguës*. Τα μὲν γὰρ μελαγχολικὰ καὶ παροξυνθεῖν ἂν παθήματα ἀπο βούρων κρεῶν εδοδῆς, dit-il , et Galien partage entièrement cette opinion quand il nous dit à son tour : Εἰ δὲ καὶ φύσει τις εἴη

des individus d'une constitution sèche et irritable, et sont accompagnées de maigreur , de chaleur fébrile. Son influence excitante ne ferait qu'entretenir l'extrême sensibilité des parties vivantes , animer leurs mouvemens déjà trop précipités , confirmer l'état de maladie déjà existant , et cela dans une circonstance où , d'ailleurs , on doit tendre à calmer l'éréthisme des tissus , la violence de l'impulsion circulatoire , l'irritation générale , l'agitation du système nerveux.

L'aliment dont nous parlons est aussi , en général , contraire aux individus soumis à la fâcheuse influence d'une diathèse herpétique , et même à ceux qui sont atteints d'une phlegmasie cutanée évidemment locale , comme un ulcère , etc. Ces personnes , ainsi que les blessés de tout genre , ne sauraient manger du bœuf en certaine quantité sans ressentir aussitôt plus de chaleur , de tension , de douleur dans le lieu malade.

Il serait superflu d'énumérer tous les autres cas pathologiques dans lesquels la chair du bœuf est contraire ; l'abondance des sucs nourriciers qu'elle fournit , l'osmazôme qu'elle renferme , le tissu solide qui en fait la base et qui nécessite des efforts assez grands de la part de l'estomac pour sa digestion (1) , les indiquent assez. Mais

μελαγχολικώτερος τον κρασιν , ἀλλάζεται τινι παθηματι μελαγχολικῶν ἐν τη τουτων ἐδοδῇ πλεονάζας. Paul d'Egine , Aëtius , Oribase , Siméon Seth , Haly Abbas , Rhazès , Isaac ont eu absolument la même manière de voir à ce sujet.

(1) Hippocrate en a déjà fait la remarque depuis long-temps ; *la chair du bœuf*, dit-il , dans le second livre de son *Régime de vie* (Περὶ διαίτης), est ferme , resserrante et de difficile élaboration dans les viscères. Βοίεια κρέα , ισχυρὰ καὶ σπαιμα , καὶ δυσπέλα τῇσι κοιλίῃσι. Voyez la page 357 de l'édition de Foës , imprimée *in-folio* , à Genève , en 1657.



il est indispensable d'appliquer les données que nous a procurées l'analyse chimique à un des produits de cette chair en particulier , produit assez généralement recommandé et employé comme boisson nutritive dans une foule de maladies , et de signaler les circonstances dans lesquelles son administration peut être suivie de quelque'inconvénient. On a déjà deviné sans doute que nous allons parler du bouillon , *solutum aqueum* de principes animaux très-nourrissant , très-réparateur et très-facile à digérer , obtenu par la décoction prolongée de la chair du bœuf dans l'eau , et que tout le monde connaît.

Dans l'opération nécessaire pour obtenir du bouillon , l'albumine de la viande est coagulée en grande partie ; sa graisse se fond et vient nager à la surface du liquide , qui dissout aussi l'osmazôme , les sels , l'acide , et convertit en gélatine une portion des tissus aponévrotique , cellulaire et tendineux. Par conséquent , le bouillon bien préparé , avec sa couleur dorée , son odeur aromatique , sa saveur un peu piquante et agréable , ne contient que de la gélatine , de l'osmazôme , des phosphates et des hydro-chlorates de soude et d'ammoniaque , à quoi il faut ajouter un peu d'huile grasseuse dissoute à la faveur de la gélatine et de l'osmazôme , un peu d'albumine , et même un peu de phosphate de chaux.

Pour que le bouillon soit bien fait d'ailleurs , pour que la viande cède facilement à l'eau la gélatine et l'osmazôme qu'elle contient , il faut que ce liquide la pénètre avec une température graduée , dilate les fibres musculaires et dissolve les principes solubles interposés dans leurs interstices. Il est donc essentiel de modérer , dans cette opération , l'action du calorique , de faire , comme on le dit vulgairement , le bouillon à petit feu ;

car si l'on soumet subitement la viande à l'action de l'eau bouillante, celle-ci coagule et durcit l'albumine qui y est renfermée, et la gélatine et l'osmazôme ne pouvant plus se dissoudre, on n'a qu'un bouillon faible et sans saveur, comme sans odeur et sans couleur.

Quand on évapore avec lenteur le bouillon bien fait, on lui voit prendre, au contraire, par degrés une teinte orangée qui passe au rouge-brun, une consistance plus marquée, une saveur légèrement âcre. Dans cet état, on le nomme spécialement *consommé*, et, par le refroidissement, il se prend en une gelée tremblante.

Or, les praticiens sont généralement d'accord pour défendre à leurs malades atteints d'affections phlogistiques le bouillon et surtout le consommé de bœuf, et partagent en cela l'opinion du judicieux Sydenham, qui avait remarqué que, dans le cas dont il s'agit, ces liqueurs exaspéraient tous les accidens morbides et ajoutaient à l'intensité des symptômes pyrétiques. Il est certainement peu de circonstances où l'expérience et la théorie soient plus intimement unies, car la chimie, en nous démontrant la présence de l'osmazôme dans le bouillon, nous démontre également la cause des effets nuisibles dont nous venons de parler.

Ainsi donc, dans les maladies aiguës, dans les fièvres angioténiques et bilieuses, dans les phlegmasies des membranes séreuses, comme la péritonite et la pleurésie; dans l'inflammation du foie, du poumon, de l'estomac, de la vessie; dans les exanthèmes cutanés, dans les hémorrhagies actives, etc., il ne suffit point de proscrire l'usage de la chair de bœuf en nature, il ne faut même point s'en servir pour composer du bouillon. L'inconvénient est, d'ailleurs, encore plus grand si, comme



on le pratique communément, on ne se borne point à faire ce bouillon simplement avec de la viande, et que, dans sa composition, on ajoute à celle-ci des légumes savoureux, des oignons, du céleri, des aromates et surtout du girofle, enfin de l'hydro-chlorate de soude (sel commun) en plus ou moins grande quantité. Il faudrait alors rejeter l'usage de ce liquide, comme on condamnerait celui du vin, des cordiaux, des excitans en général.

Gardons-nous cependant de croire que, dans aucun cas, on ne puisse considérer la chair du bœuf et ses préparations comme des agens médicaux. Nous venons d'indiquer les circonstances où il faut redouter les conséquences de leur emploi; nous en allons trouver d'autres où l'on retire les plus grands avantages de l'usage journalier de ce genre d'alimens.

On peut avancer, par exemple, que dans les pyrexies accompagnées de faiblesse, de prostration des forces de la vie, le bouillon de bœuf, chargé d'une grande proportion d'osmazôme et, par conséquent, très-stimulant, est une nourriture d'autant plus convenable, que son assimilation très-facile ajoute un sentiment de vigueur profonde à l'activité que détermine, dans l'exercice des organes, l'impression excitante qu'il fait sur leur tissu. Nous le conseillerons donc avec confiance dans le déclin des fièvres adéno-méningées et dans le cours même des fièvres adynamiques, ataxiques, lentes nerveuses; dans certaines hydropisies asthéniques; dans les flux chroniques des membranes muqueuses, comme la leucorrhée par débilité; dans le scorbut, les scrofules, le rachitis, l'atrophie mésentérique.

Il est un cas encore où l'on prescrit avec succès le

bouillon de bœuf : c'est celui où il s'agit de calmer certains vomissemens opiniâtres , et surtout ceux qui sont produits par l'action d'un émétique prolongée au-delà de l'effet qu'on en attendait. L'administration de quelques cuillerées et même d'une tasse de ce liquide , bien chaud et non dégraissé , calme promptement un malade que fatiguaient , que tourmentaient des secousses trop souvent répétées et trop violentes , et , le plus ordinairement , on est par là dispensé d'avoir recours aux anti-spasmodiques et aux parégoriques.

Quant à la viande elle-même , elle peut souvent être considérée comme un véritable médicament , et l'on voit , dans plus d'une occasion , les qualités que nous lui avons attribuées déterminer dans l'économie vivante une mutation qui seconde efficacement les divers remèdes que l'on met en usage. Qui ne sait , par exemple , que , dans ces fièvres intermittentes passées à l'état chronique , qui se compliquent d'infiltration des membres , de faiblesse , d'amaigrissement , de dyspepsie habituelle , et qui paraissent ne devoir jamais se terminer , l'habitude du bœuf et des autres viandes de même nature est un puissant moyen de guérison , surtout si , comme le recommande Sydenham (1) , on accorde en même temps aux malades une quantité modérée d'un vin généreux ?

Qui ne sait aussi que , dans le diabète sucré , cette maladie si extraordinaire , si difficile à traiter , on a obtenu de fort bons effets de l'usage du bœuf grillé donné avec abondance ? Qui ne s'est point applaudi plus d'une fois , dans le cours de sa pratique , d'avoir conseillé cette viande ainsi préparée aux enfans d'une constitution lym-

---

(1) *Epistol. respons.*, R. Brady.



phatique, disposés aux affections scrofuleuses, aux infiltrations cellulaires, à la bouffissure, et de l'avoir substituée au lait, à la bouillie, aux panades dont on ne lès gorge que trop souvent? C'est ici surtout que le pouvoir curatif de ce moyen brille dans tout son jour, et que l'art du cuisinier peut être appelé au secours de la médecine (1).

Jusqu'à présent, au reste, nous n'avons parlé à nos lecteurs que des propriétés de la chair musculaire du bœuf à l'état frais, et de celles du bouillon que l'on préparait immédiatement avec elle. Mais il existe une foule d'autres manières de tirer de cette chair des alimens susceptibles de se conserver pendant un long laps de temps, et dont les qualités tout-à-fait différentes de celles que nous avons signalées dans la viande prise sur l'animal récemment tué, exigent que nous entrions dans quelques détails à cet égard.

Dans les contrées septentrionales et méridionales de l'Europe, et même en Amérique, on marine, on dessèche et on enfume la chair de bœuf par différens procédés. Dans le duché de Gueldres et à Hambourg, lieux qui jouissent en particulier d'une grande réputation sous ce rapport, on la suspend dans des cheminées après l'avoir saupoudrée de sel et laissée mariner pendant trois jours, et on l'expose ainsi à la fumée du bois vert de genévrier, qui lui donne une odeur aromatique et une saveur plus

(1) Nous manquons encore d'un ouvrage scientifique sur la cuisine : cependant on en aurait grand besoin, et l'utilité ne saurait en être contestée. Le seul livre écrit sur ce sujet qui soit venu à notre connaissance est assez récemment publié et doit être l'ouvrage d'un médecin ; il est intitulé ; *Culina famylatrix Medicinæ*. 1 vol, in-8°. Yorcck, 1804.

agréable. Nos ancêtres la salaient simplement comme, de nos jours, on sale encore celle du cochon, et chaque famille en faisait une provision pour la nourriture des valets et des ouvriers (1). Mais le bœuf ainsi préparé, malgré l'assaisonnement qui en fait un stimulant pour les organes digestifs (2), acquiert une dureté considérable qui le rend réfractaire aux forces de l'estomac (3), tandis que le sel dont il est chargé, tout en le faisant rechercher des buveurs, doit empêcher beaucoup de personnes d'en faire usage, en le rendant une cause manifeste du développement ou de l'accroissement des maladies de la peau. L'habitude de cet aliment, continuée pendant longtemps, comme dans les voyages d'outre-mer, passe d'ailleurs encore, avec assez de raison, pour prédisposer au scorbut, et beaucoup de médecins anglais pensent que si cette affection était plus fréquente dans la Grande-Bretagne autrefois qu'aujourd'hui, c'est que la plupart des habitans des trois royaumes, ne pouvant que difficilement se procurer des vivres frais pendant l'hiver, se nourrissaient presque entièrement, dans cette saison, de chair de bœuf et d'autres animaux salée et séchée.

Ceci nous conduit assez naturellement à présenter la remarque suivante aux personnes qui se livrent à l'une des branches les plus importantes de la médecine légale, à la police sanitaire. Généralement, on est d'accord sur

(1) Voyez OLIVIER DE SERRES, *Théâtre d'Agriculture*, tom. II, pag. 624; et J. BRUYREN CHAMPIER, *l. c.*

(2) FALCONER, *Observations on Dr Cadogan's Dissertation*, p. 63.

(3) Dans la série d'expériences qu'il a faites, en profitant de la faculté dont il jouissait de se faire vomir à volonté, Gosse de Genève a cependant cru trouver que le bœuf salé se digérait plus facilement que le bœuf frais.



la réalité des dangers auxquels se trouve exposée la santé publique par suite du débit et de la consommation de la viande fournie par des bœufs malades , et sur la nature des accidens funestes qui peuvent résulter de son usage. Mais on a cru , d'un autre côté , que cette viande , fumée ou salée , pouvait être mangée sans inconvénient , et comme rien n'est moins prouvé que cette opinion , la prudence exige qu'on la regarde comme fautive jusqu'à ce que l'expérience ait confirmé sa justesse d'une manière non équivoque. En conséquence , une rigoureuse surveillance sur la salaison et le boucanage du bœuf est absolument commandée dans les endroits où cette branche d'industrie a acquis une grande extension , comme dans les ports de mer , à Hambourg , en Westphalie , à Strasbourg , aux environs de Bayonne , etc.

La même surveillance devrait exister encore , si quelque jour il était adopté , sur le procédé de conserver la viande , présenté en 1807 à l'Académie d'Erfurt , par M. de Besch , et qui consiste à faire cuire la viande seulement aux trois quarts et à l'aide de la vapeur de l'eau bouillante , à la râper ensuite par le moyen d'un instrument construit à cet effet , à la faire sécher à l'air , enfin à l'entasser dans des tonneaux ou des boîtes de fer-blanc. Ce procédé , qui paraît ne détruire ni la saveur ni les parties nutritives qui font le mérite de la chair fraîche du bœuf , fournit une espèce de poudre grossière , dont on place dans la marmite la quantité nécessaire enfermée dans un sachet , et que l'on assaisonne et que l'on mange en hachis , après l'avoir employée à la confection du bouillon. Il peut devenir d'une application très-avantageuse pour la subsistance des armées de terre et de mer , et est encore trop peu connu :

L'industrie des hommes , au reste , ne s'est point seulement bornée à la recherche des moyens de conserver en nature la chair du bœuf ; elle s'est encore exercée sur le bouillon lui-même. En débarrassant celui-ci de sa graisse et en le faisant évaporer jusqu'à siccité , on obtient une espèce de colle-forte chargée d'osmazôme , et dont on forme des tablettes qui se conservent pendant plusieurs années , pourvu qu'on ne les mette pas dans un lieu humide.

Baumé a publié , pour la fabrication de ces tablettes de bouillon , qu'on appelle aussi quelquefois *bouillons secs*, et que, dans les officines des pharmaciens , on nomme *sorbitonis quadræ* , une formule qui a long-temps servi de règle, mais que l'on a cessé de suivre, parce que l'opération qu'elle comporte est très-longue , et que la préparation qui en résulte est fade et sans saveur. Voici , au reste , en quoi consistait la méthode de ce savant , qui était loin d'employer le bœuf seulement à la confection du médicament dont il s'agit , mais qui en faisait proprement la base de la composition.

Il faisait prendre quatre pieds de veau , douze livres de cuisse de bœuf , trois livres de rouelle de veau et dix livres de gigot de mouton , et prescrivait de cuire ces viandes à petit feu , dans suffisante quantité d'eau , d'écumer le décoctum comme à l'ordinaire , de le passer avec expression , d'ajouter une nouvelle quantité d'eau , et de recommencer l'opération pour passer encore une fois ; de mêler les deux liqueurs , de les laisser refroidir , d'enlever toute la graisse qui vient se figer à leur surface , de les clarifier avec du blanc d'œuf , de les faire évaporer au bain-marie jusqu'à consistance de pâte très-épaisse , d'étendre celle-ci un peu mince sur une table de marbre ou



sur une pierre unie , ou de la couler dans des moules de fer-blanc légèrement huilés ; de la couper par tablettes de la grandeur d'une carte à jouer , et de la faire enfin sécher à l'étuve jusqu'à ce qu'elle fût bien cassante.

Les tablettes obtenues par ce procédé donnent , ainsi qu'il est facile de le prévoir , un bouillon très-peu sapide , car elles-mêmes ne sont , pour ainsi dire , que de la gélatine très-rapprochée (1) , et la plupart des pharmaciens n'ont point tardé à reconnaître qu'il fallait ajouter aux viandes employées des racines de plantes crucifères et ombellifères , des clous de girofle , et même de la cannelle , en évitant toutefois d'y joindre du sel , à cause de l'affinité de cette dernière substance pour l'humidité de l'atmosphère. De cette manière, on a évité un des plus graves inconvéniens de la préparation ; mais il en est un non moins fâcheux auquel on n'a point encore ainsi remédié : c'est la longueur du temps qu'il faut consacrer à l'opération , qui n'exige pas moins de deux jours de travail , et que l'on peut cependant abrégier beaucoup en profitant d'un perfectionnement proposé par M. Grammaire , pharmacien de Paris.

Ce dernier se sert avec avantage d'une espèce de digesteur de Papin , imaginée par M. Lemare , et appelée par lui *marmite autoclave*. Il emploie , dans cet appareil ingénieux , douze livres de chair de bœuf , une livre de foie de bœuf , quatre pieds de veau , une botte de navets , de carottes , de poireaux , de céleri , six oignons rôtis et piqués de clous de girofle , quelques tranches de carottes grillées , et dix-huit livres d'eau. Après avoir coupé la

---

(1) C'est en parlant de la gélatine et de ses propriétés que, plus tard, nous traiterons du bouillon d'os de bœuf concassés.

viande et les pieds de veau en plusieurs morceaux , nettoyé et lavé les légumes , il place le tout sur un fourneau , et , après quarante-cinq minutes de décoction , il passe le bouillon à travers un tamis , fait un nouveau décoctum avec huit livres d'eau , passe de même celui-ci au bout de trente minutes , le réunit au premier bouillon , le laisse refroidir , en sépare la graisse , y fait dissoudre une demi-livre de gélatine de D<sup>r</sup> Arcet , et continue l'évaporation jusqu'à ce qu'en mettant la liqueur dans une cuiller et la laissant refroidir on puisse l'enlever en gelée sans qu'elle adhère aux doigts. Il coule alors dans des moules de fer-blanc légèrement huilés , et fait sécher , à la température atmosphérique , dans un lieu aéré et non humide. Au bout de huit heures tout est terminé.

Les tablettes de bouillon sont , en général , fort utiles aux voyageurs , qui , en en faisant fondre une du poids d'une once et demie dans un verre d'eau bouillante et en y ajoutant un peu de sel , se procurent , en tous lieux et en tous temps , un bouillon toujours très-sain , mais beaucoup plus agréable lorsqu'elles ont été préparées à la méthode de M. Grammaire. Elles méritent véritablement donc le nom de *portatible souple* ou de *soupe portative* que leur donnent les Anglais ; et quoiqu'ayant été souvent peut-être trop vantées , elles ne sont pourtant pas assez généralement connues.

On les garde , d'ailleurs , assez habituellement quatre ou six ans sans altération , et cette précieuse faculté en double l'utilité : aussi , dans son *Rapport sur le régime des gens de mer* , la Société royale de Médecine conseillait-elle au maréchal de Castries , Ministre de la Marine , de faire embarquer de ces tablettes , afin d'en faire distribuer aux malades , et même de temps en temps aux équi-



pages pendant le séjour à la mer (1) ; et , dans un Discours sur la santé des marins , discours qui termine la relation des Voyages de Cook , le célèbre Pringle assure que ce grand navigateur , lorsqu'il exécutait sa course autour du Monde , a tiré de leur usage un avantage des plus réels. En attendant , au reste , qu'on en ait établi des fabriques assez considérables , on pourrait , selon le conseil de Lind , en mettre toujours une certaine quantité au nombre des provisions qui sont confiées plus particulièrement aux chirurgiens des navires.

C'est à-peu-près à ces faits que se borne l'histoire du bœuf sous le rapport de ses qualités alimentaires , car nous n'avons rien de particulier à dire au sujet de la langue de cet animal , morceau que l'on prépare dans nos cuisines d'une foule de manières différentes , et qui est d'ailleurs généralement très - estimé , au point même qu'autrefois , dans certains lieux , les grands l'exigeaient comme un tribut de la part de leurs inférieurs , et que , dans les sacrifices à Mercure , les prêtres ne souffraient point qu'on l'enlevât aux victimes et le réservaient pour leur dieu. Elle partage toutes les qualités de la chair des autres régions du corps et est seulement d'un tissu plus tendre et plus succulent , comme l'avait déjà remarqué Galien (2).

Quant aux intestins et aux estomacs , le bas peuple seul en mange , en France , sous le nom de *tripes* ou de *gras-double*. C'est un mets , en général , assez insipide et qui exige beaucoup d'assaisonnement. Ce n'est point

(1) *Mémoires de la Société royale de Médecine*, années 1784 et 1785, pag. 248.

(2) Περὶ τροφῶν δυναμείας, βιβλ. γ, κεφ. ε'.

ici le lieu d'en traiter avec détail, car tout ce que nous dirons par la suite des intestins du cochon, dont l'usage est beaucoup plus répandu, sera parfaitement applicable à ceux du bœuf lui-même, dont l'épiploon était d'ailleurs très-recherché des Romains, ainsi que le prouve l'anecdote que nous avons rapportée plus haut d'après Pline et Valère Maxime, et où, suivant les remarques des commentateurs, il paraît qu'il s'agit plutôt de cet organe que des autres viscères contenus dans l'abdomen.

Dans aucun temps, on n'a considéré les pieds de notre animal comme un aliment, et si Diogène Laerce ne nous avait pas appris que Diogène le cynique trouva une mort digne de sa vie en dévorant tout cru un pied de bœuf, nous ne saurions point que jamais personne en eût mangé.

L'encéphale du bœuf, vulgairement connu sous le nom de *cervelle*, est beaucoup moins estimé comme aliment que celui du veau et du mouton. Contenant une grande proportion d'albumine, il partage avec le blanc d'œuf la plupart des propriétés que nous avons reconnues à ce dernier (1). Fade et insipide au plus haut degré, il est d'une digestion fort difficile et ôterait à l'estomac toute énergie s'il n'entrait point au nombre de ses élémens organiques, ainsi que l'a démontré le savant professeur Vauquelin, du phosphore, du soufre, de l'osmazôme et de l'hydro-chlorate de soude, et si, dans les préparations culinaires, on ne relevait point sa saveur au moyen des aromates les plus puissans, des assaisonnemens les plus excitans.

Le foie de cet animal, enfin, est un aliment bien plus

---

(1) Voyez tom. I, pag. 290 et suiv.



usité, et que quelques personnes mangent volontiers, quoiqu'il ne serve guère, en général, qu'à donner du corps et de la saveur au bouillon, et qu'on lui préfère ordinairement le foie de veau. L'albumine est aussi le plus abondant des principes qui entrent dans la composition de cet organe (1); mais son tissu, plus compacte et plus dense que celui de l'encéphale, doit le rendre plus difficile encore à digérer que ce dernier viscère.

Nous bornerons ici nos considérations bromatologiques; mais nous aurons encore à examiner le bœuf sous un autre point de vue, celui de son utilité en thérapeutique; et malgré le grand nombre d'assertions erronées, mensongères et absurdes que nous devons écarter de cette portion de son histoire, nous verrons que le médecin peut encore tirer quelques avantages de l'emploi de telle ou telle des parties de cet animal.

Or, puisque, en dernier lieu, nous nous sommes étendus avec quelque complaisance sur les qualités alimentaires du bouillon de bœuf, nous ne saurions mieux commencer nos recherches thérapeutiques que par ce même liquide, que l'on administre généralement aux malades sans beaucoup de réflexion et presque sans choix, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, et ce qui peut souvent avoir de graves inconvéniens. Nous ne reviendrons point ici sur l'indication des cas particuliers où son usage paraît commandé; nous les avons suffisamment fait connaître; mais, en supposant ces cas parfaitement spécifiés et établis, il n'en demeure pas moins certain que, pour des malades, le bouillon de bœuf, préparé à la ma-

---

(1) On doit à M. Braconnot une analyse détaillée du foie de bœuf, laquelle prouve la réalité de cette assertion.

nière ordinaire, peut souvent avoir des inconvéniens ; même lorsque son administration paraît le mieux indiquée. Sous ce rapport, les Anglais ont un avantage marqué sur nous ; ils font très-communément boire à leurs malades un liquide qu'ils nomment *thé de bœuf* par suite d'une extension vicieuse du mot *thé*, et qui n'est qu'un bouillon fait par infusion, de manière à se charger de tous les principes aromatiques de la viande, mais à ne contenir que fort peu de graisse.

On obtient, au reste, ce *thé de bœuf*, en jetant, sur une certaine quantité de viande crue et maigre, le double de son poids d'eau bouillante. On laisse infuser le tout dans un vase bien couvert jusqu'à l'entier refroidissement ; on enlève la graisse figée à la surface, on transvase le bouillon, et on le fait chauffer de nouveau (1), en y ajoutant, suivant l'occurrence, du sel et quelques aromates, et même des acides et des végétaux frais.

Quoiqu'assez et trop de médicamens peut-être déjà surchargent la matière médicale, sans craindre de paraître vouloir encore augmenter leur nombre d'une préparation inerte ou équivoque et pouvant être facilement remplacée par une foule d'autres plus efficaces, nous recommandons avec confiance la boisson dont nous venons d'indiquer le mode de préparation. Aussi saine qu'agréable ; elle nous a réussi d'une manière évidente déjà dans plusieurs cas de névroses des voies digestives, et dans ces dyspepsies longues et pénibles qui semblent le présage d'une affection organique des parois de l'estomac et surtout du pylore. Je l'ai prescrite également avec quelque succès dans la phthisie pulmonaire chronique, et

---

(1) *Practical Synopsis of the materia alimentaria*, vol. I, pag. 11.



à la fin de ces catarrhes bronchiques qui se prolongent indéfiniment. J'ai vu , durant les premiers mois de la gestation , des femmes ne pouvoir garder aucun de leurs alimens , vomir même le bouillon ordinaire , et n'être soutenues que par l'infusum de viande dont nous parlons , alors même que tout le luxe de la pharmacie était venu échouer contre leur état de malaise habituel.

Dans les sujets soumis à la fâcheuse influence d'une diathèse scorbutique , qui les entraîne vers une fin déplorable , et dont les organes digestifs ont perdu tout ressort , toute énergie , ce même liquide , je n'en fais aucun doute , serait une ressource précieuse , et je n'attends qu'une occasion d'en faire l'essai.

Or , l'analyse chimique nous éclaire théoriquement sur les effets que l'expérience nous permet d'attribuer au *thé de bœuf des Anglais*. Ce liquide contient , en effet , l'osmazôme , la gélatine , les sels de la viande ; il ne renferme ni la graisse , ni l'albumine ; il est donc chargé de tous les principes alibiles et excitans du bœuf , mais tenus en suspension dans une grande quantité d'eau , sans addition d'aucun de ces matériaux plus réfractaires aux puissances de la digestion. Dans tous les cas , par conséquent , où l'appareil de cette fonction est débilité et où l'économie entière semble tomber dans l'épuisement , dans ceux , en particulier , que nous avons cités , comme aussi dans les diarrhées atoniques , dans la chlorose , dans les altérations organiques non inflammatoires du foie et des autres viscères abdominaux , dans la fièvre hectique essentielle , son emploi est indiqué , puisqu'il stimule légèrement les organes affaiblis qui doivent élaborer les molécules nutritives qu'il dirige vers eux , puisque , par suite , ces dernières peuvent concourir efficacement à la

réparation des parties souffrantes , et que leur assimilation est très-facilitée.

Les médecins , dans l'exercice de leur profession , ont quelquefois recours avec assez de fruit aussi à l'administration du fiel de bœuf; nous avons déjà eu occasion de présenter à nos lecteurs l'histoire de ce médicament (1); il n'en sera donc pas question ici; mais nous devons rappeler que , dans la vésicule biliaire de notre animal , il existe souvent une ou plusieurs concrétions calculeuses, de la consistance , du volume et de la couleur du jaune d'un œuf cuit et durci. Cette concrétion , que l'on a appelée jadis généralement *bezoar bovis* , et qui est l'*alcherson lapis* des anciens pharmacologistes (2) , ne se trouve plus dans les officines, où elle ne manquait jamais autrefois , ne fût-ce que pour servir de pâture à des mites qui la réduisaient en poudre. Entièrement abandonnée aujourd'hui , elle passait chez nos ancêtres pour sudorifique , alexitère et apéritive , et était administrée contre les flux diarrhéiques et l'épilepsie surtout , à la dose de six à vingt grains. On la donnait aussi alors comme sternutatoire , dans l'intention d'*aiguiser la vue et de fortifier le cerveau* (3). La thérapeutique s'est affranchie de ces absurdes préjugés , et le bézoard de bœuf est aujourd'hui relégué dans les musées zoologiques et dans les cabinets d'anatomie pathologique , avec le bézoard orien-

(1) Voyez ci-dessus , page 365 de ce volume.

(2) C'est elle aussi que les arabistes ont nommée *haraczi*. Il ne faut point la confondre avec le *bulithe* ou *tophus bovinus*, qui est l'égagropile du bœuf.

(3) ARN. DE NOBLEVILLE et SALERNE, *Suite de la Matière médicale* de Geoffroy, tom. IV, pag. 73. — ALDROVANDI, *l. c.*, pag. 303.



tal , qui , sans le mériter davantage , eut encore plus de réputation que lui.

Il serait , au reste , fort long et surtout très-fastidieux d'énumérer les éloges qui ont été prodigués aux vertus médicamenteuses des diverses parties du bœuf. Pour se former une idée des erreurs que ce sujet a enfantées , il suffit de jeter les yeux sur la partie zoologique de l'*Histoire des Médicamens* de Schroëder : on y apprend que le sang de notre animal , donné à l'intérieur , guérit la dysenterie , la ménorrhagie et les autres flux sanguins ; tandis qu'appliqué à l'extérieur , il ramollit et fond les tumeurs , et efface les stigmates de la petite-vérole. Ettmuller même ajoute à ces absurdités celle de conseiller de plonger , dans le sang chaud d'un bœuf , toute partie débilitée par suite de graves blessures , ce qui , dit-il , ne manque point de la fortifier d'une manière merveilleuse (1) ; mais il avoue pourtant que les occasions d'employer ce remède sont rares.

Au reste , encore , les compilateurs de zoologies médicales , tels que ce même Schroëder , Emmanuel Koenig , W. Van den Bossche et autres , ne se sont pas contentés de louer outre mesure les propriétés admirables du bézoard du bœuf et du sang de cet animal , ils ont encore vanté ses cornes , son foie , sa rate , sa graisse , ses os , ses sabots , et même son urine et ses excréments , médicamens qu'une superstitieuse crédulité introduisit pendant un temps dans les officines pharmaceutiques , et contre l'usage hypothétique desquels il n'est plus nécessaire aujourd'hui de s'élever , puisqu'ils sont réprou-

---

(1) Voyez la page 249 du tome II de ses Œuvres imprimées *in-folio* , à Lyon , en 1690.

vés par la saine thérapeutique et universellement délaissés, au grand avantage de l'art.

N'a-t-on pas imaginé, par exemple, que les tendons de cet animal étaient un spécifique contre les fièvres intermittentes, pourvu qu'après les avoir fait sécher on les donnât en poudre à la dose d'un demi-gros, dans quatre onces d'eau de charbon bénit, après le frisson (1); que sa fiente était un médicament polychreste, une véritable panacée, que la Nature avait soin de préparer elle-même de l'essence des plantes dont le bœuf se nourrissait; que, calcinée, pulvérisée et soufflée dans les fosses nasales, elle arrêtait l'épistaxis (2); que donnée en poudre, à la dose d'un gros, dans du vin, elle chassait les lombrics (3); qu'elle était anodyne, résolutive, discussive; qu'elle calmait l'inflammation traumatique; qu'à l'état frais, et surtout au printemps, elle dissipait l'œdème (4); qu'employée sous la forme d'un emplâtre, elle apaisait les douleurs de la sciatique (5); qu'elle arrêtait les douleurs de colique (6); qu'elle contribuait à replacer l'utérus sorti de son siège lorsqu'on dirigeait sur cet organe la vapeur qu'elle laissait exhaler en brûlant sur les charbons ardents (7); que prise en infusion

(1) *Encyclopédie méthodique, Dictionn. de Médecine*, t. iv, p. 14.

(2) VAN DEN BOSSCHE, *l. c.*, pag. 194, d'après Ali Abbas et Rhazès.

(3) C'est ce que Galien assure avoir expérimenté par lui-même.  
(Περὶ ευπορισίων, βιβλ. γ.)

(4) Voyez à ce sujet Galien, Dioscoride, Rhazès et la tourbe servile de leurs copistes.

(5) On trouve ce moyen indiqué dans le prince des médecins arabes, dans Avicenne.

(6) Ce remède était communément employé par les paysans, du temps de Gesner.

(7) SCHROEDER, *l. c.*



dans de la bière , elle guérissait la fièvre tierce (1) ; qu'elle arrêta la gangrène (2) ?

N'a-t-on pas conseillé aussi des injections d'un solutum de myrrhe dans l'urine de bœuf , dans les cas de douleur d'oreille (3) ? N'a-t-on pas eu la folie de prescrire les bouillons du foie de ce mammifère dans les affections hépatiques (4) ; de dire que le bouillon de sa rate convenait aux splénétiques , parce que son usage faisait fondre ce viscère chez l'homme sain (5) ; qu'il déterminait l'écoulement retardé des menstrues (6) ; que la poudre de sa vessie desséchée convenait dans la dysurie (7) ?

Les os même du bœuf n'étaient point sans posséder de grandes vertus. On les comptait au nombre des remèdes résolutifs , nervins , fortifiants , toniques , anthelminthiques , absorbans , astringens , dessiccatifs , cicatrisans , etc. On les donnait à l'intérieur , calcinés et pulvérisés , à la dose d'un gros , pour arrêter les flux immodérés des intestins et chasser les vers (8). On les mêlait aussi dans certains emplâtres.

Et cependant , parmi tant de substances que l'on croyait utiles , aucune n'a conservé son antique renommée. Le

(1) COHAUSEN , *Ephem. Acad. Nat. Curios.*, ann. 1744, pag. 259.

(2) VALESCUS de Tarente, Gesner, Sylvius et Barbette ont employé ce moyen , selon Heister.

(3) SCHROEDER , *l. c.*

(4) *Idem*, *ibidem*.

(5) JOS. DU CHESNE , *Pharmac., dogmat. restit. Giessæ Hassorum* , 1607, in-8°.

(6) VAN DEN BOSSCHE , *l. c.*, d'après Fonseca.

(7) Van den Bossche attribue cette sottise à Houllier ; mais je n'en ai trouvé aucune trace dans ceux des ouvrages de cet auteur que j'ai pu consulter.

(8) ARN. DE NOBLEVILLE et SALERNE , *l. c.*, pag. 69.

seul résultat de tant d'éloges fastueux , répétés d'ailleurs souvent par des hommes distingués , a été de faire reprendre au bœuf ses véritables droits , tout en lui enlevant une réputation usurpée. Nous avons vu combien il devait nous intéresser sous le rapport de l'hygiène. Aujourd'hui , sous celui de la thérapeutique , la graisse , la moelle et le fiel de cet animal sont seuls encore en usage , et quoiqu'on leur ait aussi supposé beaucoup de vertus que l'expérience n'a point justifiées , ces substances ne doivent pas être entièrement bannies du domaine de la matière médicale. Le lecteur en trouvera la preuve aux articles que nous consacrons à ces divers produits des animaux en général (1).

---

(1) Il pourra consulter aussi l'article EGAGROPILE , comme complément de celui-ci.



# TABLE

## DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIER DISCOURS. — <i>Considérations générales sur les Animaux entozoaires.</i>	Page 5
--	--------

### SUITE DE L'ARTICLE XXXVII.

§ III. <i>De l'Araignée mouchetée.</i>	61
§ IV. <i>De l'Araignée domestique.</i>	63
§ V. <i>De l'Araignée chasseuse.</i>	79
ARTICLE XXXVIII. <i>De l'Arche de Noé.</i>	81
ARTICLE XXXIX. <i>De l'Argentine hautin.</i>	84
ARTICLE XL. <i>De l'Armadille des boutiques.</i>	87
ARTICLE XLI. <i>Des Ascarides.</i>	91
§ I <sup>er</sup> . <i>De l'Ascaride lombricoïde.</i>	93
§ II. <i>De l'Ascaride vermiculaire.</i>	152
ARTICLE XLII. <i>Des Ascidies comestibles.</i>	165
§ I <sup>er</sup> . <i>De l'Ascidie brune.</i>	167
§ II. <i>De l'Ascidie rave.</i>	168
§ III. <i>De l'Ascidie sillonnée.</i>	169
§ IV. <i>De l'Ascidie cannelée.</i>	170
ARTICLE XLIII. <i>De l'Aspic des Anciens.</i>	171
ARTICLE XLIV. <i>De l'Astroblèpe de Grixalva.</i>	178
ARTICLE XLV.	180
§ I <sup>er</sup> . <i>De l'Attelabe de la vigne.</i>	Ibid.
§ II. <i>De l'Attelabe du bouleau.</i>	Ibid.

## ERRATA.

Page 160 , note 1. *Phys* ; lisez , *Pharm* ,

— 292 , ligne 24 *minium* ; lisez *nimum* .

— 301 , — 24 Du lierre terrestre , du chardon ; lisez , le lierre terrestre , le chardon .

— 325 , note : *γινελα* lisez *γινελας* .

— 349 , note : *SYLVATIUS* ; lisez *SYLVATICUS* .

---

### *Addition à l'article Barbeau , pag. 246.*

Mon très-honorable collègue à l'Académie royale de Médecine, M. le professeur Huzard , a eu la bonté de me communiquer le texte même de l'ancien hippiatre Rusius , dont j'ai parlé d'après Gesner ; le voici :

*Recipias igitur omnia interiora piscis tencæ vel piscis barbi et si non sufficiant interiora unius piscis , ponas ibi interiora plurium piscium de genere supradicto : quæ minutè incisa misce cum optimo vino albo , et immisce cum cornu in gulâ equi ; purgabit enim equum mirabiliter et medicinaliter potio supradicta .*

L'ouvrage de Rusius , imprimé *in-folio* , à Paris , sous le titre d'*Hippiatria* , en 1531 , a été traduit en français , et imprimé aussi à Paris , en 1541 , et publié en italien à Venise , en 1543 , *in-8°* . Toutes ces éditions sont d'accord sur la formule que nous venons de rapporter , et dans laquelle l'auteur n'a point indiqué nominativement les ovaires du barbeau , qui me paraissent cependant compris dans le *omnia interiora* .







Lise Cloquet, del.

Cloquet Paten. direc.

Gerard, sc.

1. LE COQ DE BRUYÈRE.

2. LE COQ DE NOS BASSES-COURS.







2.



*Il Cloquet ad Nat del*

*Cloquet Pater, direx*

1. L'HIRONDELLE DOMESTIQUE.

2. LA SALANGANE et son Nid, appelé NID D'ALCYON.







*H. Cloquet ad Nat. del.*

*Cloquet pator. sc.*

1. ALOSE.

2. ANCHOIS.







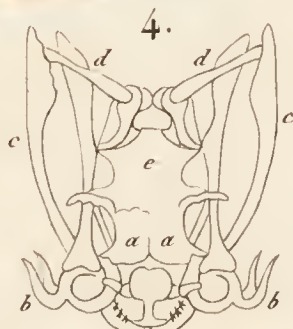
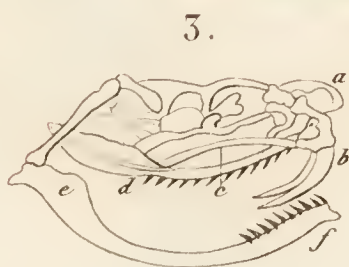
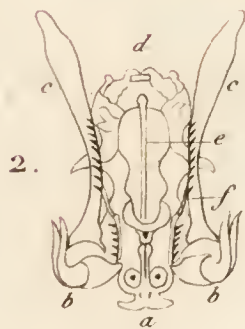
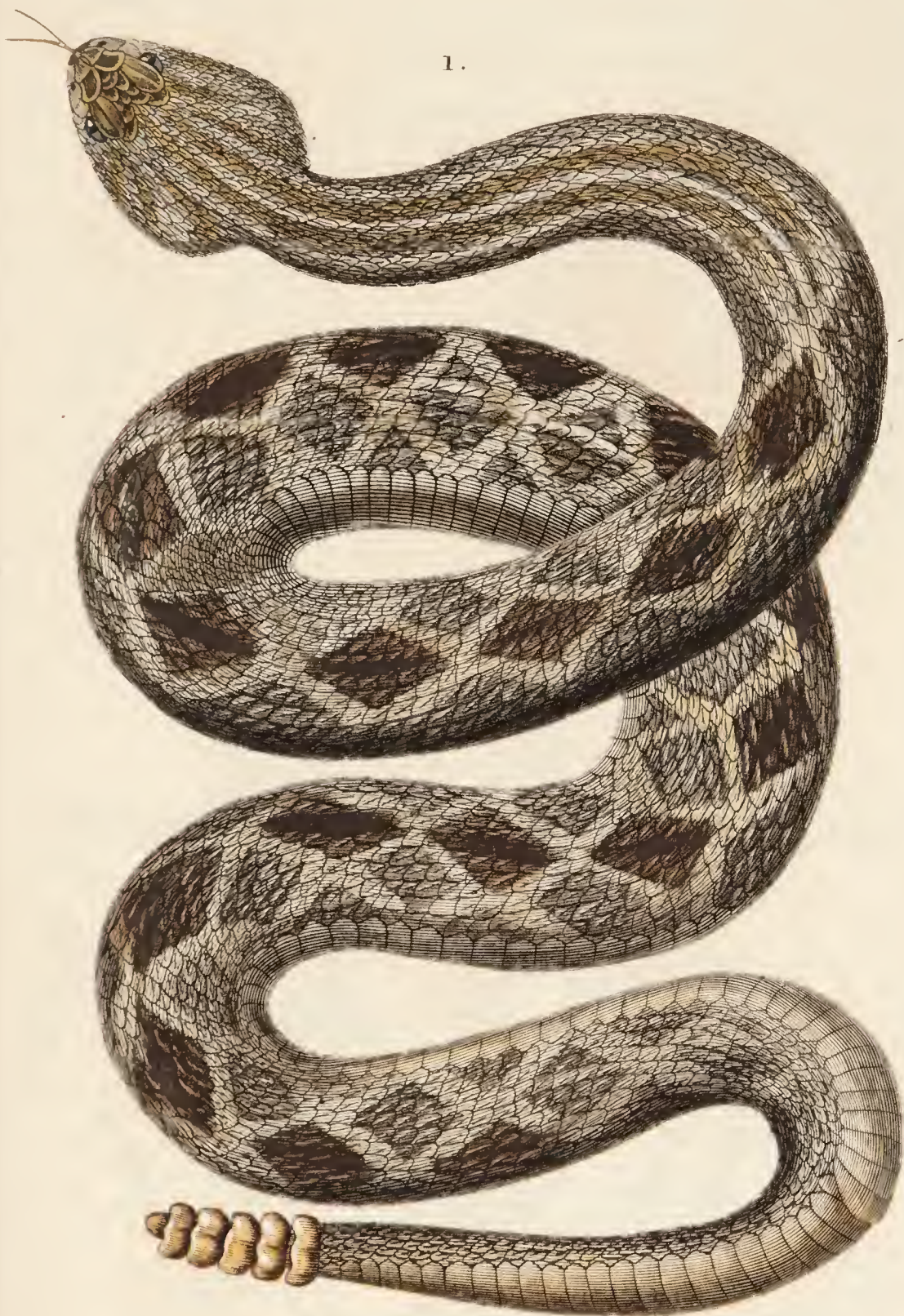
*H. Choquet del.*

*Choquet pater. sc.*

1. ESPING ou VIPÈRE ROUGE.
2. SCINQUE des Pharmacies.
3. Sa Tête vue en dessus.







Prêtre pinx.

Narpin direx.

Massard sculp.

1. Le Crotale boiquira .

2,3,4. Détails anatomiques de sa Tête .







*Pretre pinx.*

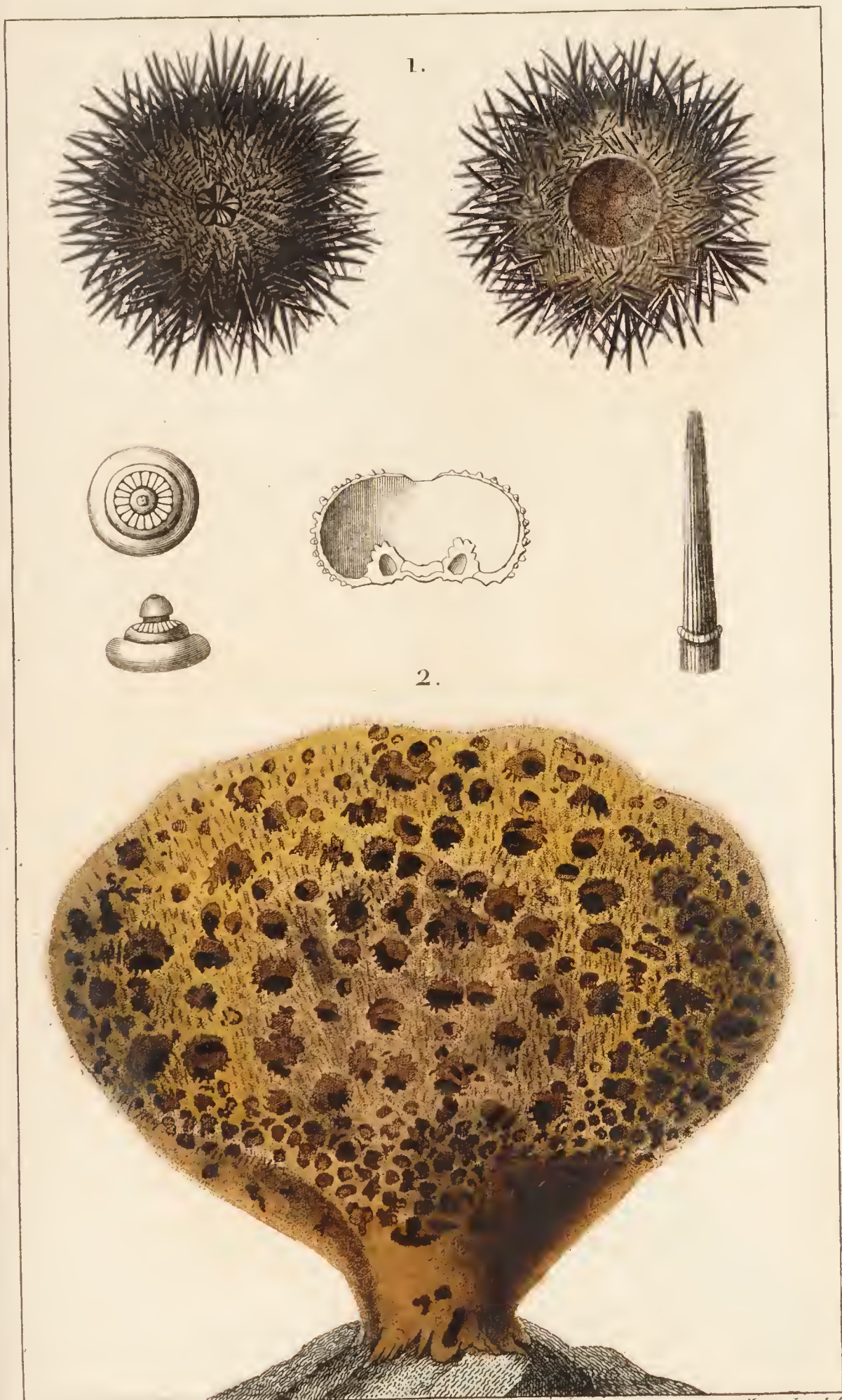
*Tiarpin direx.*

*Massard sculp.*

1. Le Corail rouge .
2. Ses Polypiers .
3. La Coralline officinale .
4. Un de ses rameaux grossi .







*Prêtre pins.*

*Turpin d'ore.*

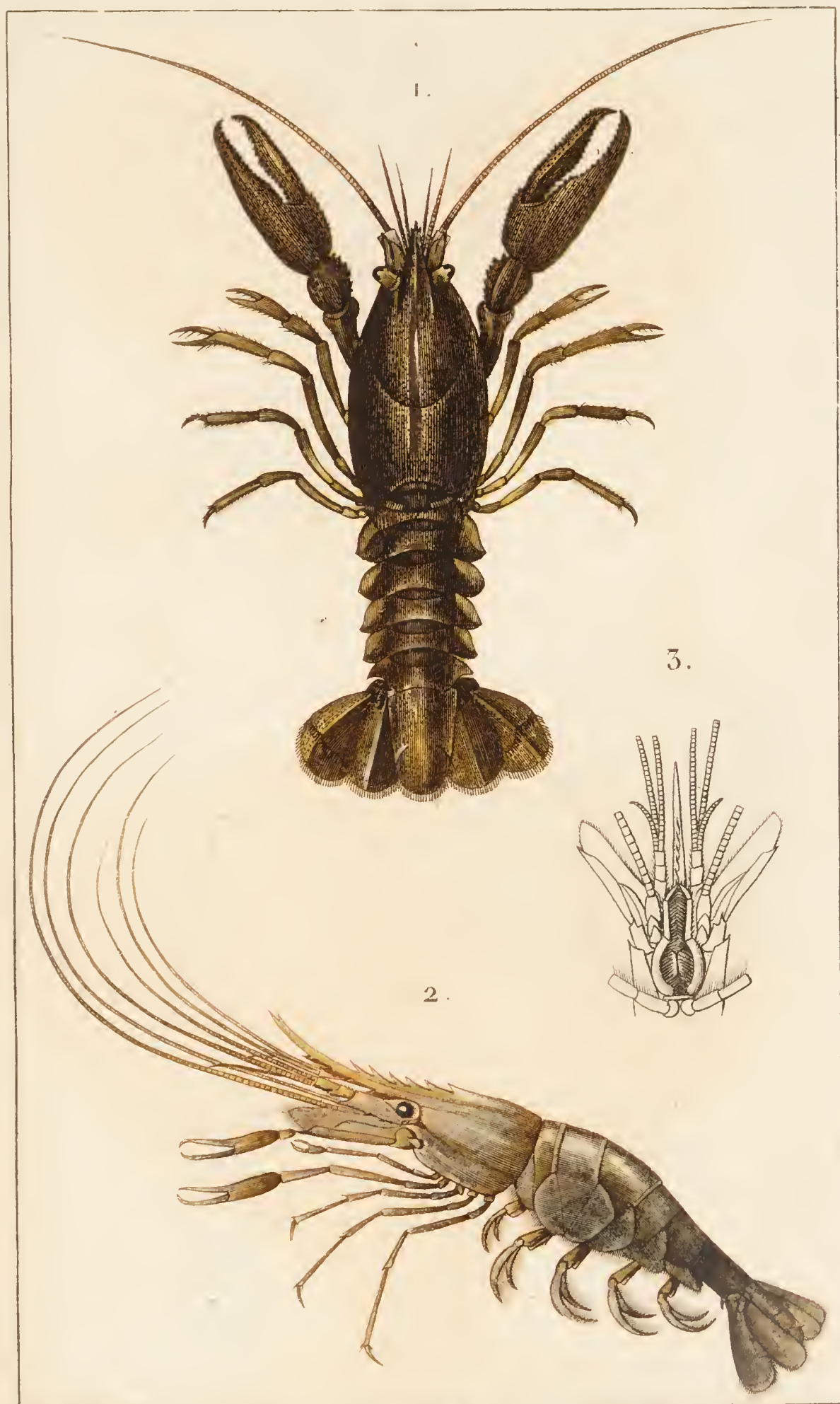
*Massard sculp.*

1. L'Oursin commun.

2. L'Eponge officinale.







*Prêtre pinx.*

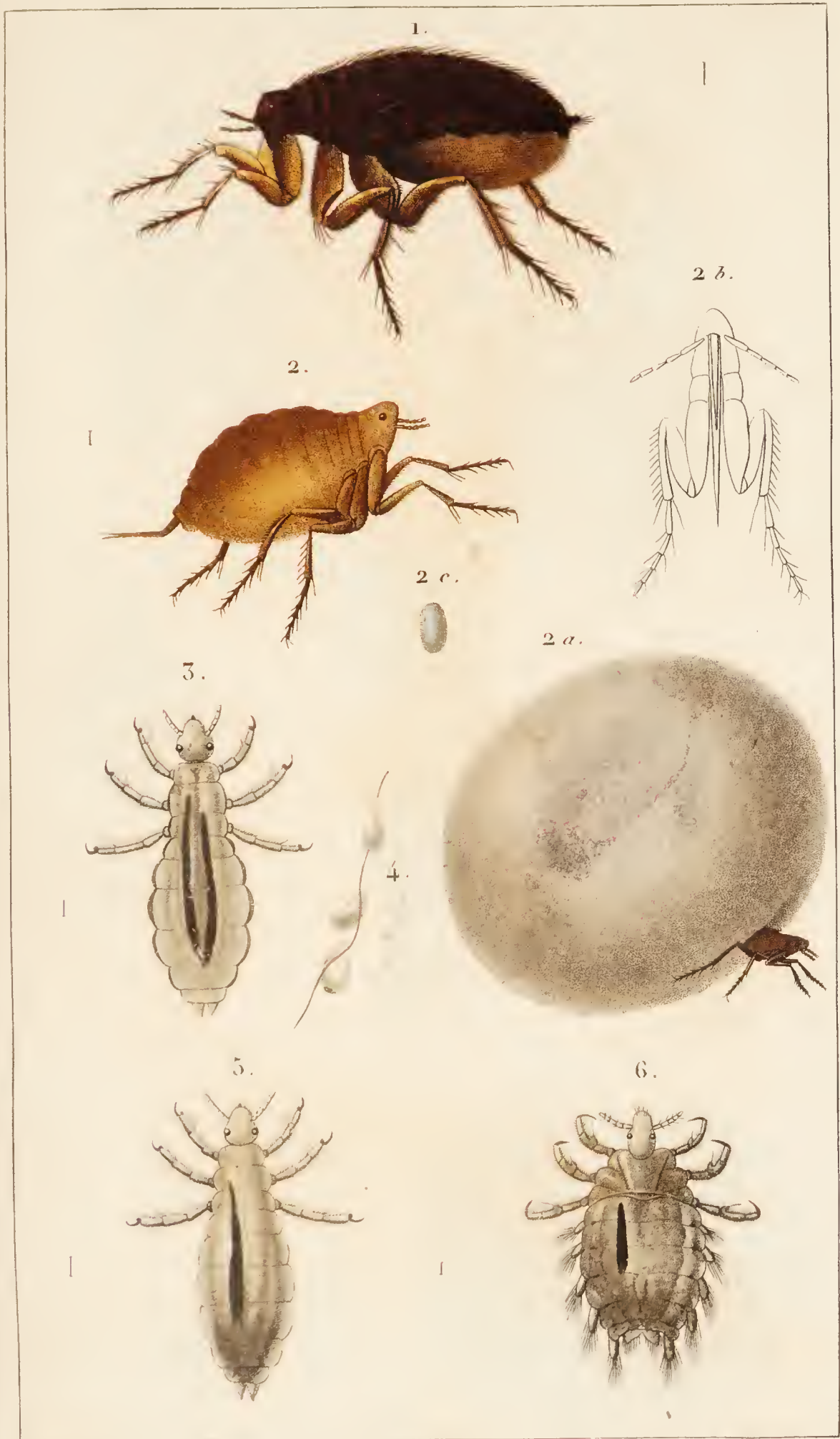
*Tiarpin drex.*

*Massard sculp.*

1. L'Ecrevisse commune.
2. Le Palémon à dents de scie ou Crevette.
3. Sa Tête vue en dessous.





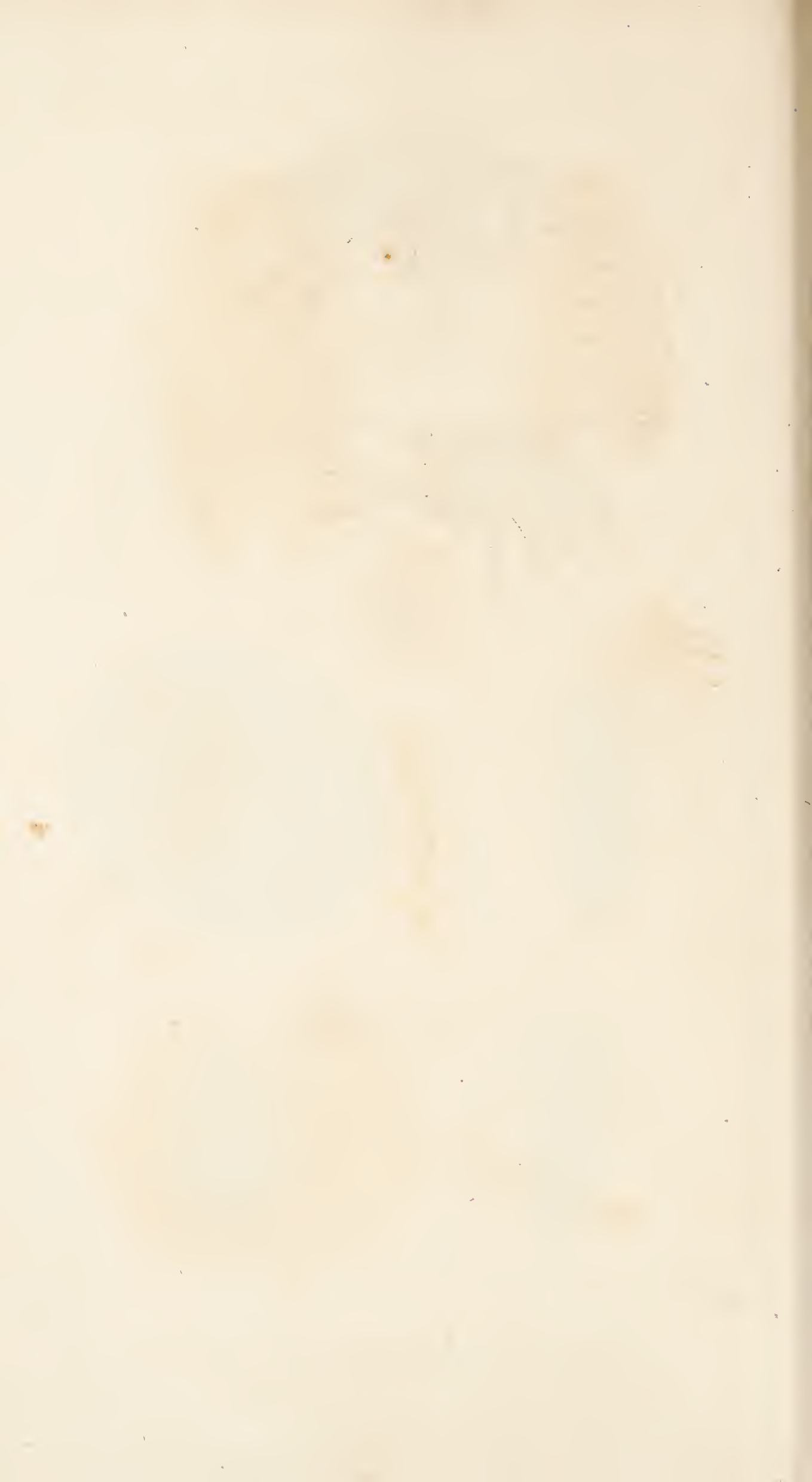


*Perdre pins!*

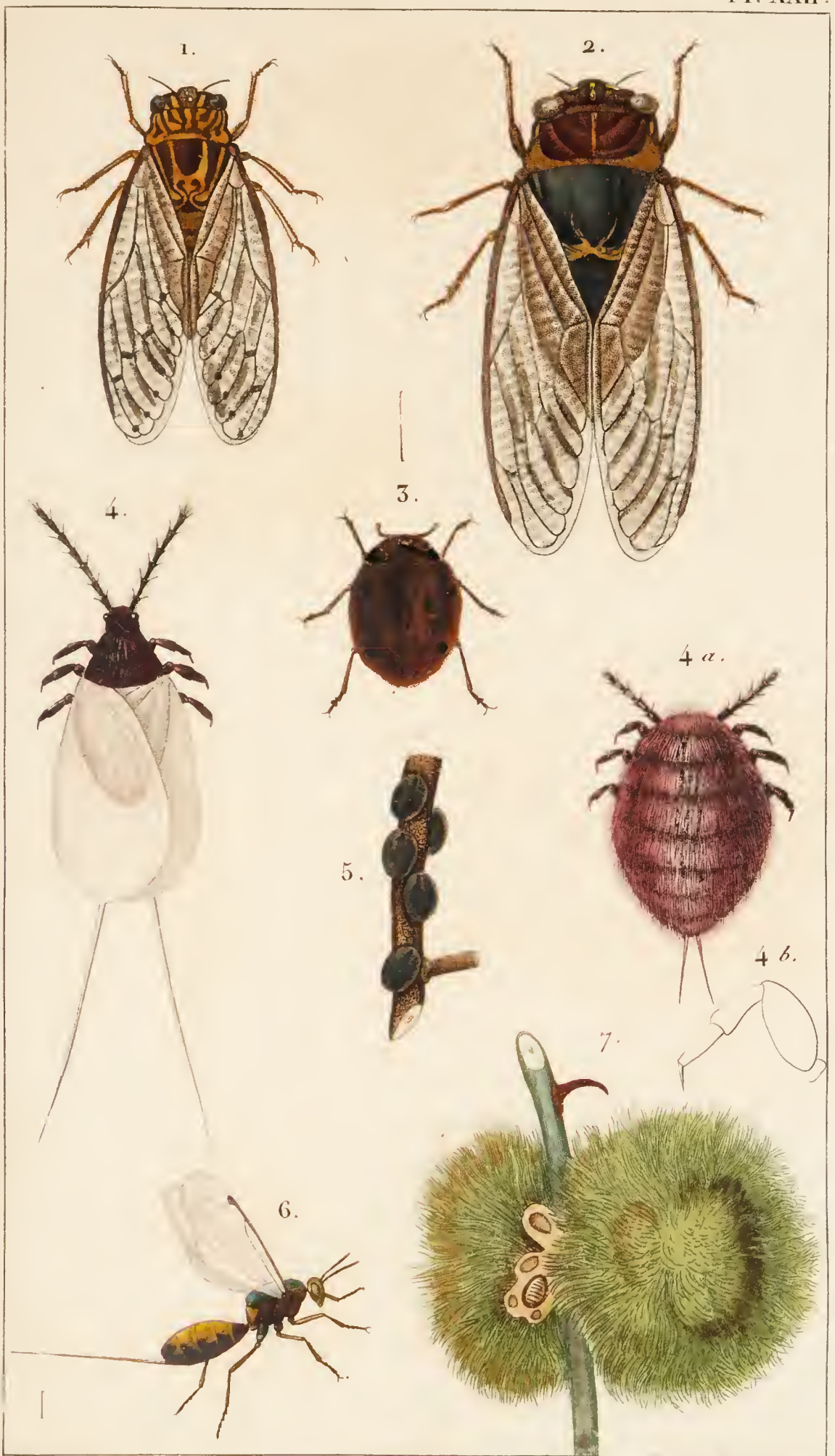
*Turpin dire!*

*Massard sculp!*

1. La Puce commune, grossie.
2. La Chique. — 2 a. La même avec son abdomen rempli d'œufs.
- 2 b. Sa tête vue de face. — 2 c. Un de ses œufs grossi.
3. Le Pou de la tête grossi.
4. Ses Lentes de grandeur naturelle et grossies.
5. Le Pou du corps grossi. — 6. Le Pou du pubis.







*Pretre pinx.*

*Turpin del.*

*Massard sculp.*

1. La Cigale de l'Orne.

2. La Cigale commune.

3. La Coccinelle à 7 points.

4. La Cochenille du commerce  
(mâle.)

4a. La Cochenille du commerce (femelle.)

4b. Un de ses membres isolé.

5. La Cochenille du Chêne-vert.

6. Le Cynips du Rosier.

7. Le Bédéguar.















